LA DIVINITÉ DE L'ÉGLISE

PAR

MONSEIGNEUR DE SALINIS
ARCHEVÊQUE D'AUCH

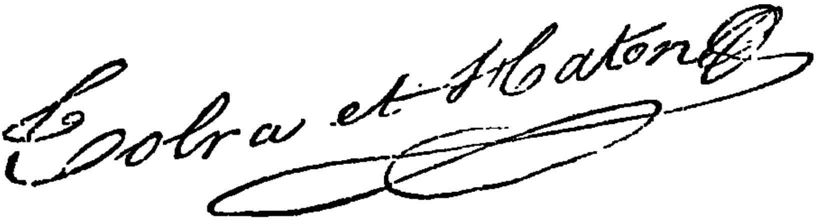
TOME DEUXIÈME

PARIS
LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH
TOLRA ET HATON, ÉDITEURS
68, RUE BONAPARTE, 68

MDCCCLXV

LA

DIVINITÉ DE L'ÉGLISE



Imprimerie L. Toinon et Ce, à Saint-Germain.

DIVINITÉ
DE L'ÉGLISE

DEUXIÈME PARTIE

SUITE

JÉSUS-CHRIST — SA MISSION DIVINE

QUINZIÈME CONFÉRENCE

Témoignage rendu par le peuple juif à la divinité de Jésus-Christ ou Jésus-Christ figuré.

Messieurs,

Le fait de l'inspiration des livres de l'Ancien Testament étant établi, nous possédons une lumière qui nous conduit par une route certaine, à travers les ombres de l'ancien temps, du berceau du monde au calvaire, d'Adam à Jésus-Christ.

La place assignée à la nation juive dans l'économie des desseins de Dieu nous est particulièrement dévoilée, et pour comprendre la mission de ce peuple, il est nécessaire de la considérer dans sa liaison avec

l'ensemble de la pensée divine, dont la religion est la manifestation.

La religion est le mot de l'univers; la société de l'homme avec Dieu est le but essentiel que s'est proposé la puissance divine en sortant de son repos éternel.

Le lien de cette société ayant été brisé par le péché, l'amour infini le renoue à l'espérance d'un médiateur. Avec les débris du monde primitif tombé en Adam, Dieu fait un monde nouveau dont la base repose sur Jésus-Christ : *Ipso summo angulari lapide Christo Jesu* [1]; dès lors Jésus-Christ est le terme de tout le dessein de Dieu, tous les siècles se rattachent à lui par la foi ou par l'espérance.

Dans cette chaîne qui lie toute les révolutions du temps à l'unité d'une pensée divine, le peuple juif est un des anneaux les plus miraculeux, qu'il importe le plus d'étudier.

Les conditions de la société de l'homme avec Dieu furent manifestées après la chûte. Dieu fit à l'homme une promesse, et il lui donna une loi de vie : *Legem vitæ et disciplinæ* [2], destinée à être transmise comme un héritage de génération en génération.

Mais la tradition s'altère, se corrompt; les crimes et les erreurs sortis de l'abîme creusé par le péché s'élèvent comme une poussière de mort sous les pas de l'humanité, à mesure qu'elle s'éloigne de son berceau, et obscurcissent peu à peu les grandes vérités. L'unité de Dieu est brisée par l'idolâtrie, de faux dieux s'interposent entre la terre et le ciel. Nous suivrons plus tard ces progrès de l'erreur, cette décadence de la religion primitive.

[1] Ad. Ephes., II, 20.
[2] Eccli., XVII, 9.

Dieu ne voyant plus sa pensée dans la société humaine qui se corrompt et se divise à l'infini, se choisit un peuple et le sépare des autres peuples.

Le dessein de Dieu dans le plan de la société juive, est le dessein même de la société humaine.

Toute la pensée divine de ce monde se concentre dans la nation juive; toute l'humanité, envisagée par le côté divin de son existence, est condensée dans ce peuple[1].

Avant que le genre humain eût détourné les yeux de la grande lumière de la tradition primitive, que voyait-il dans le passé?

Une source commune de l'existence : tous les hommes frères en Adam:

De même les Juifs, tous frères en Abraham.

Que voyait-il dans l'avenir?

Une fraternité plus intime, plus haute, ayant sa source dans la vie divine à laquelle ils doivent être enfantés par le Rédempteur.

Dans la nuit de l'avenir, éclairée par une suite d'éclatants oracles, les Juifs voient l'arrivée du Messie promis à Abraham comme devant sortir de sa race. L'espérance commune de tous les peuples devient l'espérance propre de ce peuple, le terme et la raison de son existence.

Ainsi l'unité de la nation juive qui tient par une double racine à la terre et au ciel, à Abraham et au Messie, reconstitue sur son double principe l'unité brisée du genre humain.

Comment la nation juive fut-elle préparée miraculeusement à sa mission?

[1] Voir dans une note à la fin du volume comment le rationalisme moderne dénature, par des explications sans fondement, la pensée divine sur le peuple juif. (*Note de l'Éditeur.*)

Abraham n'a qu'un fils en qui toutes les nations doivent être bénies.

D'Isaac naissent deux enfants, mais il n'y a qu'un seul héritier des promesses, et ce n'est pas celui qui était désigné par le droit de primogéniture. Et ainsi, pendant deux générations, Israël est un germe qui vivait dans le sein de Dieu avant de se développer.

De Jacob sortent les douze patriarches qui donnent leur nom aux douze tribus.

La vie nomade n'est plus possible ; mais comment la famille deviendra-t-elle un peuple ? à quelle condition s'accomplira cette transformation, ce développement devenu nécessaire ?

A la dure condition à laquelle a été soumis le développement de l'existence humaine depuis le péché.

Et si vous voulez connaître cette condition, constater une loi générale, inexplicable sans la chûte originelle, voyez, dans chaque homme, la vie des sens précéder la vie de l'intelligence.

Et pour vous convaincre qu'il en est de même dans la vie sociale, laissant de côté l'histoire des sociétés particulières qu'il serait trop long de parcourir, jettez un coup d'œil sur l'histoire du genre humain dans les temps anciens ; l'esclavage est la condition générale de l'humanité, et même, depuis Jésus-Christ, la liberté ne s'établit qu'avec peine, et ne prend racine qu'après des luttes violentes.

Ainsi, sous diverses formes, le monde est soumis à une même loi contre laquelle la philosophie se révolte et que la religion explique.

Cette loi a dû se manifester en Israël, type de l'existence humaine.

Aussi, lorsque les temps sont venus, la faim conduit

les enfants de Jacob en Egypte, dans la maison de la servitude. La *faim !*

L'histoire ne nous montre pas un joug plus pesant que celui que l'Égypte impose à Israël; il devait en être ainsi, pourquoi? Afin que le peuple élu devint un instrument docile entre les mains de Dieu.

Cependant il y a dans le sang d'Abraham, que Dieu a béni, une puissance de vie que les persécutions ne peuvent détruire. Mais voici un dernier arrêt [1]. S'il s'exécute, les promesses périssent.

Le Seigneur intervient par des prodiges que nous avons racontés.

C'est pendant les six ans du voyage dans le désert qu'Israël est constitué, reçoit de Moïse ces institutions et ces lois, qui, dit Rousseau, « semblent destinées, malgré les persécutions du monde, à durer autant que le genre humain. »

Nous étudierons plus tard le côté temporel de ces institutions.

Nous verrons comment, au moment où il entre dans la vie sociale, le peuple juif est sous le double rapport de l'unité, de la liberté, dans des conditions qui ne se retrouvent dans le commencement d'aucun autre peuple. Nous verrons la création merveilleuse que Moïse fait avec ces éléments préparés par la providence.

Mais n'anticipons pas, laissons pour le moment le côté extérieur de la société juive, pour considérer la pensée surnaturelle qu'elle réalise.

Le peuple juif se présente à nous comme accomplissant dans les temps anciens une grande mission qui embrassait à la fois le passé et l'avenir.

[1] Voir Exode, I, 10, 16.

En tant qu'elle se rapportait au passé, la mission du peuple juif consistait à conserver la vérité primitivement révélée, le principe divin de l'existence du monde, altéré, corrompu partout ailleurs. Ainsi, comme nous l'avons dit, la société surnaturelle, but de la création, se trouva concentrée dans cette société.

Allez au fond de la religion de Moïse, que trouverez-vous? la religion primitivement révélée. Et même cette religion n'est pas spécialement promulguée dans les points qui ont été conservés, qui subsistent dans la foi publique; elle est supposée, et non révélée de nouveau, ce qui explique pourquoi il n'est pas fait une mention spéciale du dogme de l'immortalité de l'âme. L'unité de Dieu était obscurcie par l'idolâtrie; Moïse proclame ce dogme, il insiste. L'immortalité de l'âme n'était point niée, au contraire, toute la religion de Moïse suppose cette vérité, quelle nécessité de la manifester de nouveau? Ainsi s'évanouit une objection de l'incrédulité. L'immortalité de l'âme est si évidemment renfermée dans la religion de Moïse que l'on ne comprend pas que l'on ait pu le nier; mais rien de plus superficiel que cette misérable incrédulité du dernier siècle.

Pour protéger la religion primitive au sein du peuple juif contre les altérations qui l'avaient partout corrompue, il était nécessaire de séparer ce peuple du reste de l'humanité par des barrières infranchissables.

C'est à quoi tend toute la législation de Moïse. Les mariages avec les étrangers sont interdits; par là Moïse détruit la cause la plus active d'introduction des rites coupables du paganisme. Le déplorable exemple de Salomon suffirait pour justifier cette sévérité. La terre promise est divisée entre les diverses

familles; l'héritage de chacune d'elles est inaliénable. A l'année jubilaire tout rentre dans l'état primitif. L'ordre temporel est en harmonie avec la mission surnaturelle. Un seul temple, un seul tabernacle, est le centre de la société, autour duquel toute la nation se rassemble à certaines époques solennelles. Un lien puissant noue ainsi Israël en faisceau, en le séparant de tous les autres peuples.

De là, dans le peuple juif, l'alliance de deux caractères qui semblent s'exclure : l'individualité et l'universalité.

Les Juifs sont le plus universel de tous les peuples des anciens temps. Toute la vie surnaturelle de l'humanité est concentrée en lui; en lui se trouvent tous les principes divins, toutes les croyances primitives. Là, est le foyer de la grande lumière qui avait éclairé le berceau de la race humaine, et dont nous ne trouvons ailleurs que des rayons obscurcis, que des pâles reflets. Voulez-vous savoir quel est le Dieu qui s'est manifesté au premier homme? quelles sont les conditions de son alliance avec la race humaine? Voulez-vous avoir le sens primitif de tous ces mythes, de toutes ces allégories, de toutes ces énigmes que vous présentent les traditions de l'humanité? Demandez-le au peuple juif.

Supposez un concile du genre humain rassemblé dans les temps anciens à Jérusalem, et où soient convoqués les représentants les plus illustres des croyances des différents peuples, Confucius, Zoroastre, Bouddha, Platon, Cicéron, etc., tous auraient retrouvé la partie antique, divine, de leur foi, dans la foi du peuple juif, seul écho fidèle de la tradition pri-

mitive, seul représentant de la révélation divine dans toute sa plénitude.

Les Juifs sont, en même temps, le peuple le plus individuel des anciens temps; séparé du reste du genre humain par ses lois, sa constitution; ne pouvant se mêler à aucun peuple, se mouvant dans une sphère toute à part. Ainsi isolé dans l'univers, avec tout cet ensemble d'institutions qui élevaient autour de lui une barrière sacrée et infranchissable, qui cloîtraient son intelligence dans la foi primitive, les Juifs, avant Jésus-Christ, étaient, suivant la belle expression de Mgr Gerbet, *les moines du genre humain*.

Cette comparaison est vraie sous un autre rapport. La société monastique forme comme un intermédiaire entre la société de la terre et la société du ciel; de même les Juifs servent d'intermédiaires entre la société primitive et l'Église, ce qui nous conduit au deuxième point de vue sous lequel nous devons envisager la mission de ce peuple.

Le peuple juif n'était pas destiné seulement à conserver le passé divin du monde, mais à le développer. Il conduisait l'humanité au christianisme, il préparait Jésus-Christ. La religion, l'œuvre de Dieu dans le monde, remplit tous les siècles; ébauchée à l'origine, elle s'avance par les patriarches, Moïse, les prophètes, jusqu'à la perfection qu'elle doit recevoir des mains de l'Homme-Dieu.

Et pour concevoir, sous ce côté le plus important, la place que le peuple juif a occupée dans l'économie des desseins de Dieu, il est nécessaire d'examiner en quoi a consisté l'œuvre divine de Jésus-Christ.

Après avoir payé de son sang la dette de l'huma-

nité coupable, après avoir réconcilié la terre avec le ciel, et renoué le lien de la société de l'homme avec Dieu, Jésus-Christ a fait deux choses :

1° Il a manifesté, autant qu'ils doivent l'être dans la condition du monde présent, les rapports qui constituent la société de l'homme avec Dieu, rapports que l'homme n'avait qu'entrevus par la révélation primitive.

2° Il a élevé la religion de l'état de société domestique à l'état de société publique par l'institution d'une autorité investie du droit d'expliquer sa parole, d'appliquer les mérites de sa médiation : l'Église.

Ces deux choses ont été préparées dans la société juive.

Suivant la comparaison de l'Écriture, les trois révélations marquent trois phases progressives de l'éducation de l'humanité dans l'ordre du salut. La religion est une science dont le premier homme apprend de la bouche de Dieu les premiers rudiments, les éléments essentiels, avec charge de les transmettre à sa postérité. Dieu introduit plus avant Moïse et les prophètes dans la connaissance de cette science surnaturelle ; il leur en fait entrevoir tous les secrets qui ne seront pleinement manifestés que par son Fils. La révélation, par conséquent, est comme un soleil qui se lève avec le monde, qui répand, après le péché du premier homme, un rayon d'espérance sur les ruines de notre nature tombée, et qui, levant par Moïse et les prophètes une lumière incessamment croissante sur le chemin que parcourt péniblement la triste humanité, monte de siècle en siècle, par un progrès merveilleux, jusqu'au plein jour de l'Évangile.

C'est ce que l'on voit clairement lorsque l'on com-

pare la révélation dont le peuple juif est dépositaire avec ce qui a précédé et ce qui a suivi. — Nous ne pouvons qu'ébaucher cette étude.

La notion de Dieu est le foyer dont toute la religion n'est que le rayonnement.

Écartez les ombres de la superstition ; recueillez au sein de la nuit qui enveloppe l'ancien monde tous les reflets de la lumière qui éclaira le berceau de la race humaine, comme nous l'avons montré [1], au-dessus de cette nuée de dieux sales, impurs, qui se sont interposés entre la terre et le ciel, vous trouvez un Dieu souverain, père des hommes et des dieux. Cette idée de Dieu inspira à la poésie profane ses plus sublimes images ; aux philosophes. leurs pages les plus admirables. Nous avons aimé à les rappeler.

Vous dégageriez des chants des poëtes, des conceptions des philosophes tout ce qu'ils renferment de plus pur, de plus sublime, vous retrouveriez le Dieu de la révélation primitive ; tandis que si vous preniez Dieu tel que l'ont façonné les intelligences, même les plus élevées, vous n'auriez pas le Dieu de Moïse, le Dieu qu'ont adoré les Juifs. Aussi est-ce avec raison que leur prophète a pu dire : *Notus in Judæa Deus* [2]. Ce n'est que dans la Judée que la notion de Dieu s'est conservée pure.

En étudiant les traditions du peuple juif, quelles admirables idées ne peut on pas se former de la divinité. *Je suis celui qui suis, Ego sum qui sum* [3] ; par ces paroles sublimes nous entrons pour ainsi dire dans l'essence de Dieu. *Il dit, et tout fut fait, dixit et facta*

[1] Voir la troisième conférence.
[2] Psal., LXV, 2.
[3] Exod., III, 14.

sunt [1]; voilà tout le mystère de la création. Job, David, Isaïe, célèbrent à l'envie sa toute-puissance; ils nous font aimer sa bonté par les images touchantes sous lesquelles ils la représentent : *Une mère peut oublier le fruit de ses entrailles, mais quant à moi je ne saurais t'oublier, ô Israël* [2] *!* Ils nous remplissent de respect pour sa présence qui pénètre tous les lieux : *Où irai-je ? Comment fuirai-je devant votre face ? Si je monte au ciel* [3], *vous y êtes...* Ils nous font craindre sa justice ; *Les Juifs le verront, et ils craindront* [4]. Ils nous font aimer sa miséricorde : *Qu'il est bon le Dieu d'Israël* [5]*...* Il n'y a pas jusqu'au mystère des trois personnes divines que l'on entrevoit à travers les ombres et les symboles que le Fils de Dieu seul peut faire disparaître.

Au-dessus du Dieu des Juifs il n'y a que le Dieu de l'Évangile.

C'est chez le peuple juif aussi que nous trouvons la vraie notion de l'homme. Nous savons ce que l'antiquité a connu de sa mystérieuse origine. Le cri de douleur parti du berceau de la race humaine nous sera redit par l'écho des siècles païens. Cependant une nuit épaisse, que perce à peine une sombre lueur, nous empêche de pénétrer le mystère de l'homme. Ce mystère nous est dévoilé dans l'Ancien Testament; l'histoire de la chute nous y est racontée dans tous ses mystérieux détails ; Job nous dit dans un langage qui nous fait frissonner les terribles conséquences de

[1] Psal., XXXII, 9.
[2] Isaie, XLIX, 15.
[3] Psal., CXXXVIII, 6, 7.
[4] Psal., LI, 8.
[5] Psal., LXXII, 1.

cette faute originelle : *Maudit soit le jour*[1]... C'est plus que la douleur d'un homme, c'est le cri de la douleur de l'humanité.

L'Évangile jette de plus éclatantes lueurs sur le mystère de l'humanité déchue. La croix mesure la profondeur de la chute. Aux conditions de la réparation, nous comprenons ce qu'est le péché ; par la nature du remède, nous comprenons la nature du mal qu'il doit réparer. Ce remède, c'est la rédemption. Pendant les quatre mille ans de l'attente, des voix d'espérance s'élèvent de tous les points de l'espace et du temps, mais l'attente du rédempteur est la grande occupation du peuple juif.

Toutes les relations entre l'homme et Dieu peuvent se résumer dans le sacrifice et la prière. Le peuple juif est le seul qui ait connu la langue de la prière, du commerce de l'homme avec Dieu. Cherchez-la dans l'antiquité, vous ne la trouverez que dans les livres de l'Ancien Testament.

Le sacrifice est l'acte essentiel du culte chez tous les peuples, et il y a dans ce seul fait toute une révélation. Pourquoi l'homme a-t-il imaginé d'honorer Dieu par le sacrifice, si ce n'est parce qu'il se sentait coupable? Comment a-t-il cru qu'il pouvait l'apaiser ainsi, si ce n'est par un pressentiment du grand sacrifice qui devait être offert dans la plénitude des temps. Cette pensée est exprimée dans les sacrifices du peuple juif d'une manière plus parfaite. Le sacrifice qui doit sauver le monde est pour ainsi dire mis sous les yeux des Israélites ; il est figuré dans le sacrifice de l'agneau pascal, du bouc émissaire.

[1] Job, III, 3 et suiv.

Et ceci nous conduit à un autre point de vue, qui, à lui seul, demanderait une étude spéciale.

Depuis la chute, le Sauveur est le terme de l'action de Dieu dans le monde. L'histoire des patriarches, de la nation juive en particulier, n'est qu'un long miracle, qui se rapporte à lui. Le Sauveur et son œuvre, ses institutions, ses lois, sont figurés en eux. Tous les traits dont se composera cette œuvre divine, tracée d'avance, se trouvent épars dans tous les grands personnages, dans les événements, dans les institutions de la société juive.

Indiquons quelques-unes de ces merveilleuses harmonies, dont l'ensemble surtout révèle un dessein surnaturel.

Jésus-Christ est représenté d'avance, en quelque chose, par tous les hommes qui apparaissent dans la suite des siècles avec une mission divine.

Noé recueille dans l'arche tout ce qui est sauvé du genre humain, comme Jésus-Christ recueille dans l'Église tous les élus.

Melchisedech, sans père, ni mère, ni généalogie. prêtre du Dieu vivant, offre du pain et du vin. Jésus-Christ aussi, Fils de Dieu, offre sous la forme du pain et du vin le vrai sacrifice.

Abraham, père des croyants, fait avec Dieu une alliance qui est renouvelée par Jésus-Christ.

Isaac, fils unique, gravit la montagne où il va être immolé par son père, portant sur ses épaules le bois du sacrifice. Le Fils unique de Dieu, chargé du bois de la croix, gravit la montagne du Calvaire.

Joseph vendu par ses frères; esclave en Égypte, détenu avec deux prisonniers, annonçant à l'un sa future grandeur, à l'autre son supplice; nourrissant

l'Égypte, sauvant ses frères, est une figure des plus expressives du véritable Sauveur.

Moïse, législateur, prouvant sa mission par des miracles, nourrissant le peuple dans le désert, ne représente-t-il pas Jésus-Christ donnant sa loi au monde et opérant toutes sortes de prodiges, dont le plus merveilleux est cette véritable manne qu'il donne à ses disciples ?

Josué introduisant le peuple juif dans la terre promise, nous fait penser à Jésus-Christ ouvrant le ciel, la vraie terre promise, aux justes de tous les temps.

David, roi et pontife; Salomon, le roi de la paix, construisant le temple; Jonas, précipité dans le gouffre et renfermé trois jours et trois nuits au fond de la mer, dans les entrailles d'un monstre marin; Jérémie, Zorobabel, etc., etc., représentent aussi à l'avance quelques traits de la vie du Messie.

Ainsi Dieu compose pour ainsi dire la grande figure du Christ avec les traits répandus dans toutes les grandes figures qui apparaissent de siècle en siècle dans l'ancien monde. Réunissez tout ce qu'il y a de divin dans ces hommes miraculeux, et vous voyez Jésus-Christ.

L'Ancien Testament renferme de même l'ombre de toute la réalité divine du Nouveau; le symbole de tous les mystères, de toutes les institutions de l'Évangile.

La colonne lumineuse qui conduit les Israélites dans le désert, est la figure de la loi chrétienne qui éclaire l'homme dans le désert de cette vie.

Les eaux qui s'échappent du rocher, pour étancher la soif du peuple dans les sables brûlants, représentent les eaux de la grâce qui jaillissent du Calvaire, qui,

par les canaux des sacrements, se répandent dans le désert de la vie, abreuvent les âmes, rejaillissent dans l'éternité.

La manne? Jésus-Christ nous dit lui-même que ce pain miraculeux figurait le pain céleste qu'il apportait au monde, et qui n'était autre que lui-même.

Le serpent d'airain? Jésus-Christ encore nous avertit qu'il représentait le Fils de l'homme, sur lequel l'homme mourant n'a qu'à porter les yeux pour revivre.

L'arche d'alliance, le tabernacle, le saint des saints, où le prêtre n'entrait qu'en portant dans sa main le sang des victimes, sont des symboles frappants de nos Églises.

Bornons là ces détails qui seraient infinis. Pour tout dire, c'est l'existence entière du peuple juif qu'il faudrait retracer, c'est toute son histoire qu'il faudrait raconter, car saint Paul nous avertit que tout, chez ce peuple, se passait en figures : *Omnia in figura contingebant illis* [1].

« Les pages des deux Testaments, dit saint Léon le Grand, pape, s'accordent avec une merveilleuse harmonie. Ce que l'un contient sous le voile du symbole, l'autre le met au grand jour. »

Et saint Augustin : « L'Ancien Testament renferme tout le Nouveau d'une manière implicite ; le Nouveau manifeste l'Ancien. »

Et résumant toute sa pensée dans une expression énergique : « La loi ancienne, dit-il, porte Jésus-Christ dans son sein, jusqu'au jour où elle doit l'enfanter. *Lex gravida Christo.* »

[1] I Ad. Cor., x, 11.

Nous avons dit que, outre la prédication de l'Évangile, la mission de Jésus-Christ avait un autre but : l'établissement de l'Église.

Le peuple juif a servi d'initiateur à cette œuvre importante. Ainsi qu'il a été expliqué, l'Église est la manifestation temporelle de l'éternelle société des trois personnes divines.

Comme toutes les œuvres de Dieu, cette œuvre a été soumise à la loi du développement progressif.

L'Église est d'abord constituée d'une manière imparfaite sous la forme de société domestique. Il n'y a d'autre pouvoir que celui du Père, point d'autre moyen de transmission de la vérité que la tradition de famille. Cette organisation, qui convenait à l'enfance des peuples, avait l'inconvénient de ne pas empêcher d'une manière assez efficace l'altération des vérités révélées.

L'Église reçoit chez le peuple juif une organisation plus parfaite.

La révélation n'est plus confiée à la tradition seule ; elle est fixée par l'écriture.

Mais l'écriture est un don funeste si une autorité n'est pas investie du droit de l'expliquer.

Cette autorité est instituée. Ainsi la religion monte de l'état de société domestique à l'état plus parfait de société publique.

L'Église reçoit par ce moyen chez le peuple juif, et pour lui seul, la forme qu'elle recevra par Jésus-Christ pour le monde tout entier.

Il nous faut étudier ce côté, le plus important de l'œuvre que Dieu accomplit par la main de Moïse, bien saisir la condition de cette société religieuse qui figure, qui commence l'Église.

Toute société sort d'une pensée première qui dé-

termine le principe, le terme, la forme de son existence; qui renferme, par conséquent, sa véritable constitution; de là, deux conditions de la vie sociale. Il faut que la société demeure dans la limite de la pensée d'où elle est sortie, et cependant qu'elle se développe. En d'autres termes, le progrès dans l'ordre, le développement dans l'unité; tels sont les deux pivots sur lesquels doit rouler toute organisation sociale. Du sentiment de ce double besoin, naît cet antagonisme que nous rencontrons dans toutes les sociétés entre les hommes du *passé*, de la *résistance*, et les hommes de l'*avenir*, du *mouvement*.

La pensée d'où naît la société juive est la pensée même divine du monde, infinie du côté de Dieu, embrassant tous les développements futurs de l'humanité. La forme qu'elle revêt dans Israël n'est que transitoire, attendu qu'elle est destinée à préparer quelque chose de plus parfait. La société qui naît au pied du Sinaï est la figure et le germe de la société qui doit naître au pied de la croix.

Pour la conduire sur le chemin de ses miraculeuses destinées, Dieu établit dans son sein une double autorité correspondant aux deux conditions de la vie sociale que nous avons signalées : une autorité ordinaire, le sacerdoce, la synagogue; une autorité extraordinaire, les prophètes.

La tribu de Lévi, séparée de toutes les autres et consacrée aux fonctions du culte, se divise en deux classes : aux simples lévites les fonctions du culte, forme extérieure de la loi; aux prêtres le dépôt de la loi, le droit de l'interpréter, de répondre aux doutes, de juger les crimes... En eux donc l'unité d'Israël.

Mais cette unité doit se développer pour préparer une plus haute unité; de là le ministère des prophètes. Ils représentent l'esprit de la loi; ils réveillent le peuple lorsqu'il s'endort dans l'enseignement du prêtre. Ce sont les orateurs, les missionnaires de l'ancienne loi. Quand ils paraissent, un rayon divin brille sur leur front; leur parole est puissante; ils menacent, ils exhortent, ils pressent de revenir à Dieu, par une observation plus exacte de la loi. Mais ils sont surtout des hommes d'avenir; le livre des décrets éternels semble ouvert devant leurs yeux: Dieu le déroule page à page. Tous les mystères de l'Homme-Dieu leur sont successivement manifestés.

Ainsi constituée, la société religieuse des Juifs était comme une ébauche, une image de l'Église. La synagogue remplissait pour Israël le rôle que l'Église remplit pour l'humanité tout entière; de part et d'autre, il y a une autorité divine; mais là elle est circonscrite dans les frontières de la Judée et dans les limites des temps d'attente; ici, elle embrasse tous les peuples, tous les siècles; aussi Moïse abaisse d'avance son autorité devant celle du Sauveur.

Tout ce que la religion de Moïse ajoutait à la religion primitive ne s'adressait qu'aux Juifs, n'obligeait qu'eux seuls. La loi mosaïque ne connaissait pas le prosélytisme proprement dit. Jéthro resta fidèle à son culte traditionnel et n'embrassa pas la religion professée par son gendre. Il y avait des justes dispersés chez les différents peuples. Les étrangers pouvaient adorer Dieu dans le temple de Jérusalem.

Cependant les Juifs furent le grand moyen dont la Providence se servit pour conserver, pour développer la vérité dans l'ancien monde. Aussi voyons-nous par

leur histoire qu'ils furent en contact avec tous les peuples. Par suite de leur longue captivité en Égypte, ils avaient conservé des rapports avec le peuple des Pharaons; voisins des Phéniciens, eux-mêmes envoyaient, sous Salomon, des vaisseaux dans les pays les plus lointains. Captifs à Ninive, à Babylone, ils furent en commerce avec tout le monde grec, et plus tard avec tout le monde romain. Strabon nous dit qu'ils sont partout. Il y avait des synagogues à Alexandrie, à Athènes, à Rome, et partout où leur mission conduisit les premiers prédicateurs de l'Évangile [1].

Ainsi le peuple juif est un merveilleux anneau de la chaîne des temps, et des desseins éternels de Dieu, que l'on ne peut étudier sans se trouver conduit à Jésus-Christ, en qui se trouve le terme nécessaire de toutes les institutions de ce peuple, la réalité de toutes ses figures, la raison, en un mot, de toute sa miraculeuse existence.

[1] On trouvera, dans la collection des *Annales de philosophie*, des renseignements précis et pleins d'intérêt sur la diffusion et l'influence des Juifs en Chine, dans l'Inde, en Grèce, à Rome, et jusques en Amérique. (*Note de l'Éditeur.*)

SEIZIÈME CONFÉRENCE

Témoignage rendu par les prophètes
du peuple juif à la divinité de Jésus-Christ
ou Jésus-Christ annoncé.

Messieurs,

Nous avons vu que le peuple juif nous conduit à Jésus-Christ comme au terme nécessaire de sa miraculeuse existence ; il nous reste à exposer un témoignage plus éclatant. Il sort des livres de l'Ancien Testament une lumière qui nous montre dans Jésus-Christ l'envoyé de Dieu, avec une évidence qui laisse moins d'excuses encore à l'incrédulité : je veux parler du miracle des prophéties.

Qu'est-ce qu'une prophétie ? Comment les prophéties sont-elles un des signes les plus visibles par lesquels Dieu a pu se manifester, un des caractères les plus inimitables qu'il ait pu imprimer à la religion ? Il est nécessaire de répondre d'abord à ces questions

pour apprécier toute la force d'une des preuves du christianisme, la plus convaincante de toutes, au jugement de Pascal [1].

L'homme, être intelligent, fait à l'image de Dieu, participe à un degré fini aux conditions de la vie, de l'intelligence infinie : existant dans le passé, dans le présent, dans l'avenir, il atteint ce qui a été, par la mémoire, ce qui est, par une vue directe, ce qui sera, par la prévoyance. Ces trois rayons d'où naît la lumière qui éclaire l'homme, en tant qu'être intelligent, sont si nécessaires, que si un seul s'éteignait, il ne resterait que la nuit, et que l'existence même de l'humanité deviendrait impossible.

Mais cette triple science dont se compose la science de l'homme, et sans laquelle il ne saurait exister, en tant qu'être intelligent, est imparfaite, bornée.

L'homme ne connaît du passé que ce qui lui est manifesté par une tradition certaine, tradition nécessairement incomplète en elle-même, et dont il ne saisit qu'une faible portion. Dans le présent, le rayon visuel de l'intelligence humaine ne s'étend pas au delà d'un cercle très-restreint. Que de choses échappent à sa perception !

Des limites beaucoup plus étroites resserrent la connaissance de ce qui sera. Un voile épais dérobe à l'homme la vue de l'avenir.

Les événements futurs ne peuvent être prévus avec certitude, par l'homme, que lorsqu'ils sont fatalement renfermés dans des causes nécessaires, déjà existantes et connues de lui, comme sont les révolutions des corps célestes.

[1] Pensées, c. VII, a. II, p. 240, édit. Frantin.

Les faits qui dépendent de causes libres restent toujours incertains, et pour peu qu'ils soient loin, ils se dérobent même à ses conjectures. — Voilà les conditions de l'intelligence humaine.

Tout autres sont les conditions de l'intelligence de Dieu.

Une lumière sans ombre éclaire pour Dieu le passé, le présent et l'avenir. Il embrasse, dans la simplicité de son regard infini, tous les temps, ou, pour mieux dire, il n'y a pour lui ni passé ni avenir ; ce qui n'est plus pour nous, ce qui n'est pas encore, toutes les révolutions des temps se confondent dans un seul et indivisible instant ; d'où il suit que les événements futurs, qui ne sont pas contenus dans des causes déjà existantes et accessibles à l'intelligence de l'homme, l'homme ne peut les connaître que par une révélation de Dieu.

La prédiction certaine de faits de cette nature est ce que l'on nomme prophétie.

La prophétie est donc un vrai miracle, puisqu'elle suppose l'intervention de Dieu; elle est une manifestation de son intelligence infinie.

L'incrédulité a compris la force de l'argument qui ressort des prophéties en faveur de la religion, aussi n'a-t-elle rien négligé pour l'ébranler. Toutes ses objections sont résumées dans ce sophisme de Rousseau : « Aucunes prophéties ne sauraient faire autorité pour moi, parce que, pour qu'elles la fissent, il faudrait trois choses dont le concours est impossible, savoir : que j'eusse été témoin de la prophétie ; que je fusse témoin de l'événement, et qu'il me fût démontré que cet événement n'a pu cadrer fortuitement avec la prophétie ; car, fût-elle plus précise, plus claire, plus lumi-

neuse qu'un axiome de géométrie, puisque la clarté d'une prédiction faite au hasard n'en rend pas l'accomplissement impossible, cet accomplissement, quand il a lieu, ne prouve rien, à la rigueur, pour celui qui l'a prédit [1]. »

Les deux premières conditions requises, par Rousseau, supposent qu'un homme ne peut, dans aucun cas, être certain qu'une chose a été dite, s'il ne l'a pas entendue; qu'un événement soit arrivé, s'il ne l'a pas vu : ce qui ne va à rien de moins qu'à saper, avec l'autorité du témoignage et la base de la certitude historique, le principe de la société et de la vie humaine.

La troisième allégation de ce philosophe heurte le sens humain : « Si l'on me venait dire que des caractères d'imprimerie, projetés au hasard, ont donné l'*Énéide* tout arrangée, je ne daignerais pas faire un pas pour aller vérifier ce mensonge [2]. »

C'est Rousseau qui parle ainsi dans le même livre, et avec une grande raison. Or, le hasard ne peut pas plus faire une histoire qu'un poëme épique, l'Évangile que l'*Énéide*.

Allons plus loin. L'humanité étant ce qu'elle est, la manifestation de l'intelligence infinie, la prophétie est un miracle aussi clair pour elle, dans certains cas, que le soleil. Si elle se trompait, Dieu serait l'auteur de son erreur, car elle n'aurait fait qu'obéir à un sentiment invincible que Dieu a mis en elle.

Et ceci s'applique avec une irrésistible évidence aux prophéties qui établissent la mission de Jésus-Christ.

[1] Émile, liv. IV.
[2] L. c.

Car, dans les annales du monde, rien qui ait jamais dû plus échapper à toutes les prédictions de l'homme que l'histoire de Jésus-Christ et de sa mission.

Cette divine histoire est un tissu d'oppositions et de merveilleuses antithèses, s'il est permis de parler ainsi, qui ont une raison que l'homme ne pouvait pas deviner, qui sont la conséquence logique du mystère de l'Homme-Dieu. La gloire ineffable, la grandeur surnaturelle qui environnent le Christ ont leur principe dans les souffrances, dans les abaissements; sa royauté a pour sceptre une croix; son royaume est un édifice qui s'élève jusqu'au ciel, mais qui a sa base dans les profondeurs de la mort.

Or cette histoire, que le hasard des conjectures humaines pouvait si peu faire, qui pouvait être si peu annoncée d'avance, que, après qu'elle est accomplie, et malgré le témoignage du monde entier qui l'atteste, l'incrédule la nie, sous le seul prétexte qu'elle est incroyable;

Cette histoire a été écrite plusieurs siècles avant l'événement; le caractère du Sauveur, ses œuvres, toutes les circonstances de sa vie et de sa mort, toutes les conséquences de sa mission ont été prédites, marquées par des prophéties.

Ceci est un fait sur lequel la discussion est superflue; un miracle éclatant comme le soleil. Pour le constater, il n'y a qu'à prendre la Bible, qu'à ouvrir les yeux, qu'à lire les oracles de l'Ancien Testament. L'harmonie est si parfaite entre les prophéties et l'Évangile, l'accord est si complet que l'on a pu, en rapprochant les unes de l'autre, présenter l'histoire tout entière de Jésus-Christ sur deux colonnes, l'une composée avec les paroles des prophètes, l'autre avec

les paroles des évangélistes. Nous empruntons au savant Huet quelques traits de cette esquisse, qu'il a tracée d'une manière remarquable. Ce sera assez pour produire une entière conviction.

Immédiatement après la chute, Dieu console l'homme par la promesse d'un médiateur. S'adressant au serpent : « Je mettrai des inimitiés entre toi et la femme, et d'elle sortira celui qui doit écraser ta tête [1]. »

La race d'où doit naître le Sauveur nous est montrée dans les promesses faites à Abraham : « En ta postérité toutes les nations seront bénies [2]. »

La même promesse est renouvelée à Isaac et à Jacob ; toute l'existence du peuple juif est fondée, comme nous l'avons vu, sur cette attente.

Mais pénétrons dans les Écritures miraculeuses que ce peuple reçoit des mains de ses prophètes de siècle en siècle, et toute l'histoire de Jésus-Christ va nous être racontée: tout va être marqué avec la plus grande précision et dans ses moindres détails.

L'époque de la naissance du Sauveur. — Jacob, sur son lit de mort, bénit ses enfants. La bénédiction qu'il donne à Juda est remarquable : « Le sceptre ne sera point ravi à Juda, la souveraineté ne sortira pas de sa race, jusqu'à ce que vienne celui qui doit être envoyé et qui sera l'attente des nations [3]. » Entendez les Juifs disant à Pilate : « Nous n'avons pas le droit de mettre à mort [4] ; » et proclamant ainsi que les temps sont accomplis, puisque le droit de juger, attribut de la souveraineté, est transporté aux étrangers.

Autre indication : « Voilà, je remuerai tous les

[1] Gen., III, 15. — [2] Gen., XXII, 18. — XXVI, 4. — XXVIII, 14.
[3] Gen., XLIX, 10. — [4] Jean. XVIII, 31.

peuples et le désiré des nations viendra et je remplirai cette maison (le second temple) de gloire [1]. »

Et un autre prophète : « Le dominateur que vous cherchez et l'ange de l'alliance que vous désirez viendra dans son temple Le voici qui vient [2]. » Il ne reste plus rien du second temple, pas même une ruine ; il ne reste qu'un sol maudit et qui repousse la pierre que l'on voudrait poser sur une autre pierre.

Voulez-vous quelque chose encore, et cherchez-vous dans la chronologie des prophéties ce que l'on ne rencontre que dans les annalistes ? Daniel va vous satisfaire : « Soixante et dix semaines ont été comptées sur le peuple et sur la ville sainte, jusqu'au moment où la prévarication sera consommée, où le péché sera effacé, où l'iniquité sera détruite, où la justice éternelle viendra, et la vision et la prophétie seront accomplies, et le Saint des saints recevra l'onction sacrée..., et le Christ sera mis à mort, et le peuple qui l'aura rejeté ne sera plus son peuple ; et le peuple viendra avec son chef qui détruira la ville et le sanctuaire... et la ruine sera la fin de cette guerre et, après cette guerre, une désolation qui n'aura point de fin [3]. » Les semaines dont il est question dans cette prophétie ne sont pas des semaines ordinaires, composées de sept jours, mais des semaines d'années. Cette manière de compter était très-commune chez les Juifs : elle avait sa raison dans l'existence de l'année sabbatique qui revenait périodiquement tous les sept ans. Les soixante et dix semaines d'années font 490 ans. Or, Jésus-Christ est né 490 ans après la prophétie de Daniel.

Le lieu de sa naissance. « Et toi Bethléem de Juda,

[1] Aggée, II, 8. — [2] Mal., III, 1. — [3] Dan., IX, 24.

tu n'es pas la moindre entre les villes de Juda. Car de toi sortira le chef qui doit sauver mon peuple [1]. »

Ce n'est pas tout. Il avait été révélé qu'il naîtrait miraculeusement. « Cieux, répandez votre rosée et que les nuées versent le Juste ! Que la terre s'ouvre et germe le Sauveur ! C'est moi, le Seigneur, qui t'ai formé [2]. » — « Le Seigneur vous donnera un signe : Voilà qu'une vierge concevra et elle enfantera un fils et il sera appelé Emmanuel (Dieu avec nous) [3]. »

Allons jusqu'à Bethléem pour nous agenouiller devant le berceau de celui dont Isaïe exaltait la naissance et énumérait les titres : « Un petit enfant nous est né, un fils nous a été donné, et son nom c'est le Dieu fort, le prince de la paix, etc. [4] »

Mais qui sont ces hommes qui viennent de l'Orient, avec une grande pompe, frapper à la porte de cette étable ? Demandez-le à David. « Les rois de Tharsis lui offriront des dons ; les rois de l'Arabie lui apporteront des présents [5]. » Et si vous voulez savoir la nature de ces présents, interrogez Isaïe : « Ils viendront de Saba apportant de l'or et de l'encens [6]. »

Cependant la politique cruelle d'Hérode s'est épouvantée; il a donné l'ordre barbare de faire mourir tous les enfants de deux ans et au-dessous. Un cri de douleur s'élève au loin, il était arrivé jusqu'au prophète Jérémie : « Une voix a été entendue en Rama : des sanglots, des gémissements. Rachel pleure ses enfants et elle ne veut pas être consolée, parce qu'ils ne sont plus [7]. »

Le Sauveur, soustrait à la fureur d'Hérode, est con-

[1] Mich., VII, 2. — [2] Is., XLV, 8. — [3] Is., VII, 14. — [4] Is., IX, 6.
[5] Ps. LXXI, 10. — [6] Is., LX, 6. — [7] Jér., XXXI, 15.

duit en Égypte d'où Dieu le rappelle au temps marqué, ainsi qu'Osée l'avait annoncé : « J'ai rappelé mon Fils d'Égypte [1]. »

Nazareth est le sanctuaire qui cache la divine enfance: aussi annonce-t-on d'avance « qu'il sera appelé *nazaréen* [2]. »

Malachie le voit entrer dans le nouveau temple qui est sanctifié par sa présence; l'heure de la manifestation du Sauveur est venue, un héraut doit marcher devant lui pour l'annoncer au monde : « J'enverrai mon ange qui préparera la voie devant ma face [3]. » Isaïe le voit, il recueille ses paroles : « J'entends la voix de celui qui crie dans le désert : préparez la voie du Seigneur : redressez dans la solitude le chemin qui mène à Dieu. Les vallées seront comblées, les monts seront abaissés, et la gloire du Seigneur se manifestera [4]. »

Le même prophète voit l'Esprit-Saint descendre sur Jésus-Christ : « Il sortira un rejeton du tronc de Jessé; une fleur naîtra de sa racine, l'esprit du Seigneur reposera sur lui [5]. »

Tel le monde a vu Jésus-Christ, tel il avait apparu aux prophètes, et tout ce que le langage humain pouvait leur fournir de suaves et ravissantes images, ils les employaient pour peindre l'ineffable caractère du Dieu fait homme. « La grâce et la douceur sont répandues sur ses lèvres. Je l'ai rempli de mon esprit; il ne disputera point, il n'élèvera pas la voix; il ne brisera pas le roseau froissé, il n'éteindra pas la mèche qui fume encore; il n'aura rien de sombre dans le regard [6]. »

[1] Osée, II, 1. — [2] Jud., XIII, 5, 7. — [3] Mal., III, 1. — [4] Is., XL, 3 et suiv. — [5] Is., XI, 1. — [6] Is., XLII, 1 et suiv.

Ainsi son caractère sera en harmonie avec sa mission. « Le Seigneur m'a rempli de son onction. Il m'a envoyé annoncer l'heureuse nouvelle à ceux qui sont doux, guérir ceux qui ont le cœur brisé, publier l'année de la réconciliation du Seigneur [1]. »

Des miracles imprimeront le sceau de Dieu sur sa mission.

« Les sourds entendront, les yeux des aveugles seront ouverts [2]... »

« Dieu viendra lui-même, le boiteux bondira comme un cerf et la langue du muet fera entendre des cantiques de louange [3]. »

Mais c'est surtout le grand sacrifice qui devait réconcilier la terre avec le ciel qui est manifesté avec toutes ses circonstances, dans tous ses détails. — Résumons cette histoire, car c'en est une.

Son entrée à Jérusalem. « Réjouis-toi, fille de Jérusalem, voici ton roi qui vient à toi, le juste ton sauveur; pauvre, monté sur une ânesse..., et il annoncera la paix aux nations, et sa puissance s'étendra de la mer à la mer, et depuis les fleuves jusqu'aux extrémités de la terre [4]. »

Les desseins pervers des princes des prêtres. — Le Sage a assisté à leurs conseils : « Enveloppons le juste dans nos piéges, parce qu'il est contraire à nos œuvres et qu'il nous reproche nos péchés. Interrogeons-le par l'outrage et par le supplice, condamnons-le à la mort la plus infâme [5]. »

L'institution du sacrifice eucharistique. « Depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, mon nom est grand

[1] Is., LXI, 1 et suiv. — [2] Is., XXXV, 5. — [3] Is., XXXV, 6.
[4] Zach., IX, 9, 10. — [5] Sag., II, 12.

dans toutes les nations; et voilà que dans tous les lieux de la terre une oblation pure m'est offerte [1]. »

La trahison de Judas. « L'homme en qui j'ai mis ma confiance, qui mangeait mon pain, s'est élevé contre moi. Si mon ennemi m'avait maudit je l'aurais supporté, mais toi, avec qui je n'avais qu'une âme, toi qui t'asseyais à ma table [2]. »

Zacharie a compté les pièces de monnaie qui furent le prix du sang du juste. « Ils m'ont payé trente pièces d'argent, unique prix auquel ils m'ont apprécié [3]. » Et il avait vu l'emploi de cet argent, jeté dans le temple, et servant à payer le champ d'un statuaire.

D'autres prophètes avaient vu « les disciples dispersés comme un troupeau sans pasteur [4]. » « Ses habits partagés et sa robe jetée au sort [5]. » La croix s'était levée à leurs yeux. Isaïe, David nous représentent *ses pieds et ses mains percés, sa chair déchirée et ses os à découvert, sa langue abreuvée de fiel et de vinaigre*. Ils nous font entendre les insultes, les cris de fureur de ses ennemis. Ils peignent ses angoisses. « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné [6]?»

« Ils m'ont jeté dans une fosse, ils ont roulé une pierre pour m'y enfermer [7]. »

« Mais Isaïe déclare que son sépulcre sera glorieux [8]. »

David, « que Dieu ne souffrira pas que son corps soit altéré par la corruption [9]. »

Osée, qu'il ressuscitera le troisième jour. Ce prophète l'entend défier la mort. « *Ero mors tua, ô mors* [10]. »

[1] Mal., I, 11. — [2] Ps., LIV, 14. — [3] Zach., XI, 13. — [4] Zach., XIII, 7. — [5] Ps., XXI, 19. — [6] Ps., XXI. Is., LIII. — [7] Lament., III, 53. — [8] Is., XI, 10. — [9] Ps., XV, 11. — [10] Osée, VI, 3; XIII, 14.

Et quels seront les fruits de ces mystères ? l'iniquité abolie, les péchés effacés, la rançon de l'homme acquittée, un esprit nouveau répandu sur le monde, un cœur de chair au lieu d'un cœur de pierre... Le Sauveur a porté les iniquités de tous ; une postérité lui est donnée qui repose à son ombre parmi les nations...

Son ascension. « Il a bu dans l'eau du torrent, c'est pourquoi il lèvera la tête. » Dieu recevant son fils dans le ciel : « Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je pose vos ennemis comme l'escabeau de vos pieds [1]... »

Et David encore a entendu le cantique que les anges chantent à son entrée triomphale. « Élevez-vous, portes éternelles, et le roi de gloire entrera. — Quel est ce roi de gloire ? — Le Seigneur fort et puissant ; élevez-vous, portes éternelles [2]... »

L'effusion du Saint-Esprit. « Je répandrai mon esprit sur toute chose [3]. »

« Je répandrai sur la maison de David l'esprit de grâce et de prière, et ils reposeront leurs yeux sur moi, qu'ils auront percé [4].

La propagation de l'Évangile. L'établissement de l'Église.

« Le sceptre de la puissance du Christ sortira de Sion, pour s'étendre sur les nations [5]. »

« La pierre qui a été rejetée par les architectes devient la pierre angulaire de l'édifice [6]. »

« Isaïe voit une Jérusalem nouvelle qui s'élève du sein du désert, comme une reine dont le front resplendissant de gloire et de lumière est un signe qui rallie

I. [1] Ps., CIX. — [2] Ps., XXIII, 7, 9. — [3] Joël, II, 28. — [4] Zach., XII, 10. — [5] Ps., CIX, 2. — [6] Ps., CXVII, 22.

les peuples. Les rois sont frappés de son éclat, les peuples se laissent conduire à sa splendeur, les nations en sont réjouies. O Jérusalem ! dresse de nouvelles tentes, élargis ton enceinte ; les peuples les plus lointains viennent à toi, la multitude des nations se presse dans ton sein [1]. »

Il faudrait transcrire ici tous les prophètes pour raconter la gloire de l'Église, qu'ils ont vue.

« Demandez-moi et je vous donnerai les nations en héritage [2]... »

« Toutes nations louez le Seigneur ; tous les peuples louez Dieu [3]. »

C'est d'un coin du monde, obscur, ignoré, que partait ce cri vers l'univers idolâtre.

Aujourd'hui l'Église répond par cette profession de foi que la voix de l'humanité fait retentir tous les jours et en tous lieux : *Credo in unum Deum... et in Filium ejus.*

L'accord des prophéties avec l'histoire de Jésus-Christ et du christianisme est donc un fait que l'incrédulité ne peut nier ; il n'y a qu'à ouvrir les yeux pour le voir.

Attribuer cet accord au hasard, c'est heurter le sens humain.

Que reste-t-il ? — Nier que ces éclatants oracles aient été faits avant l'événement.

L'authenticité du monument qui les contient a été établie par des preuves telles que, pour les infirmer, il faut nier l'authenticité de tous les monuments de la parole écrite.

Mais, indépendamment de cette preuve, Dieu a

[1] Is., LX. — [2] Ps., II, 8. — [3] Ps., CXVI, 1.

pourvu à ce que cette objection ne pût jamais être faite de bonne foi.

Ces prophéties sont dans les mains des chrétiens et des Juifs ; ce titre décisif est conservé avec un égal respect par deux sociétés ennemies. Vous ne soutiendrez pas, apparemment, que les Juifs ont inventé, après coup, tous ces oracles qui conviennent si admirablement à Jésus-Christ. Vous ne pouvez pas supposer davantage qu'ils soient l'ouvrage des chrétiens, car alors vous n'expliqueriez jamais comment ils ont été gardés avec tant de religion par les Juifs. Mais pourquoi donc les Juifs ne virent-ils pas Jésus-Christ dans ce grand jour des prophéties? Cela même avait été prédit : Ouvrez l'Écriture et vous verrez.

« Que le Christ doit être la pierre angulaire fondamentale [1]. »

Mais que « Jérusalem se heurtera et se brisera contre cette pierre. »

« Que le peuple choisi sera ingrat, incrédule, qu'il méconnaîtra le Christ et sera rejeté. »

« Que les Juifs ne subsisteront plus en corps de nation. »

« Qu'il portera la malédiction et l'opprobre dans tous les lieux de la terre ; qu'il passera en proverbe ; qu'il sera la fable de tous les peuples. »

« Qu'il sera frappé d'aveuglement en plein jour. »

Donc l'obstination des Juifs est le dernier trait qui achève le miracle. La providence de Dieu est visible.

[1] Isaïe, XXVIII, 16.

Le Juif porte dans la main le flambeau qui éclaire le monde, et il est dans les ténèbres.

Mais, « dans le dernier jour, les enfants d'Israël reviendront :

» Ils regarderont celui qu'ils ont percé, et ils trouveront en lui grâce et miséricorde. »

DIX-SEPTIÈME CONFÉRENCE

Valeur historique et autorité des traditions profanes.

Messieurs,

Le témoignage que rendent à la mission divine de Jésus-Christ les monuments religieux du peuple juif, ses traditions, sont quelque chose de si éclatant, de si décisif qu'il peut paraître superflu d'interroger les autres peuples.

Nous le ferons cependant comme nous l'avons annoncé; il n'est pas inutile d'établir que les monuments de l'antiquité profane conduisent aussi à Jésus-Christ.

Mais quel genre de démonstration devons-nous chercher dans ces monuments? Dans quelle mesure convient-il de les interroger? C'est un point important à éclaircir, pour ne pas tomber dans les exagérations d'un système justement réprouvé par l'Église. Nous sommes en face d'un écueil contre lequel s'est brisé un des plus grands esprits de notre temps : nous devons le signaler. Nous le devons d'autant plus qu'ayant été séduits autrefois par les conceptions dangereuses que

nous allons examiner, ayant peut-être contribué pour notre faible part à les propager, nous ne devons laisser échapper aucune occasion de les combattre [1].

Après avoir, dans le premier volume de son ouvrage, montré avec une puissance de logique dont la controverse religieuse n'avait pas offert peut-être d'exemple depuis Bossuet, que l'hérésie, le déisme, l'athéisme, le scepticisme ne sont que les degrés divers, le développement fatal d'une même erreur dont le point de départ est la souveraineté de la raison de l'homme, M. de Lamennais voulant saper dans leur base commune tous les systèmes d'incrédulité, entreprit de discuter philosophiquement les titres de la raison.

La raison considérée dans l'homme seul, ne vous présente dans ses jugements, dans ses convictions, ni l'unité, ni la permanence qui sont le caractère essentiel de la vérité. Vous la voyez, au contraire, instable, opposée à elle-même, affirmant tour-à-tour le *oui* et le *non* sur la même question. Donc, elle est faillible, exposée à confondre l'erreur avec la vérité. Donc, point de certitude pour elle, point d'infaillible assurance de ne pas prendre le faux pour le vrai, si elle ne possède pas une règle, un *criterium*, qui discerne le vrai du faux dans ses jugements. Donc le scepticisme, la mort de la raison, ou un principe de certitude au-dessus de la raison.

Mais, au-dessus de l'individu, qu'y a-t-il ? l'espèce. Au-dessus de l'homme, l'humanité. Au-dessus de la raison de chacun, la raison de tous.

La raison commune, voilà donc le premier principe de toute certitude ; la règle souveraine de la vérité.

[1] Cons. la Vie de Mgr de Salinis, liv. III, p. 140. (*Note de l'Éditeur.*)

Outre que la raison universelle possède nécessairement un caractère d'unité, de permanence que nous avons cherché en vain dans la raison particulière, il faut, ou dire que le scepticisme est l'état naturel de l'homme, c'est-à-dire soutenir que l'homme n'a pas le droit d'exister en tant qu'être intelligent, qu'il n'y a rien de logique pour lui que la mort, que le néant, conséquence que repoussent tous les invincibles instincts de la nature, ou reconnaître qu'il a le droit de croire tout ce qu'affirme la raison universelle, car, la raison universelle, c'est la raison humaine élevée à son plus haut degré. Ce qu'elle atteste est vrai, ou la vérité n'existe pas pour l'homme.

Donc croire à la raison commune, au genre humain, tel est l'acte primitif de foi nécessaire, par lequel, seul, l'homme échappe au doute. Loi merveilleuse qui unit, par un lien de dépendance, et par là même d'humilité, l'individu à l'espèce, l'homme à l'humanité.

Toute philosophie qui méconnaît cette loi, qui cherche son point de départ de certitude, dans cette parole d'orgueil : je crois en ma raison, je crois en moi, renverse la base nécessaire du monde de la pensée, comme de l'ordre moral, et ne peut rien édifier que le doute et le néant.

Laissons de côté ce que cet acte de foi implique dans l'ordre purement philosophique; nous n'avons à en considérer ici les conséquences que dans l'ordre religieux, et particulièrement sur la question qui nous occupe en ce moment. Si, après avoir reconnu la nécessité de croire à la raison humaine, nous l'interrogeons, nous lui demandons ce qu'elle est, d'où elle vient, elle nous apprend qu'elle émane d'une raison plus haute, qu'elle est née de Dieu, par sa parole.

L'être infini, Dieu, est la raison de l'existence de tous les êtres finis et de l'homme en particulier; il s'est révélé à l'homme en le créant, et cette révélation primitive est la condition nécessaire de l'existence de l'homme en tant qu'être intelligent et moral, la source première des notions de vérité et de justice, qui sont le fond de l'intelligence et de la conscience humaine, la raison de tous les rapports qui constituent la société de l'homme avec Dieu et la société des hommes entre eux.

Ces deux faits, attestés unanimement par le genre humain, ne peuvent être niés sans répudier la raison humaine, et sans tomber, par conséquent, dans le scepticisme.

Là se trouve l'explication d'une loi dont nous n'avons pu d'abord que constater la nécessité.

La raison humaine ayant sa source dans la raison infinie, nous comprenons qu'en elle se trouve le principe et la règle de la raison particulière. Le sens commun des hommes étant ce que l'intelligence humaine a de commun avec l'intelligence divine, son autorité se trouve justifiée.

Ainsi, avec Dieu, la religion, fin essentielle du monde, est aussi ancienne que le monde; les rapports qui constituent la société de l'homme avec Dieu, ont été manifestés, en tout ce qu'ils renferment d'essentiel, par une révélation faite au premier homme et que la tradition doit conserver dans sa postérité.

Enveloppée, dès l'origine, par les ténèbres qui s'élèvent de l'esprit de l'homme, l'humanité penche, depuis sa chute, vers la superstition et l'erreur, mais elle est retenue sur cette pente glissante par la lumière divine de la révélation primitive, qui a pu s'obscurcir,

s'éteindre presque chez quelques familles, chez quelques peuples, mais qui s'est conservée dans l'humanité.

Ainsi, au-dessus des traditions locales, souvent fausses, s'élève la tradition universelle, essentiellement vraie. Au-dessus de la voix de chaque peuple, qui redit souvent des opinions purement humaines, la voix du genre humain, qui proclame, de siècle en siècle, les vérités primitivement recueillies de la bouche de Dieu, le principe catholique, *quod ubique, quod semper, quod ab omnibus*, sert de *criterium* infaillible pour distinguer la vérité dans tous les temps.

Et si, à la lumière de ce principe, nous essayons de pénétrer dans la nuit qui enveloppe l'ancien monde, quelles sont les vérités qui se présentent à nous avec les caractères d'unité, d'antiquité, d'universalité, auxquels nous pouvons reconnaître l'héritage que l'humanité a reçu de Dieu.

L'existence d'un Dieu suprême; l'existence d'êtres intermédiaires entre Dieu et l'homme, les uns restés fidèles, les autres déchus; l'action dans le monde des bons et des mauvais anges; la permanence des âmes des justes associés, après leur mort, à la puissance de Dieu; le souvenir de la chute originelle; l'espoir d'un réparateur, la distinction du juste et de l'injuste, les principes essentiels de la morale; la nécessité de la prière et du sacrifice.

Voilà, au milieu des contradictions infinies des anciennes superstitions, de la prodigieuse mobilité des traditions particulières, la tradition universelle, la foi invariable de l'humanité, c'est-à-dire la religion originairement révélée, le christianisme primitif.

Les grandes erreurs, même des anciens temps,

attestent indirectement ces vérités divines, dont elles ne furent que l'altération.

A la racine de l'idolâtrie, que voyez-vous? L'exagération du culte qui est dû aux âmes des justes et aux esprits célestes, et, par conséquent, un sacrilége abus qui rend témoignage à un dogme primitif.

Du reste, quelque général qu'ait été, à une certaine époque le crime de l'idolâtrie, les cultes idolâtriques dont on pouvait assigner dans le passé l'origine relativement récente, qui ne représentaient que des superstitions locales, enfermées dans l'enceinte d'un peuple, d'une famille; qui variaient à l'infini, suivant les mobiles caprices de l'imagination, furent tous dépourvus du caractère d'unité, d'antiquité, d'universalité, qui ne peuvent appartenir qu'à la véritable religion.

La règle *quod ubique* fut souvent, dans ce chaos du monde idolâtre, d'une application difficile (ce qui laisse à la bonne foi, et par là même à la miséricorde divine, une large place): mais cette règle n'en fut pas moins, toutes les fois qu'elle put être appliquée, un moyen infaillible de discerner la vérité de l'erreur.

De là, l'unité admirable du plan divin. La religion est une œuvre qui commence avec le monde, qui embrasse tous les temps, tout l'espace; qui traverse des états divers, mais qui ne varie pas. Jésus-Christ, la base nécessaire de la société de l'homme avec Dieu, fut promis au premier homme. Cette promesse consignée dans un monument des plus authentiques par Moïse, développée, de siècle en siècle, par les prophètes, n'était pas cependant un privilége, un héritage exclusif du peuple de Dieu. L'espoir d'un libérateur formait le fond du culte de tous les peuples. C'est vers ce pôle que gravitèrent pendant quatre mille ans les espérances

du monde tout entier. En sorte qu'en s'inclinant devant Jésus-Christ, le genre humain ne s'est point séparé de son passé ; il n'a fait qu'obéir à la foi de ses pères dans ce qu'elle renfermait de prophétique...

Voilà un aperçu assez exact, nous le croyons, des vues développées par M. de Lamennais ; voilà la méthode nouvelle par laquelle il crut que devait être démontrée la divine autorité du christianisme.

Or, soit que l'on considère ce système en lui-même, ou que l'on se reporte aux circonstances au milieu desquelles il fut jeté dans le public, il est facile d'expliquer, ce nous semble, le retentissement qu'il eut, et tout ce qu'il entraîna de sincères convictions.

Et d'abord, ce nouveau plan de défense du christianisme, dont nous montrerons tout à l'heure les côtés défectueux, et qui aurait compromis, sous des rapports essentiels, la cause de la religion, n'en avait pas moins des côtés vrais ; et, sous certains points de vue, il marquait un progrès réel dans la controverse catholique. Le tort de M. de Lamennais, comme nous le verrons, consistait à exagérer la valeur des traditions du monde profane. Mais les traditions ont, comme nous le reconnaîtrons, une valeur réelle, qui n'avait pas été assez aperçue par les apologistes antérieurs [1]. C'était un champ nouveau ouvert à la science catholique, et où il était visible qu'il y avait à faire des découvertes utiles. La base de la foi chrétienne devenait plus large, plus assurée, puisqu'elle ne paraissait plus seulement basée sur la tradition isolée d'un peuple, mais sur les traditions de tous les peuples...

[1] Cette affirmation, croyons-nous, n'est vraie qu'autant qu'on la resserre aux apologistes du XVIIIe siècle. — Voir, en tête du Ier vol., notre *Coup d'œil sur l'apologétique chrétienne. (Note de l'Édit.)*

Ce que ce système de démonstration catholique présentait de neuf n'était pas une raison de le repousser. Loin de là. Suivez l'histoire de la religion. elle est immuable en soi ; mais ses dogmes resplendissent de siècle en siècle de nouvelles lumières, à mesure qu'ils sont heurtés par l'hérésie. Pas une erreur qui ne produise le développement d'une vérité. A ne considérer que les combats de ces derniers temps, la question de l'Église n'a-t-elle pas été mise dans un nouveau jour par la controverse contre les protestants. La philosophie n'est qu'une extension du principe de la réforme, le dernier pas vers l'abîme. Donc il est naturel que la controverse fasse un pas aussi. L'enfer semble avoir dit son dernier mot ; pourquoi le ciel ne dirait-il pas le sien ? Le mot de l'enfer, d'où sont sorties toutes ces sectes, qui ont troublé d'âge en âge la société chrétienne, d'où sont nées en particulier les causes qui ont bouleversé de notre temps le monde religieux et social, quel est-il? *Révolte*. Quel est le mot du ciel, que le christianisme explique seul? *Autorité*. — Ce mot résume tout ce système que l'on accuse de nouveauté, et qui n'est que le développement approprié aux besoins des derniers temps du monde, du principe le plus ancien sur lequel le monde repose. Cette manifestation de la vérité doit-elle après tout nous étonner? Pourquoi cette Providence qui soutient tout ici-bas a-t-elle paru se retirer un moment, et pourquoi les trônes sont-ils tombés avec les autels? Y a-t-il témérité à croire que Dieu n'a permis que le royaume de la terre et cet autre royaume, qui n'est pas de ce monde, fussent ébranlés à la fois par la même erreur que pour nous faire lire sur leurs fondements, mis à découvert, le principe de vérité qui les appuyait,

la grande pensée, la loi universelle sur laquelle repose l'ordre moral tout entier?

Or, quel homme pouvait paraître plus prédestiné par la Providence que M. de Lamennais à promulguer, à faire prévaloir ces idées qui devaient préparer avec la restauration de l'ordre religieux, la restauration de l'ordre social.

Le premier volume de l'*Essai sur l'indifférence* eut un succès, prodigieux auquel rien ne peut être comparé dans ce siècle que le succès du *Génie du christianisme* 30,000 exemplaires furent enlevés en deux ans; l'ouvrage fut traduit dans toutes les langues. M. Frayssinous proclama, du haut de la chaire de Saint-Sulpice, ce jeune écrivain, le plus grand penseur qui eût paru depuis Mallebranche. L'illustre De Maistre écrivait de son lit de mort, que son seul regret était de n'avoir pas encore quelques années de vie, pour servir, lui, invalide de la cause de Dieu, comme simple soldat, sous les ordres du jeune capitaine que la Providence investissait du commandement de son armée. Effectivement, M. de Lamennais semblait destiné à accomplir l'œuvre commencée par MM. de Bonald et De Maistre; une merveilleuse unité fondait les pensées de ces trois grands écrivains, malgré la diversité des aspects sous lesquels ils avaient envisagé les mêmes questions.

Ajoutez à ces causes de succès, la nature des oppositions que M. de Lamennais rencontrait. Quels étaient les ennemis? D'abord tous les ennemis de l'Église. Puis, dans l'Église, les hommes les plus respectables, sans doute, mais dont l'opposition paraissait avoir son principe dans des préoccupations d'école, dans des préjugés religieux qu'il importait de détruire. A la raison commune, qu'opposaient-ils? La raison particu-

lière avec tous les droits que lui attribue le cartésianisme. Or, il est difficile de ne pas reconnaître qu'il y a un lien de parenté entre la philosophie cartésienne et la philosophie incrédule. Ensuite, des opinions gallicanes, qui étaient singulièrement discréditées par l'appui qu'elles avaient fourni aux rédacteurs de la constitution civile du clergé. M. de Lamennais apparaissait donc comme le représentant du principe d'autorité dans tous les ordres.

Ces détails expliquent la fortune de ce système, l'enthousiasme qu'il excita, le dévouement avec lequel il fut défendu. Une école se forma qui groupa autour du chef un grand nombre d'hommes distingués, la partie jeune et intelligente du clergé. Jamais homme peut-être ne fût entouré de plus d'admirateurs.

La révolution de 1830, qui jeta la consternation parmi les membres du clergé, sembla donner une nouvelle vie aux disciples de M. de Lamennais : tandis que les premiers se lamentaient sur les ruines du passé, les autres élevaient hardiment le drapeau de l'*Avenir*. Le but du nouveau journal était de défendre le catholicisme sur le terrain où l'avaient placé les nouveaux événements, avec les armes de la liberté : *Dieu et la liberté*, telle était la devise sous laquelle ils marchaient. Mais la ligne que l'on s'était tracée fut bientôt dépassée. M. de Lamennais fut emporté en politique par le mouvement des esprits, jusqu'aux doctrines les plus opposées à celles qu'il avait soutenues. Nous n'avons pas à le suivre dans cette phase de son existence.

Les intérêts sacrés de la défense de la foi se trouvaient engagés. Rome intervint. L'écrivain lui-même, dont les théories avaient soulevé cette controverse,

était venu au centre de l'unité pour solliciter une parole, un rayon de lumière auquel il se laisserait guider, disait-il, avec la simplicité d'un enfant. Le Vicaire de Jésus-Christ parla. On sait le reste. Une étoile tomba du ciel de l'Église. Qui aurait pu prévoir alors dans quelles sombres et ténébreuses régions elle devait se perdre un jour !

Si, au lieu de se laisser entraîner par l'orgueil, M. de Lamennais eût été fidèle à ses protestations d'obéissance, quel magnifique avenir s'ouvrait devant lui ! Qu'on se le représente foudroyant les erreurs que produit l'esprit d'indépendance de ce temps avec la double autorité de l'humilité et du génie !

La chute de l'abbé de Lamennais est quelque chose d'unique dans l'histoire de l'Église ; lui, qui avait défendu les droits de l'autorité jusqu'à l'exagération ; lui, la veille aux pieds du pape, lui disant : O Père ! laissez tomber une parole sur le plus humble de vos enfants ; quoi que vous ordonniez, je suis prêt à obéir : le pape parle ; et il désapprouve la ligne suivie par M. de Lamennais, avec des ménagements infinis, sans prononcer son nom, et M. de Lamennais se relève pour lui dire : Vous ne représentez plus Dieu dans ce monde ; vous êtes en désaccord avec le genre humain ; je reste avec le genre humain.

Que se passa-t-il dans l'âme de M. de Lamennais au moment où il fut condamné ? C'est un de ces mystères qui seront éclaircis au dernier jour à la lumière de la justice de Dieu, ou plutôt, la miséricorde aura prévenu sa justice. Dieu se laissera toucher par les ardentes prières qui lui demandent la conversion d'une âme qui a été l'instrument du salut d'un si grand nombre

d'âmes. Une éclatante réparation couvrira cette éclatante apostasie. Jamais je ne désespérerai du salut de cet ancien et malheureux ami [1].

Cependant, comme Dieu ne permet ces scandales que pour notre instruction, il ne nous est pas seulement permis, mais nous regardons comme un devoir, à raison de nos anciens rapports avec M. de Lamennais, de dire ce que nous pensons des causes de sa chute. Lorsqu'on se rappelle son passé, deux traits de son âme pouvaient faire craindre pour lui : l'absence de charité et l'orgueil de la pensée. Il suffit de relire les articles polémiques insérés par M. de Lamennais dans les divers journaux et recueils religieux de l'époque, pour comprendre jusqu'où allait son défaut de charité. Ce n'était pas seulement les doctrines qu'il attaquait avec force, mais il était impitoyable envers les défenseurs de ces doctrines. Et, quand une de ces flèches acérées, qu'il lançait, avait atteint son but, il était heureux; on eût dit qu'il eût remporté une victoire. L'orgueil qui faisait le fond de son âme était le principe secret et non avoué de ce défaut de charité; l'humiliation de ses adversaires servait de piédestal à son désir de domination. Toutefois, nous croyons pouvoir signaler une cause plus directe, qui explique aussi peut-être une autre chute, qui a affligé le catholicisme dans ces derniers temps. Ces hommes se croyaient utiles à Dieu; ils étaient convaincus qu'ils avaient rendu, l'un par la prose, l'autre par les vers, de si notables services à Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'ils

[1] Ces paroles étaient écrites en 1842. En présence de la triste fin de M. de Lamennais, on ne peut que répéter avec son ancien ami : Que s'est-il passé dans ce dernier moment? C'est le secret de la justice de Dieu, et aussi de sa miséricorde. (*Note de l'Éditeur.*)

n'ont pas pu comprendre qu'ils aient été traités l'un par l'Église, l'autre par la Providence, comme de simples hommes. Or il n'y a rien qui mérite plus d'être repoussé de Dieu. Comment ne briserait-il pas des instruments qui se croient nécessaires? Quelle différence d'un homme à un homme devant Dieu, du néant au néant devant l'Être infini?

Cette défection, la plus inexplicable, peut-être, qui ait effrayé le monde catholique depuis Tertullien, eut cela d'unique (dont grâces immortelles soient rendues à Dieu!) que lorsque ce génie déchu s'exila de l'Église et prit la route des abîmes, il marcha seul, absolument seul. — S'il chercha des yeux ses amis et ses disciples, il put les voir agenouillés, tous, devant l'Encyclique dans laquelle Pierre avait parlé, heureux d'incliner leurs pensées d'un jour devant le jugement de la chaire éternelle.

Pour notre part, nous n'eûmes nul mérite, nous pouvons l'attester, mais une consolation dont nous ne saurons jamais assez bénir Dieu. Nous éprouvâmes dans cette occasion la vérité de cette parole : *crede ut intelligas* : la soumission ouvrit les yeux de notre esprit.

Et, en effet, prenons dans la main cette Encyclique par où fut tranchée une question débattue avec tant d'ardeur, et, qu'on me permette de le dire, débattue avec tant de bonne foi.

Nous n'avons pas à nous occuper ici de tout ce qui se rapporte à toutes les autres erreurs condamnées ou désapprouvées dans M. de Lamennais, et où nous aurions à admirer une sagesse que les événements eux-mêmes se sont chargés de justifier. C'est l'article qui tombe sur la question dont nous nous occupons en ce moment qu'il faut lire.

Le voici :

« ... Probe intelligitis, ven. fratres, nos hic loqui de fallaci illo haud ita quidem invecto philosophiæ systemate, plane improbando, quo, ex projecta et effrenata novitatum cupiditate, veritas, ubi certo consistit, non quæritur ; sanctisque et apostolicis traditionibus posthabitis, doctrinæ aliæ inanes, futiles, incertæque nec ab Ecclesia probatæ adsciscuntur, quibus veritatem ipsam fulciri ac sustineri vanissimi homines perperam arbitrantur. »

Cette méthode nouvellement introduite, ce système récent doit donc être pleinement improuvé, et pourquoi? Parce qu'on ne cherche pas la vérité là où elle est assise sur une base certaine *ubi certo consistit;* que, laissant de côté, rejetant sur le second plan *posthabitis,* les traditions saintes et apostoliques, on prétend établir la vérité par des doctrines vaines, futiles, incertaines, que l'Église n'a pas approuvées.

Paroles d'une admirable sagesse ! L'Église ne fait pas de la philosophie, de la science. Les conceptions des philosophes, les recherches des savants ne tombent sous sa juridiction, ne sont atteintes par ses jugements qu'autant qu'elles touchent aux vérités divines dont le dépôt lui a été confié.

Ainsi, la question sur le principe de la certitude, soulevée par M. de Lamennais, par le côté où elle appartient au domaine pur de la philosophie, en tant qu'elle peut être considérée comme une nouvelle solution rationnelle, plus ou moins plausible, plus ou moins incertaine d'un problème qui tourmente depuis quatre mille ans la raison humaine, l'Église ne la tranche pas.

Ainsi encore, de savoir ce qui a surnagé des vérités

primitives dans les traditions des anciens peuples, et jusqu'à quel point on pourrait reconstruire avec ces débris la religion originairement révélée de Dieu, c'est une question de fait que l'Église abandonne aux investigations de la science.

Mais, comme l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence* n'a pas prétendu faire simplement une œuvre de philosophie et d'érudition, mais une démonstration du christianisme;

Que cette démonstration, il la fait dépendre essentiellement de vues philosophiques, que d'autres philosophes rejettent et ont le droit de repousser, de données scientifiques contestées par beaucoup de savants;

L'Église ne peut pas souffrir un système de défense qui la compromet en prétendant établir par des titres incertains, son autorité si claire, si manifeste dans le titre authentique que Dieu a remis entre ses mains.

La base de l'autorité de l'Église, c'est la tradition divine par où elle remonte par les Apôtres jusqu'à Jésus-Christ, et de Jésus-Christ par les prophètes et Moïse jusqu'au berceau du monde. C'est là une chaîne dont aucun anneau ne peut être brisé, parce qu'ils ont été faits et noués tous par la main même de Dieu; c'est une histoire où tout se lie, tout se tient, où tout défie l'œil de l'incrédulité.

Ce que l'on rencontre à côté de cette tradition incontestablement divine, ce qui s'est passé en dehors de cette société seule établie, et assistée de Dieu, l'Église n'a pas à s'en enquérir. Elle abandonne ces recherches aux savants. Qu'ils recueillent tous les bruits qui leur arrivent de la confusion des sectes païennes, qu'ils écoutent bien; l'Église est sûre d'a-

vance que s'ils parviennent à trouver quelque accord dans ces témoins si opposés entre eux ; si, sur quelque point, il existe, dans cette divergence des traditions profanes, un concert qui atteste une commune et divine origine, ces voix du dehors ne feront qu'ajouter à la propre tradition une sanction dont elle n'avait pas besoin; mais qu'il soit compris que la cause divine de la foi ne saurait être engagée dans ces investigations. L'Église ne peut tolérer que, laissant de côté les traditions immuables sur lesquelles Dieu lui-même a fondé son autorité : *Sanctisque et apostolicis traditionibus posthabitis*, on cherche à l'établir sur l'incertitude des traditions humaines : *Doctrinæ aliæ inanes, futiles, incertæque, nec ab Ecclesia probatæ adsciscuntur*.

Voilà le sens de l'encyclique. Quoi de plus sage! quoi de plus digne d'une société qui, divinement établie, sait qu'elle représente, dans son témoignage, le témoignage de Dieu, lequel se suffit, se justifie de lui-même aux yeux de la raison, et n'a pas besoin, pour s'imposer à l'homme, d'emprunter son autorité au dehors, de l'appuyer sur un témoignage étranger!

Il nous serait facile d'expliquer comment ce système entraîna dans sa nouveauté un si grand nombre d'esprits parfaitement sincères, nous pouvons l'affirmer; mais en l'examinant aujourd'hui avec une raison calme, dégagée de toute prévention, affranchie de la pression du génie, et rendue à sa liberté par sa soumission aux décisions de l'Église, on voit combien il reposait sur des fondements vains, fragiles, ruineux.

Philosophiquement, la raison humaine, si vous la considérez indépendamment de ses rapports nécessaires avec la raison de Dieu, vous présente-t-elle les ca-

ractères d'une autorité essentiellement infaillible dans l'espèce plus que dans l'individu ? La raison de l'humanité, n'est-ce pas une raison finie comme celle de l'homme, et qui, par ses limites, touche par conséquent au néant, et peut glisser dans l'erreur ?

Et si, écartant le côté métaphysique de cette théorie, nous la considérons dans son application à la question que nous traitons dans ce moment, en quoi résidait toute la force de la démonstration que l'on prétendait en déduire ? Dans cette hypothèse, d'où l'on partait comme d'un point incontestable, à savoir que la religion avait pu s'altérer diversement dans les diverses branches de la famille humaine, mais qu'aucune des croyances originairement révélées n'avait pu périr dans l'humanité.

Or, sur quoi serait fondé le privilége attribué au genre humain? De qui l'aurait-il reçu ? où est écrite cette promesse d'infaillibilité ?

Nous croyons que la révélation de Moïse se conservait pure dans la synagogue ; nous croyons que la révélation de l'Homme-Dieu se trouve, sans aucun mélange possible d'erreur, dans l'enseignement de l'Église, parce que la synagogue et l'Église nous montrent les titres authentiques de leur divine institution.

Mais où sont les titres du genre humain? Que voyons-nous à son origine ? Le péché, d'où naît l'ignorance, et d'où sortent les erreurs qui débordent sur le monde. Or, qui vous assure que ce torrent, qui mêle partout ses eaux impures au fleuve de la tradition, n'emportera entièrement aucune des croyances primitivement révélées ? Qui poserait cette borne ? Ce n'est pas la nature humaine viciée dans l'espèce comme

dans les individus. Serait-ce la volonté de Dieu? Qu'en savez-vous? Est-ce que Dieu vous l'a dit?

De fait, est-il bien certain que l'on ne saurait constater aucune erreur universelle dans l'ancien monde? L'idolâtrie n'était-elle qu'un crime? Ce crime n'impliquait-il pas essentiellement une erreur?

La notion de la création ne fut-elle pas obscurcie par toutes les cosmogonies, et méconnue par tous les philosophes de l'antiquité?

Et quand même tous ces problèmes seraient résolus, comment, avec les restes brisés et la plupart si informes des croyances primitives, que l'on retrouverait épars dans les traditions de l'humanité, reconstruire un corps complet de religion? Voyez l'impossibilité où se trouve la raison de l'homme, lorsque vous la placez seule en face de la Bible, de se faire un symbole? Et vous croyez qu'elle arrivera à une foi certaine, lorsqu'elle n'aura devant elle que ces traditions prétendues universelles, qui sont, vous l'avouez, quelque chose de moins déterminé, de moins lumineux, de moins complet que la Bible!

Ce sens commun, dont vous avez exagéré l'autorité jusqu'à le comparer d'abord, et à le préférer plus tard à l'Église, qu'est-il définitivement lorsqu'on cherche à l'envisager de près? Et d'abord, où le trouver, comment s'assurer de ne pas confondre ses arrêts souverains avec les fantaisies du sens particulier? Rassemblerez-vous le genre humain pour constater les traditions qui seraient contestées? Et, à défaut d'un concile du genre humain, quel est le tribunal, quelle est la voix souveraine qui soit l'écho vivant de la voix de l'humanité?

Nous demandons ce qu'est le sens commun. Mais

que faut-il, pour répondre à cette question, autre chose que votre propre expérience? Le sens commun vous attesta longtemps que Jésus-Christ est Dieu, que l'Église catholique parle en son nom, que le Pape est l'organe infaillible de l'Église. Pour punir le Pape de vous avoir condamné, le sens commun l'excommunia de la société chrétienne d'abord, puis de l'humanité. Occupé depuis ce jour à se contredire, à se démolir, à jeter le démenti et l'injure à son passé, il a nié l'Église, il a nié Jésus-Christ. Nous nous arrêtons. Il serait trop douloureux de rappeler tout ce qu'il vous a dit sur Dieu, sur l'homme, sur toutes les questions de l'ordre religieux, politique et social.

Concluons. Ce n'est pas la raison humaine qu'il faut interroger pour connaître les vérités de la foi : c'est dans la foi qu'il faut chercher le foyer dont les rayons se sont projetés au milieu des erreurs de la raison de l'homme.

DIX-HUITIÈME CONFÉRENCE

Témoignage des traditions profanes en faveur de la divinité de Jésus-Christ ou Jésus-Christ attendu.

Messieurs,

Ainsi que nous l'avons établi dans notre précédente conférence, ce n'est pas des traditions profanes qu'il convient de partir pour arriver aux traditions divines; c'est aux traditions divines qu'il faut demander le sens des traditions profanes.

C'est sous ce point de vue que nous allons examiner les temps anciens.

Que sont, à les bien prendre, les erreurs des peuples païens, relativement à la religion, erreurs grossières, absurdes, contradictoires? Ce sont des hérésies qui ont altéré la révélation primitive, un travail sacrilége de l'homme sur le fond divin qu'il avait reçu du ciel, semblable au travail des sectes qui ont altéré de siècle en siècle la révélation faite au monde par Jésus-Christ.

Or, si nous voulons reconstruire la révélation chrétienne, irons-nous la redemander aux sectes? Nous ne rencontrerions que des oppositions infinies, des débris mutilés, défigurés de vérités divines avec lesquelles la raison a fait ses mille symboles contradictoires. Comment retrouver l'unité primitive?

Mais si, le symbole de l'Église catholique à la main, nous étudions ces erreurs, il nous est facile de les expliquer, parce que nous possédons les vérités dont elles ont abusé, et comme aucune n'a tout nié, toutes rendent témoignage à quelque portion de la vérité divine.

Cette marche, à plus forte raison, est la seule rationnelle lorsque l'on étudie les erreurs des temps anciens.

Et voici, avec cette méthode, les résultats auxquels nous arriverons, et comment l'antiquité profane confessera l'antiquité sacrée, et nous conduira à Jésus-Christ.

En premier lieu, en étudiant à la lumière des Livres saints la marche de l'humanité dans les temps anciens, nous verrons que la chute est un point de départ, nous expliquerons la déchéance, nous comprendrons que la rédemption est le terme où elle devait aboutir.

En second lieu, nous reconnaîtrons que les deux croyances qui surnagent le plus incontestablement dans les traditions de tous les peuples, après le naufrage de la révélation primitive, c'est le souvenir de la chute et l'espoir d'un réparateur.

Ainsi, l'antiquité profane confirmera, sous un double point de vue, le témoignage que l'antiquité sacrée rend à la mission divine de Jésus-Christ.

Développons d'abord le premier :

Le monde ancien, vu du Calvaire, de ce centre de l'histoire où nous sommes placés, se présente au premier coup d'œil comme je ne sais quelle étrange, quelle effrayante énigme. D'où sont sorties ces ténèbres qui ont enveloppé la terre et obscurci le ciel? Qu'est-ce que tous ces dieux, toutes ces nuées d'impurs fantômes qui se sont condensées de siècle en siècle et qui ont fini par voiler aux yeux des peuples le Dieu suprême de l'univers? D'où a jailli et jusqu'où montera ce flot toujours croissant de superstitions et de mœurs abominables qui emporte les derniers restes de la raison et de la conscience humaine? Qu'est-ce que la race humaine? D'où vient-elle? Où va-t-elle? Quelles sont les catacombes de la création où elle prit naissance? Quel est le gouffre qui va l'engloutir?

Chose remarquable! ces questions, l'humanité ne se les posait pas; elle descendait la pente de ses destinées sans s'enquérir de son point de départ, sans essayer même de mesurer de l'œil l'abîme où elle était entraînée.

Ne nous en étonnons pas. L'existence humaine est un problème insoluble pour la raison de l'homme; c'est une équation mystérieuse dont la religion seule révèle les deux termes : *déchéance*, *rédemption*.

Le flambeau divin que le peuple juif tenait dans ses mains dissipe seul la nuit des anciens temps; il éclaire la scène où se déroulait l'histoire du monde, drame merveilleux dont le nœud, serré à l'origine par la justice de Dieu, ne pouvait être dénoué que par sa miséricorde.

Avec la Bible, nous pénétrons dans les profondeurs de la chute originelle, et nous voyons le double

principe des prodigieux égarements de l'humanité.

Le crime le plus universel de l'antiquité, ce fut l'idolâtrie.

L'idolâtrie, cette monstrueuse aberration qui, détournant de Dieu les adorations de l'homme, nous montre le roi du monde visible à genoux devant les êtres les plus abjects de la création, l'idolâtrie heurte tellement le sens divin que l'Évangile a développé dans la raison et dans la conscience de l'humanité, qu'elle nous apparaît au premier coup d'œil comme un phénomène inexplicable, et que nous serions tentés de déclarer impossible. Mais il n'y a qu'à regarder le monde tout entier avant Jésus-Christ, et, depuis Jésus-Christ, toutes les parties du monde que la lumière du christianisme n'a pas encore éclairées, pour reconnaître que l'idolâtrie est une pente fatale de la nature humaine. L'idolâtrie est un instinct irrésistible qui entraîna tous les peuples, à l'exception du peuple juif, et auquel les Juifs eux-mêmes se laissèrent souvent emporter, malgré les menaces et les exhortations brûlantes des prophètes, malgré les divines prescriptions et la sanction formidable de la loi promulguée au milieu des foudres du Sinaï.

Pour expliquer un fait aussi universel, aussi permanent, il faut lui trouver, dans les racines mêmes de la nature de l'homme, une cause permanente, universelle.

Cette cause, la révélation nous la montre dans le crime qui brisa à l'origine l'harmonie de l'existence humaine.

L'homme relie deux mondes, deux vies dans l'unité de sa vie : il est esprit et corps. Le corps est un esclave attaché au service de l'âme. Les sens doivent obéir à

l'intelligence; la raison le dit comme la foi. Tel fut nécessairement l'ordre primitif établi par Dieu.

Or, dans l'état actuel de la nature humaine, que voyons-nous? Une guerre intestine, incessante; deux hommes dans chaque homme : le dirai-je? un ange et une brute. Et, qu'il y ait un moment de lassitude, d'abandon, l'ange est vaincu, et la brute devient souveraine.

Qu'arrive-t-il lorsque le côté divin de l'homme est opprimé par le côté terrestre, lorsque la vie, au lieu de monter, descend? Saint Paul l'explique avec une effrayante énergie : l'esprit se fait chair, et l'homme, devenu animal, ne comprend plus les choses qui sont de l'Esprit de Dieu : *Animalis homo non percipit ea quæ sunt Spiritus Dei*[1].

Voilà la cause originelle, générale, de ces prodigieux égarements de l'ancien monde, qui nous paraissaient inexplicables. A mesure que la race humaine s'éloigne de son berceau, elle s'enfonce dans la corruption, et, par là même, dans les ténèbres; elle se laisse absorber par le monde matériel, et le monde surnaturel lui échappe; l'idée du Dieu suprême, immatériel, infini de la révélation ne peut plus être saisie par son intelligence, esclave des sens; c'est une lumière qui s'obscurcit par degrés et s'efface à ses yeux.

Cependant, si l'homme peut pervertir, il ne saurait anéantir aucun des éléments primitifs avec lesquels Dieu a fait son âme. De tous les instincts qui naissent avec lui, l'instinct religieux est le plus indestructible, parce que la religion est la fin essentielle pour laquelle il fut créé. Il lui faut des croyances, un ciel. Comment satisfaire cet invincible besoin qu'il emporte dans sa

[1] I Ad. Cor., II, 14.

chute? Il fera descendre le ciel avec lui, il se fera des dieux à son image, façonnés suivant les types qu'il trouve dans sa raison et dans sa conscience dégradées.

La religion obéira au mouvement qui précipitera de siècle en siècle la décadence de l'humanité.

Avec la Bible, nous ne rendons pas compte seulement de l'origine de l'idolâtrie, mais nous expliquons sa marche, nous apercevons tous les degrés par lesquels le culte des anciens peuples descendit des hauteurs du ciel dans les bas-fonds les plus hideux de la nature et de la création matérielle.

L'homme ne crée rien, pas même l'erreur. « Toute erreur, dit Bossuet, est fondée sur une vérité dont on abuse. » Ouvrez les Livres saints, vous trouverez toutes les traditions divines d'où naquirent les cultes idolâtriques, par une suite d'abus de plus en plus sacriléges.

C'est dans le ciel, le plus près possible du vrai Dieu, que se trouve, en quelque sorte, le point de départ du culte des faux dieux. Lorsque la notion d'un Dieu suprême, immatériel, infini, se fut comme évanouie de l'intelligence humaine, aveuglée par les sens, l'homme adora d'abord les intelligences supérieures que la tradition lui montrait associées par Dieu même au gouvernement de ce monde. Le sabéisme spirituel fut probablement la première forme de l'idolâtrie. Puis la raison de l'homme, de plus en plus affaiblie, ne pouvant rien concevoir que de matériel, ce ne furent plus les esprits auxquels il est permis d'attribuer l'ordre merveilleux des sphères célestes, et le mouvement des astres, ce furent les astres mêmes que l'homme adora. De là ce sabéisme grossier qui devint le culte le plus général des peuples de l'Orient.

L'idolâtrie, en descendant sur la terre, suivit les mêmes phases de dégradation.

Une grande puissance a été donnée aux anges. On peut voir dans les forces, dans les lois de la nature, l'action de ces esprits administrateurs, *administratorii spiritus* [1], comme les appellent nos Livres saints. C'est avec cette vérité que la fable fit tous ses faux dieux, toutes ces déesses qui peuplèrent la terre, l'air, les fleuves, la mer, qui animèrent tout le monde matériel; et plus tard, ce fut le monde matériel même qui devint le terme du culte des peuples idolâtres.

Les âmes des justes, selon l'antique et impérissable tradition, sont reçues dans le ciel, après la mort, et elles jouissent d'un grand pouvoir auprès de Dieu. De là le culte des demi-dieux, l'apothéose des héros, des bienfaiteurs des peuples. La piété filiale, l'amour paternel, la lâche flatterie du pouvoir multiplièrent à l'infini les dieux, souvent les plus étranges. Chaque tombe presque devint un autel. Il arriva un moment où l'on put dire qu'en parcourant Rome on rencontrait plus de dieux que d'hommes sur ses pas.

Mais nous n'avons pas vu encore le côté le plus fatal de l'idolâtrie. Le cœur de l'homme depuis sa chute est un théâtre où le bien et le mal, le ciel et l'enfer se disputent ses éternelles destinées. Qu'arriva-t-il? L'homme, vaincu par les mauvais instincts de sa nature corrompue, fit des dieux de tous ses vainqueurs. Tout ce qu'il y a de plus honteux en lui se présenta à lui comme une force supérieure, divine. *C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.* Tous les vices, tous les crimes sont divinisés. Comment ne pas reconnaître,

[1] Ad Hæbr., I, 14.

dans cette suprême aberration, l'action, le triomphe de ces esprits de ténèbres dont l'existence nous est révélée par les Livres saints?

Ainsi, avec la Bible, nous voyons le point de départ, nous suivons la marche des prodigieuses erreurs qui emportèrent l'humanité dans les temps anciens. Est-il nécessaire de montrer le terme fatal, inévitable, où le monde était entraîné, si la croix ne s'était pas présentée à lui et ne l'avait pas retenu sur le penchant de sa dernière ruine?

Il serait facile de prouver qu'en brisant l'unité de Dieu, l'idolâtrie brisait le lien primitif de la société des peuples, car les hommes ne sont frères que parce qu'ils ont en Dieu une origine commune; qu'elle détruisait, de plus, au sein de chaque peuple, toutes les conditions essentielles de l'ordre social. Mais attachons-nous à un point de vue qui nous révèle d'une manière plus directe, plus sensible, le principe de mort qu'elle développait au sein de l'humanité.

Le paganisme ne méconnaissait pas seulement l'unité divine, mais en niant cet attribut, il avait été entraîné, comme nous l'avons vu, à altérer tous les attributs qui constituent l'essence de l'Être infini, à corrompre par degrés, dans la raison des peuples, toutes les notions dont se compose l'idée de Dieu, et, par une conséquence nécessaire, à effacer dans leur cœur tous les sentiments qui dérivent de cette notion, à détruire toute morale, à dissoudre tout lien social. Ceci est si clair dans l'histoire, qu'il serait superflu de le démontrer par le raisonnement. Qui pourrait nier que, de même que le culte du vrai Dieu est le principe et la fin de toute justice, de même, selon l'expression énergique du livre de la Sagesse, « le culte des idoles

fût dans le monde la source et le terme de toute iniquité [1]?» L'homicide, le vol, l'adultère, l'inceste, cherchez un vice que l'idolâtrie n'eût pas entouré d'une auréole sacrée, un crime dont elle n'eût pas fait un dieu? Que pouvait, je le demande, la faible conscience de l'homme, lorsque la religion ne lui retirait pas seulement tous les appuis célestes sans lesquels elle succombe toujours dans une lutte inégale contre le mal, mais dressait des autels à toutes les passions, les couronnait de fleurs, les enivrait d'encens? Que pouvait-il, en un mot, rester de bon, d'honnête, de divin, dans le cœur de l'homme et dans la société, lorsque le sanctuaire était comme une vision de l'enfer?

L'idolâtrie était si incompatible avec tout l'ordre moral, qu'une seule chose étonne, c'est qu'il ait pu exister un lien quelconque de société dans un monde qui portait dans son sein un principe si actif de dissolution : et ceci ne s'explique que par la résistance que les débris des croyances primitives opposaient à l'influence mortelle des erreurs du paganisme.

Aussi, lorsque arrive le jour où les derniers rayons de la grande lumière qui avait éclairé le berceau de l'humanité, achèvent de s'éteindre dans la nuit de l'idolâtrie, devenue de jour en jour plus profonde, si vous regardez le monde, vous apercevez tous les signes d'une fin prochaine, inévitable. Le monde, à cette heure suprême, c'est Rome : Rome qui, après avoir remis aux mains d'un empereur le glaive avec lequel elle a vaincu et enchaîné l'univers au Capitole, se repose de huit siècles de combats et de triomphes dans une corruption et des débauches dont le hideux tableau épouvante l'imagination. Tous les éléments divers de

[1] Sages., XIV, 27.

l'ordre social, la foi, la conscience, la liberté, sont usés, disparaissent de plus en plus ; il n'y a plus d'autre lien possible de l'empire que la force, impuissante à maintenir longtemps l'harmonie dans ce grand corps de qui tous les principes de vie se sont retirés. Rome, c'est un colosse qui a la mort dans le cœur; il tombe, il s'affaisse, sous le poids de sa corruption et de ses vices ; vous voyez, pour ainsi dire, se creuser et s'élargir d'heure en heure la fosse où la justice de Dieu va jeter et cette Rome et toutes ses turpitudes, toute cette pourriture du monde païen qu'elle a absorbée, si la miséricorde ne vous montrait pas le Calvaire et le tombeau de l'Homme-Dieu où l'humanité va être enfantée à une nouvelle existence.

Ainsi, lorsque la race humaine, quarante siècles après être tombée en Adam et avoir été chassée du paradis terrestre, arriva au Golgotha, fut relevée et remonta vers le ciel par la croix de Jésus-Christ, elle était épuisée de vie, elle se mourait : donc la chute et la rédemption sont les deux termes de ses destinées, les deux mots qui expliquent et qui résument son histoire.

Pour compléter le tableau, il resterait à considérer l'action de la philosophie sur le monde païen. Ce sujet sera étudié plus tard avec les développements qu'il exige; il est nécessaire cependant d'en dire quelque chose ici, parce que la philosophie, aux yeux de certains esprits, était l'espérance de l'ancien monde, un moyen de salut, de régénération.

Or, les égarements de la philosophie n'ont pas été moins prodigieux que ceux de la superstition; son influence n'a pas été moins fatale. Lorsque l'on considère le mouvement de la raison humaine dans les temps anciens, on est de nouveau conduit à reconnaître la

chute originelle comme la seule cause qui explique ses aberrations, et la nécessité d'un secours surnaturel qui peut seul relever l'humanité de l'abîme qu'elle creuse sous ses pas.

Que l'on ne suppose pas que nous méconnaissions ce qu'ont offert souvent de noble, de généreux, les efforts de l'esprit humain dans les anciens temps. C'est la seule vue qui repose l'âme, lorsque l'on étudie cette triste période de l'histoire de l'humanité. Socrate, Platon, Cicéron, en recueillant les débris des vérités primitives arrivés jusqu'à eux, ont élevé quelquefois sur cette base divine les plus admirables conceptions. Mais, nous le verrons, ce ne sont là que des exceptions, dont il ne faut pas s'exagérer la portée, et qui, dans tous les cas, ne pouvaient être un principe de salut pour l'humanité, qui n'empêchaient pas que la philosophie n'eût pour résultat général et définitif de démolir, encore plus que la superstition, la base divine de l'humanité.

On se méprendrait encore plus sur notre pensée, si l'on supposait que, des aberrations des anciens philosophes, nous prétendions rien conclure contre la philosophie. La philosophie est un droit de la raison de l'homme que les abus ne peuvent détruire à nos yeux, car la foi nous en montre le titre sacré, imprescriptible dans la ressemblance de Dieu qui reluit en nous. L'image de Dieu, dans l'homme, n'est pas une empreinte passive, comme celle que reproduit la pierre et le bois. Cette image est vivante; elle est active; elle a conscience d'elle-même; elle doit tendre, par un mouvement libre, à devenir de plus en plus conforme à son type infini.

Cet effort de l'homme, pour se rapprocher du mode

de l'existence de Dieu, dans l'ordre de l'intelligence, constitue la science, la philosophie.

Et, pour mieux expliquer notre pensée, essayons d'exposer en quoi consiste essentiellement la philosophie, et la loi auxquelles elle est soumise.

Dieu, principe de tout ce qui existe, voit en lui-même, et dans la lumière de ses pensées, la raison de toutes choses. En Dieu point de foi, mais une science infinie.

L'homme, au contraire, ne trouve en lui-même la raison de rien, pas même de sa propre existence ; il ne sait d'abord que ce qui lui est manifesté ou par ses rapports avec la société, ou par la révélation divine. La foi, par conséquent, en prenant ce mot dans un sens large, est l'élément primitif de la connaissance.

Mais ce que l'homme a cru, il peut, il doit essayer de l'expliquer, de le comprendre. Il s'efforce naturellement de passer de la foi à la science, et de devenir ainsi plus semblable à Dieu. Pour que le développement de l'intelligence humaine s'accomplisse dans des conditions régulières, la foi, qui a été le point de départ, doit être aussi la règle.

Le progrès dans l'ordre, le développement dans l'unité, tel est le mouvement naturel de l'esprit humain, mouvement dont le point de départ, dont le terme est en Dieu, principe nécessaire auquel notre intelligence tient par la foi, type qu'elle tend à réaliser, par la science, sans pouvoir jamais l'atteindre.

Comment l'harmonie de ce mouvement a-t-elle été troublée ? Quelle cause a fait dévier originairement la raison humaine de la route tracée devant elle par la raison de Dieu ?

La réponse à cette question se trouve dans un mystère inexplicable pour l'homme, « mais sans lequel, dit Pascal, l'homme devient un mystère plus inexplicable encore. »

Adam, après sa création, avait été doué d'une science très-étendue. Tous les êtres vivants passant devant lui, il leur impose le nom qui convient à chacun, « selon les racines primitives de la langue que Dieu lui avait apprise [1], » et ce nom exprime la pensée divine dont il est la réalisation. Du monde visible il s'élève ainsi au Dieu invisible que le monde représente ; il gravit les routes de lumière par lesquelles sa science finie doit monter incessamment vers la science infinie.

La condition de ce progrès, la loi de dépendance qui unit la raison humaine à la raison divine, dans son principe comme dans son développement, a son expression extérieure dans le commandement qui défend de toucher à l'arbre de la science !

Et le serpent à Ève : « Pourquoi Dieu vous a-t-il fait un commandement de ne pas manger du fruit de tous les arbres du paradis ? »

Pourquoi une limite à votre liberté ? Ne suffit-il pas que Dieu ait posé cette limite ? L'Être fini ne sera-t-il tenu d'obéir à l'Être infini qu'autant qu'il trouvera la raison du précepte ? Dans cet insidieux appel, qui ne voit le principe d'orgueil d'où sont nées toutes les révoltes intellectuelles ?

Ève : « Nous nous nourrissons du fruit des arbres qui sont dans le paradis. Mais, pour le fruit de l'arbre de la science, Dieu nous a commandé de n'y point toucher, de peur que nous ne mourions de mort. »

[1] Bos., Élev. sur les myst., 5e serm., 1re élev.

Réponse qui, en apparence, n'exprime que la soumission d'Ève. Mais répondre à des paroles qui mettent en doute la souveraineté de Dieu, qui invitent une raison finie à s'établir juge de la raison infinie, c'est un premier pas fait dans la route qui conduit à l'abîme.

Aussi le tentateur, dont les forces sont doublées par la faiblesse de la femme : « Assurément, vous ne mourrez pas de mort. Car Dieu sait que le jour où vous aurez mangé de ce fruit, vos yeux s'ouvriront, et vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal.

« Vous mourrez de mort.

» Vous serez comme des dieux. »

Ève est placée entre ces deux témoignages : le premier sorti de la bouche de Dieu; le second, qui part d'un esprit inconnu, qui, pour se mettre en rapport avec elle, a dû emprunter la forme de l'un des derniers êtres vivants que Dieu a mis sous les pieds de l'homme.

Mais une curiosité fatale a produit le doute dans le cœur de la femme. Sa raison, à demi détachée de la raison de Dieu, se trouble et ne sait plus résister au rêve insensé par lequel le serpent a ébloui ses faibles yeux.

« Et elle prit du fruit de l'arbre, et elle en mangea, et elle en donna à Adam, qui en mangea aussi [1]. »

De toutes les circonstances de ce récit, il s'échappe une lumière qui dévoile le principe de toutes les erreurs ; un orgueil qui, méconnaissant la condition de notre science infime, aspire à l'indépendance de la science infinie et veut se faire Dieu.

[1] Gen., II et III.

Mais le châtiment est à côté du crime ; la punition est proportionnée à la faute. La raison humaine a voulu s'élever jusqu'à Dieu, et Dieu la condamne à l'ignorance. Cependant, la raison affaiblie, obscurcie, n'a pas été éteinte par le péché. Les conditions de la science restent fondamentalement les mêmes. Mais l'orgueil héréditaire inspire à l'homme l'ambition de tout voir, de tout comprendre, de vivre ainsi, dans l'ordre de l'intelligence, de la vie de Dieu, principe sacrilége de toutes les erreurs.

Il n'est pas de notre sujet d'en retracer le tableau. Indiquons seulement les grandes évolutions qui marquent la marche ou les chutes de la raison humaine dans les anciens temps.

Dès l'origine, la spéculation philosophique a toujours tourné dans le même cercle; elle s'est toujours exercée sur les mêmes problèmes : l'infini, le fini, les rapports du fini et de l'infini.

Éclairés en partie par la lumière de la révélation, ces problèmes renferment nécessairement un côté mystérieux. C'est ce que repousse l'orgueilleuse curiosité, et de là, sous diverses formes, les mêmes erreurs.

Laissant de côté la philosophie orientale, qui se résume en un seul mot : panthéisme, jetons un coup d'œil sur la philosophie grecque, qui, s'isolant de la tradition, a pris pour point de départ l'indépendance de la raison.

Ce mouvement philosophique de la Grèce, que Rome ne fit que continuer, nous servira à reconnaître ce que peut la raison.

Que présente ce travail de près de huit siècles?

Nous l'avons dit, il y a un côté estimable, merveil-

leux même, si l'on veut. Cependant, n'exagérons rien.

Quoiqu'ils prétendissent ne consulter que leur raison individuelle, les philosophes grecs empruntaient à la tradition les principes mêmes de leurs systèmes. C'était la part de la vérité, mais que d'erreurs mêlées à ce fond traditionnel !

Cicéron l'atteste, rien de si extravagant, de si absurde, qui ne soit soutenu par quelque philosophe. Toutes les vérités sont mises en question. La raison se joue de toutes les bases de l'ordre moral. C'est une autre forme de l'idolâtrie ; la raison s'adorant elle-même dans tous ces dieux qu'elle enfante, ou, sur la ruine de tous les dieux, dans l'athéisme.

Les conséquences sont les mêmes et même plus fatales.

Car, tandis que l'idolâtrie supposait quelque foi, la la philosophie aboutissait au scepticisme, qui est la mort de l'esprit humain.

Appliquant la maxime de l'Évangile, que l'on connaît l'arbre à ses fruits; nous pouvons apprécier les funestes effets de la philosophie par l'état des mœurs des philosophes. Saint Paul en a tracé un tableau effrayant de vérité [1]. Il suffit de le lire pour comprendre combien la philosophie ancienne était impuissante à diriger l'humanité. à plus forte raison à la régénérer.

Il reste à montrer que la promesse d'un réparateur n'a pas laissé des traces moins ineffaçables dans les traditions de l'humanité, que le souvenir de la déchéance originelle.

Et d'abord, pour prouver que la foi dans la dé-

[1] Ad Rom., I, 18 et suiv.

chéance et dans la rédemption a été le fond de la religion de tous les peuples, un fait suffirait : l'usage universel du sacrifice.

Si le sacrifice n'était qu'une simple oblation des fruits de la terre, on pourrait n'y voir qu'un symbole par lequel les hommes se seraient accordés à reconnaître le souverain domaine de Dieu sur la création; jusque-là rien qui ne s'expliquât naturellement. Mais ce n'est pas là l'essence du sacrifice tel que nous le voyons pratiqué chez tous les peuples, sans exception.

Promenez vos regards de siècle en siècle dans tout l'univers : que voyez-vous? La religion amenant des victimes par milliers au pied des autels, leur sang inonde la terre ; leur chair, consumée par le feu, s'élève dans les airs en tourbillons de fumée. Qu'y a t-il donc dans cette odeur du sang, dans ces vapeurs de la mort, qui puisse être agréable au ciel?

L'humanité vous répond : que le ciel est irrité; que sa justice veut être apaisée ; qu'il lui faut du sang, et l'homme lui donne à boire, à flots, le sang des victimes qu'il lui dévoue, qu'il charge de le représenter devant la colère de Dieu.

Lisez les formules de tous ces sacrifices : c'est le sens qu'elles expriment unanimement. Expiation, substitution du juste immolé à l'homme coupable, c'est la pensée de ce rite universel. Aussi, les victimes seront généralement choisies, non parmi les animaux sauvages, mais parmi ceux qui sont en société avec l'homme, qui se rapprochent le plus de lui, qui ont quelque chose de plus humain. Plus la victime est noble, précieuse par sa ressemblance et ses rapports avec l'homme, plus elle paraît propre à remplir la fin du sacrifice.

Et, si vous voulez reconnaître à quel point ces croyances s'emparèrent de la raison et de la conscience de l'humanité, voyez les épouvantables excès où elles emportèrent le monde tout entier.

La religion de tous les anciens peuples, sans exception, fut souillée par des sacrifices humains. On voudrait pouvoir contredire l'histoire; mais, à l'éternelle honte de l'humanité déchue, rien de plus incontestable que ces abominables rites, que le christianisme seul a abolis.

Villiam Jones les a retrouvés dans les anciens monuments de la Chine même, dans ce pays où la religion patriarcale a paru se conserver le plus longtemps, avec sa simplicité primitive.

Dans les livres sacrés de l'Inde, les rites qui doivent accompagner le sacrifice humain sont expliqués avec des détails qui font frémir. Voici une des formules de cette liturgie atroce : « Salut, Kaly, déesse du tonnerre ! Kaly, déesse aux dents terribles, rassasie-toi, déchire, broye tous ces lambeaux ; prends, saisis, bois le sang à longs traits.

» Le sacrifice d'un homme réjouit la divinité pendant mille ans ; celui de trois hommes pendant trois mille ans; » ces paroles sont tirées du *Pourana*, l'évangile de l'Indoustan.

Tout le monde connaît l'usage barbare qui oblige les femmes veuves à s'immoler sur le bûcher de leurs maris. En 1803, le gouvernement du Bengale trouva que le nombre n'en était pas moindre de trente mille par an.

Lorsqu'une femme accouche de deux jumeaux, elle doit en sacrifier un à la déesse *Goura* en le jetant dans le Gange.

La femme stérile voue à Dieu son premier enfant,

qu'elle expose aux oiseaux de proie, ou qu'elle laisse entraîner par le Gange.

Les Perses interrogeaient les entrailles des victimes humaines dans les cavernes consacrées à Mithra, dieu du soleil.

Xerxès, pour se rendre les dieux favorables dans son expédition contre la Grèce, faisait enterrer vivant, près du Strymon, neuf jeunes gens et neuf jeunes filles : « Car, remarque Hérodote, ce genre de sacrifice est une coutume de la Perse. Amestrie, épouse de Xerxès, pour témoigner aux dieux sa reconnaissance pour la conservation de sa santé, fit enterrer vivants quatorze fils des plus illustres familles de son royaume. »

Dans la Chaldée, des victimes innombrables étaient brûlées sur les autels de Moloch.

Les sacrifices humains étaient nombreux en Égypte. En Grèce, sans parler du sacrifice d'Iphigénie, nous voyons, dans les temps historiques, Thémistocle forcé, par les clameurs de son armée et malgré sa répugnance, de sacrifier, avant la bataille de Salamine, trois jeunes princes, prisonniers, neveux du roi de Perse.

Les sacrifices humains sont très-fréquents à Athènes ; mais, en aucun lieu du monde ancien, autant qu'à Carthage, où l'on vénérait une statue de Saturne, en bronze. Sur ses bras étendus, on plaçait des enfants qui roulaient et étaient consumés dans un brasier ardent. Ordinairement ces enfants étaient achetés à des familles pauvres. Dans les temps de guerre, de peste, on choisissait les enfants des premières familles de l'État.

Rome essaya d'abolir ces coutumes barbares dans Carthage vaincue et ne put pas y parvenir.

Rome elle-même se souilla par les mêmes atrocités. On trouve dès les premiers temps des exemples de sacrifices humains.

Rome menacée par les Gaulois (en 526), sur l'ordre du pontife, enterre deux Grecs et deux Gaulois vivants dans le Forum.

Huit ans plus tard, on renouvelle ce sacrifice, à l'occasion de la deuxième guerre punique.

En 657, un sénatus-consulte interdit les sacrifices humains, mais probablement aux particuliers; car nous voyons en 708, des victimes humaines sacrifiées par le pontife et par le prêtre de Mars. Les combats des gladiateurs, que l'on trouve mêlés à toutes les grandes fêtes religieuses, n'étaient qu'une espèce de sacrifice humain.

Les Scythes sacrifiaient toujours à leurs dieux la centième partie de leurs prisonniers.

Des victimes humaines étaient immolées régulièrement à certaines fêtes, par les Germains, avec des cérémonies que Tacite a décrites :

« Les Gaulois, dit César, dans leurs maladies, promettent à leurs dieux des sacrifices humains pour lesquels les druides leur prêtent leur ministère.

» En sacrifice, une portion essentielle du culte public de cette nation, les druides élevaient des statues colossales de leurs dieux; ils les remplissaient d'hommes vivants; ils les entouraient de fascines; ils y mettaient le feu, et les hommes périssaient ainsi au milieu des flammes. »

En Suède et en Norwège, les rois immolaient leurs propres enfants. Les Danois sacrifiaient leurs propres souverains, dans certaines calamités publiques.

Les mêmes usages se retrouvent dans le Nouveau-

Monde et avec des circonstances plus horribles encore. Dans le Mexique, on sacrifiait jusqu'à vingt mille victimes humaines par an. Pour approvisionner le sacrifice, on déclarait la guerre aux peuples voisins, et lorsque les prisonniers manquaient, l'impôt du sang que les dieux réclamaient était payé par une sorte de conscription qui frappait les enfants des plus nobles familles.

Le sacrifice entre donc dans l'essence de la religion de tous les peuples, et tous les cultes sont souillés par le sang des victimes humaines.

Dégagez la pensée que représente ce sacrifice; analysez ce fait universel, dans les conditions où il se présente dans l'histoire; que trouvez-vous?

Une triple conviction :

1° Que l'humanité est enveloppée dans la colère de Dieu, qu'il faut l'apaiser;

2° Que le sang a une vertu d'expiation, le sang dans lequel tous les peuples virent, avec raison peut-être, dit de Maistre, le principe de la vie;

3° Enfin, que les mérites sont reversibles; que l'innocent peut être substitué au coupable et acquitter sa dette envers la justice de Dieu, au point que, suivant la persuasion commune, attestée par Macrobe : « On ne peut supplier pour une tête, qu'au prix d'une tête. »

Ces croyances que le sacrifice proclame, qu'il parle dans un langage quelquefois si horrible, doivent avoir une source commune au point de départ de la race humaine; car l'usage des sacrifices est universel.

Cette source, ce n'est pas la raison : car, les croyances impliquées dans le sacrifice, heurtent, blessent la raison. Un Dieu essentiellement bon, poursuivant de sa colère l'homme qu'il a fait! l'Être infini, de qui découle toute vie, se plaisant dans l'immolation, dans

la mort! La souveraine justice souffrant que le coupable soit représenté par l'innocent! la raison, la conscience de l'homme, laissées à elles-mêmes, se soulèvent à ces idées. Donc l'homme ne les a pas inventées. Il faut une autre explication. Il faut trouver des dogmes primitifs d'où les sacrifices, tels que nous les voyons pratiqués dans tout l'univers, dérivent comme une conséquence légitime, ou comme un sacrilége abus.

La déchéance, et le sacrifice qui doit sauver le monde, ont été montrés à l'homme tombé; ces deux dogmes, une fois admis, nous avons la raison du sacrifice; tout s'explique, tout concorde admirablement. L'humanité, déchue dans son premier père, sait qu'elle sera enfantée à une nouvelle vie par la mort d'un juste qui lui sera substitué. Le sang de ces millions de victimes qui coule dans tous les lieux du monde, sous le couteau des sacrificateurs, appelle le sang de la seule victime qui peut effacer les péchés du monde. Jésus-Christ est le terme de tous ces holocaustes, la réalité enfermée dans toutes ces mystérieuses et quelquefois si horribles figures.

DIX-NEUVIÈME CONFÉRENCE

Témoignage que Jésus-Christ se rend à lui-même.
Sa vie. — Sa mort.

Messieurs,

L'univers attendait un rédempteur. Le peuple juif a ouvert devant nous le livre où Dieu même écrivit la promesse faite au premier homme, où se trouvent tous les développements que cette promesse reçut de siècle en siècle, tous les oracles qui racontaient d'avance au monde l'histoire du Sauveur.

Cette espérance n'était pas circonscrite dans les limites de la Judée. La foi dans le réparateur futur, dont la trace était demeurée ineffaçable dans les traditions de tous les peuples, éclate, s'il est permis de parler ainsi, dans l'histoire, plus distincte, plus vive, à mesure qu'approchent les temps marqués par les décrets de Dieu. « Il s'était répandu dans tout le monde, dit Suétone, qu'il était écrit dans les destins que l'Orient l'emporterait, et que des hommes venus de Judée obtiendraient l'empire de l'univers [1]. »

Tacite atteste, presque dans les mêmes termes,

[1] Sueton., Vespasian., nº 4.

cette persuasion universelle[1]. La Chine envoyait, vers le même temps, des sages à la recherche du juste qui devait être venu. Les regards du monde étaient tournés vers l'Orient, « que l'on pourrait appeler, dit Volney, le pôle de l'espérance des nations[2]. »

Ce pressentiment universel d'un évènement qui devait renouveler le monde, cette impatience de son salut, dont l'humanité était comme travaillée, donnait naissance à une foule de faux messies.

D'où il était nécessaire que Dieu entourât le Sauveur de caractères auxquels le monde ne pût le méconnaître.

C'est ce que Dieu a fait.

Les messies trompeurs qui se jouèrent de l'attente des peuples sont oubliés depuis longtemps; leurs mensonges ont laissé à peine quelques vestiges dans l'histoire.

Mais le nom du vrai Messie vers lequel s'étaient élevées les espérances de quatre mille ans, l'humanité le proclame depuis dix-huit siècles : les générations le rediront aux générations dans le tressaillement de la reconnaissance et de l'amour, jusqu'à la fin des temps.

Quels sont les signes, les faits divins auxquels l'univers a reconnu l'envoyé de Dieu?

Les voici, tels que nous les trouvons dans le monument qui est le point de départ de la foi, et la base de la société chrétienne, dans l'Évangile.

Et, pour comprendre l'Évangile, il faut savoir que l'économie du salut du monde, telle qu'elle nous est révélée dans ce livre divin, est fondée sur le mystère

[1] Tacit., Hist., liv. v, n° 13.

[2] Consulter le chapitre de l'Histoire de l'Église, par l'abbé Daras, intitulé : *Attente universelle*, t. IV, p. 177. (*Note de l'Éditeur.*)

d'un Dieu fait homme, d'où résulte ce merveilleux contraste, cette double face de toute l'histoire du Sauveur : d'un côté tout ce qui doit manifester l'homme, toutes les infirmités de la nature humaine, excepté le péché ; de l'autre tout ce qui doit manifester Dieu, des œuvres qui ne peuvent appartenir qu'à la puissance infinie.

La scène s'ouvre à Bethléem. Le désiré des nations est déposé dans une crèche ! La rénovation du monde commence dans une étable ! Ne soupçonnez-vous pas déjà qu'un livre qui, à sa première page, heurte ainsi l'orgueil, et se joue de toutes les pensées de l'homme, ne part pas de l'homme ! Mais nous ne discutons pas encore, nous ne faisons qu'analyser le récit de l'Évangile. Vous êtes avertis ; vous connaissez le secret de cette vie miraculeuse ; ne vous étonnez pas de rencontrer dans ce premier mystère ce que vous présenteront tous les mystères du Sauveur. Après avoir contemplé l'extrême faiblesse du fils de l'homme, levez les yeux, vous verrez apparaître la grandeur du Fils de Dieu. Les anges célèbrent sur le berceau de Jésus-Christ la réconciliation de la terre avec le ciel, « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. » Les bergers viennent les premiers adorer l'enfant nouveau-né, conduits par les anges ; les rois ensuite, guidés par une étoile.

Sur les trente-trois années auxquelles Dieu a mesuré la vie terrestre de son Fils, trente années demeurent ensevelies dans la retraite de Nazareth ; elles sont consacrées à sanctifier, à ennoblir le travail, la condition la plus commune de l'humanité. Dans une seule circonstance, la sagesse éternelle, captive sous les voiles de l'enfance, laisse échapper quelques rayons, et les

docteurs de la loi sont éblouis, leur science est confondue. Mais Jésus-Christ rentre immédiatement dans l'obscurité. Nulle impatience; il ne va point au-devant de sa mission ; il ne devancera pas les décrets éternels.

Enfin, le jour de la manifestation est venu : sa vie publique commence. Une parole est jetée au monde, d'où doit sortir un nouveau monde. La bonne nouvelle du salut est annoncée : les conditions du salut sont expliquées : de nouveaux rapports entre le ciel et la terre sont dévoilés : la base de l'Église, qui doit durer autant que les siècles, est posée. Et, quel est le titre de sa mission? La puissance qu'il a reçue de son père. Jésus-Christ affirme qu'il est le fils de Dieu, égal à Dieu, descendu du ciel pour sauver le monde et pour le renouveler. Il ne veut pas que l'on croie légèrement à sa parole; mais il en appelle à un témoignage qui ne saurait tromper, les œuvres divines, les miracles qu'il opère.

En effet, suivez-le pendant les trois années de sa vie publique : il marche comme enveloppé dans l'éclat des prodiges; c'est une lumière céleste qui resplendit sur chacun de ses pas. Cette preuve, la seule qu'il donne de sa mission, parce que c'est la seule sans réplique et à la portée de tous, il la prodigue de manière à ne laisser aucun doute à la bonne foi, aucune excuse à l'incrédulité; pas une ville, pas un hameau de la Judée où son action divine ne se manifeste par des signes éclatants que tous peuvent voir et constater. C'est la mer dont il apaise les tempêtes, dont il raffermit les flots sous les pieds du prince de ses apôtres. C'est, un jour, trois mille, c'est, un autre jour, cinq mille hommes qu'il rassasie avec quelques poissons et quelques pains, multipliés miraculeusement dans les

mains de ses disciples. Ce sont les démons qu'il menace et qui s'enfuient des corps des possédés, en confessant sa divinité. C'est la foule des infirmités humaines qui se pressent sur son passage et qu'il guérit par une parole, par un simple attouchement. Les aveugles de naissance voient; les sourds entendent; les muets parlent; les paralytiques emportent leur grabat et le suivent. Il commande à la mort même, et la mort reconnaît la voix souveraine qui commande au néant. Si vous voulez voir comment toutes ces œuvres miraculeuses sont racontées avec une simplicité et avec un ensemble de circonstances, de détails. qui excluent toute défiance, lisez dans saint Luc la résurrection du fils de la veuve de Naïm :

« Il s'en allait en une ville appelée Naïm, et ses disciples allaient avec lui et une troupe nombreuse. Or, comme il approchait de la porte de la ville, voilà qu'on emportait mort un fils unique de sa mère, et celle-ci était veuve, et une grande foule l'accompagnait. Le Seigneur l'ayant vue, il fut ému de pitié sur elle et il lui dit : Ne pleurez point. Et il s'approcha et toucha le cercueil (ceux qui le portaient s'arrêtèrent), et il dit : Jeune homme, je te le commande, lève-toi. Et celui qui était mort se leva sur son séant et il commença à parler, et Jésus le donna à sa mère [1]. »

Lisez surtout dans saint Jean la résurrection de Lazare. Lazare! drame merveilleux où le cœur de Jésus-Christ se révèle, ouvert à l'amour de la famille, à l'amitié, à tout ce dont il a formé le cœur de l'homme. C'est la prière, c'est, je dirai, le reproche de la sœur de Lazare, qui ont amené Jésus auprès du sépulcre.

[1] Luc, VII.

Mais on l'avertit de s'arrêter. Le cadavre est là, renfermé depuis quatre jours, et il exhale déjà l'odeur de la corruption. Jésus-Christ a fait signe, « et on ôte la pierre; et Jésus, ayant levé les yeux en haut, dit : Mon père, je vous rends grâces de ce que vous m'avez écouté; pour moi, je sais que vous m'écoutez toujours, mais j'ai dit ceci à cause du peuple qui m'environne, afin qu'il croie que vous m'avez envoyé. Alors élevant la voix avec un grand cri : Lazare, sors de la tombe; et aussitôt celui qui était mort sortit, les pieds et les mains liés de bandelettes et le visage enveloppé d'un suaire. Jésus leur dit : Déliez-le et laissez-le aller [1]. »

D'où pouvait venir, que de Dieu, ce pouvoir auquel la nature tout entière et le sépulcre même obéissaient? et, qui aurait pu lui résister?

Qui? Quelque chose de plus profond que le sépulcre, l'orgueil, né de l'enfer, qui crie au fond de notre nature déchue cette antique parole de révolte : *Je n'obéirai point*; et trouve je ne sais quelle joie sauvage à s'étourdir par le bruit de ses blasphèmes contre la voix même de Dieu.

La foule qui était venue vers Marthe et Marie, nous dit l'Évangile, et qui avait vu ce que Jésus avait fait, crut en lui. Les prêtres et les pharisiens crurent aussi au miracle et ils dirent : « Que ferons-nous? Car cet homme fait un grand nombre de signes. » Et dans leur haine aveugle, qui servait les desseins éternels, ils conclurent à faire mourir Jésus-Christ.

Le contraste que nous avons remarqué, la double face, l'une humaine, l'autre divine, de toute la vie de

[1] Joan., XI.

l'Homme-Dieu, se manifeste surtout dans le dernier acte qui la consomme.

Cette agonie du jardin des Olives, cette sueur de sang, les ignominies du prétoire, la flagellation, la couronne d'épines, la croix, cette angoisse suprême de la nature aux prises avec la mort : « Mon Père, mon Père, pourquoi m'avez-vous abandonné? » Voilà l'homme.

Mais cette parole : *C'est moi*, qui au moment où il se livre à ses ennemis, les renverse et les jette tous la face contre terre ; ses réponses et son silence qui font pâlir la puissance de Rome dans le proconsul qui la représente; l'autorité avec laquelle il se rend témoignage et se proclame Dieu, pendant qu'on apprête pour lui le supplice réservé aux esclaves ; ce regard jeté du haut de la croix sur les prophéties, et ce mot : *Tout est consommé*, qui donne à la mort le signal qu'elle attendait : ce dernier soupir qui s'échappe avec un cri qui ébranle l'univers; tous ces prodiges nous forcent de nous écrier avec le centenier : Voilà Dieu !

Tous ces miracles doivent être confirmés, cependant, par un dernier miracle. L'Homme-Dieu avait fait ce que jamais homme n'osa faire : il avait appelé d'avance sur son tombeau les regards de ses contradicteurs. En vain, la pierre est scellée; en vain, des soldats veillent. Jésus-Christ ressuscite le troisième jour comme il l'avait annoncé. Il apparaît à ses apôtres : ils le voient, ils le touchent, ils conversent avec lui pendant quarante jours, et, après avoir affermi leur foi, il s'élève, à leurs yeux, vers le ciel, plein de gloire et de majesté.

Les apôtres se retirent dans le cénacle; l'Esprit-Saint qui leur avait été promis descend sur eux sous une forme sensible. Ils se dispersent pour exécuter la mis-

sion qu'ils ont reçue : mission qui continue la mission de Jésus-Christ, qui se manifeste par les mêmes caractères, se fonde sur le même titre. Les apôtres ne disputent pas, ils ne cherchent pas à convaincre par le raisonnement, ils se posent devant le monde comme des témoins : *Eritis mihi testes*; ils attestent les œuvres divines de Jésus-Christ ; et, pour prouver la vérité de leur parole, ils font eux-mêmes des œuvres divines. La puissance miraculeuse que l'Homme-Dieu leur a communiquée en les envoyant vers tous les peuples de la terre, tel est le cachet céleste imprimé sur leurs lettres de créance, tel est le sceau irrécusable de leur autorité.

Voilà les principales circonstances de la prédication de Jésus-Christ et des apôtres ; voilà les faits divins par lesquels leur mission divine a été manifestée.

J'adjure votre conscience : si cette histoire merveilleuse que le monde raconte, qu'il croit depuis bientôt dix-huit siècles, est vraie, Jésus-Christ n'est-il pas le Fils de Dieu, comme il l'a dit, et que vous reste-t-il qu'à tomber à genoux, avec le monde, au pied de de sa croix[1] ?

Pour attester cette histoire, trois grands témoins se lèvent devant nous :

Les évangélistes,

Les martyrs,

Le monde converti.

Interrogeons-les, et nous demeurerons convaincus qu'il n'y a pas, dans le passé du monde, un fait que l'on puisse tenir pour certain, si l'on doute des faits surnaturels qui sont la base de notre foi.

[1] Voir, dans une note, à la fin du volume, les attaques récentes dirigées contre la personne adorable de Jésus-Christ. (*Note de l'Editeur.*)

VINGTIÈME CONFÉRENCE

Témoignage des Évangélistes en faveur de la divinité de Jésus-Christ. Valeur historique des livres du Nouveau Testament. Authenticité.

Messieurs,

Le premier témoignage qui constate les miracles de Jésus-Christ, c'est le récit de ses disciples, consigné dans les livres du Nouveau Testament.

Mais en lisant ces livres, est-ce bien les disciples de Jésus-Christ que nous entendons?

En d'autres termes, les Évangiles sont-ils l'œuvre des auteurs dont ils portent le nom?

Cette question est tranchée d'avance par ce mot profond que Pascal a dit, et que nous citions à propos du Pentateuque : « Un livre que fait un peuple est nécessairement aussi ancien que le peuple lui-même [1]. » Et cette observation a quelque chose de plus saisis-

[1] Voir le texte complet, vol. I, p. 264. (*Note de l'Éditeur.*)

sant encore pour l'Évangile que pour les livres de Moïse. Le Nouveau Testament est le point de départ de la révolution la plus étonnante que nous rencontrions dans les annales de l'humanité. L'Évangile n'a pas fait seulement un peuple, il a fait un monde, le monde chrétien qui est là devant vous, qui vous dit qu'il est fils de l'Évangile, qui vous le prouve en vous montrant dans ce livre le type divin d'où il est sorti, sa constitution, ses espérances, sa foi, la raison de toute son existence.

Démentirez-vous ce témoignage? Oserez-vous dire à cette société chrétienne qui remplit l'univers qu'elle ne sait pas d'où elle vient, et prétendrez-vous arracher de ses mains le titre primitif auquel, d'âge en âge, elle a fait remonter sa divine origine?

Il vous faut montrer l'époque où ce titre a été, ou aura pu être supposé.

Est-ce à la naissance de la société chrétienne, lorsque les apôtres auraient pu démasquer eux-mêmes l'imposture?

Vous n'irez pas jusqu'à cet excès d'absurdité.

Est-ce dans les temps qui ont suivi immédiatement la mort des apôtres, lorsqu'ils vivaient encore dans leurs disciples, dans les souvenirs des Églises qu'ils venaient de fonder?

Non, il est trop évident qu'il se serait élevé des réclamations universelles.

C'est saint Polycarpe, disciple de saint Jean; ce sont les Églises d'Asie, qu'il a gouvernées, qui s'écrieraient :

L'Évangile que l'on attribue au disciple bien-aimé est un faux, car il nous serait connu. A qui l'a-t-il confié? Par quelles mains est-il arrivé dans vos

mains? Les disciples de saint Matthieu, de saint Marc, de saint Luc, les Églises fondées par eux réclameraient de même. Corinthe, Thessalonique, Philippe, Rome, déclareraient qu'elles n'ont point reçu les lettres que l'on publie comme leur ayant été adressées par le divin Paul. C'est l'Église tout entière, disséminée déjà dans tout le monde, qui se soulèverait contre une pareille imposture.

Les Évangiles ont-ils été supposés immédiatement après la mort des évangélistes? Non, c'est évidemment aussi impossible que de leur vivant. Je ne dis pas assez. C'est, sous un point de vue qu'il importe de considérer, plus impossible encore, et à mesure que vous vous éloignez des temps apostoliques, l'impossibilité devient plus grande. L'incrédulité se trouve resserrée ici entre deux sortes de démonstrations qui ne laissent aucune place à ses absurdes hypothèses.

Les apôtres meurent, saint Jean le dernier, dans la dernière année du premier siècle de l'ère chrétienne. Leur parole est comme un germe divin d'où est sorti déjà un monde qui s'élève partout du sein de l'ancien monde. La loi du christianisme n'est pas un mystère renfermé tout entier dans l'âme des chrétiens. Les vérités célestes de l'Évangile sont recueillies dans les monuments qui commencent la magnifique chaîne de la tradition de l'Église. C'est premièrement, saint Clément, pape, qui gouvernait l'Église en l'an 70, et qui avait vécu longtemps avec saint Pierre; c'est saint Ignace, évêque d'Antioche, martyrisé en l'an 114; c'est saint Polycarpe, évêque de Smyrne, disciple de saint Jean, qui souffrit le martyre en 166; c'est saint Justin, qui vivait vers le milieu du second siècle; c'est saint

Irénée, disciple de saint Polycarpe; c'est Origène, Tertullien [1]. » C'est, vous le voyez, une suite de témoins éclatants qui se lèvent, qui nous conduisent, pour ainsi dire par la main, jusqu'aux apôtres de qui ils attestent que l'Église a reçu les Écritures inspirées du Nouveau Testament.

Ce n'est pas tout, les Évangiles ont été expliqués, commentés par les docteurs de l'Église, qui en faisaient le texte de leurs exhortations, de leurs enseignements. Pas un passage de ce livre divin que nous ne retrouvions dans les monuments primitifs de la tradition, en sorte que si, par impossible, tous les exemplaires du Nouveau Testament périssaient, on pourrait refaire ce livre tout entier avec les livres des Pères et des Docteurs du premier siècle.

D'où il suit que le faussaire qui aurait supposé l'Évangile aurait fabriqué en même temps tous les écrits des Pères, des Docteurs, des auteurs ecclésiastiques. N'est-ce pas le dernier terme de l'absurdité?

Le témoignage que la tradition de la société chrétienne rend à l'authenticité du livre du Nouveau Testament est si éclatant, si décisif, qu'il serait superflu d'en chercher d'autre. Cependant si nous interrogeons en dehors de l'Église, les témoins ne nous manqueront pas.

Une preuve incontestable de l'existence des véritables Évangiles, ce sont les Évangiles apocryphes. On n'imite pas, on ne contrefait pas ce qui n'existe point. Les Évangiles apocryphes étaient des histoires composées à l'imitation de nos Évangiles ou par des chrétiens mal instruits, ou par des hérétiques qui voulaient en imposer à leurs sectateurs. Fabricius en compte

[1] Voir les citations dans Duvoisin, Démons., Évang., c. II.

cinquante. Ce chiffre est peut-être exagéré, mais il est certain qu'ils étaient très-nombreux. Ce qui est également certain, c'est qu'on les a toujours distingués des quatre Évangiles. Quoi de plus formel que les paroles d'Origène : « La tradition nous a apporté quatre Évangiles, seuls admis dans toute l'Église qui est sous le ciel, sans aucune contestation. Le premier, de Matthieu, écrit en hébreu pour les Juifs ; le deuxième, écrit par Marc, suivant ce qu'il avait recueilli de la bouche de Pierre ; le troisième, de Luc, recommandé par Paul et écrit pour les Gentils ; le quatrième, de Jean[1]. »

Les martyrs Scillitains, l'an 202, en Afrique, interrogés par le proconsul : « Quels sont les livres que vous lisez et que vous adorez? (quos adorantes legitis). répondent par la bouche de Spirat : Les quatre Évangiles de Notre-Seigneur Jésus, les épîtres de saint Paul et toute l'Ecriture, dictée par l'inspiration divine[2]... »

Dès son origine, l'Église a été sous les yeux des sectes ennemies ; la haine a veillé sur elle. Quelle meilleure garantie pouvons-nous avoir de l'impossibilité d'une supposition? Les hérétiques des premiers siècles tourmentent le texte des Écritures qui condamne leur erreur, mais ils n'osent point nier l'authenticité des Évangiles. « Il épargne les Écritures, dit Tertullien, en parlant de Valentin, et il tâche de les accommoder à ses erreurs en changeant la signification des termes[3]. » Et saint Irénée, des hérétiques en général : « Ils s'efforcent d'accommoder à leur rêverie les paraboles du

[1] Orig., Com., in S. Matth., Patrol., Migne, t. XIII, col. 830, ex. Euseb., Hist. eccl., liv. VI, c. XXV.
[2] Acta Mart. scyllit.
[3] Tert., De Præscr., n° XXVI.

Seigneur, les sentences des prophètes et les discours des apôtres [1]... » Quels témoins moins suspects que les Valentiniens, les Ébionites, les Marcionites, Héracléon, Ptolémée ? Les Manichéens du IVe siècle, poussés à bout par saint Augustin, osent seuls, en désespoir de cause, élever quelques doutes timides.

Comme si tous les ennemis du christianisme étaient forcés de lui rendre hommage, les païens eux-mêmes viennent joindre leur témoignage à celui des hérétiques. Julien l'Apostat avouait l'authenticité des Évangiles. Porphyre, qui vivait un siècle avant Julien, cherchait dans les Évangiles des armes contre le christianisme, préludant ainsi aux attaques déloyales de Voltaire, mais il ne révoqua jamais en doute leur authenticité. Celse, qui vivait sous Adrien, plus près encore du temps des apôtres, et dont les écrits nous sont connus par la réfutation d'Origène, discutait toutes les circonstances de la vie de Jésus-Christ, telle que nous les trouvons dans l'Évangile. Ainsi l'authenticité de ce livre, titre primitif de notre foi, est reconnu par ceux qui en rejettent comme par ceux qui en admettent le caractère divin.

Donc le témoignage est unanime au dehors comme au dedans de l'Église.

Donc, en lisant l'Évangile, ce sont les apôtres que nous entendons [2].

Les mêmes preuves qui établissent l'authenticité des Évangiles en prouvent l'intégrité.

Quand nous parlons d'intégrité, nous ne voulons pas dire qu'il n'ait pu se glisser dans la transcription, quel-

[1] Contra Hæres., liv. III, c. II.
[2] Voir une note à la fin du volume. (*Note de l'Éditeur.*)

que interposition de mots, c'eût été un miracle qu'il en fût autrement, et Dieu ne fait pas des miracles inutiles; mais nous soutenons qu'il ne s'est pas introduit dans le texte des quatre Évangiles d'altération essentielle. Par leur nature même, ces livres ne pouvaient être altérés; ils étaient répandus dès l'origine dans tout le monde, conservés dans les diverses Églises; expliqués au peuple, ils se gravaient dans sa mémoire. La plus légère interpolation eût excité des soulèvements universels, ainsi que le prouve le fait cité par Sozomène [1] : un évêque, en expliquant l'Évangile à son peuple, ayant substitué à un mot qui lui paraissait bas et trivial un mot à peu près synonyme, excita un grand scandale dans son Église.

Les Évangiles étaient parmi les fidèles l'objet d'une vénération profonde. Pendant la persécution de Dioclétien, un grand nombre d'entre eux exposèrent leur vie pour dérober les Écritures aux profanations des païens. Ceux qui par faiblesse se laissèrent entraîner à les livrer furent, sous le nom de *proditeurs*, exclus de la communion des fidèles... On retrouve dans la tombe des premiers chrétiens des exemplaires du Nouveau Testament qu'ils y avaient fait déposer comme les titres de leurs immortelles espérances.

En faut-il davantage pour éloigner jusqu'au soupçon d'une altération essentielle?

Nous pouvons donc affirmer que nous possédons les écrits des Évangélistes tels qu'ils sont sortis de leurs mains, sans aucune altération essentielle.

[1] Sozom., Hist. eccl., liv. I, c. II.

VINGT ET UNIÈME CONFÉRENCE

Témoignage des évangélistes.
Véracité des livres du Nouveau Testament.

Messieurs,

L'authenticité des livres du Nouveau Testament étant démontrée,

En lisant l'Évangile, c'est les apôtres, témoins oculaires des faits qu'ils nous racontent, que nous entendons ;

Et non les apôtres seuls, mais les premiers disciples, mais toute la société primitive des chrétiens, qui a reçu des apôtres et qui nous a transmis l'Évangile comme une histoire non-seulement vraie, mais inspirée.

Cette déposition réunit-elle toutes les conditions qui doivent entraîner, sans aucune hésitation, la foi de tout esprit raisonnable ?

Tout se réduit, comme dans la discussion de tout

témoignage, à cette double question : Les apôtres ont-ils pu être *trompés* ou *trompeurs ?*

Trompés ! Non. La nature des faits qu'ils racontent résiste à cette supposition.

Représentez-vous les apôtres tels qu'il vous plaira ; les êtres les plus simples, les plus faciles à abuser que la nature humaine ait pu mettre à la merci d'un imposteur. Tout à l'heure, nous devons vous en avertir, lorsqu'il vous faudra expliquer la prodigieuse action que ces hommes stupides ont exercée sur l'humanité, et comment ces idiots ont changé la face du monde, ce portrait de fantaisie vous embarrassera. Mais passons. Nous pouvons absoudre des contradictions qui n'avancent en rien votre cause.

Car pour constater les miracles racontés dans l'Évangile, il n'a fallu aux apôtres ni science, ni philosophie. Tout était du ressort des yeux : pour l'homme le plus simple, comme pour le savant le plus éclairé, nulle illusion possible.

Quelques pains, quelques poissons, multipliés miraculeusement dans les mains des disciples, ont-ils suffi pour rassasier trois mille hommes dans une circonstance, dans une autre cinq mille? les aveugles de naissance, les muets, les sourds, les boiteux, les paralytiques, ont-ils été vus, pendant trois années, se pressant sur les pas de Jésus-Christ, et d'innombrables guérisons ont-elles été opérées, instantanément, par une parole, un geste, un signe de la volonté souveraine ? Jésus-Christ a-t-il fait arrêter le cercueil dans lequel on portait en terre le fils de la veuve de Naïm, et a-t-il rendu ce jeune homme, plein de vie, à sa mère? a-t-il ordonné qu'on soulevât la pierre sous laquelle le cadavre de Lazare était enfermé depuis

quatre jours, exhalant déjà une odeur de putréfaction? a-t-il dit à haute voix : « Lazare, sors du tombeau, » et Lazare s'est-il levé, a-t-il été vu debout, encore enveloppé des bandelettes de la mort? Voilà ce que les évangélistes racontent, ce qu'ils disent avoir vu; et voilà des faits que l'homme le plus simple ne s'imagine pas voir, lorsqu'il ne les voit pas.

Cependant cette histoire, où tout tombe sous les sens, où tout se laisse toucher pour ainsi dire, et qui a éclaté, pendant trois ans, à la face du soleil, vous est suspecte. Vous craignez peut-être que le sépulcre même de Lazare, ouvert devant tout un peuple, scruté par l'œil ardent des ennemis de Jésus-Christ, n'ait caché quelque prestige. Voici un sépulcre où le prestige n'a pu pénétrer : c'est le tombeau même du Christ. Sous cette pierre, scellée par les Juifs et gardée par les soldats romains, s'il n'y a pas un Dieu, il n'y a rien que des restes vains et impuissants. Rassurez-vous donc; la mort a creusé un infranchissable abîme entre Jésus-Christ et les apôtres. Ce qu'ils vont dire, vous ne l'attribuerez pas à une fascination dont ils sont affranchis, à des charmes qui ne sont plus possibles. Or, que disent-ils? Lisez. Ils affirment que ce Jésus, mort en croix sur le Calvaire, enfermé dans le tombeau, est ressuscité d'entre les morts, le troisième jour, comme il l'avait annoncé. Ils l'ont vu pendant quarante jours, ils l'ont entendu, ils ont touché ses mains, ses pieds, son côté; il est monté au ciel devant plus de cinq cents disciples. Ce miracle, qui a imprimé le dernier sceau à la vie miraculeuse du Sauveur, est la grande manifestation de sa divinité, le fait décisif, qui doit être la base de la foi du monde et que les apôtres proclament, dont ils se portent témoins devant

le monde tout entier. Encore une fois, comment, par quel artifice auraient-ils été trompés sur ce fait? Est-ce que la mort a pu contrefaire la vie?

Expliquez comment les apôtres ont pu se persuader que le pouvoir miraculeux exercé par Jésus-Christ a passé dans leurs mains; que c'est en faisant, comme lui, des œuvres divines qu'ils se font reconnaître pour les envoyés de Dieu? Ils chassent les démons, ils guérissent les malades, ils ressuscitent les morts. Supposez-vous qu'ils s'abusent sur ce qu'ils font? Qu'ils sont dupes d'eux-mêmes? Je sais de quelles illusions le pauvre esprit de l'homme peut être le jouet. On se croit quelquefois esprit fort, parce que l'on résiste à l'évidence; philosophe, parce que l'on refuse à Dieu le droit de manifester sa puissance en suspendant les lois de la nature dont il est le suprême auteur. Mais se persuader que l'on dispose soi-même de ces lois. que l'on commande aux éléments, à la maladie, à la mort, c'est là un fait extérieur, palpable, sur lequel ni la stupidité, ni l'orgueil, ne pourront jamais faire prendre le change à la conscience.

Non, les apôtres n'ont pas été trompés. Embarrassé, je le comprends, en face des merveilleux témoins du plus merveilleux récit qui ait été fait au monde, ne voulant ni insulter ces figures, vers lesquelles s'élève la vénération des siècles, ni leur reconnaître un caractère divin, vous espérez trouver un milieu entre ces partis extrêmes. L'Évangile est une énigme dont vous cherchez le mot entre la foi et le blasphème. Jésus-Christ aura été un de ces génies souverains qui résuma en lui tous les progrès de l'humanité, et qui, voulant ouvrir à l'humanité de nouvelles destinées, recourut à un expédient qu'il ne faut pas juger d'après les

règles de la probité vulgaire. Il parla au nom de Dieu; il affecta de disposer d'un pouvoir surnaturel ; il avait su se choisir des disciples d'une nature honnête, mais simples et disposés à l'enthousiasme. Ses prestiges devinrent facilement pour eux des miracles qu'ils crurent d'une foi si invincible, que cette foi vainquit l'incrédulité du monde. Ainsi, l'Évangile est une fable, sans doute, mais une fable inventée dans l'intérêt de la vérité. Il y a mensonge, mais, à proprement parler, point de menteur.

Quelque ingénieux que soit ce système d'explication, quelque estimable que puisse paraître le sentiment d'où il part, il se brise contre le texte si simple, si clair, si cru du récit évangélique. L'Évangile, c'est la vérité, rien que la vérité du ciel, ou c'est le mensonge le plus effronté qui ait été jeté au monde. Les Évangélistes ne sont pas des témoins dont on peut repousser la déposition, en excusant leur bonne foi. Cette chaîne de miracles qui aboutit et vient se nouer à la résurrection de Jésus-Christ, comme à un suprême et indestructible anneau ; leurs propres miracles qu'ils attestent : ce sont là des faits sur lesquels les apôtres n'ont pas pu être trompés. Est-il nécessaire de le prouver de nouveau? Faut-il discuter deux fois l'évidence? Donc, les apôtres sont les témoins de Dieu, et inclinez-vous devant eux avec tout l'univers; ou, si vous démentez leur récit, prenez un fer rouge à la main, allez à ces hommes, à travers la trompeuse auréole dont ils sont entourés, et imprimez sur leur front, en caractères si profonds que tous les siècles puissent les lire, le nom, le seul nom qui leur convient : imposteurs.

Mais l'oserez-vous? le pouvez-vous?

Les apôtres n'ont pas été trompés. Ont-ils été trompeurs? Cette alternative où se résout, après ce qui vient d'être dit, toute la question, offre-t-elle une position plus tenable à l'incrédulité?

Non, pour peu qu'on y regarde, cette seconde hypothèse tombe d'elle-même.

Comment expliquer les inimitables caractères de vérité que porte avec lui le témoignage des Apôtres?

Depuis le premier mensonge qui perdit l'espèce humaine, je sais avec quel fatal succès l'art du mensonge a été cultivé parmi les hommes. Il est des traits cependant auxquels la vérité se fera toujours reconnaître. S'il en était autrement, toutes les plus douces relations seraient brisées; notre vie serait empoisonnée dans la source même de toutes les affections qui en font le charme, ou qui lui donnent quelque valeur; il n'y aurait plus de père, de fils, d'époux, d'épouse, d'amis; il ne resterait qu'une défiance de tous les moments, que des doutes mortels qui glaceraient le cœur. Mais non, grâce à Dieu! quelque triste expérience que vous ayez pu faire de la fausseté des hommes, regardez autour de vous, et, dites-moi, n'y a-t-il pas tel homme dont vous êtes sûr comme de vous-même? N'avez-vous pas rencontré des fronts dont la transparence ne pouvait pas tromper? N'avez-vous pas vu des regards qui étaient comme un rayon de la conscience? N'avez-vous pas entendu des affirmations où éclatait un accent devant lequel tous les doutes s'évanouissaient?

Cette puissance souveraine de persuasion, les apôtres la possédèrent au plus haut degré, car ils ont persuadé l'univers. Que ne pouvons-nous redemander à la tombe, que dis-je! au ciel, un de ces témoins miraculeux de

la miraculeuse histoire de Jésus-Christ, et le faire comparaître devant vous! L'incrédulité deviendrait à l'instant impossible. Mais n'est-ce là qu'un souhait tout à fait irréalisable? Ne reste-t-il rien des apôtres? Il reste leur parole, et leur parole, c'est eux. Ce mot si souvent répété : « Le style, c'est l'homme,» ne fut jamais plus vrai que de l'Évangile, merveilleuse expression des écrivains les plus merveilleux qui aient parlé au monde; les apôtres vivent dans l'Évangile; nous les entendons, nous les voyons; étudions-les.

Mais ici, je dois confesser mon embarras. Avez-vous lu l'Évangile? Que ferai-je, qu'affaiblir l'impression que vous en avez reçue? Si vous n'avez pas lu l'Évangile, que vous dirai-je? Lisez-le. Après vous être recueilli dans ce qu'il y a de meilleur en vous, après avoir essayé de vous élever dans ces régions sereines de l'âme qui ne sont point troublées par les bruits et les vaines images de la terre, placez-vous en face de ce monument divin, et voici, si j'ose essayer de le dire, quelque chose de ce que vous éprouverez. Rien qu'en ouvrant l'Évangile, vous sentirez que c'est là un livre qui ne ressemble à aucun livre, une œuvre qui échappe à toutes les règles par lesquelles la critique apprécie les œuvres de la pensée. Point d'art, point de forme ; la parole nue, avec une naïveté, une candeur que vous n'avez jamais rencontrées ; les actes de la puissance infinie les plus étonnants, racontés avec une simplicité plus étonnante ; le drame le plus merveilleux, et point de mise en scène ; aucune précaution; le doute n'a pas été prévu : ce qu'il faut pour dessiner le mystère, le fait que l'écrivain veut mettre sous vos yeux; rien de plus. Mais que parlé-je d'écrivain? Est-ce que les Évangélistes sont des écri-

vains? Est-ce que l'homme est quelque part dans l'Évangile? Cherchez-le, vous ne le trouverez pas. Pas la trace la plus imperceptible de la vanité, de l'amour-propre, cette si incurable maladie de l'esprit de l'homme : bien plus, leurs propres fautes racontées sans aucune montre d'humilité; nul vestige de sentiment personnel. Ils arrivent au dénouement tragique de l'histoire du Sauveur. Les voilà en face du Calvaire. Soyez eux un moment, écrivez, que direz-vous? Eux, rien que ce mot-là : Ils crucifièrent Jésus. *Ibi crucifixerunt Jesum!* Mais je raisonne de l'Évangile, et l'Évangile ne se raisonne pas. Il y a là je ne sais quel parfum natif de vérité, qui s'exhale à chaque page que l'âme aspire; je ne sais quelle onction intime sortie du cœur de l'Homme-Dieu, et qui s'insinue avec un charme indéfinissable dans le cœur de tout homme qui n'est pas parvenu à dessécher encore en lui, jusque dans leur dernière séve, tous les instincts purs et divins. Encore une fois, faites-en l'expérience; goûtez et voyez. Vous serez subjugué comme Rousseau, lorsque ces paroles si souvent citées échappaient de son âme : « J'avoue que la majesté des Écritures m'étonne, la sainteté de l'Évangile parle à mon cœur. Voyez les livres des philosophes avec toute leur pompe; qu'ils sont petits près de celui-là! Se peut-il qu'un livre à la fois si sublime et si simple soit l'ouvrage des hommes? se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même? Est-ce là le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sectaire? Quelle douceur, quelle pureté dans ses mœurs! quelle grâce touchante dans ses instructions! quelle élévation dans ses maximes! quelle profonde sagesse dans ses discours! quelle pré-

sence d'esprit! quelle finesse et quelle justesse dans ses réponses! quel empire sur ses passions! Où est l'homme, où est le sage qui sait agir, souffrir et mourir sans faiblesse et sans ostentation? Quand Platon peint son juste imaginaire, *De Rep., dial.* 1, couvert de tout l'opprobre du crime et digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour trait Jésus-Christ: la ressemblance est si frappante que tous les Pères l'ont sentie, et qu'il n'est pas possible de s'y tromper. Quel préjugé et quel aveuglement ne faut-il pas avoir pour oser comparer le fils de Sophronisque au fils de Marie! Quelle distance de l'un à l'autre! Socrate mourant sans douleur, sans ignominie, soutint aisément jusqu'au bout son personnage; et si cette facile mort n'eût honoré sa vie, on douterait si Socrate, avec tout son esprit, fut autre chose qu'un sophiste.

» Il inventa, dit-on, la morale. D'autres avant lui l'avaient mise en pratique; il ne fit que dire ce qu'ils avaient fait; il ne fit que mettre en leçons leurs exemples. Aristide avait été juste avant que Socrate eût dit ce que c'était que justice; Léonidas était mort pour son pays avant que Socrate eût fait un devoir d'aimer la patrie; Sparte était sobre avant que Socrate eût loué la sobriété: avant qu'il eût défini la vertu, la Grèce abondait en hommes vertueux. Mais où Jésus avait-il pris chez les siens cette morale élevée et pure, dont lui seul a donné les leçons et l'exemple? Du sein du plus furieux fanatisme, la plus haute sagesse se fit entendre, et la simplicité des plus héroïques vertus honora le plus vil de tous les peuples. La mort de Socrate philosophant tranquillement avec ses amis est la plus douce qu'on puisse désirer; celle de Jésus

expirant dans les tourments, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, est la plus horrible qu'on puisse craindre. Socrate prenant la coupe empoisonnée, bénit celui qui la lui présente et qui pleure; Jésus au milieu d'un supplice affreux, prie pour ses bourreaux acharnés. Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu.

» Dirons-nous que l'histoire de l'Évangile est inventée à plaisir? Mon ami, ce n'est pas ainsi qu'on invente; et les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ. Au fond, c'est reculer la difficulté sans la détruire; il serait plus inconcevable que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce livre, qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet. Jamais des auteurs juifs n'eussent trouvé ni ce ton ni cette morale, et l'Évangile a des caractères de vérité si grands, si frappants, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en serait plus étonnant que le héros. »

Ou mieux encore, sans autre preuve de la vérité des faits miraculeux de Jésus-Christ que les miraculeux caractères du récit où ils sont consignés, vous croirez, comme La Harpe, de cette foi vive, courageuse qu'il a consignée dans son écrit, où bien des incrédules modernes trouveraient à méditer.

O Dieu! le privilége le plus magnifique dont vous avez doté l'espèce humaine, le titre le plus éclatant de sa supériorité sur toute la création, c'est la parole: la parole, reflet fini de la vérité infinie, qui illumine tout homme qui vient au monde; rayon divin auquel s'allume la vie de l'intelligence; la parole, lien mystérieux de la communion des esprits, nœud divin de la

société du temps et de l'éternité! Ce don, l'homme en a abusé comme de tous vos dons; car vous avez fait l'homme libre; le mensonge a profané le verbe. Cependant le verbe qui vient de vous n'est pas né esclave de l'erreur; c'est un joug qu'il supporte avec impatience, et le travail sacrilége par lequel l'homme façonne la parole au mensonge se trahit toujours par quelque côté. Or, si le monument que je rencontre dans le passé du monde, où la parole se présente à moi avec les caractères de simplicité, de candeur, de droiture les plus inimitables, était une œuvre d'imposture, ne pourrais-je pas accuser votre providence; n'aurait-elle pas laissé tendre un piége où il était impossible que ma bonne foi ne fût pas surprise après la foi de tous les siècles?

Ainsi la sincérité des apôtres éclate et se manifeste suffisamment rien que dans la forme de leur récit.

Mais ce n'est pas la forme seule du témoignage des apôtres qui écarte toute défiance, tout doute raisonnable. Pour peu que l'on examine le fond même de leur récit, la nature, les circonstances des faits qu'ils racontent, l'incrédulité rencontre des impossibilités, elle se heurte contre des absurdités bien plus révoltantes encore.

Si l'Évangile était une fable, les évangélistes seraient tout ensemble et les plus habiles et les plus maladroits des imposteurs.

Les imposteurs les plus habiles : car tous les traits de sincérité que nous remarquions tout à l'heure, cette candeur si naïve qui semblait n'avoir pas même conscience d'elle-même, serait l'hypocrisie la mieux jouée, une perfection de mensonge inouïe. D'ailleurs,

le succès est là : l'Évangile s'est fait accepter ; il a pénétré dans la foi du monde jusqu'à enfanter des millions de martyrs, jusqu'à renouveler toutes les conditions de l'existence humaine. Après ce triomphe sur la conscience et sur la raison de l'humanité, dont vous ne trouveriez pas un autre exemple dans l'histoire, vous seriez injuste envers les apôtres si vous ne les proclamiez pas les menteurs les plus habiles qui furent jamais.

Mais non, il est impossible de ne pas voir en même temps, en eux, les menteurs les plus inexpérimentés. Regardez à leur fable : jamais trame plus mal ourdie; le plus mince romancier ferait mieux. Je me place à votre point de vue : Jésus-Christ est un homme qui, après n'avoir rien fait que des œuvres humaines, est mort, a été mis et est resté en terre. Il s'agit de lui faire une histoire merveilleuse qui mette le monde à ses pieds. Assurément jamais le génie de l'invention ne s'exerça sur une donnée plus difficile. Mais enfin, si ce tour de force a quelque chance, quelles sont les conditions du succès? Les voici, telles que le bon sens le plus vulgaire les indique. Tout le côté miraculeux de cette histoire devra fuir le grand jour; le soleil est ennemi des prestiges; les imposteurs le savent, et ils n'essayent pas d'en faire leur complice. Les ténèbres, les lieux écartés, le désert, voilà la scène qu'il faudra choisir. C'est là que les œuvres les plus extraordinaires auront été accomplies, en présence d'un petit nombre de témoins. Le moins de noms propres possible d'hommes ou de lieu : ce serait mettre sur la trace de l'imposture : c'est par ces détails qu'elle se trahit ; voilà les écueils à éviter, les plus visibles; voilà, pour l'œil

le moins exercé, la route du mensonge. Les apôtres s'engagent dans une route tout opposée : ils s'en vont, tête baissée, contre tous les écueils que nous venons de signaler. Lisez leur récit : c'est à la grande lumière du jour, c'est devant tout Israël que Jésus-Christ a opéré ses miracles. Vous le suivez pas à pas, pendant trois ans. On vous nomme tous les lieux où sa puissance divine s'est manifestée ; on vous met en face des témoins qu'il vous est loisible d'interroger ; ou plutôt si l'Évangile est une fable, écoutez : mille voix vont crier d'elles-mêmes pour le démentir. Jamais défi plus éclatant ne fut jeté à la contradiction ; et les apôtres sont si loin de prévoir la contradiction, ou en ont si peu de souci, qu'ils ne se donnent pas même la peine de mettre dans leur faux témoignage cet accord qu'on admire dans les faux témoins. Ils travaillent chacun de leur côté, sans aucun concert : et de là, dans le récit évangélique, ces apparentes oppositions, faciles à concilier, mais cependant, après un examen, un regard sérieux de la critique ; voilà l'Évangile, une œuvre folle qui devait s'évanouir, en naissant, dans le mépris public, et retomber en confusion sur ses auteurs : et point du tout, l'Évangile c'est la foi du monde ; les apôtres ce sont, aux yeux des peuples, depuis dix-huit siècles, les témoins de Dieu. Cherchez, cherchez dans votre système le nœud de cette énigme, vous ne trouverez que d'insolubles contradictions.

Donc le récit évangélique, lorsqu'on l'approfondit, porte en lui une lumière intrinsèque qui dissipe tous es doutes.

Mais l'évidence qui suffit dans toutes les causes, ne suffit pas dans celle-ci. Ce n'est pas l'esprit seulement,

c'est la volonté qui résiste. La foi impose, elle emporte après elle tant de sacrifices !

Creusons donc encore. Ne nous lassons pas de mettre au jour toutes les impossibilités où l'on est jeté, lorsque l'on repousse le témoignage des apôtres.

Ils sont là devant nous, ces hommes étonnants, et, autour d'eux, tous les premiers disciples. L'Évangile, nous l'avons reconnu, c'est la voix de toute l'Église naissante, c'est le cri de la foi primitive, d'où est sortie la foi de dix-huit siècles. Or, ce témoignage ne serait, selon vous, que l'écho d'un mensonge, parti du berceau de la société chrétienne.

Examinons de près ce complot qui aurait été ourdi par les apôtres et les premiers disciples, après la mort de Jésus-Christ, en face de la croix.

Jésus-Christ est enfermé dans le tombeau depuis plus de trois jours. Il ne ressuscite pas. Les apôtres ont été abusés par un imposteur, ils ne peuvent plus se le dissimuler. Que se passe-t-il en eux? Qu'ont-ils dans le cœur?

La honte d'avoir été trompés, le dépit et surtout le découragement où aboutissent les espérances déçues. De plus l'impression de terreur qu'a laissée en eux le supplice de leur maître.

Que vont-ils faire? Une seule chose, ce semble, très-simple. Ils reprendront leurs barques et leurs filets; ils se cacheront dans l'obscurité de leur première existence.

Non, ils ont une pensée plus haute! Ce Jésus qui n'est, ils le savent, qu'un faux Messie, justement condamné pour s'être dit le fils de Dieu, s'ils essayaient de persuader qu'il est Dieu en effet! s'ils entreprenaient de faire tomber le monde à ses pieds!

C'est l'un des apôtres, Pierre, si vous voulez, qui a conçu ce dessein. Il faut le faire accepter. Par quels moyens? Supposez que vous êtes lui un moment; essayez.

Et d'abord, quels sont les instruments de ce complot? Ces quelques hommes, dispersés le jour de la passion de leur maître, pâles encore, tremblants. Et c'est à deux pas de la croix de Jésus, lorsque la trace de son sang fume encore à côté du tombeau où la mort le tient captif, en dépit de ses promesses, lorsque les haines dont l'orage l'a brisé grondent encore, que vous espérez faire entrer dans ces faibles cœurs une conjuration, dont le plan dépasse tout ce qui fut jamais conçu par l'imagination des plus hardis conspirateurs!

Et qu'avez-vous à leur promettre? Quelles chances de succès? Sont-ils plus habiles que leur maître? Ressusciteront-ils, mèneront-ils à son terme une entreprise morte, à son début, dans ses mains? Ne seront-ils pas écrasés, à leurs premiers pas, par les princes de leur nation, dont la haine va se dresser contre eux dans l'irritation et dans l'orgueil de son triomphe? Et ce n'est pas leur nation seule, c'est toutes les nations dont il faudra briser les résistances : car ce mensonge, enfanté dans un coin obscur du monde, rêve, en naissant, la conquête du monde. Rome même, et Jupiter qui, du haut du Capitole, voit à ses pieds les hommes et les dieux, tomberont aux pieds d'un Juif crucifié; les aigles fuiront devant la croix; une mort d'esclave fera disparaître et s'évanouir l'immortalité que le peuple-roi s'est faite avec huit siècles de triomphes, et que ses poëtes voient écrite dans le ciel : *Imperium*

sine fine dedi. Je le demande, comment donner une couleur à de si folles espérances?

Quel intérêt donc, dites-moi, a entraîné les apôtres, quel a été le nœud de ce complot? Qu'ont-ils pu se promettre?

Dans cette vie, leur avenir est écrit dans le passé de leur maître : mêmes ennemis, mêmes persécutions plus violentes encore, même fin.

Après la mort, ou le néant, ou cette justice souveraine qui punit les imposteurs.

Rien, absolument rien par où ils puissent être jetés dans une entreprise qui a contre elle et la terre et le ciel.

Ils s'y précipitent, cependant, tous. Pas un des témoins que Jésus-Christ s'était choisis, qu'il attacha à ses pas divins, qui lui fasse défaut. Tous attestent au monde les miracles de cette vie qui s'est écoulée, pendant trois ans, jour par jour, heure par heure, sous leurs yeux : tous à l'exception du traître qui a vendu le Sauveur et qui ne dément rien, qui, loin de là, témoigne, lui aussi, à sa manière, en se pendant de désespoir. Et la constance, l'obstination de ces témoins, n'étonne pas moins que leur unanimité. Voyez, lorsque une trame a été saisie par la justice, comme on arrive bientôt par quelque fil à la main qui l'a ourdie. Le crime laisse échapper toujours quelques indices par où il se trahit. Or, voici une conjuration qui a éclaté sur toute la terre, qui a fixé sur elle les yeux, l'examen du monde entier, avant de subjuguer sa foi; qui a été mise en face des magistrats, des bourreaux, et pas une faiblesse, pas une espérance, pas une peur, pas un cri de la conscience, par où se soit

échappé le secret des conjurés. La fidélité de ces complices a été à l'épreuve de la mort même. Sondez la nature humaine, vous n'y trouverez rien qui explique ce phénomène. Il ne peut avoir sa raison, sa cause, qu'en Dieu seul; il ne peut venir que de l'impression surnaturelle qu'une histoire où Dieu s'est montré visible, dans tout l'éclat de sa puissance, a laissé dans les hommes qui en ont été les témoins.

VINGT-DEUXIÈME CONFÉRENCE

Témoignage des Martyrs en faveur de la divinité de Jésus-Christ.

Messieurs,

Nous n'avons fait qu'entrevoir, il nous reste à étudier le caractère le plus singulier, le plus merveilleux de l'histoire évangélique, le côté qui rend plus manifeste encore l'impossibilité de cette conspiration de mensonges qu'il faut supposer dans les apôtres, dans les disciples, dans toute la société primitive des chrétiens lorsqu'on nie les miracles par lesquels l'Évangile a pris possession du monde. L'irrécusable garantie de leur sincérité, de leur bonne foi, c'est le sang de ces nombreux témoins qui a scellé leur déposition ; garantie que nous chercherions vainement ailleurs dans les annales de l'humanité.

Le sang des martyrs imprime sur l'histoire miraculeuse qui est la base de notre foi un caractère de certitude unique et trop éclatant, pour que l'incrédulité n'ait pas dû essayer de l'obscurcir. Deux incrédules surtout, du dernier siècle, Voltaire et Gibbon, s'efforcèrent avec une mauvaise foi insigne de ravir au christianisme cette preuve invincible, ou du moins de l'amoindrir.

Nier que l'Église naissante ait été persécutée, qu'il y ait eu des martyrs, Voltaire lui-même ne l'a pas osé, mais il n'est rien qu'il n'ait tenté, ainsi que Gibbon, pour amoindrir cette preuve du christianisme, en atténuant les persécutions, en diminuant le plus possible le nombre de martyrs.

Ils ont emprunté la plupart de leurs arguments à un savant anglais, Dobwel, qui, dans une dissertation imprimée en tête d'une édition de saint Cyprien, s'avisa le premier de contredire la tradition constante de l'Église sur le nombre des martyrs.

On sait dans quels écarts l'érudition peut être jetée par l'amour de la singularité, cette vieille maladie de l'espèce humaine, qui semble affecter particulièrement certaines races, se développer de préférence dans certains climats.

Cependant si prédisposé au paradoxe, si ennemi du sens commun que Dobwel pût être, de naissance et de caractère, il ne pouvait pas aller aussi loin que Voltaire. Car il avait étudié sérieusement les monuments de l'antiquité chrétienne ; et sa science contenait dans certaines bornes les excentricités de son esprit. Quand même on admettrait les calculs de Dobwel et que l'on réduirait suivant les caprices de cet Anglais le nombre des martyrs, il en resterait

plus qu'il ne faut pour imprimer la plus haute certitude à l'histoire miraculeuse de l'Église naissante.

Mais les martyrs sont une portion trop belle de la gloire de l'Église, pour que nous puissions consentir à en laisser perdre quelque chose.

Avant donc de montrer l'invincible certitude que les faits surnaturels, par lesquels l'Évangile s'est établi dans le monde, empruntent du témoignage des martyrs, il convient de constater d'abord le nombre de martyrs; de défendre, sur ce point si important, contre les paradoxes de Dobwel et les attaques de Voltaire et de Gibbon, la tradition constante de la société chrétienne.

Pour cela, nous n'aurions besoin que de l'autorité même de cette tradition. La tradition est la mémoire de la société, plus infaillible, lorsqu'elle réunit certains caractères, que la mémoire de l'homme, parce qu'elle n'est pas sujette aux mêmes accidents. Or, quelle tradition plus universelle, plus invariable, que celle qui a conservé, d'âge en âge, au sein de la société chrétienne, le souvenir de sa lutte de trois siècles contre l'Empire romain? Rien de plus ancien dans l'Église, rien de plus considérable que la gloire des martyrs ; c'est une portion essentielle de la religion des peuples et des solennités du culte : vous rencontrez partout les monuments qui la consacrent, mille bouches la racontent ; elle sort de tous les échos par lesquels la voix du passé peut se faire entendre et arriver jusqu'à nous. Or, si ces héroïques récits, qui ont ému toute la suite des générations chrétiennes, n'étaient qu'une vaine légende, comment se serait-elle accréditée? Qui aurait le premier rêvé des martyrs? Comment ce rêve aurait-il pénétré dans la foi de la société chrétienne, pris pos-

session du monde? Les annales de l'Église sont dans vos mains. A quelque page que vous les ouvriez, vous rencontrez les mêmes souvenirs; la foi de la société chrétienne sur l'existence et sur le nombre des martyrs ne varie pas. Donc, cette foi, c'est le témoignage même de l'Église primitive. Or, qui croire ici de l'Église ou de vous? Vous n'y étiez pas, l'Église y était, lorsque la terre et le ciel virent ces trois siècles de combats qui font resplendir une lumière si divine sur son berceau! Car l'Église, c'était ces martyrs mêmes dont vous niez l'existence. L'Église, c'était ces païens qui, en voyant mourir les disciples de Jésus-Christ, croyaient en Jésus-Christ et mouraient à leur tour; l'Église, c'était ce monde idolâtre enfanté à l'Évangile, suivant l'énergique expression de Tertullien, par le sang des martyrs.

Les martyrs donc, de qui l'Église est née, lui appartiennent. Ce n'est pas à nous à prouver l'existence des martyrs; c'est aux ennemis de l'Église, qui veulent lui ravir le témoignage et la gloire des martyrs, à produire les titres qu'ils peuvent opposer à une si longue prescription.

Et, certes, la chose devrait leur être facile. Les siècles, en traversant l'histoire, projettent leur image sur les siècles qui les suivent, et cette image est d'autant plus distincte, a d'autant plus d'éclat, que les monuments qui la reçoivent sont plus nombreux, plus éclatants.

Les trois premiers siècles de l'Église se reflètent dans le siècle le plus brillant de ses annales. C'est l'ère des docteurs qui succède à l'ère des martyrs. La vérité ne saurait vous échapper au milieu de la lumière dont

vous êtes entourés. Or, que disent ces monuments, ces témoins sans nombre qui sont devant vous?

Si vous ouvrez les historiens, Eusèbe de Césarée, Socrate, Sozomène, Lactance, ce ne sont pas de vaines rumeurs, des bruits populaires que vous trouvez dans leurs récits ; c'est le tableau le plus complet des longues luttes de l'Église, c'est le bulletin, si j'ose ainsi parler, des dix grandes batailles que l'héroïque constance des martyrs a gagnées contre la cruauté inouïe des persécuteurs. Ils transcrivent le texte même des édits des empereurs; ils nomment les proconsuls par qui ces lois atroces ont été exécutées ; ils retracent les souffrances des martyrs ; ils mettent sous vos yeux, avec tous leurs horribles détails, le spectacle de leurs supplices : les chevalets, les ongles de fer, les grils ardents, la dent des bêtes, tout ce que peut inventer l'orgueil de la puissance qui se brise contre une patience invincible : ils vous font suivre pas à pas la persécution qui traque les chrétiens dans tout l'empire pendant trois siècles, qui ne sommeille ou ne s'endort quelquefois, comme la bête féroce enivrée de sang, que pour se réveiller bientôt et fondre sur sa proie avec une nouvelle fureur. Tantôt ils recueillent le nom des martyrs les plus illustres ; tantôt ils désignent les provinces où la foule des fidèles a été moissonnée ; des villes toutes chrétiennes sont livrées aux flammes ; on fait passer le soc de la charrue et on jette du sel sur leurs décombres ; dans tout l'empire, les chrétiens sont traînés dans les amphithéâtres ; leurs douleurs, leur sang, leur mort, font partout les frais des joies publiques et des divertissements du monde païen !

Après les historiens, si vous interrogez ces docteurs,

ces pères de l'Église, que Dieu suscita en si grand nombre à l'époque où nous nous sommes transportés, voici ce que saint Augustin vous répond au nom de tous; il parle à son peuple : « Des milliers de martyrs vous environnent de tous côtés; mille et mille martyrs ont rougi la terre de leur sang. Depuis saint Étienne, la terre n'a pas cessé d'être inondée par le sang des martyrs. » Et écrivant contre Fauste : « Des milliers de martyrs se présentent devant vous. » Il les compte par légions. Ailleurs, il déclare « qu'on ne peut les compter. » Expliquant le mystère de la pêche miraculeuse : « Mais quoi ! y aurait-il tant de saints? Sans tenir compte du reste des élus, quand il n'y aurait que les martyrs, quelle innombrable multitude! »

En écoutant saint Augustin, vous avez entendu les Ambroise, les Jérôme, les Grégoire de Nazianze, les Basile, les Jean-Chrysostome, tous les Pères, tous les apologistes des IVe et Ve siècles. Ouvrez les écrits de ces hommes, l'honneur, non pas seulement de l'Église, mais de l'esprit humain : soit qu'ils exhortent les fidèles, soit qu'ils cherchent à convaincre les ennemis de la foi, le texte qui revient sans cesse, c'est l'histoire merveilleuse des luttes de l'Église, c'est le courage surhumain qui a éclaté dans ce peuple innombrable de martyrs qui ont confessé Jésus-Christ dans les prétoires, dans les amphithéâtres, sur les échafauds. Ils ne cherchent pas à prouver l'existence des persécutions, c'est un fait, on le voit, admis de tous ; ils ne s'attachent qu'à développer tout ce que ce fait renferme de conséquences glorieuses et décisives. La tradition constante de l'Église chrétienne sur l'existence, sur le nombre des martyrs, était donc la foi du monde dans le siècle qui a vu de plus près les combats de

de l'Église naissante, qui touche à l'ère des martyrs.

Vous faut-il quelque chose de plus? Cherchez, nous ne nous y opposons pas, au delà de ces illustres témoins, d'autres témoins. Ce n'est pas nous qui craignons que l'on remonte aux sources de l'histoire. Allons aussi avant que possible. Ce passé divin, dont nous avons trouvé l'empreinte si vivante dans les temps qui l'ont suivi, essayons de le saisir en lui-même et dans des monuments qui lui soient propres.

Ces trois siècles de souffrances et de gloire, si féconds en héroïques vertus, enfantèrent aussi des écrits dignes d'être éternellement conservés dans la mémoire des hommes. On pourrait dire de plusieurs chrétiens de ce temps, en rappelant le mot d'un historien latin, qu'ils écrivirent pour la religion avec le même esprit qu'ils répandirent leur sang pour elle.

Du fond des retraites où l'Église était forcée d'ensevelir ses mystères, il sortit des voix éloquentes qui plaidèrent la cause de la foi et de l'innocence persécutées. Les saint Justin, les Athénagore, les Tertullien, adressèrent aux empereurs et au sénat d'admirables apologies.

Or, ici, une réflexion se présente naturellement : pourquoi des apologies si la religion n'avait pas besoin d'être défendue ? Comment expliquer des réclamations contre des persécutions qui n'auraient pas existé?

Mais ouvrons ces monuments les plus irrécusables des combats, des épreuves de l'Église : que lisons-nous?

Écoutez Tertullien : « Vous attachez les chrétiens à des croix, vous les liez à des poteaux, vous leur arrachez les entrailles avec des ongles de fer. » Et ailleurs : « On nous expose aux bêtes; on nous jette

dans les îles désertes. Nous sommes chargés de la haine des peuples : si le Nil ne déborde pas, si la terre tremble, si le feu du ciel consume un temple ou un théâtre, aussitôt ce cri : *Les chrétiens aux lions!* part de tous côtés, du milieu de la multitude altérée de notre sang. Vous nous regardez tellement comme des hommes abandonnés par le ciel à la haine et à la cruauté des peuples, que vous ne nous appelez, avec dérision, que des noms des instruments de mort auxquels nous sommes dévoués, des hommes de roue, des hommes de bûcher, des hommes de gibet.... »

Tertullien ne fait que résumer en traits énergiques le tableau tracé par tous les apologistes. Or, je vous le demande, où trouver la vérité si elle n'est ici? Les apologistes pouvaient-ils espérer de tromper les empereurs, le sénat, sur les faits contre lesquels ils réclament? Et dans quel dessein l'auraient-ils essayé? Par quel étrange calcul? Reprocher aux maîtres du monde ces abominables cruautés, qui n'auraient eu rien de réel, n'eût-ce pas été se jouer d'eux et irriter à plaisir leur puissance?

Ce n'est pas tout. Si vous voulez que ce sombre tableau ne soit qu'un fruit de l'imagination, il faudra dire que tous les grands esprits de cette époque ont été tourmentés par les mêmes fantômes, ont été en proie aux mêmes chimères.

Origène atteste que « le nom des chrétiens est en horreur; que les hommes de tous les rangs, de toutes les conditions, s'unissent pour les détruire. »

Saint Cyprien déclare que « le nombre des martyrs échappe au calcul. C'est d'eux que saint Jean a dit, dans l'Apocalypse : J'ai vu une multitude innombrable d'hommes de toutes nations. »

Et dans des temps plus reculés, saint Irénée : « Partout où l'Église s'établit, cette sainte mère envoie au ciel avant elle, par le martyre, une multitude de ses enfants, qu'elle offre au Père commun, comme un gage de son amour. »

Il est impossible d'ouvrir une seule des pages que nous ont léguées ces écrivains des premiers temps, en qui commence la chaîne de la tradition, ces apologistes, ces docteurs, la plupart martyrs eux-mêmes, sans se trouver en face des martyrs. Aux chrétiens, ils montrent le glaive levé sur leur tête, leurs frères déjà morts pour la foi qui les attendent, le ciel ouvert pour les recevoir. S'ils s'adressent aux infidèles, le signe de l'Église le plus divin qu'ils opposent, c'est sa propagation en dépit des persécutions ; c'est sa vie qui croît et se développe dans la mort : « Plus vous tuez de chrétiens, plus vous en voyez renaître. Nous ne sommes que d'hier, et nous remplissons vos villes, nous remplissons vos campagnes..... »

Si la littérature, comme on l'a dit avec raison, est l'expression de la société, qu'expriment, je le demande, tous ces monuments que nous venons de mettre sous vos yeux? Vous faut-il encore quelque chose de plus saisissant ? le voici :

Comme la société primitive des chrétiens eut des conditions d'existence que l'on ne retrouve dans aucune société, elle a laissé son expression dans un ordre de monuments qui n'appartient qu'à elle. La société chrétienne naquit, elle vécut, elle grandit, sous terre, pendant trois siècles. La science fait pénétrer peu à peu sa lumière dans la nuit de ces catacombes où l'Église cacha si longtemps ses mystères, et où elle exhortait ses enfants au martyre en face des restes

des martyrs. Que trouve-t-on à chaque pas? Les témoignages les plus irrécusables qui confirment la tradition constante du monde chrétien sur le nombre des martyrs. Une foule d'inscriptions dont le cardinal Wiseman a recueilli quelques-unes [1] que vous pouvez lire dans son cinquième discours sur *l'Accord de la science et de la foi* : *Marcelle et* 500 *martyrs du Christ. — Medicus et plusieurs autres* — 150 *martyrs du Christ.* — Souvent des tombes pressées les unes contre les autres et où le marbre qui les recouvre porte la simple indication d'un nombre, « En sorte, comme le disait Prudence, qu'on peut savoir combien de cadavres sont amoncelés dans un même lieu, mais que l'on ne peut connaître leurs noms. »

Quoi de moins suspect que ces caractères, ces chiffres inscrits par des mains pieuses sur des reliques sacrées? Repousserez-vous cette expression solennelle de la société primitive des chrétiens qu'elle vous montre, après tant de siècles, dans une littérature aussi essentiellement vraie que la littérature des tombeaux? Supposerez-vous que, pour tromper l'avenir, l'Église naissante osa emprunter la voix de la mort?

Mais vous êtes peut-être du nombre de ces philosophes chez qui c'est un parti pris de ne rien admettre, et même de ne rien discuter de tout ce qui vient de l'Église. Pour croire au fait des persécutions, il vous faut des témoins pris en dehors du monde chrétien. S'il en est ainsi, nous ne vous citerons ni le passage des Annales de Tacite, que tout le monde sait par cœur, ni Suétone, ni la fameuse lettre de Pline à Trajan ; nous nous bornerons à un seul témoignage

[1] Demonstr. évang. de Migne, t. XV, col. 294.

que vous ne sauriez récuser ; écoutez Libanius, un sophiste païen, faisant l'éloge de l'empereur Julien : « Quand Julien parvint à l'empire, ceux qui suivaient une religion corrompue craignaient beaucoup ; ils s'attendaient qu'on leur arracherait les yeux, qu'on leur couperait la tête, que l'on verrait couler les fleuves de leur sang. Ils croyaient que ce nouveau maître inventerait de nouveaux tourments plus affreux que d'être mutilé, broyé, noyé, enterré tout vif ; *car les empereurs précédents avaient employé contre eux ces sortes de tortures*. Julien, convaincu que le christianisme prenait des accroissements par le carnage de ses sectateurs, ne voulut point user contre les chrétiens des châtiments qu'il ne pouvait approuver [1]. »

Donc, rien de plus inattaquable que la tradition constante de la société chrétienne sur l'existence et sur le nombre des martyrs.

Nous craindrions de l'avoir démontré surabondamment, si le témoignage des martyrs n'était pas une preuve de la vérité du christianisme la plus invincible, et qu'il importe de ne pas laisser affaiblir.

Cette preuve a plusieurs faces que nous aimerions à développer.

Et d'abord, l'histoire des trois premiers siècles de l'Église est évidemment un drame surnaturel, où l'enfer et le ciel sont visibles. D'un côté, des excès, un luxe de barbarie, des recherches de cruauté, des inventions qui dépassent les instincts de férocité de la nature humaine la plus abrutie par l'ivresse de l'orgueil et des sens ; de l'autre, une patience, une force évidemment au-dessus du cœur de l'homme.

[1] Parent, in Julianum, n° 58.

Jésus-Christ avait promis à ses disciples qu'il serait avec eux lorsqu'on les traînerait devant les tribunaux, lorqu'on les mènerait à la mort. Il est impossible d'expliquer autrement que par cette divine promesse le spectacle que présente la lutte miraculeuse de l'Église contre le monde païen. Cette invincible constance, avec laquelle les chrétiens défient la souffrance et triomphent des tortures, pendant trois siècles; cette contagion d'héroïsme à laquelle n'échappe ni l'âge le plus faible ni le sexe le plus timide; ces enfants qui sourient aux instruments de leurs supplices, et qui se jouent avec la mort; ces vierges à qui les chevalets et les ongles de fer n'arrachent pas une plainte et qui s'en vont dans les amphithéâtres, avec un regard assuré et le front serein, au-devant des lions prêts à les dévorer; ce sont là des phénomènes évidemment au-dessus de la nature. L'action de Dieu est visible : *A Domino factum est istud, et est mirabile in oculis nostris!*

Mais nous ne pouvons qu'indiquer ce premier point de vue qui demanderait de trop longs développements. Attachons-nous à ce que le témoignage des martyrs offre de plus décisif et en même temps de plus saisissant pour tout esprit de bonne foi.

Pour comprendre cette preuve invincible de la vérité du christianisme, il faut se rappeler que la base de l'autorité du christianisme, ce n'est pas le raisonnement, ce sont des faits.

Comment Jésus-Christ a-t-il prouvé qu'il était fils de Dieu? En faisant des œuvres qui n'appartiennent qu'à la puissance de Dieu : *Operibus meis credite.*

Comment les apôtres se sont-ils fait connaître pour les envoyés de Dieu? En attestant les miracles de Jésus-Christ, et en faisant eux-même des miracles. Les

apôtres ne sont pas des philosophes, ce sont des témoins : *Eritis mihi testes.*

Comment les successeurs des apôtres ont-ils achevé de conquérir le monde à Jésus-Christ et fait reconnaître l'Évangile pour une loi divine? En attestant à tous les peuples les miracles de Jésus-Christ et des apôtres, et en faisant eux-mêmes des miracles.

Ces faits surnaturels, divins, par lesquels la mission divine de Jésus-Christ, des apôtres et des premiers prédicateurs de l'Évangile, a été manifestée au monde, sont-ils certains? Ainsi que nous l'avons reconnu, il ne peut exister d'autre question entre nous et l'incrédule.

Or, à moins que l'incrédule n'ait mis sa gloire à se montrer invincible à l'évidence, comme les martyrs furent invincibles à la mort, qu'il ouvre les yeux : voici, dans tous les lieux de l'univers, pendant trois siècles, les disciples de l'Évangile qui meurent, et pourquoi? Demandez-le-leur : c'est que la divinité de l'Évangile leur a été prouvée, non par le raisonnement, mais par les œuvres divines qu'ont opérées sous leurs yeux ceux qui le leur annonçaient. Ce ne sont pas des opinions, ce sont des faits que ces chrétiens attestent sur les chevalets, sous les ongles de fer, sur les bûchers, au milieu des flammes, dans les amphithéâtres, sous la dent des bêtes. Si ces faits sont faux, quel motif, dites-moi, pousse à la mort, soutient au milieu des plus horribles tortures ces femmes, ces enfants, ces vieillards, ces hommes du peuple, ces savants, ces ignorants, ces témoins innombrables enfin, de tout âge, de tout sexe, de toute condition? Qu'attendent-ils? Qu'espèrent-ils? Dans cette vie, rien : leur vie va être tranchée par le glaive déjà levé

sur leur tête; dans l'autre vie, rien encore : le mensonge n'a pas de récompense à réclamer; il n'a, au delà du tombeau, que des châtiments à attendre de l'éternelle justice. Otez la réalité des miracles que les martyrs attestent, et le martyre est une folie, un délire inexplicable. Et que la contagion de ce délire se soit communiquée sans interruption, avec la même intensité, pendant trois cents ans, à toute la société chrétienne; ne serait-ce pas un mystère cent fois plus inexplicable que les mystères mêmes qui sont l'objet de ce grand témoignage?

Si, pour affaiblir cet invincible témoignage, on nous oppose que toutes les religions ont eu leurs martyrs, notre réponse sera facile. Comme on le fait remarquer, il y a une différence immense entre des hommes qui s'immolent pour leurs propres idées et des hommes qui se font égorger rien que pour remplir leur rôle de témoins, c'est-à-dire pour attester des faits. Il faut avoir l'esprit perverti par la fausse philosophie pour ne pas comprendre cette différence.

De tous les crimes de la philosophie du dernier siècle, je n'en connais pas qui soulève plus d'indignation que ses attaques contre les martyrs. Je les explique dans Gibbon; je les lui pardonne presque; il était d'un pays qui a perdu, avec la foi catholique, le sentiment de la liberté religieuse; il n'en faut pas d'autre preuve que l'impudeur avec laquelle l'Angleterre promena dans toutes les parties du monde ce mot de liberté, inscrit sur son drapeau, pendant qu'elle faisait peser, à côté d'elle, sur huit millions de catholiques, une servitude pire, à certains égards, que l'esclavage des temps anciens. Mais Voltaire n'avait pas cette excuse. Et cependant, il est pénible de le reconnaître, Voltaire a

de beaucoup dépassé Gibbon. Aveuglé par sa haine contre Jésus-Christ, toutes les fois que cette ère chrétienne et héroïque s'est montrée devant lui, il ne s'est pas contenté, comme Gibbon, de prendre le parti des bourreaux contre les victimes; mais, renchérissant sur les bourreaux eux-mêmes, il a fait ce qu'ils ne firent jamais, il a insulté ces nobles victimes, il a essayé contre elles une persécution dont le paganisme ne s'avisa jamais : le ridicule. Les païens tuaient les chrétiens, mais ils ne cherchaient pas à les flétrir. Que dis-je! jusque dans les arrêts qu'ils portaient contre eux, ils rendaient hommage à des vertus surnaturelles qu'ils ne comprenaient pas. Si vous avez parcouru les monuments de la merveilleuse histoire des martyrs, vous ne vous rappelez pas sans émotion le mot sublime de cette vierge d'Ancyre, que la double majesté de l'âge et de la vertu semblaient devoir défendre contre les outrages auxquels on l'avait exposée : « O mon fils, pense à ta mère, dont la tête a été aussi peut-être blanchie par les ans. » Et vous n'avez pas oublié l'impression que firent ces paroles. Eh bien! en face de cette scène admirable, Voltaire, le croiriez-vous, n'a trouvé que d'indignes plaisanteries et des rires honteux.

Pour des esprits sérieux, la manière dont l'incrédulité a attaqué la preuve tirée du témoignage des martyrs suffit pour en démontrer l'irrésistible puissance. N'est-ce pas, en effet, parce qu'elle a compris l'inefficacité du raisonnement pour la détruire, qu'elle est descendue jusqu'à ce cynisme [1].

[1] On trouvera, dans la vingt-huitième conférence, des considérations d'une autre nature mais également frappantes sur le témoignage des martyrs. (*Note de l'Editeur.*)

VINGT-TROISIÈME CONFÉRENCE

Témoignage du monde converti
en faveur de la divinité de Jésus-Christ.

Messieurs,

Les évangélistes et les martyrs nous ont attesté les faits surnaturels par lesquels la mission divine de Jésus-Christ et des apôtres a été manifestée au monde.

Par ce double témoignage, nous ne sommes pas seulement arrivés au plus haut degré de certitude que l'histoire humaine ait jamais atteint ; nous l'avons infiniment dépassé. Car quelle autre histoire rencontrez-vous écrite avec du sang, et dont la vérité vous soit garantie par la mort même des historiens ?

Ce n'est pas tout cependant, il nous reste à étudier un témoignage nouveau. Disons mieux, un nouvel aspect du grand témoignage sur lequel Dieu a posé la base de notre foi, car tout se tient ici dans cette

merveilleuse étude, tout se lie et forme un indivisible, un invincible faisceau.

Où Dieu a-t-il pris ces hommes qui reçurent la mission d'attester les œuvres divines par lesquelles l'Homme-Dieu s'est manifesté ? D'où sortaient ces chrétiens des premiers siècles, que nous voyons sur les échafauds raconter aux siècles suivants l'histoire miraculeuse des commencements du christianisme? Je regarde, et je ne trouve que le paganisme. C'est avec le monde païen, converti, renouvelé par l'Évangile, qu'a été fait le monde chrétien. A tous ces hommes qui sont devant vous, adressez, suivant les usages de la procédure humaine, cette première question : Qui êtes-vous? — « Nés idolâtres, devenus disciples de Jésus-Christ. » C'est la réponse unanime que vous recueillerez.

Or ici, vous allez le reconnaître, se trouve un dernier sceau, le plus éclatant, le plus merveilleux que Dieu pût imprimer sur l'histoire de la religion qu'il a donnée au monde : une autorité qui entraîne, qui subjugue tout esprit raisonnable.

Cette dernière et décisive discussion peut être ramenée à des termes très-simples.

Il y a dix-huit cents ans, lorsque les apôtres s'avancèrent de la Judée vers l'univers, une croix à la main, l'univers était idolâtre. C'est là un premier fait que l'incrédulité ne nie pas.

Trois cents ans plus tard, lorsque la croix monta avec Constantin sur le trône du monde, l'immense majorité du monde connu avait renoncé à l'idolâtrie pour embrasser l'Évangile ; c'est là un second fait qui ne peut être contesté.

Quelle est la cause de cette révolution religieuse, la

plus complète, la plus étonnante que nous rencontrions dans les annales de l'univers? Comment toute l'existence de l'humanité a-t-elle été changée, et comment le monde est-il arrivé de l'idolâtrie à l'Évangile?

Demandez-le au monde lui-même. Il vous répond qu'il a reconnu dans l'Évangile une loi émanée de Dieu, parce que Jésus-Christ, parce que les prédicateurs de l'Évangile, et les héritiers de leur mission, ont fait des œuvres divines. Point d'autre raison de ce phénomène. Ce ne sont pas ici des hommes faisant accepter leurs idées par les moyens de persuasion dont l'homme dispose. Le christianisme n'est pas une philosophie, un raisonnement; c'est la volonté de Dieu annoncée au monde et manifestée par des faits dans lesquels la puissance de Dieu est rendue visible.

Voici donc, dans la question de fait qui nous occupe, et sur laquelle nous avons recueilli déjà des témoignages si décisifs, si irrécusables, quelque chose de plus qu'un témoignage nouveau : un jugement solennel rendu par le tribunal le plus imposant qui fût jamais, par un jury formé du monde tout entier.

Que reste-t-il? Convient-il de discuter encore après cet arrêt? N'a-t-il pas de soi une autorité devant laquelle la raison la plus disposée à la révolte est forcée de s'incliner? Est-il un seul de vous qui puisse se croire le droit, qui se sente le courage de jeter, à travers quinze siècles, un démenti à l'univers; de lui dire en face : « Tu mens, ou tu t'es laissé abuser! Je sais mieux que toi ta propre histoire. D'un coin du monde, à une si grande distance des événements qu'il s'agit de constater, moi, homme seul, je suis un juge plus compétent, plus infaillible que tout le monde contemporain. Ces faits extérieurs, publics, qui se

sont passés devant lui, je les vois mieux avec ma raison qu'il ne les vit avec ses yeux? »

Mais, quand bien même le monde ne nous dirait pas qu'il a été converti par des miracles, il faudrait le croire, puisque les miracles sont la seule cause qui explique la conversion du monde.

Ceci devient plus clair que le jour, lorsque l'on examine de près l'état de la société, à l'époque de la promulgation de l'Évangile.

Ce monde païen, converti au christianisme par la prédication des apôtres, si loin qu'il semble se dérober à nous dans le passé, nous le connaissons, pour ainsi dire, comme le monde même au milieu duquel nous vivons. Aucune époque n'a empreint son image plus vive, plus profonde dans l'histoire. C'est au plus grand jour de la civilisation des anciens temps que l'Évangile a été promulgué; c'est lorsque l'œuvre à laquelle devait aboutir tout ce travail des siècles païens était accomplie, lorsque avec la Grèce, l'Asie, les Gaules, l'Espagne, l'Afrique, avec je ne sais combien de mondes, avait été fait le monde romain, dont la merveilleuse unité résumait toute l'existence de l'humanité. Et cette Rome où nous rencontrons les croyances, les superstitions, la philosophie, les mœurs, la civilisation de tous les peuples qu'elle a absorbés, cette Rome des empereurs qui nous reflète l'univers, elle se reflète elle-même, nous la saisissons vivante dans d'innombrables monuments. Nous la voyons dans ses poëtes, ses orateurs, ses historiens, ses artistes, les restes de ses édifices, ses ouvrages restés debout, dans ceux qui ont péri et dont les ruines immortelles couvrent, pour ainsi dire, encore l'univers.

Pour mettre le monde romain devant vos yeux, je

n'ai pas besoin de faire de l'érudition, il ne faut qu'éveiller les souvenirs que laissent dans tous les esprits les études les plus élémentaires.

Donc, regardez : qu'était ce monde païen à qui l'Évangile a été prêché par les apôtres :

Et d'abord dans l'ordre religieux.

Le fait qui domine l'histoire religieuse des anciens peuples, le peuple juif seul excepté, c'est l'idolâtrie.

Un fait si universel doit avoir sa raison universelle aussi. Cette raison, nous l'avons montrée dans les profondeurs de la nature humaine, dans les contradictions qui attestent que l'harmonie de notre nature a été brisée[1]. Là, est la cause originelle, générale des monstrueuses aberrations de l'idolâtrie qui nous étonnent. La lumière divine de la révélation qui avait éclairé le berceau du monde, fut peu à peu obscurcie par les ténèbres qui s'élevèrent de l'abîme creusé par le péché et qui allèrent s'épaississant de siècle en siècle. Le Dieu suprême, immatériel, un, qui s'était manifesté à l'origine, disparut ; l'intelligence affaiblie par les sens ne put plus concevoir, saisir cette grande idée.

Et cependant l'homme peut pervertir, mais non détruire les facultés qui sont en lui ; tous les instincts avec lesquels Dieu a fait son âme sont impérissables. L'instinct religieux est le plus intime, le plus nécessaire de tous ; car la religion est la fin essentielle de l'homme. Il lui faut donc un ordre divin, un ciel.

Ce besoin, il l'emporte dans la chute, et, pour le satisfaire, il fera descendre le ciel avec lui. A la place du Dieu immatériel qui lui a échappé, il se fera des dieux qui aillent à sa raison et à sa conscience dégra-

[1] Voir la dix-huitième conférence.

dées. La religion suivra toutes les phases de la décadence de l'humanité.

Nous avons indiqué ailleurs les différents degrés par lesquels l'humanité est descendue du culte du Dieu du ciel à l'adoration des êtres les plus abjects de la création ; nous pouvons nous dispenser de refaire cette triste histoire[1], il nous suffit d'en rappeler les principaux traits.

L'idolâtrie se présente sous des formes très-diverses, suivant les temps et les pays. Moins corrompue, moins grossière à l'origine, elle descendit de bonne heure au matérialisme le plus abject dans l'Asie, dans l'Égypte ; ce fut la divinisation de la nature. Dans la Grèce, l'idolâtrie fut la divinisation de l'homme ; à Rome, la déification de la cité. Rome s'adorait elle-même dans Jupiter Capitolin, personnification de la puissance qui devait mettre à ses pieds tous les hommes et tous les dieux. C'est ce qui explique la politique de Rome en matière de religion, et ce qui nous fait comprendre le phénomène, au premier coup d'œil inexplicable, que présentent les derniers moments du monde païen. Rome, en laissant aux peuples vaincus leurs lois, leur forme sociale, leur a laissé leurs dieux ; elle leur a donné même le droit de bourgeoisie, à la condition de reconnaître la suzeraineté de Jupiter Capitolin.

Rome est donc le centre de l'existence religieuse comme de l'existence politique du monde, le sanctuaire comme le Capitole de l'univers. Toutes les superstitions ainsi que toutes les instutions de l'antiquité sont absorbées dans cette unité.

[1] Voir la dix-huitième conférence.

Cet aperçu est suffisant pour nous mettre à même de mesurer l'entreprise des prédicateurs de l'Évangile.

Vous le voyez, l'idolâtrie n'était pas un accident; c'était le fait le plus universel, le plus permanent de l'existence du monde avant Jésus-Christ. C'était, dans les conditions où était alors la nature humaine, sa pente naturelle, fatale; c'était par cela seul, évidemment, tout ce qu'il y avait, humainement, de plus impossible à détruire.

Ces dieux du paganisme, si absurdes pour nous qui les voyons avec des yeux chrétiens, ne trouvaient pas seulement grâce aux yeux des païens: ils étaient l'expression de toutes les idées, de tous les sentiments qui avaient formé leur âme dès le berceau. Ces dieux étaient nés au sein même de la raison et de la conscience humaines, fruits honteux de tous les germes impurs que le temps avait développés dans le monde. Ils étaient fils de l'homme, faits à son image; l'homme se complaisait en eux, comme l'ouvrier se complaît dans son œuvre.

Et si vous voulez y réfléchir, vous verrez ici les racines profondes par lesquelles le polythéisme tenait au sol de l'ancien monde, le nœud humainement indissoluble par où il avait saisi l'humanité.

Nous ne pouvons descendre en nous, creuser notre être sans apercevoir, comme nous l'avons déjà remarqué, un dualisme que tous les philosophes ont vu, que le christianisme seul explique. Il y a un côté de nous-même qui aspire vers la vie de Dieu, qui nous emporte au ciel, un autre qui tend à la vie des sens, qui tombe vers la terre. Il faut mettre d'accord ces deux éléments de notre existence. Point de paix, de bonheur qu'à cette condition.

Mais comment établir l'harmonie, l'unité en nous ? En brisant le côté divin, en rompant tout commerce avec le ciel.

S'il en est quelqu'un parmi vous qui l'ait essayé, qu'il nous dise si c'est possible. Oui, un jour, dans le tourbillon d'une affaire, dans l'ivresse d'un plaisir ; mais d'une manière stable, permanente, non. L'instinct impérissable s'éveille. La raison, la conscience, le cœur redemandent Dieu. C'est ce qui nous ramène tous les jours tant d'âmes qui semblaient perdues à jamais dans les régions les plus reculées du vice et de l'erreur.

Mais qu'arrive-t-il alors au sein du christianisme ? Le Dieu que vous réclamez, la religion ne l'a pas fait, elle ne peut pas le modifier. Votre raison en voudrait un autre ; il faut sacrifier votre raison au Dieu de la révélation. Cette inflexibilité de la religion chrétienne est le principe de l'opposition qu'elle rencontre : l'orgueil de l'esprit et la révolte des sens, telle est la cause générale de l'incrédulité.

Ce principe de répulsion n'existait pas au sein du monde païen. Le problème de l'unité, de l'harmonie entre les éléments de notre nature, de l'accord entre les deux côtés de notre être, était merveilleusement résolu par le polythéisme, qui pliait le côté divin à tous les mouvements du côté terrestre, qui laissait chaque siècle, chaque peuple, chaque homme faire ses dieux. Aussi voyez comment la religion, expression de l'âme des nations, des individus, se modifie à l'infini. La voluptueuse Asie, l'impure Égypte se prosternent devant des dieux dont l'image ne peut pas être même indiquée dans une assemblée de chrétiens. Pendant que cette partie du monde adore dans les

dieux ce qu'on ne peut nommer, la Grèce réalise dans les siens l'idéal des formes; sa religion est l'extase que produit la contemplation de la beauté; à la Rome des premiers temps, des divinités austères; aux peuples barbares, des dieux farouches. Dans l'époque que nous étudions, tout ce que la nature humaine a de bon, de mauvais, tous les sentiments, tous les besoins, tous les instincts, nobles, honteux, avaient leurs représentants dans ce peuple de dieux que nous voyons à Rome.

Il y avait des dieux pour tous, la peur pour le poltron, Mars pour l'homme de cœur; Minerve pour le magistrat, Mercure pour le voleur...

Ainsi, le ciel du polythéisme enraciné dans l'humanité, tenait au monde par tout ce qui lui reste d'honnête, de divin, comme par tous les vices, toute la corruption.

Ce n'est pas tout; pour comprendre cette identification du polythéisme avec l'humanité, il faudrait tenir compte de mille autres liens par où il l'embrassait. L'*orgueil national* : chaque peuple tenait aux dieux dont le culte était mêlé à tous ses souvenirs, à toute son existence; l'*esprit de famille* : les dieux domestiques étaient un héritage de famille transmis avec la vie par les aïeux; les *préjugés d'éducation* : on avait été bercé avec les contes de la mythologie; les fables, embellies par la poésie la plus ravissante, avaient des charmes, une séduction qui ont survécu aux siècles païens.

Et, au-dessus de tout, l'*intérêt de l'État* protégeait le polythéisme. Cette tolérance, cette paix entre tous les dieux, sous la souveraineté de Jupiter Capitolin, était le chef-d'œuvre de la politique de Rome. Com-

ment devait être accueilli un dieu intolérant qui venait disputer à Jupiter son empire ?

La base du polythéisme pénétrait donc dans les profondeurs de la société ; le piédestal de ces dieux, qu'il s'agissait de renverser, était formé avec tout ce qu'il y avait de vicieux et d'honnête, de monstrueux et de divin, avec tous les instincts, tous les penchants, bons ou mauvais, de l'homme ; sa nature tout entière, telle qu'elle existait alors, s'appuyait sur l'antiquité, sur la tradition, sur l'esprit et l'orgueil national, les souvenirs de famille, sur les préjugés de l'éducation, sur les impressions de l'enfance, sur tout ce qui charme l'homme, le séduit, le captive, sur l'intérêt public, enfin sur la politique du pouvoir le plus habile et le plus fort qui ait jamais tenu le monde dans sa main; c'est dire qu'il était humainement inébranlable. indestructible.

Cependant, le monde ancien, résumé dans Rome, présente à nos études autre chose que la superstition du polythéisme. Toute l'humanité n'appartient pas à ces dieux indignes. Je vois des hommes qui, prosternés avec la foule et mêlés extérieurement au culte public, font profession cependant de mépriser les fables du paganisme et de s'élever au-dessus des croyances vulgaires : les philosophes ; l'Évangile rencontrera-t-il un accès plus facile auprès de ces esprits, lui seront-ils de quelque secours ?

Loin de là, c'est de ce côté qu'il doit attendre la résistance la plus obstinée, l'opposition humainement la plus invincible.

Il suffit, pour s'en convaincre, d'examiner en quoi consista ce mouvement national commencé en Grèce et continué à Rome.

L'essence de cette philosophie, c'est la souveraineté de la raison. L'homme s'adorait lui-même dans sa pensée, ce qui n'est qu'une forme, moins grossière, il est vrai, de l'idolâtrie, mais par là même plus difficile à détruire. L'idolâtrie philosophique tenait, du reste, à l'humanité par les mêmes liens intimes que l'autre idolâtrie; elle avait des dieux pour toutes les fantaisies, pour tous les instincts, pour tous les tempéraments, depuis le dieu de Platon jusqu'au dieu d'Épicure, et pour ceux qui n'en veulent d'aucune espèce, l'athéisme, le matérialisme, avec toutes ses conséquences dans l'ordre moral.

La philosophie avait été accueillie comme elle devait l'être par Rome corrompue; les sophistes, gladiateurs de la pensée, amusaient par leurs jeux les hautes classes, dans leurs orgies, comme le peuple se réjouissait au spectacle des combats du cirque; la philosophie avait des doutes pour endormir tous les remords.

Par l'influence de la philosophie sur les rangs supérieurs de la société, des superstitions du polythéisme sur les peuples, la société, à cette époque de l'histoire, en était venue à une corruption telle qu'on n'en vit jamais. Le chrétien recule devant les images qui en sont restées. Dieu a permis, pour l'instruction des siècles futurs, que les monuments de cette perversité, de cette hideuse corruption, surnageassent dans le naufrage de l'empire romain.

Voilà Rome, voilà ce qu'était le monde, lorsque, d'un coin de la terre inconnu, méprisé, quelques hommes s'avancent, tenant une croix d'une main et de l'autre l'Évangile. L'Évangile, la croix! Je n'ai pas besoin de vous dire, à vous qui êtes les enfants de l'Évangile et de la croix, ce que renferment ce

symbole et ce livre, tout ce qui en est sorti : c'est le monde chrétien tout entier.

Le monde chrétien donc en face du monde païen ! Rapprochez dans votre pensée ces deux visions, essayez d'embrasser ces deux termes extrêmes qui sont devant vous; mais on ne voit que l'abîme qui les sépare, et la tête tourne à le regarder.

Le monde païen, tel que vous le connaissez, quelle prise peut-il offrir à l'Évangile et à la croix? A qui les apôtres vont-ils s'adresser? Par qui espèrent-ils se faire écouter?

A la base de cet édifice monstrueux, vous trouvez la servitude; sous les pieds du monde païen, un monde d'esclaves. Est-ce cette classe malheureuse, souffrante, dégradée, que la parole évangélique va remuer d'abord et soulever? Depuis longtemps elle s'est affaissée sous le poids des misères et des vices qui pèsent sur elle... Abrutie par toutes les injures, par toutes les hontes que lui inflige la brutale corruption de ses maîtres, ses mœurs sont descendues au niveau de la condition des plus vils animaux. Il faudrait faire des hommes de ces êtres abrutis, avant d'en faire des chrétiens...

Si, au lieu de la croix de Jésus-Christ, les apôtres se présentaient à eux avec l'épée de Spartacus, les invitant à briser la force par la force, cet appel pourrait être entendu. Mais que leur disent-ils? « Esclaves, obéissez à vos maîtres ! » Que doivent voir en eux les esclaves, sinon des hommes qui viennent river leurs chaînes au nom du ciel? Et cette liberté spirituelle, cet affranchissement de l'âme qu'ils doivent acheter par le sacrifice des brutales jouissances où ils voient le seul dédommagement de leur triste condition, peu-

vent-ils le comprendre? Peut-il être autre chose à leurs yeux qu'une cruelle dérision?

Au-dessus des esclaves, vous avez le peuple, le peuple romain, qui a vaincu l'univers, et qui, fatigué de huit siècles de combats et de gloire, se repose dans des débauches et des orgies dont le tableau épouvante l'imagination : ce peuple-roi, qui a remis le sceptre du monde aux mains de César, à la condition que César lui donnera tous les jours sa double pâture, du pain et du sang : *panem et circenses*. Donc, c'est à la porte des vomitoires du cirque ou des théâtres d'où s'échappent les flots de ce peuple, que les apôtres se poseront devant lui avec l'Évangile et la croix. Ils prêcheront la charité à ces sauvages qui viennent d'applaudir avec frénésie aux panthères et aux lions qui dévoraient les chairs palpitantes des gladiateurs; la pureté chrétienne à ces brutes à qui la représentation du vice ne suffit plus, qui veulent voir le vice en action sur le théâtre et dont les exigences effraient souvent les acteurs eux-mêmes! la pénitence enfin, le renoncement aux plaisirs, la mortification à ces âmes vieillies dans la corruption, abruties par les plaisirs, qui ne vivent plus que par les sens! Est-ce le peuple, je le demande, qui écoutera les apôtres?

Plus haut, nous rencontrons les classes riches, élégantes, les honnêtes gens de Rome. Ces honnêtes gens, vous les connaissez. Leurs mœurs, leurs assemblées, leurs banquets, leurs spectacles, vous avez rencontré tout cela dans la prose, dans les vers admirables où cette époque s'est peinte tout entière. Et devant ce tableau, la rougeur vous est montée au front; vous avez souvent fermé le livre. Et il ne faut pas moins que le devoir que m'impose le sujet que je traite pour

absoudre à mes yeux la nécessité où je suis de réveiller en vous de pareils souvenirs. Mais, dites-moi, dans ces scènes d'intérieur de la société païenne que vous avez entrevues, dans ces festins, ces banquets, ces divertissements, y avait-il place pour les apôtres? La croix peut-elle se produire en face de tout ce qui s'y voit? l'Évangile parler et se faire entendre à travers tout ce qui se dit, tout ce qui se chante? « Malheur à vous, riches! Il est plus difficile de faire entrer un riche dans le royaume de Dieu, que de faire passer un câble dans une aiguille... [1] » Tout cela, tombant au milieu de ces héritiers des triomphateurs romains, qui dévorent les dépouilles du monde dans les excès d'une luxure qui a énervé ces âmes, au point, dit Juvénal, de venger l'univers vaincu!

J'oubliais la philosophie; c'était, comme nous l'avons déjà remarqué, la portion du monde la moins saisissable par l'Évangile; car, si profonds que puissent être les abîmes de la corruption, l'orgueil en creuse de plus profonds encore; si loin qu'on puisse s'enfuir de Dieu par les sens, par la pensée on peut s'enfuir plus loin encore. Après tout, l'homme ne peut, avec la chair, commettre que le péché de l'homme; mais, avec son esprit, il commet le crime de Satan. Les voilà donc ces philosophes, ces idolâtres de la pire espèce! Ils n'adorent rien que leur raison, qu'eux-mêmes. Dieux de la pensée, du haut de leurs chaires, ils font le monde, ils lui assignent des lois, ils le gouvernent d'après leurs caprices, et voilà qu'on s'en vient leur dire crûment qu'il faut interrompre ce travail, croire sans comprendre, et quoi? la Trinité, l'Incarnation!

[1] Matth., XIX, 23.

Nous trouvons enfin, dans la hauteur du monde, les magistrats, César. Seront-ils plus accessibles à la doctrine de l'Évangile? Mais cette doctrine leur enlève la moitié de leur domaine, tout le côté divin de l'humanité; elle sape par la base tout l'édifice politique, qui fait en même temps leur gloire et leur force. Comment se soumettraient-ils de bonne grâce?

Nous commençons à pouvoir mesurer l'entreprise des apôtres. Du côté du monde, nous voyons ce qu'il y avait à espérer.

Cette œuvre trouvait-elle quelque chance dans les instruments qui devaient la réaliser?

Loin de là, pas de plus grand obstacle au succès des apôtres, que les apôtres!

Qui sont-ils? Des hommes ramassés de la lie du peuple, sans culture, sans science, sans parole, sans richesses, sans crédit!

D'où viennent-ils? D'un pays odieux à tout l'univers.

Que doit-il donc arriver, lorsque de pareils hommes s'en viennent jeter le mystère et la morale de l'Évangile à cette société, à ce monde que nous avons dépeints?

Ce qui arriva. Esclaves, peuple, riches, philosophes, prêtres, magistrats, l'empereur lui-même, tout s'émut, tout repoussa l'Évangile. Un sentiment unanime de réprobation, formé par mille instincts divers, s'éleva de tout côté; les passions à qui on dispute leurs jouissances, la raison dont on brise l'orgueil, la richesse que l'on menace, la politique que l'on épouvante, tout poussa un cri contre cette religion nouvelle. Le monde païen, averti par un secret instinct qu'il y allait de son existence, se souleva tout entier. La lutte s'engage. Il était impossible que la force n'intervînt pas. Le

monde romain ne connaissait que la force, — donc la persécution, le sang. — La multitude encourage les magistrats : les chrétiens aux lions. Les magistrats, voyant les intérêts de leur politique d'accord avec les passions du peuple, lâchent la bride à tous les instincts mauvais. Et cela pendant trois siècles ! Et, après ces trois siècles, il se trouve qu'esclaves, peuple, riches, philosophes, magistrats, les empereurs eux-mêmes, les derniers, ont baissé la tête devant la croix, et que le monde proclame que le christianisme est la religion de Dieu.

Et pourquoi?

C'est, vous dit le monde converti, que Dieu s'est manifesté par des œuvres qui n'appartiennent qu'à lui, des miracles.

Avant toute discussion, il semble que le monde doit être cru lorsqu'il parle.

Mais ici, il y a quelque chose de plus : le témoignage du monde est essentiellement vrai ; car il ne pourrait pas exister si ce qu'il dit n'était pas réel. Otez les miracles que le monde converti atteste, et la conversion du monde, tout à fait inexplicable, devient elle-même le plus grand de tous les miracles. C'est le raisonnement invincible de saint Augustin : « Ou le monde, dit-il, a été témoin des miracles qui ont déterminé sa conversion au christianisme, et c'est une preuve évidente de la divinité de cette religion, ou il s'est converti sans miracles, et, dans ce cas, sa conversion est un miracle dont Dieu seul peut être l'auteur. » Il y a quatorze siècles que ce raisonnement a été fait ; nous attendons la réponse.

VINGT-QUATRIÈME CONFÉRENCE

Témoignage du monde converti.
Efforts de l'incrédulité pour affaiblir la force de ce témoignage. — Gibbon.

Messieurs,

L'action de Dieu s'est montrée à nous d'une manière éclatante dans l'établissement de l'Église. L'abîme qui séparait le monde chrétien du monde païen était humainement infranchissable, et par conséquent, pour que le monde fût converti, Dieu a dû intervenir nécessairement, ou en déléguant sa puissance aux prédicateurs de l'Évangile, ou en agissant directement sur la volonté des hommes? Pouvons-nous espérer d'ajouter quelque chose à l'évidence de cette démonstration que saint Augustin opposait aux incrédules de son temps?

Oui, car il nous reste à voir ce que l'incrédulité de notre temps a opposé à cet invincible dilemme. Le miracle de la conversion du monde va emprunter à

nos yeux un nouvel éclat des vains efforts tentés par la philosophie pour expliquer humainement cette révolution.

De tous les incrédules qui se sont posé ce problème, Gibbon est le plus notable. Tour à tour protestant, catholique, déiste, sceptique, et dans les derniers temps de sa vie, refoulé de nouveau vers la foi par le triste spectacle des maux qu'avait fait l'incrédulité, Gibbon était un esprit inquiet, sombre, mécontent ; un Anglais atteint du *spleen*, ayant besoin de voyager, et qui voyage toute sa vie d'un pôle à l'autre du monde de la pensée, comme font dans le monde matériel, par l'effet de la même maladie, un si grand nombre de ses compatriotes.

Gibbon était aussi loin de la foi que possible, lorsqu'il écrivait l'*histoire de la chute de l'empire romain*. Il exhalait son scepticisme haineux dans une ironie froide, insultante. Voltaire excepté, je ne connais pas d'incrédules qui ait jeté à la religion, à Jésus-Christ même, des sarcasmes qui blessent plus au vif le cœur d'un chrétien. Les développements avec lesquels il a traité la question de l'établissement de l'Église, à laquelle il consacre tout le xve chapitre, l'un des plus longs de son livre, prouvent seuls l'intérêt qu'il mettait à ravir au christianisme cette preuve de sa divinité. Si la chose eût été possible, nul n'avait plus de chance que lui de réussir. Il était pour ainsi dire sur son terrain, au centre des études les plus sérieuses de sa vie ; toutes les ressources de l'érudition venaient en aide à la subtilité et à la pénétration très-remarquables de son esprit.

Ouvrons Gibbon ; nous verrons par conséquent tout ce que la philosophie a pu imaginer de plus plausible

pour obscurcir l'éclatante manifestation de Dieu, par où s'ouvre l'histoire du christianisme.

Je vais essayer de resserrer dans une analyse rapide la longue argumentation de Gibbon.

Pour apprécier son travail, replaçons la question sous le point de vue où elle s'est présentée à nous :

Le monde était idolâtre, il y a dix-huit cents ans ; trois cents ans plus tard, il était chrétien.

Il faut trouver la cause de cette révolution.

Demandez-la au monde, il vous répond que s'il a reconnu dans l'Évangile une loi émanée de Dieu, c'est que les prédicateurs de l'Evangile ont fait des œuvres divines.

Jusqu'ici, nous le verrons, Gibbon est d'accord avec nous. Devons-nous croire ce témoignage, nous incliner devant cet arrêt solennel ?

Nous disons : *Oui*.

Gibbon dit : *Non*.

Nous disons : *Oui*; d'abord, parce que le monde. attestant, jugeant des faits qu'il dit avoir vus de ses yeux, a le droit d'être cru.

De plus, parce que, supposé même que le monde ne nous dît pas qu'il a été converti miraculeusement, nous devrions le croire, car il est impossible d'expliquer autrement sa conversion.

Gibbon trouve cinq causes naturelles qui suffisent, suivant lui, pour expliquer l'établissement du christianisme. Les voici résumées par lui, à la fin de sa longue dissertation :

« Un zèle exclusif, l'attente immédiate d'un autre monde, le don prétendu des miracles, la pratique d'une vertu rigide et la constitution de l'Église primitive, telles sont les causes qui ont assuré le succès du

christianisme dans le monde romain [1]. » Discutons séparément chacune de ces causes prétendues naturelles.

1° Le zèle exclusif des apôtres et des premiers chrétiens.

La religion de l'ancien monde présentait, suivant Gibbon, une merveilleuse harmonie, chaque peuple respectant les superstitions des autres peuples. Les Juifs seuls ne souscrivirent pas à cet accord universel. Leur opiniâtreté invincible à conserver leurs cérémonies particulières et leurs mœurs insociables semblait indiquer une espèce d'hommes qui professaient hardiment ou qui déguisaient à peine une haine implacable contre le reste du genre humain. La religion juive renfermait tout ce qui pouvait servir à sa défense, mais elle n'était pas destinée à faire des conquêtes ; les promesses étaient concentrées dans la famille d'Abraham. Nulle alliance avec les étrangers ; nulle obligation de prêcher la loi de Moïse ; les Juifs dispersés n'en évitèrent qu'avec plus de soin la société des peuples idolâtres. D'ailleurs, leurs pratiques, leurs observances combattaient trop ouvertement les coutumes et les préjugés des autres peuples pour ne pas exciter leur dégoût et leur aversion. La circoncision, pratique douloureuse et quelquefois accompagnée de danger, était seule capable d'éteindre la ferveur du prosélyte, au moment où il se présentait à la porte de la synagogue.

Le christianisme sortit du judaïsme armé de toute la force de la loi de Moïse, et débarrassé du poids de ses fers. A la loi ancienne, qui consistait en types et

[1] Histoire de la déc. et de la chute de l'empire romain, page 300, Édit. du Pant. lit.

en figures, succéda un culte pur, spirituel, également adapté à tous les climats et à tous les états du genre humain. On substitua à l'initiation par le sang l'initiation par l'eau; la faveur divine, au lieu de n'être accordée qu'à la postérité d'Abraham, fut universellement promise à l'homme libre et à l'esclave, au Grec et au barbare, au Juif et au gentil.

Les membres de l'Église chrétienne jouissaient sans partage des priviléges qui élevaient les néophytes jusqu'au ciel, mais en même temps le sein de l'Église fut ouvert à tous les hommes. Le devoir le plus sacré d'un nouveau converti fut de communiquer à ses amis et à ses parents le trésor inestimable qu'il avait reçu. De là ce zèle des prédicateurs de l'Évangile, ce prosélytisme des premiers chrétiens, qui établit rapidement le christianisme dans tout le monde.

Vient ensuite une longue digression sur les difficultés que l'Église eut à vaincre pour se détacher de la synagogue; puis une autre digression sur l'isolement où la profession de leur foi jetait les chrétiens. Deux points de vue dont le second particulièrement est vrai et bien tracé, mais conduit, comme nous le verrons tout à l'heure, à une conséquence tout opposée à celle qu'en tire Gibbon.

Et c'est tout.

Nous pouvons tout accorder; et qui ne voit que rien n'est expliqué encore, que le problème subsiste tout entier?

Sans aucun doute le christianisme est sorti du judaïsme comme de sa racine divine; il n'a été que le développement de promesses dont le peuple juif était dépositaire, et il a porté en naissant ce double carac-

tère d'unité exclusive et d'universalité qui devait appartenir à la vérité pleinement manifestée.

Sans doute encore, l'Évangile a été prêché avec un zèle admirable, et il n'est pas de spectacle plus merveilleux que celui que présente le prosélytisme des apôtres et des premiers chrétiens, qui ne se laissse pas décourager par le hideux aspect des superstitions et de la corruption du monde, ni briser par les oppositions de toute nature qu'il rencontre, ni effrayer par l'aspect des supplices, ni vaincre par la mort.

Tout cela est vrai; mais loin d'exclure l'intervention de Dieu, tout cela la suppose.

Car, ce zèle ardent, inébranlable, héroïque des prédicateurs de l'Évangile par lequel vous expliquez son établissement, il faut d'abord l'expliquer lui-même. Quels en étaient les principes? Les apôtres et les premiers chrétiens vous disent que c'est Dieu et les signes par lesquels il s'est manifesté; que s'ils élèvent au milieu du monde une voix que toutes les menaces du monde ne parviendront pas à étouffer, c'est qu'ils ne peuvent pas taire ce qu'ils ont vu, et qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes.

Parleraient-ils ainsi, s'ils n'avaient rien vu? L'imposture aurait-elle cette assurance, cette intrépidité? Expliquez enfin quel intérêt les a fait mentir jusqu'en face de la mort.

Ces apôtres, qu'était-ce? Des Juifs convertis par Jésus-Christ!

Ces premiers chrétiens? Des Juifs et des païens convertis par les apôtres!

Comment ces Juifs ont-ils répudié tout à coup les idées étroites de leur nation? Voyez Paul, élevé aux pieds de Gamaliel : pourquoi a-t-il brisé la chaîne de

la tradition maternelle ? Qui a allumé dans ses entrailles ce feu qui le consume, et dont il veut embraser l'univers : *Græcis, ac barbaris debitor sum*[1] !... D'où vient qu'il se réjouit dans sa persécution, qu'il se glorifie dans ses chaînes, que rien ne lui fait, pourvu que Jésus-Christ soit annoncé ? Paul vous dit : Que, tombé persécuteur sur le chemin de Damas, il s'est relevé apôtre ; que Jésus-Christ lui a dit qu'il lui montrerait tout ce qu'il devait souffrir pour son nom. Si vous ne croyez pas à ce miracle, cherchez donc dans le passé juif, pharisien, étroit de cet apôtre, le principe de sa nouvelle existence, de son sacrifice, de son héroïsme, qui est aussi un miracle.

Et ces premiers chrétiens, tous nés au sein de la gentilité, comment en sont-ils sortis ? D'où vient ce témoignage qu'ils jettent à l'univers, ce sang qu'ils donnent, cette foi qu'ils s'efforcent d'implanter dans le monde, même au prix de leur vie ? Comment ont-ils cru eux-mêmes ? Ils disent que c'est parce qu'ils ont vu des miracles. S'ils n'ont pas vu ces miracles, c'est donc que les apôtres, quelques étrangers sans autorité, quelques Juifs méprisables, se sont présentés à eux, la croix à la main, au milieu de leurs joies dissolues, de leurs fêtes enivrantes, et leur ont dit : Croyez, obéissez, mourez, et, sans autre examen, ils ont cru, ils ont obéi, ils sont morts.

Singulier raisonnement que celui de Gibbon ! Pour nous montrer comment l'Église s'est établie humainement, il la suppose existante, déjà agissante ; c'est le prosélytisme, conséquence de la vie divine, qu'il donne comme la cause même de cette vie. Avant de nous

[1] Ad. Rom., I, 14.

montrer l'action des apôtres, des premiers chrétiens, c'est-à-dire de l'Église déjà existante, dites pourquoi ces apôtres, pourquoi ces premiers chrétiens, comment enfin l'Église est née, comment elle a grandi? C'est le passage du judaïsme, de l'idolâtrie à l'Évangile, qu'il faut expliquer; comment, avec ces éléments, le monde chrétien a été fondé. C'est la raison du prodigieux sacrifice que suppose la conversion du monde qu'il faut trouver.

2° Les promesses d'une autre vie.

Le dogme de l'immortalité de l'âme, des peines et des récompenses de la vie future était très-obscurci, presque effacé, suivant Gibbon, dans l'ancien polythéisme; il se montra un peu plus clairement dans l'Orient, la Chaldée, la Syrie, et, chose singulière, il n'apparaît pas dans la religion de Moïse (nous avons expliqué ailleurs cette méprise des incrédules, il est inutile d'y revenir [1]); il était réservé à Jésus-Christ de mettre dans toute sa lumière cette vérité consolante.

« Lorsque la promesse d'un bonheur éternel fut offerte aux hommes, il n'est pas étonnant qu'une proposition si avantageuse ait été acceptée par un très-grand nombre de personnes de toutes les religions, de tous les États, de toutes les provinces de l'empire romain. Les premiers chrétiens avaient pour leur existence présente un mépris, et ils attendaient l'immortalité avec une confiance dont la foi douteuse et imparfaite du siècle moderne ne saurait donner qu'une bien faible idée. »

Et de là, Gibbon se jette dans une digression sur l'erreur des millénaires, à laquelle il attribue une influence qu'elle n'eut jamais, qui ne fut qu'une

[1] Voir la quinzième conférence.

opinion de quelques chrétiens, condamnée de bonne heure par l'Église, et qui, dans tous les cas, ne fait rien à la question. C'est, d'après la remarque de l'auteur de *l'Essai*, comme si l'on disait que les missionnaires ont propagé le christianisme à la Chine parce qu'il y a eu à Macao des Anglais qui, sur plusieurs points, professaient des sentiments réprouvés par l'Église catholique [1].

Laissant de côté ce hors-d'œuvre, qui n'est placé là évidemment que pour dépayser les lecteurs, attachons-nous à tout ce que l'argumentation de Gibbon peut présenter de sérieux. Suivant ce philosophe, le monde idolâtre s'est donc fait chrétien, parce que les prédicateurs de l'Évangile lui ont promis le ciel et l'ont menacé de l'enfer.

Certes, nous ne nierons pas l'influence que les craintes et les espérances de la vie future ont exercée dans le renouvellement du monde par le christianisme, l'expérience prouve que c'est un levier puissant de conversion. Le ciel, l'enfer, tels que l'Évangile nous les montre, c'est, sans aucun doute, ce qui a ému l'humanité si profondément déchue; c'est ce qui l'a soulevée de l'abîme de la corruption où le paganisme l'avait précipitée, pour la porter jusqu'à cette hauteur où nous la voyons arriver par le christianisme.

Et, pour expliquer cette prodigieuse rénovation, il faut que la foi dans le ciel et dans l'enfer ait été aussi vive dans le premiers temps que Gibbon nous la peint : en cela il n'exagère rien.

Mais comment les craintes et les espérances de l'autre vie se sont-elles ainsi emparées de l'humanité?

[1] *Essai sur l'Indif.*, tome IV.

D'où vient cette foi dans le ciel et dans l'enfer, qui a enfanté de si prodigieux sacrifices?

C'est ce qu'il faut expliquer.

Cela est très-simple, si vous en croyez le monde. Le ciel, l'enfer lui ont apparu dans une lumière qui a vaincu toutes les passions avec tous les doutes, parce que le ciel et l'enfer lui ont été annoncés par des hommes qui prouvaient, par des signes divins, qu'ils parlaient au nom de Dieu.

Otez ces signes extérieurs auxquels le monde a reconnu dans la voix des apôtres la voix des envoyés de Dieu, que reste-t-il? Des hommes qui s'en sont venus dire à l'humanité, au moment de son existence où nous la voyons le plus absorbée par les sens, par les jouissances grossières de la vie présente, dans un temps qui ne fut qu'une longue et honteuse orgie : Renonce à tout ce qui te charme; immole tout ton être; prends la croix; plus de vie présente pour toi; plus de terre; nous te promettons le ciel.

Le ciel! Mais il ne suffit pas de nommer le ciel pour convertir ceux même qui y croient, qui ne le sait! A moitié fait de terre, l'homme ne se détache pas de la terre si facilement.

Le ciel! Mais tout était-il dans ce mot, pour des hommes qui entendaient parler pour la première fois du ciel chrétien, si différent de celui qu'ils avaient pu rêver jusque-là, qui n'y croyaient pas encore; pour des hommes qui, si vous regardez leurs noms, ne vous paraîtront pas seulement à moitié faits de terre, comme vous, mais tout de boue?

Le ciel auquel il faut sacrifier la terre! Mais avant de nous proposer ce marché, prouvez-nous au moins qu'il existe, ce ciel.

Comment le prouver?

Par le raisonnement? par une simple parole d'homme?

Mais Socrate, et Platon, et Cicéron avaient raisonné sur l'immortalité de l'âme, parlé de la vie à venir avec une éloquence plus haute que celle des apôtres, et je ne sais si tous leurs beaux discours avaient valu au monde un sacrifice, une bonne action.

Et les prédicateurs de l'Évangile, c'est un monde nouveau qu'ils font; c'est une révolution qui change toutes les conditions de l'existence humaine; c'est l'humilité, c'est la pénitence, c'est la mortification des sens, c'est la virginité qu'ils enfantent, et de plus le martyre.

Ah! croyez, comme l'univers renouvelé vous l'atteste, qu'ils ont disposé de moyens de persuasion plus puissants que le raisonnement, que la parole de l'homme.

Oui, c'est la foi du ciel qui a soulevé la terre à cette époque, qui l'a prise dans l'abîme, qui l'a emportée à cette hauteur, à cette perfection qui étonne, qui ravit; mais c'est que le ciel a apparu sur la terre avec l'Évangile, qu'il s'est rendu visible par des œuvres qui n'appartiennent pas à l'homme.

Toute autre explication est vaine, et ne peut satisfaire un esprit raisonnable.

3° Le pouvoir miraculeux que s'attribuaient les apôtres et les premiers chrétiens.

Ici Gibbon abuse évidemment, vous allez le voir, du privilége que les philosophes, et ceux particulièrement du dernier siècle, s'arrogèrent de conclure sans prouver, de supposer démontré ce qui est en question, de parler sans rien dire, et de se jouer des plus graves questions.

Écoutez-le. « Les dons surnaturels que le chrétien avait, dit-on, reçu, même durant sa vie, devaient, en l'élevant au-dessus des autres hommes, le consoler de son injustice et contribuer à convaincre les infidèles. Outre les prodiges passagers qui s'opéraient quelque fois par l'interposition immédiate de Dieu, lorsque pour le service de la religion il suspendait les lois de la nature, l'Église chrétienne, depuis le temps des apôtres et de leurs premiers disciples, a réclamé une succession non interrompue de miracles, tels que le don des langues, des visions et des prophéties, le pouvoir de chasser les démons, de guérir les malades et de ressusciter les morts. La guérison miraculeuse des maladies les plus invétérées et même surnaturelles ne causera plus de surprise, si l'on se rappelle que du temps de saint Irénée, vers la fin du IIe siècle, la résurrection des morts ne paraissait pas un événement extraordinaire; que, dans les occasions nécessaires, les longs jeûnes et les supplications réunies de tous les fidèles du lieu suffisaient pour opérer ce miracle, et que les personnes rendues ainsi aux prières de leurs frères avaient vécu plusieurs années parmi eux [1]. » Gibbon cite en note *Irénée contra Hæres.*, l. II.

Ainsi la société chrétienne réclame depuis les apôtres une succession de miracles non interrompue; c'est la voix publique des trois premiers siècles, c'est le témoignage formel des autorités les plus graves. Tout cela, Gibbon ne fait aucune difficulté de l'avouer, parce que dans les temps où il écrit, il sait qu'il n'a pas à craindre des conséquences de cet aveu. Les lecteurs auxquels il s'adresse ne croiront pas aux mi-

[1] Gib., l. c., p. 283-284.

racles, ils ne le soupçonneront pas lui-même d'y croire, c'est une faiblesse dont le monde est guéri. Dieu n'a pas fait de miracles. Et pourquoi? Cela a-t-il besoin d'être prouvé? Gibbon se contentera de vous donner une raison péremptoire, c'est que Dieu ne fait plus de miracles, tout le monde en convient.

Tout le monde! mais non. Les chrétiens croient que les miracles, moins nécessaires aujourd'hui, sont plus rares aussi, mais que de siècle en siècle, et jusqu'à nos jours, l'action de Dieu s'est manifestée dans des faits particuliers, des grâces, des guérisons...

Et quand même Dieu ne ferait plus de miracle, que cette action extérieure, exceptionnelle de la puissance infinie ne se serait exercée que dans l'établissement de la religion, est-ce une raison de nier le miracle? Autant nier que Dieu a créé le monde, parce qu'il ne fait pas tous les jours une nouvelle création.

Mais ne donnons pas dans le piége évident que nous tend Gibbon en nous engageant dans une discussion entièrement en dehors de la question qui nous occupe.

Venons au fait. Que prétendez-vous? Expliquer humainement la conversion du monde païen? Et les miracles sont une des causes naturelles que vous assignez à cette révolution?

Qu'entendez-vous? Au risque de vous faire sourire, je vous demanderai : Les prédicateurs de l'Évangile ont-ils opéré des œuvres surnaturelles, des miracles, oui ou non?

Si vous dites : oui, donc l'Église s'est établie d'une manière surhumaine, et sa divinité est incontestable.

Si vous dites : non, comment les miracles sont-ils une des causes de son établissement? Le monde a donc été converti par des miracles que les apôtres n'ont pas fait.

Mais je vous comprends. Les prédicateurs de l'Évangile n'ont pas possédé un pouvoir surnaturel, qui répugne à la raison, mais ils se le sont attribué ; le monde n'a pas vu des prodiges que la philosophie déclare impossibles, mais il a cru les voir. Ainsi, ce n'est pas par des miracles, c'est par des prestiges que le christianisme s'est établi.

Des prestiges ! Cette hypothèse peut-elle tenir un seul moment votre raison en suspens, après la discussion approfondie dont l'Évangile, les apôtres ont été l'objet, et que nous ne pouvons pas recommencer ? Ne nous suffit-il pas d'en appeler à l'impression qu'elle a laissée dans vos esprits ?

Des prestiges ! Donc, pendant trois siècles, a régné une tradition de fourberie, de mensonge, qui commence à Jésus-Christ, qui se continue par les apôtres, par leurs successeurs, par tous ces hommes qui ont régénéré le monde, dont la vie a été un modèle d'héroïsme.

Des prestiges ! Donc, pendant le même temps, vous devez admettre une tradition de stupidité dans les hommes de tout rang, de toute condition, peuple, philosophes, dans tout le monde, qui devient le jouet de quelque imposteur ; qui ne voit pas et croit voir ; le croit jusqu'à aller au martyre, et est dupe sur les faits les plus faciles à vérifier.

C'est un prodige plus grand, nous le répétons, que ceux que vous rejetez.

4° Les vertus des premiers chrétiens.

Le tableau que Gibbon trace des mœurs de l'Église primitive, de la vie rigide, austère des premiers chrétiens, est fort au-dessous du sujet. C'est néanmoins le spectacle de cette sainteté qui est, d'après lui, la qua-

trième cause humaine de l'établissement du christianisme.

Ceci est plus singulier encore que tout ce qui précède.

Car qui ne voit qu'avant d'expliquer comment les vertus admirables des premiers chrétiens ont entraîné le monde, il faut expliquer ces vertus elles-mêmes?

D'où sortaient ces premiers chrétiens ?

Ils étaient nés idolâtres.

Comment ont-ils abandonné la voie facile des plaisirs pour se condamner à une vie de privations, d'austérités, de mortification ?

C'est la révolution merveilleuse qu'il faut expliquer.

Gibbon l'explique précisément par ce qui la rendait humainement impossible. En vérité, ce n'est pas sérieusement qu'il peut nous dire que l'on s'est fait chrétien, parce que le christianisme emportait le sacrifice de l'homme tout entier. Les païens ont renoncé à leurs dieux, pourquoi ? Parce que, en outre, on leur a demandé de renoncer à toutes les jouissances. Les philosophes ont humilié leur raison devant le mystère de l'Évangile, pourquoi ? parce que, en outre, il a fallu soumettre leurs penchants à la sévérité de la morale. Enfin on demande comment une religion qui heurtait tous les préjugés, toutes les opinions, toutes les croyances de l'humanité, a pu s'établir, et on répond que c'est parce que, en outre, elle immolait tous les penchants, toutes les inclinations vicieuses de l'humanité. En vérité, c'est à ne pas y croire.

5° La constitution de l'Église primitive.

Telle est la dernière cause par laquelle Gibbon explique l'établissement humain du christianisme, tandis que c'est l'un des côtés par où il est le plus manifeste qu'il s'est divinement établi.

Nous regrettons de ne pouvoir le suivre dans tous les développements qu'il donne à ce point de vue, car il n'en est pas un seul qui ne prouve contre lui.

En effet, cette hiérarchie qu'il nous montre naissant avec l'Église, et formant le lien indissoluble de son unité ; ces évêques. ces prêtres, successeurs des premiers prédicateurs de l'Évangile, d'où vient l'autorité avec laquelle ils s'imposent aux fidèles? Où est le titre de ce pouvoir si respecté? D'où naît cette obéissance ? Les miracles l'expliquent. Otez ce sceau surnaturel, on ne comprend plus comment des hommes ont commandé à d'autres hommes avec un empire si absolu.

Et que commandent-ils ? Quelles sont les prescriptions, quelle est la discipline à laquelle le gouvernement de l'Église primitive soumet les fidèles? le jeûne, la prière, les veilles, les confessions publiques, de longues et sévères pénitences, toute cette austérité enfin de la vie chrétienne qui fait que les chrétiens sont aux yeux du paganisme des espèces d'insensés, ennemis d'eux-mêmes, en dehors de l'humanité. Et le monde païen est là avec l'attrait de ses mœurs dissolues, l'amorce de ses plaisirs, et il n'y a qu'à franchir le seuil de l'Église, on se trouve en pleine liberté païenne, et ce pas, on ne le fait point ! On se serre dans les catacombes, sous terre, au pied de la croix, et la multitude des fidèles qui portent le joug de cette vie si dure aux sens s'accroît de jour en jour, et elle finit par être la majorité du monde. Comment ne pas voir qu'une Église qui a pu ramasser ainsi tout le monde idolâtre, l'arracher à ses fêtes, pour le parquer peu à peu tout entier dans la pénitence, a dû montrer des titres évidents, incontestables, et que lorsque le

monde vous dit que ces titres ce sont les miracles que l'Église a faits, que lui a vus, qu'il a vérifiés, vous devez le croire ?

Encore si l'Église avait capitulé avec le vice et les erreurs du monde païen, si elle n'avait prétendu l'élever à elle que lentement et par une pente adoucie, par un plan incliné ! Non. Point de transaction. L'Église maintient un rigorisme exclusif, que Gibbon remarque avec une intention de critique philosophique visible, ne s'apercevant pas que c'est un trait qui manifeste ce qu'il y a de divin dans l'esprit et dans l'action de l'Église. Si l'excommunication est si redoutée, il faut que la foi soit bien vive, d'autant que les effets de l'excommunication atteignent la vie temporelle du chrétien.

La conduite de l'Église envers les chrétiens tombés dans la persécution fournit encore une preuve décisive. Car pourquoi ces hommes, devenus ennemis et traités comme tels, qui inspirent plus d'horreur que les païens même, demandent-ils avec tant d'instance à rentrer dans le sein de l'Église ? Pourquoi acceptent-ils les conditions de la pénitence la plus effrayante, se résignent-ils à toutes les humiliations, pourvu que le sein de l'Église leur soit ouvert de nouveau ? Il faut que leur conviction soit bien profonde, bien invincible !

En terminant cette réfutation, rappelons l'état de la question.

L'Église chrétienne a toujours cru que les miracles étaient le sceau divin auquel le monde avait reconnu son auteur.

L'histoire miraculeuse de son établissement nous a été racontée par les évangélistes, les martyrs, le monde converti.

On est arrivé, dit Pascal, au plus haut degré de la certitude historique, lorsque pour supposer le mensonge il faut admettre que tout un peuple a conspiré pour tromper la postérité.

Nous trouvons plus ici.

Car jamais conspiration de mensonge ne fut plus impossible, nous le reconnaissons, de quelque côté que nous envisagions ces premiers temps de l'Église, même avec les yeux de ses ennemis.

Le témoignage du monde converti, si imposant, si irrésistible en soi, est une preuve invincible encore en ce que les miracles qu'il atteste sont la seule cause possible de sa conversion.

Vous venez de le voir. Les efforts de Gibbon pour expliquer humainement l'établissement miraculeux de l'Église, ne font que mettre dans une plus grande lumière la main de Dieu visible dans son établissement.

Car les causes naturelles qu'il assigne sont insuffisantes, ou sont des causes évidemment surnaturelles.

Après avoir lu Gibbon, il reste, comme avant, une seule chose, si simple, si saisissante, si incontestable : le monde païen d'une part, l'Évangile de l'autre; et entre eux une opposition radicale. L'homme déchu est séparé de sa régénération par un gouffre qu'il ne peut franchir humainement, et cependant il le franchit !

VINGT-CINQUIÈME CONFÉRENCE

Témoignage du monde converti.
La preuve tirée de ce témoignage rendue plus convaincante par les objections.

Messieurs,

Est-il nécessaire de répondre à quelques objections qui ne peuvent avoir plus rien d'embarrassant pour nous, rien même de spécieux?

Oui, parce que la force du témoignage du monde converti ressortira avec plus d'éclat.

On dit donc : Si la mission de Jésus-Christ et des apôtres avait été manifestée au monde par des miracles aussi avérés, aussi publics, aussi éclatants qu'on le suppose, comment l'Evangile aurait-il rencontré une opposition invincible dans le peuple juif et une si longue résistance du côté du monde idolâtre?

Qui devons-nous croire? Dans la nation juive, les apôtres et le petit nombre de disciples qui ont reconnu Jésus-Christ pour le Messie promis, ou les princes, les

prêtres, la nation presque tout entière, qui ont demandé qu'il fût puni comme un imposteur?

Et dans le monde païen, qui est-ce qui mérite le plus notre confiance? Ceux qui, persuadés par les apôtres, sont entrés dans l'Église, ou ceux qui sont restés en dehors, hostiles ou indifférents? Ne voyons-nous pas de ce côté tout ce que Rome nous présente de plus considérable : ses empereurs les plus illustres, les Trajan, les Marc Aurèle, les Antonin? les esprits les plus éminents de cette époque, les Tacite, les Pline, les Suétone, les Sénèque?

De ces témoins qui se contredisent, lesquels ont mieux vu des faits que l'on dit s'être passés sous les yeux de tous?

Évidemment, la question est insoluble. Et, en face de ces affirmations, de ces négations opposées que nous jette un passé si loin de nous, le seul parti raisonnable est de ne rien nier, de ne rien affirmer, mais de nous renfermer dans un sage scepticisme.

Voilà toute l'objection. Nous ne pouvions pas être tentés de l'affaiblir en l'exposant; car elle ne saurait faire aucune impression sur vous; elle est résolue d'avance par nos précédentes études.

Nous savons ce qu'est le christianisme pour la nature humaine déchue.

Nous connaissons la société juive et le monde romain auquel l'Évangile fut annoncé par Jésus-Christ et les apôtres.

Et rien de plus facile que d'expliquer l'incrédulité de la plus grande partie de la nation juive, la résistance d'une portion du monde romain, malgré l'évidence et l'éclat desmiracles qui accompagnèrent la prédication de l'Évangile.

Tandis que, si vous ôtez les miracles, la foi des Juifs qui ont cru en Jésus-Christ, la propagation du christianisme dans le monde romain, restent éternellement inexplicables.

Et d'abord, pour la nation juive,

Nous ne dirons pas que l'incrédulité des Juifs avait été prédite par ses prophètes ; que c'est un des signes, par conséquent, qui ont imprimé un sceau divin à la mission de Jésus-Christ. Ceci appartient à un autre ordre de preuves et a été développé ailleurs[1]. Nous devons, dans ce moment, expliquer comment la nation juive, telle qu'elle se présente à nous dans l'histoire, a pu demeurer aveugle au milieu de la lumière divine dont les miracles, attestés par les évangélistes, ont entouré la mission du Sauveur du monde.

Qu'était-ce que la nation juive, dans ce moment suprême, fatal de son existence ?

Demandez-le à Gibbon ; ce n'est pas un témoin suspect ; mais le tableau qu'il trace, d'après l'histoire, de l'état de la société juive, au moment de la venue de Jésus-Christ, est, au fond, exact.

Le peuple juif représente, dans toute son existence, un principe exclusif. Les promesses de Dieu sont concentrées dans la postérité d'Abraham ; le sens matériel de ces promesses a prévalu au sein de la nation ; le contact avec le monde païen et la domination de Rome, loin d'affaiblir ses espérances, leur donnent un nouvel appui ; le Messie, nouveau Moïse, sera l'instrument de la délivrance ; le joug qui pèse sur la nation sera brisé ; la domination temporelle d'Israël s'étendra sur tous les peuples.

[1] Voir la quinzième conférence.

Voilà les rêves d'orgueil dont cette nation se berce et avec lesquels elle cherche à se consoler de ses humiliations et de ses souffrances. Plus le joug est pesant, plus la réaction est violente; avec cela, le principe surnaturel s'est usé au contact des mœurs et de la philosophie païenne; deux classes dominantes se disputent l'influence : les sadducéens, secte de rationalistes de la pire espèce, qui nient la résurrection des corps et l'immortalité des âmes; les pharisiens, attachés à l'écorce de la loi. La religion de Moïse n'est guère plus qu'un corps dont l'âme est éteinte, un cadavre auquel ils demeurent attachés. Là est le principe de leur domination, en même temps que l'aliment de leur orgueil.

Pour compléter ce tableau, il n'y a qu'à tenir compte du petit nombre de vrais Israélites qui ont conservé l'esprit en même temps que la lettre de la loi, et qui comprennent le sens surnaturel des oracles.

Un Messie, né dans une crèche, qui sort de la boutique d'un charpentier et qui s'annonce comme le Sauveur promis à Israël; l'Évangile annonçant un affranchissement purement spirituel par la mortification, l'humilité, la pénitence; un royaume qui n'est pas de ce monde : tout heurte de front l'orgueil, la vaine espérance, les préjugés de la nation. Les Juifs doivent nécessairement être opposés à cet Évangile nouveau. Le caractère des acteurs étant donné, le drame évangélique se déroule de la manière la plus vraisemblable. Rien qui étonne ; rien qui ne soit en parfait accord avec la nature juive, avec le caractère particulier de cette nation, tel qu'il se révèle à nous dans toute son existence. De tant de traits qui font des Juifs une race à part, le plus saillant c'est l'obstination, l'opi-

niâtreté. Rien de plus dur que la vie de ce peuple ; c'est plus que du granit. Car le torrent creuse le roc sur la montagne ; l'Océan use, à force de le battre, le granit qui emprisonne ses vagues ; mais le Juif, tel il était au jour de la dispersion, tel vous le voyez aujourd'hui. Les révolutions qui le heurtent depuis quinze siècles n'ont pas même entamé son existence : mêmes mœurs, mêmes idées, mêmes préjugés. La croix plantée dans le monde tout entier, la longue suite de générations, toute l'humanité qui a reconnu bientôt dans Jésus-Christ le Sauveur promis à ses pères, tous ses calculs sur les prophéties déconcertés, le sceptre arraché à Juda depuis si longtemps, la confusion des familles et des tribus qui ne permet plus de suivre la trace du sang de David, tout ce qui l'avertit enfin que les prophéties doivent être accomplies, puisqu'il ne pourrait plus reconnaître le Messie à aucun des signes marqués par les prophètes, le trouve insensible. Rien ne trouble sa foi, ne fatigue son espérance. Eh bien, le Juif fut en face de Jésus-Christ se manifestant au monde, tel que nous le voyons en face du monde qui lui manifeste Jésus-Christ. Aveugle en plein jour, parce qu'il ferme volontairement les yeux ; se retournant vers son passé dont il avait perdu l'intelligence ; scellé dans sa loi devenue pour lui une lettre morte ; abruti par les oracles mêmes qui ne lui représentaient plus que des promesses toutes terrestres, toutes matérielles, et ébloui par les rêves dont son orgueil se nourrissait, il ne reconnut pas Jésus-Christ, parce qu'il ne voulut pas, parce qu'il ne pouvait pas le reconnaître. Comment ce peuple, qui n'avait que des yeux de chair, aurait-il accepté celui qui n'était qu'esprit et vérité ?

L'incrédulité de la portion la plus considérable des

Juifs qui a méconnu Jésus-Christ, s'explique donc parfaitement.

Mais ce que vous n'expliquerez jamais, si vous ôtez les miracles attestés par l'Évangile, c'est la foi de la portion de la nation juive qui a reconnu le Messie dans Jésus-Christ; ce sont les apôtres, les disciples, la foule des fidèles qui ont formé l'Église naissante. Comment, en dépit de ce principe d'invincible cohésion, de cette indestructible unité de la race juive, ces Juifs se sont-ils détachés du reste de la nation? Comment a été brisée la chaîne qui les attachait, eux aussi, à leur passé? Qui a rompu le charme de leurs charnelles espérances? Qui a fait évanouir les rêves grossiers dont nous les voyons, dans l'Évangile, se bercer longtemps encore après qu'ils se sont attachés à Jésus-Christ? *Domine si in tempore hoc restitues regnum Israel*[1]. Comment ces quelques hommes obscurs se sont-ils révoltés contre le reste de la nation et contre tout ce que la nation avait de plus imposant pour eux? Qui a mis dans leur âme cette intrépidité de contradiction? Comment ces pêcheurs de Galilée osent-ils lever la tête devant les prêtres, les princes? Expliquez l'assurance avec laquelle ils paraissent devant eux, le front avec lequel ils leur disent : « Ce Jésus de Nazareth, qui a reçu parmi vous le témoignage du ciel, vous l'avez mis à mort, le crucifiant par la main des méchants... Ce Jésus, Dieu l'a ressuscité, et nous en sommes tous témoins[2]; » c'est le principe de cette foi si vive, si invincible, d'où naîtra la foi de l'univers. Cherchez, vous ne trouverez point d'autre raison que celle qu'ils

[1] Act., I, 6.
[2] Act., II, 22, 23, 32.

vous donnent : Nous avons vu, nous avons entendu.

La résistance du monde païen est plus facile encore à expliquer. Si les apôtres ont fait des miracles, vous vous étonnez que le monde idolâtre ne soit pas à l'instant tombé tout entier au pied de la croix, qu'il se soit rencontré des hommes qui aient fermé les yeux à cette lumière, et qu'il soit resté des païens, beaucoup de païens dans le monde romain converti au christianisme? Mais vous ne connaissez donc pas la nature humaine? Vous avez oublié ce que c'était pour le monde idolâtre que de se convertir à l'Évangile? Faut-il mettre de nouveau sous vos yeux tous les sacrifices qu'impliquait la profession du christianisme? N'avons-nous pas vu que la parole que Jésus-Christ avait mise sur les lèvres des apôtres, était, suivant le mot même de Jésus-Christ, un glaive qui brisait la famille, qui séparait le frère du frère, la sœur de la sœur, la fille de la mère [1]? bien plus, qui pénétrait jusques à la division de l'âme et de l'esprit [2], arrachait l'homme à lui-même, coupait toutes les racines par où il tenait à la terre, aux sens, à la vie du monde? La vie du monde, vous savez ce qu'elle était dans le monde païen, et vous ne comprenez pas que, parmi ces Romains, qui n'estimaient dans la domination du monde conquis par leurs pères que le pouvoir de rassembler dans une orgie les jouissances que pouvaient leur fournir les quatre parties du monde vaincu, beaucoup aient fermé la porte de leurs fêtes, de leurs festins aux apôtres? Se faire une vie suivant la règle de l'Évangile, est-ce donc chose si facile, et qui aille de soi? Si c'est ainsi pour vous, vous êtes heureusement nés; c'est

[1] Matth., x, 34, 35. — [2] Ad Hæbr., iv, 12.

tout ce que nous pouvons vous dire, et remerciez le ciel. Mais ne serait-ce pas que vous ne comprenez pas la difficulté du problème, parce que vous n'avez pas essayé de le résoudre? De bonne foi, descendez au dedans de vous, et voyez si votre répugnance à croire à l'Évangile ne tient pas aux sacrifices qu'implique la foi dans l'Évangile; si ce n'est pas là ce qui fait que ce qui suffirait mille fois pour prouver toute autre vérité, ne prouve pas suffisamment à vos yeux la vérité de la religion; et, par ce qui se passe dans votre âme, comprenez ce qui devait se passer dans l'âme d'un païen. Car encore, les oppositions que le christianisme rencontre chez vous ne peuvent vous donner même une idée de celles qu'il trouvait dans un idolâtre. Si le christianisme n'était qu'une vérité spéculative, Jésus-Christ aurait été reconnu, il le serait encore de tous sans difficulté. Mais il est fondé sur le renoncement le plus complet, le plus absolu. N'est-ce pas assez pour comprendre comment la conversion du monde, si merveilleuse par sa rapidité même, n'a pu être cependant un fait soudain ni universel? Des miracles ont été opérés dans toutes les parties du monde. Le monde les a vus, sans cela sa conversion serait inexplicable. Mais dans le monde tous n'ont pas voulu voir. Le miracle était une lumière importune, on a fermé les yeux.

Les empereurs qu'on nous oppose, n'avons-nous pas reconnu, ce que nous verrons plus clairement encore, les obstacles particuliers qui les détournaient du christianisme? Outre le sacrifice commun à tous, ils en avaient un plus grand, celui du pouvoir. En devenant chrétiens, ils cessaient d'être Césars.

Les grands esprits étaient arrêtés par des préoccupations d'une autre sorte : la simplicité de l'Évangile blessait leur orgueil.

Au reste, on suppose des témoins qui contredisent des témoins, des négations qui détruisent des affirmations; il n'y a rien de cela. Les païens restés païens ne nient rien, ne témoignent de rien ; ils sont en dehors ; ils n'examinent pas.

Les chrétiens affirment, eux, de la manière la plus solennelle, ce qui suppose la foi la plus inébranlable, par conséquent l'examen le plus sérieux. Des hommes qui attestent jusque sur l'échafaud ont le droit d'être crus. Y a-t-il quelque parité ? Nous vous produisons des millions de chrétiens qui sont morts pour attester des faits qu'ils ont vus. Pouvez-vous nous citer un païen, un seul païen qui soit mort pour attester que ces faits sont controuvés ? Vous n'en produirez pas même un qui l'affirme.

On dit encore : mais cette histoire miraculeuse des premiers temps du christianisme ne nous est attestée que par des chrétiens, des témoins, par conséquent, suspects.

C'est le contraire qu'il faudrait dire : d'une autorité irrécusable, par cela même qu'ils sont chrétiens.

Rendons-nous compte du véritable état des choses.

L'histoire profane de ces temps est représentée par un petit nombre d'écrivains ; le Juif Josèphe, Suétone, Tacite, et, si vous voulez, Pline, voilà les seuls écrivains qui aient rencontré le christianisme sur leur chemin.

Nous savons ce qu'en disent Tacite, Pline, Suétone ; leurs témoignages, remarquables par beaucoup de

côtés, sont incomplets. Ce qui veut dire que ces auteurs étaient restés païens. Chose facile à expliquer. Ils n'affirment pas, ils ne nient pas, ils ignorent, ils se taisent.

Voyons si ce silence, qui évidemment ne prouve rien, peut prévaloir contre la voix qui proclame les faits miraculeux que nous voulons constater.

C'est d'abord la voix d'une tradition de quinze siècles. qui n'existerait pas si elle n'était l'écho d'une voix primitive contemporaine. C'est donc toute une société, qui couvre le monde qu'elle a conquis, qui vous dit comment elle l'a conquis.

Il vous faut plus. Vous voulez pénétrer dans ce passé divin avec des témoins qui ne soient pas suspects, et c'est pour cela que vous demandez des témoins empruntés au monde païen lui-même.

A la bonne heure, nous pouvons satisfaire à toutes vos exigences. Ces témoins que le paganisme nous fournit et que nous pouvons produire, est-ce que vous ne les connaissez pas ? Voici leurs noms assez illustres cependant : c'est Clément de Rome, Ignace, Justin, Athénagore, Tertullien, Origène, Minucius Félix, Arnobe, Irénée.

Mais ce sont des chrétiens ; bien plus, des docteurs de l'Église, des hommes doublement suspects.

Écoutez Tertullien qui répond pour tous : *Non nascimur sed fimus christiani*. Nous ne naissons pas, mais nous devenons chrétiens[1].

Pas un de ces illustres témoins qui ne nous soit fourni par le paganisme : mais ils sont devenus chrétiens, il suffit, ils n'ont plus d'autorité.

[1] *Apol.*, n° 26.

Et ne voyez-vous pas que c'est ce qui rend leur autorité tout à fait irrécusable? Tous ces écrivains, avant d'embrasser le christianisme, partageaient les opinions, les préjugés de Suétone, de Tacite, de Pline, dont vous nous objectez le silence ; ils examinèrent sérieusement, ils reconnurent la vérité des faits surnaturels et ils se firent chrétiens. Quelle preuve plus grande pouvez-vous avoir de leur sincérité ?

En vérité, je ne sais si vous vous rendez compte à vous-même de ce que vous demandez.

Des païens, restés païens et attestant les miracles qui prouvent la divinité du christianisme ;

C'est-à-dire des témoins attestant des faits auxquels ils ne croient pas eux-mêmes !

Si, à raison des contradictions de la nature humaine, il nous arrivait d'en rencontrer, nous savons ce que l'incrédulité dirait; elle nous l'a appris..

Nous possédons le témoignage d'un historien juif contemporain. Voici comment s'exprime Josèphe :

« Dans le même temps parut Jésus, homme sage, si néanmoins on peut l'appeler un homme. Il faisait des œuvres merveilleuses ; il était le maître de ceux qui aiment la vérité, et il eut pour sectateurs plusieurs Juifs et plusieurs gentils. C'est lui qui était le Christ (ou c'est lui que l'on nomme le Christ). Pilate, à la demande des chefs de notre nation, le condamna au supplice de la croix ; mais ses disciples lui demeurèrent fidèles. Il leur apparut vivant trois jours après sa mort. Les prophètes avaient dit de lui des choses merveilleuses. C'est de lui que vient la secte des chrétiens qui subsiste jusqu'à ce jour [1]. »

[1] Joseph., *Antiq. jud.*, liv. XVII, c. 3, n° 3.

Ce passage se trouve dans tous les manuscrits ; il est cité par Eusèbe, par saint Jérôme, et plusieurs autres anciens ; il présente tous les caractères d'authenticité.

Cependant les incrédules contestent unanimement cette authenticité.

Et pourquoi ? Leur seule raison, c'est que Josèphe, né et mort juif, n'a pu parler ainsi de Jésus-Christ.

Raison grave, et qui me disposerait à croire à une interpolation, malgré tant de caractères d'authenticité, si en y regardant de plus près, on ne reconnaissait que les paroles de Josèphe n'impliquent pas une confession formelle de la divinité de Jésus-Christ. Josèphe rencontre Jésus-Christ dans la trame de son histoire ; il faut bien en parler ; les faits sont trop éclatants pour être niés. Il les inscrit, ne conclut pas, et poursuit son histoire. Il n'y a rien ici qui dépasse ce que nous connaissons de l'humanité.

Quoi qu'il en soit, vous voyez combien la prétention de l'incrédulité est déraisonnable, et combien elle a peu de souci de se mettre d'accord avec elle-même.

Concluons. Donc les faits divins sur lesquels s'appuie notre foi chrétienne, empruntent du témoignage du monde converti une certitude invincible à l'incrédulité. Nous avons écouté toutes les objections, il n'en est pas une qui ne nous ait fourni de nouveaux motifs de conviction. Plus nous avons regardé ces temps merveilleux, même en nous plaçant sous le point de vue des ennemis de notre foi, plus l'action de Dieu a été visible pour nous.

Qu'est-ce donc, si vous songez que la conversion

du monde n'est qu'un des côtés par lesquels Dieu se manifeste à nous dans l'origine de notre foi? que les martyrs, les évangélistes avaient déjà imprimé sur cette miraculeuse histoire une certitude que nous chercherions vainement dans n'importe quelle page de l'histoire du monde? que nous avons par conséquent ici trois témoignages qui, discutés séparément, ne laissent aucune prise à l'incrédulité, et qu'il ne faut pas séparer cependant, car ce ne sont que les trois faces d'un seul et même témoignage, le plus complet, le plus éclatant, le plus irrésistible, sur lequel Dieu pouvait poser la base de l'immortelle société de l'homme avec Dieu?

Qui donc brisera cet indivisible faisceau? qui convaincra de faux tout ensemble et les évangélistes, et les martyrs, et le monde converti? qui osera dire et réussira à prouver que ces trois voix, les plus solennelles, les plus importantes qui retentissent dans les échos du passé, ne sont qu'une voix de mensonge, qui, partie du Calvaire, a jeté au monde une erreur à laquelle tout le monde s'est laissé prendre, et demeure enchaîné encore après dix-huit siècles?

La philosophie de nos jours l'a essayé! Nous verrons dans une dernière leçon qui complétera l'étude qui nous occupe, comment elle s'y est prise. Les folies où la raison humaine est jetée toutes les fois qu'elle veut expliquer humainement Jésus-Christ, et les origines divines du christianisme, sont une contre-épreuve de notre foi trop éclatante pour être négligée.

Mais avant de la suivre sur ce terrain, faisons un retour sur nos études; essayons d'en embrasser le merveilleux ensemble, de recueillir dans un dernier regard tous les rayons divins qui s'en échappent.

Dieu pouvait-il montrer son Fils au monde dans une plus grande lumière?

Je suis chrétien, et sans aucun mérite, en ce qui touche à la foi. Jésus-Christ est aussi visible pour moi dans le ciel de l'histoire que le soleil dans le firmament en plein midi.

Mais d'où vient donc que tant d'hommes ne le voient pas comme moi? la raison offre-t-elle un refuge contre cette lumière?

Ce refuge, je l'ai cherché bien souvent; je ne l'ai point trouvé.

Non. La distraction, l'ignorance coupable ou volontaire expliquent seules l'incrédulité. La raison de l'homme, placée en face de la merveilleuse action par laquelle Jésus-Christ s'est manifesté, creusant les faits, pesant les témoignages, verra la divinité de Jésus-Christ : c'est le seul mot du problème qui est devant ses yeux ; seul il satisfait à toutes les données. Toute autre solution est insuffisante, absurde.

Je me mets à la place de l'incrédule de bonne foi, déterminé à ne croire que lorsque je n'aurai aucun prétexte de ne pas douter.

Un fait qui me saisit tout d'abord, qu'il faut bien que j'admette, si rebelle que je sois, c'est l'existence du monde chrétien. Le principe de cette existence, c'est évidemment la foi en la divinité de Jésus-Christ. Je suis emporté par cette tradition ; je remonte de génération en génération jusqu'au ɪvᵉ siècle. Le monde croit à cette époque, ce n'est point contestable. Je vais lui demander compte de sa foi. Me voilà au point de départ de ce phénomène dont je cherche la raison, déterminé à ne la demander au ciel qu'autant que la terre n'aura pu me la donner.

Un second fait que je ne puis nier : ce monde, chrétien au commencement du IVe siècle, était idolâtre trois siècles auparavant. Il me faut expliquer ce changement prodigieux, qui n'entraîne rien moins que la rénovation totale des conditions de l'existence humaine. la création d'un nouveau monde religieux, et, par suite, d'un nouveau monde politique et social.

Quelle cause a pu produire un si grand effet ? il la faut proportionnée.

Si j'écarte celle que le monde lui même m'assigne, qu'ai-je devant moi ?

Un juif crucifié.

Un juif crucifié et le monde converti ; les idoles qui tombent; les philosophes qui cessent d'adorer leur raison... ; de nouvelles mœurs, de nouvelles institutions ; enfin, je l'ai dit, tout un nouveau monde.

Pour expliquer tout cela, je n'ai qu'un juif crucifié.

Un juif ! Qu'est-ce donc qu'un juif? est-ce quelque chose dont il soit naturellement si facile de faire un Dieu.

Le juif est, à côté de nous, tel qu'il était : il ne vieillit point. Un juif ! Restes d'Israël, à Dieu ne plaise que je vous jette l'insulte ; en vous est la racine d'où je suis sorti ; la tige d'où a germé Marie, de qui est né Jésus. Votre sang coule dans les veines de mon Sauveur... Peuple de Dieu, je vous salue. Mais pourquoi faut-il que je me dise toutes ces choses pour vaincre je ne sais quel instinct de répulsion que votre nom seul éveille en moi?

Chez les païens, cet instinct avait toute sa force. Suivant les auteurs les plus graves, les Juifs étaient haïs par tous les autres peuples ; plus que cela, mé-

prisés. C'étaient des hommes en dehors de l'humanité.

Et c'est là qu'il faut prendre un Dieu; c'est un juif qu'il faut faire adorer par les Romains, les Grecs, les philosophes, et cela sur les débris de Jupiter.

Un juif! ce n'est pas tout : un juif *crucifié!*

Une croix, qu'est-ce? Ah! pour nous la croix est le signe du salut, le symbole de toutes les merveilleuses destinées de l'homme dans le temps et dans l'éternité. O croix divine! vous êtes mon unique espérance.

Mais que dis-je! Point d'anachronisme. Rien de ce qui a fait rayonner la croix n'existe dans le temps où nous nous sommes transportés. Pour le monde qui est devant vous, savez-vous ce qu'est une croix? Un gibet, rien que cela. Moins que cela, un gibet qui a un privilége tout particulier de honte et d'ignominie, qu'il nous est impossible de bien comprendre. Nous devrions d'abord comprendre ce qu'est un esclave. Un abîme le sépare du monde social; il est dégradé au-dessous de l'humanité. Entre un esclave et un homme il n'y a rien de commun, même dans le supplice. La croix est l'instrument de mort réservé aux esclaves. Ajoutez donc à la honte que réveille en vous l'idée d'une potence, l'idée mille fois plus forte de la haine de l'esclavage. Si vous voulez comprendre un peu ce côté incompréhensible du monde romain, écoutez Cicéron contre Verrès. Ce proconsul a attaché à la croix un citoyen romain. O majesté du peuple roi! la mort d'un citoyen ce n'est rien, mais l'attacher à la croix!!

Voilà ce qu'est la croix; vous avez vu ce qu'est un juif. Voilà ce qu'il faut faire adorer; c'est ce problème compliqué de deux impossibilités radicales qu'il faut résoudre.

Et il a été résolu. Le monde : peuple, magistrats, philosophes, les Césars enfin, sont tombés aux pieds d'un juif crucifié.

Pourquoi ? Le monde dit que c'est parce qu'il a vu des œuvres divines.

Voyez-vous une autre explication? Je n'en vois point. Cependant ne nous rendons pas encore. Cherchons.

Que s'est-il passé pendant cet enfantement du monde chrétien ? Avant d'être un au pied de la croix, le monde a été longtemps divisé. D'une part, l'Église qui grandit, de l'autre, le monde idolâtre qui diminue. Toutefois, le monde idolâtre domine encore; l'Église vit sous terre, dans les catacombes ; on l'en arrache ; les chrétiens sont traduits devant les juges ; ils sont remis entre les mains des bourreaux. A la bonne heure, je possède tout ce qui mettra au grand jour la vérité. Je vais donc aux prétoires ; j'assiste aux interrogatoires. Que répondent ces accusés? Un seul mot : je suis chrétien. Je les suis dans les amphithéâtres, jusques sous la dent des bêtes : même témoignage.

Quelle explication s'ils mentent. Je la demande à la terre; elle ne m'en fournit pas.

Mais en voici, parmi ces chrétiens, quelques-uns qui n'ont pas persévéré comme les autres ! Ils me diront la vérité.

Les apostats me parlent comme les fidèles. Leur témoignage, sous un point de vue, est plus irrécusable que celui même des martyrs.

Mais creusons, creusons encore ce passé. Quel est le point de départ de cette perturbation ? Nous allons saisir peut-être la cause de cette illusion si prodigieuse. Ce mensonge nous sera expliqué par le carac-

tère des premiers menteurs ; le succès de ce complot, par l'art qui en a tissé la première trame.

A l'origine, au point de départ du christianisme, les apôtres. — Ils sont vivants devant nous dans l'Évangile, avec des caractères inimitables de sincérité. Et quand même ces caractères n'existeraient pas, les apôtres seraient inexplicables; il faudrait voir en eux, en même temps, les plus adroits et les plus malhabiles des imposteurs.

Au delà des apôtres, Jésus-Christ. — Figure inimitable, devant laquelle l'incrédulité a été obligée de se prosterner. Histoire si merveilleuse, que l'inventeur, dit Rousseau, en serait plus étonnant que le héros. Si ce témoignage ne vous suffit pas, laissez-moi vous donner un conseil. Avant de prendre le parti définitif de repousser le christianisme, la chose en vaut la peine, un jour, un seul jour, faites taire autour de vous les bruits du monde: imposez silence, ce qui est plus difficile, à ce monde intérieur qui est en vous; prenez l'Évangile, lisez. Depuis la crèche jusqu'à la croix, suivez Jésus-Christ, écoutez ses discours, examinez ses actions, placez-vous en face de sa passion et de sa mort; puis, fermez le livre. Il faut se décider. Est-ce là un menteur? Avez-vous vécu avec le plus grand des imposteurs?

Il n'y a pas cependant de milieu. Jésus-Christ s'est dit Dieu; s'il ne l'est pas, il a commis le plus grand des crimes où puisse monter l'orgueil de l'homme; il s'est fait adorer: il a usurpé la place du Très-Haut; il s'est joué de tout ce qu'il y a de plus saint; il s'est fait un piédestal de toutes les vertus.

Si Jésus-Christ n'est pas Dieu, je n'entends que deux voix dans le monde qui, à dix-huit siècles de distance,

ont été justes envers lui ; les Juifs : *Tolle, tolle, crucifige*. Crucifiez-le, parce qu'il s'est égalé à Dieu... et Voltaire : Écrasez l'infâme !

Quelques heures après que la première voix eut été entendue par le ciel, le ciel s'obscurcit, la terre trembla, les sépulcres se brisèrent, les hommes purent craindre d'assister à la ruine du monde.

Quelques années après que la seconde de ces deux voix fut jetée au ciel, le ciel se couvrit aussi d'un sombre nuage, la foudre éclata, elle brisa le plus ancien trône, et la première monarchie du monde, l'ordre social s'en alla en poussière ; la pierre des tombeaux fut aussi brisée, la cendre des morts fut jetée aux vents, et le peuple, qui avait pu entendre cette voix qui condamnait Jésus-Christ, put croire aussi qu'il était condamné à voir la dissolution du monde social.

Mais que ces signes ne vous effrayent point : point de superstition. Vous êtes philosophes : il vous faut prendre votre parti en homme de raison et de cœur. Rangez-vous du côté des Juifs et de Voltaire, ou avec le monde chrétien. Tout ce qui est entre deux, qui veut respecter Jésus-Christ et ne pas le reconnaître pour Dieu, c'est le parti des faibles et des inconséquents, qui ne vous va pas [1].

Donc..... croyez.

[1] Depuis que ces lignes sont écrites, ce parti est devenu fort et nombreux ; a-t-il cessé d'être inconséquent ? (*Note de l'Éditeur.*)

VINGT-SIXIÈME CONFÉRENCE

Conversion du monde.
Systèmes d'explications naturelles.

Messieurs,

Suivant la parole du vieillard Siméon, Jésus-Christ est, depuis dix-huit siècles, et sera, jusqu'à la fin des temps, un signe de contradiction.

Pendant qu'une société qui couvre le monde, et qui durera autant que le monde, le proclame comme le sauveur de l'humanité ;

En dehors, des protestations s'élèvent d'âge en âge, une opposition naît de toutes les pensées qui ne veulent pas accepter sa doctrine, des passions qui repoussent sa morale.

Écoutons ces protestations. Qu'est-ce que l'homme a trouvé, depuis dix-huit siècles, contre cette histoire divine par laquelle Jésus-Christ nous a été manifesté ?

Un mot, et ce sera assez, sur les contradictions que

le christianisme a rencontrés depuis son origine jusqu'à nos jours.

Les Juifs. — La controverse entre la nation juive qui repoussa Jésus-Christ et la portion de cette nation qui crut en lui et qui fournit les premiers éléments de la société chrétienne, a laissé des traces dans les monuments de la nation juive elle-même. Les Juifs ne nient pas les miracles de Jésus-Christ ; ils les expliquent en les attribuant à la puissance du démon, ainsi que le faisaient déjà leurs ancêtres dans l'Évangile : *In Beelzebud principe dæmoniorum ejicit dæmonia* [1]: Telle est aussi l'explication que nous trouvons dans le Talmud et dans les diverses histoires de Jésus-Christ composées par les Juifs [2].

Les païens. — Nous connaissons les attaques de la philosophie païenne contre le christianisme naissant par les écrits des apologistes. Il n'est pas de reproche que les philosophes ne dirigent contre la doctrine nouvelle, qui est à la fois ennemie de Dieu et des hommes, impie, immorale... Mais ils n'osent pas révoquer en doute l'existence des miracles [3].

Les musulmans. — Mahomet reconnaît Jésus-Christ comme un prophète envoyé de Dieu. Il admet comme certains les miracles de l'Évangile. Mais lui, Mahomet, est prophète aussi, il fait également des miracles, et il vient dire à la terre le dernier mot du ciel.

Les hérétiques. — Lorsque l'Évangile a triomphé, l'orgueil de la raison humaine, contenu mais non détruit, se manifeste dans l'hérésie. Les hérétiques s'at-

[1] Matth., XII, 24.
[2] Cons. Bullet, *Hist. du Christianisme.*
[3] Cons. *Coup d'œil sur l'histoire de l'apologétique chrétienne*, en tête du 1er vol. (*Note de l'Éditeur.*)

taquent successivement à chacun des dogmes révélés, mais ils admettent tous l'intervention surnaturelle de Dieu dans l'établissement et la propagation de l'Évangile.

Les rationalistes. — Le mouvement rationaliste des trois derniers siècles a son point de départ dans le protestantisme.

Par le développement fatal du principe de la réforme, la raison est jetée en dehors de la révélation, et elle est amenée à nier Jésus-Christ. Cette polémique antichrétienne s'attaquait surtout au passé de l'Église, à l'action qu'elle avait exercée sur le monde ; mais elle ne formulait pas un système *général* d'explication de l'histoire évangélique. Ce ne fut que lorsque l'œuvre de destruction parut assez avancée que l'on s'essaya à substituer la théorie à l'histoire, les idées aux faits, les imaginations d'un cerveau en délire à la déposition de témoins simples et véridiques.

Or il est intéressant d'étudier ce que le rationalisme a imaginé contre Jésus-Christ, comment il s'y est pris pour ébranler la base inébranlable sur laquelle Dieu a posé son Fils au centre même de l'histoire du monde. Les insoutenables hypothèses, les folies où la raison s'est jetée en niant la mission divine de Jésus-Christ, ajouteront encore quelque chose à la lumière dans laquelle ce grand fait nous a été montré par toutes nos études.

Le rationalisme contemporain a essayé contre l'histoire miraculeuse des premiers temps du christianisme trois systèmes d'explications, dont le principe est emprunté aux divers ordres de conception sur lesquels la philosophie incrédule a été entraînée depuis cinquante ans.

Le point de départ du premier de ces systèmes, qui est l'effort le plus brutal, mais le plus remarquable aussi qui ait été tenté par la science et par la raison de l'homme contre le christianisme, se trouve dans la philosophie matérialiste, athée, qui régna un moment en souveraine sur les ruines du monde brisé par la révolution.

D'après ce système, formulé par Dupuis, il n'y a point d'autre Dieu que l'univers et les forces matérielles qui le régissent.

Par conséquent, la révélation, et les miracles, appendice nécessaire d'une religion révélée, sont autant de chimères dont la raison humaine a fait justice, après avoir été longtemps leur jouet. « Ces absurdités n'abusent plus que les ignorants, les sots, dont l'esprit est la pâture des prêtres, comme les cadavres sont la pâture des vers. »

Cependant la religion se montre partout dans l'histoire du monde.

Comment expliquer ce fait universel ?

Le voici. Le soleil est le principe du mouvement de la vie de la nature, l'âme matérielle du monde, comme disaient les anciens.

C'est le seul dieu que tous les peuples ont adoré, sous des formes, des symboles divers. Allez au fond de l'histoire et des mystères de toutes les religions, et vous ne trouverez que les révolutions du soleil et l'action de cet astre sur le monde physique. Toutes les religions sont donc filles de l'astronomie. C'est à l'astronomie qu'il faut demander le secret de toutes leurs origines, le mot de tous les mystères, la clef qui ouvre tous les sanctuaires.

Vous expliquerez ainsi sans peine la religion de

l'Inde, de l'Égypte, de la Grèce, de Rome ancienne.

La fable de Christ, qui, pour les yeux hébétés des chrétiens, semble échapper à cette explication, est de toutes, lorsqu'on l'examine de près, celle qui y rentre le plus parfaitement.

D'abord, ce nom de *Jésus*, qu'est-ce, que la forme latine du nom d'*Isis*, une des mille personnifications sous lesquelles le soleil était adoré ?

Puis, les apôtres, dont le nombre est exactement celui des signes du zodiaque, et leur chef saint Pierre, avec les clefs, dont la ressemblance avec le vieux Janus, qui ouvre l'année des anciens, est si frappante, ne vous font-ils pas déjà soupçonner le mystère?

Mais disséquons cette fable.

Le point de départ, le paradis terrestre, avec ses délices, ses fruits de toute espèce, évidemment c'est la belle saison, le moment des jouissances; le serpent qui s'y montre n'est autre que le Scorpion, le signe qui précipite l'année vers son déclin; nos premiers parents, vaincus par son influence, qui éprouvent le besoin de se couvrir et qui labourent la terre, voilà bien la fin de l'automne, le commencement de l'hiver.

L'hiver, c'est le tombeau où la nature semble s'ensevelir chaque année; c'est la mort, le mal. D'où viendra une nouvelle vie? Il faut un sauveur.

Ce sauveur est le soleil, par qui la nature renaît chaque année. Or, substituez le soleil au Christ, et vous verrez l'incarnation, la rédemption, toute la fable chrétienne se dévoiler à vous.

D'abord, comment le Christ est-il nommé dans la légende que vous appelez l'Évangile selon saint Jean ? *La lumière qui éclaire tout homme qui vient dans ce*

monde. — L'Orient est son nom, avaient dit les prophètes. Cela est-il assez clair?

Quand le voyez-vous naître? Le 25 décembre, l'époque précise de l'année où le soleil reprend sa marche ascendante. Il est enfant; c'est le symbole sous lequel l'antiquité adorait le soleil pendant les mois d'hiver, « parce que, dit Macrobe, les jours étant plus courts, ce dieu semble n'être encore qu'un faible enfant.

Le Christ enfant dans les bras de la Vierge rappelle la Vierge céleste, la Vierge des constellations. C'est encore ici un ancien symbole que nous retrouvons dans la sphère des Chaldéens.

Quels sont les premiers adorateurs que la légende conduit à son berceau? Les mages, les représentants du sabéisme oriental, du culte du soleil.

Voilà la base astronomique de la fable de l'incarnation du soleil, sous le nom de Christ, dans le sein de la Vierge, au solstice d'hiver.

Celle qui nous le présente dans un état de mort, et puis renaissant à l'équinoxe du printemps, sous la forme de l'agneau pascal, et communiquant la vie au monde, est évidemment la suite de la même allégorie.

Le soleil, né au solstice d'hiver, est pendant trois mois dans les signes inférieurs, dans la région affectée aux ténèbres, au mal; ce sont les trois jours que le Christ passe dans le tombeau.

Il franchit enfin le passage de l'équinoxe du printemps, qui assure son triomphe sur la nuit et qui renouvelle la face de la terre. C'est la résurrection du Christ, principe d'une nouvelle vie pour l'humanité.

Et sous quel signe du zodiaque s'accomplit cette

transition des ténèbres à la lumière, de la nuit à la vie? Sous le signe du Bélier ou de l'Agneau. De là l'agneau, symbole du Christ. Vous voyez cet emblème sur vos tabernacles, d'où vos prêtres retirent le soleil d'or ou d'argent devant lequel vous tombez à genoux! N'y a-t-il pas là de quoi ouvrir les yeux les plus fermés à la lumière, si des yeux fermés par la main des prêtres pouvaient être ouverts!

Non-seulement l'histoire, mais toute la doctrine, tous les mystères du christianisme sont sortis de l'astronomie. La Trinité : Dieu le Père, la substance du soleil; le Fils, la lumière; l'Esprit, la chaleur.

Le christianisme n'est donc, comme toutes les religions du monde, et plus évidemment que toutes, rien autre que le culte du soleil.

Y a-t-il quelque réalité historique au fond de cette fable?

Non. La philosophie ne peut pas accorder aux chrétiens que le Christ ait existé. Quels sont les garants de ce fait? « Des hommes qui vous racontent des choses absurdes, extravagantes par le merveilleux, et reconnues impossibles par tout homme qui connaît la marche de la nature, et qui ont l'impudence d'affirmer qu'ils n'ont pas entendu dire, mais qu'ils ont vu ce qu'ils racontent. Ce sont, dit-on, des hommes simples qui ont écrit. Je sais que la légende est assez sotte (l'Évangile!!); mais il s'en faut de beaucoup que ce soient tout bonnement des hommes sans éducation et sans lumières qui nous aient laissé les Évangiles. N'y ont-ils pas mis une adresse remarquable? N'ont-ils pas cherché à se procurer une concordance propre à établir la vraisemblance dans les récits de gens que l'on suppose ne s'être point concertés? » — Ainsi, les

évangélistes sont suspects par leur accord. Retenez ceci.

Le livre de Dupuis, que nous venons d'analyser, est né de l'esprit du temps, ce qui explique son succès. La révolution a fait disparaître le christianisme du monde social; la philosophie exécute Jésus-Christ même et le fait disparaître du monde de l'humanité. Aussi l'ouvrage de Dupuis fut imprimé aux frais du Trésor, par ordre du Directoire; le système qui y est formulé fut représenté comme le plus grand effort de la science, et recommandé à la jeunesse jusque dans les livres composés pour elle par des inspecteurs généraux des établissements de l'État[1]. Volney ne fit que le modifier; il lui donna une forme plus polie. Cet athée de bonne compagnie légua 80,000 francs pour répandre son livre des *Ruines* parmi la jeunesse, et cette disposition immorale fut religieusement exécutée par son exécuteur testamentaire, un pair de France! Le système de Dupuis et de Volney servit longtemps de retranchement à l'incrédulité ; mais renversé sous les coups d'une science impartiale et d'une critique sérieuse, il céda la place à un autre système qui nous paraît avoir encore moins de chances de durée.

Pour comprendre cette nouvelle explication que l'on nous oppose, transportons-nous en Allemagne, berceau de la réforme, et patrie propre de toutes les rêveries religieuses auxquelles le principe de la réforme a donné naissance.

Il s'est produit au sein de la réforme un double travail que nous devons expliquer, afin de nous rendre compte du système que nous avons à exposer.

[1] Noël, *Dict. de la fable*, préface.

Le principe protestant livrait la théologie au rationalisme. Constituée juge souverain, la raison abaissa peu à peu à son niveau toutes les hauteurs de la foi, brisa les pensées divines dont les dogmes chrétiens sont l'expression, pour les faire entrer dans le cadre de l'entendement humain. Tout le surnaturel disparut, tout l'Évangile fut expliqué humainement. Cependant, on continua à reconnaître l'Évangile et Jésus-Christ. C'était assez pour se dire chrétien, pour occuper une chaire dans une université protestante et pour en toucher le traitement en sûreté de conscience.

Pendant le même temps se produisit un mouvement philosophique remarquable. La philosophie allemande, rétrogradant jusqu'à la Grèce et la dépassant, cherchait son point de départ non-seulement en dehors de la tradition chrétienne, mais même en dehors de l'histoire. Les plus célèbres représentants de cette évolution philosophique furent Kant, Schelling, Hégel. Nous avons expliqué comment le résultat nécessaire de leurs travaux fut le panthéisme, un panthéisme d'une forme neuve [1]. Ce n'est pas Dieu qui a fait le monde, c'est le monde qui fait Dieu. L'histoire est absorbée dans la philosophie, la révolution de l'humanité ne nous représentant que la révolution de la raison humaine; c'est de ce double mouvement qu'est né le système mythique.

Strauss était disciple de Hégel et professeur de théologie chrétienne dans l'université de Tubingue. Comme philosophe, il ne pouvait pas admettre le surnaturel, la révélation dans le sens chrétien. Puisque Dieu et la nature sont identiques, il est absurde

[1] Cons. la onzième conférence, t. I, p. 317 et suiv.

de reconnaître quelque chose qui dépasse la nature.

Comme docteur, il ne trouvait dans la théologie officielle qu'il était chargé de professer qu'un Jésus-Christ amoindri, dépouillé de tout caractère surnaturel, réduit au cadre de l'humanité.

De là, pour établir l'unité dans son enseignement, pour concilier la théologie et la philosophie l'effort était très-facile. Jésus-Christ et le christianisme, absorbés, comme tous les autres faits de l'humanité, dans la philosophie, perdent leur réalité dans l'histoire pour la retrouver dans la philosophie. Écoutez-le :

« Le sujet des attributs que l'Église donne au Christ est, au lieu d'un individu, une idée, mais une idée réelle, et non une idée sans réalité, à la façon de Kant. Placées dans un individu, dans un Dieu-homme, les propriétés et les fonctions que l'Église attribue au Christ se contredisent ; dans l'idée de l'espèce, elles concordent. L'humanité est la réunion des deux natures, le Dieu fait homme, l'infini descendu à la condition finie, et l'esprit fini qui se souvient de son infinité. Elle est l'enfant de la mère visible et du père invisible, de l'esprit et de la nature ; elle est le thaumaturge ; car dans le cours de l'histoire humaine, l'esprit maîtrise de plus en plus complétement la nature, au dedans comme au dehors de l'homme, et celle-ci, en face de lui, descend au rôle de matière inerte sur laquelle s'exerce son activité. L'humanité est l'impeccable, car la marche de son développement est irréprochable ; la souillure ne s'attache jamais qu'à l'individu, elle n'atteint pas l'espèce et son histoire. L'humanité est celui qui meurt, ressuscite et monte au ciel ; car, pour elle, du rejet de sa naturalité procède une vie spirituelle de plus en plus haute... La

liaison apparente de ce fond à la personnalité d'un individu ne tient qu'aux raisons subjectives suivantes, savoir : 1° que cet individu, par sa personnalité et ses destinées, fut l'occasion d'élever ce fond jusqu'à la conscience universelle; 2° l'intelligence du monde ancien et du peuple dans tous les temps n'est capable de concevoir l'humanité que sous la forme concrète d'un individu... De même que le Dieu de Platon forme le monde en contemplant ses idées, ainsi la société chrétienne, en traçant l'image de son Christ à l'occasion de la personnalité de Jésus, a eu en vue, à son insu, l'idée de l'humanité dans son rapport avec la divinité [1]. »

Tout le système de Strauss est dans ce passage.

L'idée du Messie préexistant dans l'humanité, la vie de Jésus-Christ est jetée dans ce moule; la légende s'en empare; les souvenirs de la vie du Christ, recueillis par la tradition, germent, s'épanouissent dans l'imagination populaire; et c'est cette floraison que les Évangiles nous représentent; cette poésie est la racine d'où sort tout le christianisme, lequel, soumis à l'analyse philosophique, nous présente le développement doctrinal et historique d'une foi naïve et sincère. Au fond, cette foi elle-même est un fait réel, mais qu'il est impossible de dégager de son auréole mythique. Le christianisme retrouve dans la philosophie toute la réalité qu'il perd dans l'histoire.

Le seul côté par où le système de Strauss sort du champ vague de la conjecture, et entre dans l'histoire, ce sont les contradictions qu'il prétend trouver entre les récits des divers évangélistes. Même sur ce

[1] Strauss, liv. I, cité dans les *Ann. de phil.*, 3e série, t. XI, p. 421.

point, il ne contient rien de neuf et qui n'ait été depuis longtemps réfuté. Nous remarquerons seulement que Strauss doute de l'Évangile par la raison diamétralement opposée à celle qui faisait douter Dupuis.

Puisque nous sommes sur le Rhin, je dirai que, depuis trente ans environ, nos philosophes français me font l'effet de bateliers fixés sur ce fleuve, et occupés à faire passer d'une rive à l'autre toutes les ombres, tous les fantômes que l'Allemagne rêveuse enfante de jour en jour. (Il semble que les hommes qui se sont chargés de représenter la philosophie dans la patrie de Descartes, de Malebranche, de Bossuet, de Fénelon, pourraient faire mieux.) Ces fantômes changent un peu de physionomie ; on les habille à la française pour les présenter à la France. Le panthéisme de Hégel, dans sa naïveté allemande, ne serait pas souffert ; on le dissimule ; on admet, ou du moins on a l'air de reconnaître un principe, un Dieu distinct du monde, mais point de révélation extérieure. La raison humaine est la seule manifestation de Dieu dans ce monde. Tout sort de là, la religion comme tout le reste. A l'origine, elle se présente sous la forme symbolique pour être à la portée du peuple enfant ; la raison grandit de siècle en siècle, passant d'un symbole grossier à un symbole plus pur, en attendant que le symbole disparaisse entièrement et que la religion soit absorbée par la philosophie. De là des crises qui marquent les progrès successifs de l'humanité. Le christianisme est un de ces grands mouvements, il représente la plus grande hauteur que la raison humaine ait atteinte dans l'antiquité ; il résume toutes les conquêtes des temps antérieurs. C'est un vaste éclectisme qui atteste en Jésus-Christ la raison la plus

divine qui ait jamais existé; le monde vit de Jésus-Christ depuis dix-huit cents ans, et dans la discipline à laquelle Jésus-Christ a soumis sa longue adolescence, l'Église. Mais enfin, il a épuisé Jésus-Christ, et l'humanité est en avant de l'Église, elle doit faire un pas nouveau; notre siècle sera par conséquent témoin de cette révolution palingénésique; il sera témoin de l'avénement du Messie de l'avenir. C'est ce qui nous explique la floraison incessante de tant de nouvelles religions qui se présentent avec une confiance que l'insuccès ne décourage pas, pour remplacer la vieille religion catholique que l'on déclare morte, et bien morte.

Voilà à peu près tout ce que le rationalisme de notre siècle a su trouver pour l'opposer à Jésus-Christ.

En premier lieu, ce qui frappe d'abord, c'est que si Jésus-Christ et son histoire étaient susceptibles d'une autre explication que celle que nous fournit la foi de la société chrétienne, elle aurait été trouvée après tant d'efforts, elle aurait rallié les hommes raisonnables; mais, au lieu de cela, elle reproduit sans cesse des explications qui s'excluent. Avec la meilleure volonté, nous ne pouvons pas admettre tout à la fois que Jésus-Christ *n'est qu'un néant, qu'il est un être réel, mais tombé à l'état de mythe, un philosophe divin*... Le mot du problème n'est pas trouvé par le rationalisme, puisque le rationalisme nous jette tant de mots opposés. Nous pouvons donc dire aux rationalistes : Mettez-vous d'accord. Convenez d'une explication commune, nous l'examinerons; en attendant, puisque vous vous chargez de vous réfuter, de vous détruire les uns les autres, nous n'avons pas besoin de nous en mêler; laissez-nous donc dormir dans notre foi, loin du bruit de vos dis–

putes; lorsque vous serez d'accord, vous viendrez nous éveiller. Cela nous assure un assez long repos.

En second lieu, nous pouvons opposer une autre fin de non-recevoir pour nous donner le droit d'écarter tous ces adversaires. Aucun d'eux n'est dans la question. Le christianisme est de l'histoire, et ils font de la philosophie; nous les sommons d'examiner un fait, ils nous opposent des hypothèses.

Ceci est plus clair que le jour, en ce qui concerne les rationalistes de l'école française, qui ne daignent pas seulement jeter les yeux sur l'histoire de Jésus-Christ et ses monuments; mais, démolissant tout avec les idées qu'ils se font, *à priori*, sur la philosophie de l'histoire, se contentent de nous dire que tout cela a été examiné en Allemagne. Du reste, pas un travail de critique historique, cela est au-dessous d'eux; c'est plus vite fait et plus noble de se poser en Messies. Soyons justes, d'ailleurs, la critique historique demande du temps, beaucoup de temps, et lorsque l'on observe la vie des Messies de nos jours, que l'on calcule tout le temps que leur demandent les affaires, les distractions, les plaisirs, il en reste bien peu pour un travail aussi aride et aussi long que celui auquel nous voulons les condamner.

Quant aux systèmes de Dupuis et de Strauss, qui semblent aborder le problème plus sérieusement et chercher une base à leur théorie, leur argumentation n'entre pas davantage dans la question. Ce ne sont que des suppositions, une manière de procéder contre l'histoire de Jésus-Christ, qui, si vous l'admettiez un moment, démolirait toute l'histoire, et avec elle le monde.

Cela est si vrai, que si vous prenez dans les annales du monde le fait le plus incontestable, le plus certain,

il vous sera aussi facile de l'éliminer ou d'en faire un mystère, comme Dupuis et Strauss font de Jésus-Christ.

Assurément le nom et les faits les plus éclatants de l'histoire de Bonaparte sont écrits dans la mémoire du monde en caractères que les siècles n'effaceront pas.

Je ne sais si dans dix-huit cents ans il se trouvera quelques esprits tournés comme celui de Dupuis ou de Strauss. Vous allez voir qu'ils pourront faire de Bonaparte ce que ceux-ci ont fait de Jésus-Christ, et avec plus d'avantage. Permettez-moi de suivre un moment cette plaisanterie, dont l'idée n'est pas de moi, et qui est, du reste, une réfutation très-sérieuse de ces extravagants systèmes et la seule qu'ils méritent.

Faisons parler le Strauss de l'an de Jésus-Christ 4500. « L'esprit humain tend à donner aux idées un corps et une figure. De même qu'il avait incarné dans le type de Jésus l'idée de l'humanité, considérée dans ses épreuves et dans sa gloire, il a fait de Napoléon le type et l'idéal de ce grand mouvement militaire qui a rendu à jamais célèbre le commencement du XIXe siècle. — Il y a eu un Christ, il y a eu un Napoléon. Mais leur histoire n'est vraie que si dans Jésus vous voyez l'humanité; dans Napoléon, la France.

» Le caractère du mythe, c'est que l'on coule une vie sur un type primitif. Ainsi, dans Jésus-Christ se fondirent toutes les espérances de l'humanité, ainsi dans Napoléon s'est incarné toute la gloire en quelque sorte des anciens capitaines. De là, un ensemble qui dépasse le cadre. En dix ans, voyez tout ce que Napoléon fait. Suivez-le, si vous pouvez, en Italie, en Égypte, à Paris, en Allemagne, en Espagne, dans le fond de

la Russie, à l'île d'Elbe, de l'île d'Elbe à Paris, sur les ailes de la Victoire, de Waterloo à Sainte-Hélène. Mais le mythe se trahit par la contradiction de tout ce que l'on entasse. — Remarquez la contradiction qui existe entre le récit de l'auteur gascon qui a *écrit la* légende du Consulat et l'Empire et les mémoires d'un des maréchaux; entre les bulletins de la grande armée et les journaux anglais. — A vous en tenir aux témoins français, pouvez-vous vous faire une idée de Napoléon? — Était-ce l'ogre de Corse? comme on le lit dans certains ouvrages, ou un demi-dieu, comme d'autres le disent. — A-t-il tué la révolution, comme le chantait l'auteur des *Iambes*, ou n'était-ce que la révolution incarnée, suivant le mot de M. Thiers; la révolution à cheval, ainsi que l'a dit Mme de Staël. Ce dernier mot ne vous révèle-t-il pas le mot de l'énigme? Napoléon n'est pas un homme, mais une époque, et même la couleur de cette époque est peu respectée par ses maladroits légendaires. On le fait sacrer par un pape, comme Charlemagne, et puis il persécute ce pape comme aurait fait Néron. Ce pape, emprisonné par le restaurateur du catholicisme, est délivré par des hérétiques, des schismatiques, les Anglais, les Russes, les Prussiens. Du reste, il existe un monument authentique qui détruit toutes ces contradictions, la Charte de Louis XVIII, datée de la dix-neuvième année de son règne [1]. »

Le Dupuis de cette époque pourra se présenter avec des arguments plus péremptoires encore.

Napoléon, c'est le soleil. Ceci est plus clair que le soleil même, si vous voulez considérer :

[1] Cons. *Ann. de phil. chrét.*, 3e série, t. XII, p. 101 et 102.

1° Le nom même de Napoléon, Apollon, avec l'affirmation *na* ou *naï*, c'est-à-dire vrai Apollon, la personnification grecque et romaine du soleil.

Son autre nom, de même, Bonaparte : deux parts dans le temps, le jour et la nuit. De là la malédiction antique : *Abi in malam partem*, le dieu de la bonne part, ou du jour, *Bona pars* :

2° Sa mère est Lætitia, nom de Latone, du verbe *lætor* qui répand la joie, c'est ce que fait l'Aurore ;

3° Il naît en Corse, placée relativement à la France, dans la même position que, relativement à la Grèce, l'île de Délos, où était né Apollon ;

4° Il a trois sœurs, les trois Grâces, qui, avec les neuf Muses, composent la cour d'Apollon ;

5° Quatre frères, les quatre saisons, dont trois rois, et par lui, représentent les trois saisons fécondées par le soleil; le quatrième n'est pas roi, smbyole de l'hiver, qui ne règne sur rien ; cependant on lui attribue, ceci est très-remarquable, une principauté, *Canino*, du latin, *blanc*, parce qu'il règne sur la neige et les frimas de l'hiver ;

6° Deux femmes et un seul fils, exactement comme Apollon, qui épousa la Terre et la Lune, et qui n'eut de fils que de l'une, la Lune ; comme Horus, le fils de Napoléon naquit au mois de mars ;

7° Douze maréchaux en activité, quatre en non-activité : les douze signes du zodiaque et les quatre points cardinaux ;

8° Il triomphe dans le midi, il succombe dans le nord : c'est l'histoire du soleil chaque année ;

9° Il se lève, se couche, comme le soleil. On le voit sortir de la mer, arrivant d'Égypte, à l'orient de la France, et il va s'éteindre également dans la mer,

à Sainte-Hélène, à l'occident de la France. Ainsi fait le soleil, suivant l'apparence qui trompe le peuple,— après un règne de douze ans, les douze mois de l'année.

Que pourra répondre le bon sens à ces hypothèses, si elles s'élèvent dans dix-huit siècles?

Vous le voyez, toutes ces conjectures sont en dehors de la question. Ce n'est pas une théorie qu'il faut discuter, c'est un fait qu'il s'agit de constater. Suivez à travers les siècles la trace éclatante que Napoléon a laissée après lui, vous arrivez en face des monuments contemporains.

Ainsi, et à plus forte raison, pour Jésus-Christ. Car de Napoléon, il ne reste qu'un souvenir, et à peine quelques débris de son œuvre dispersés sur la route du temps [1].

Jésus-Christ a laissé un monde qui vous conduit à lui comme à son point de départ; la tradition, la foi d'une immense société nous ouvre à travers les siècles une route par où nous arrivons à l'époque contemporaine.

Nous posant en face des monuments de cette époque, que nous avons étudiés,

Nous dirons à Dupuis : Oui, Jésus-Christ a existé. Avant de l'éliminer de l'histoire, éliminez donc ce monde qui vient de lui; le néant a-t-il pu produire la plus grande chose qui se rencontre dans l'histoire?

Jésus-Christ n'est pas le soleil; le monde a su ce qui lui a été annoncé, ce qu'il croyait, les martyrs ont su pour qui ils mouraient; à chaque science son objet : les espaces célestes à l'astronomie; cherchez-y de nou-

[1] Ceci était écrit avant le rétablissement de l'empire; le raisonnement est le même après comme avant. (*Note de l'Éditeur.*)

veaux soleils avec vos télescopes, si vous en découvrez, nous applaudirons. Mais le passé du monde appartient à l'histoire; à l'aide des témoignages, des monuments, qui sont le flambeau de l'histoire, scrutez les origines du monde chrétien. Dans ces trois siècles, vous ne trouverez pas le soleil, mais vous verrez un homme qui, par ses œuvres, prétend prouver qu'il est Dieu. Voilà ce qu'il faut discuter.

Nous dirons à Strauss : Non, Jésus-Christ n'est pas un mythe. L'idée du Messie préexistait, nous le savons, et nous savons de plus d'où venait cette idée; elle avait sa source dans une révélation primitive, sans cela son universalité ne pourrait s'expliquer. Jésus-Christ n'est pas une vie d'homme jetée dans le moule d'une idée humaine, c'est une existence divine qui réalise une promesse de Dieu. Nous le prouvons par les miracles. Voilà ce qu'il faudrait discuter au lieu de s'appuyer sur des suppositions gratuites.

Rien d'ailleurs qui répugne plus au mythe que la vie de Jésus-Christ. L'écriture la saisit, la fixe, l'immobilise trop tôt; quelle que soit la date de l'Évangile, le temps de cette floraison mythologique est impossible, et d'ailleurs nulle époque du monde ne fut moins prédisposée au mythe; jamais époque plus prosaïque, plus matérielle, c'est l'observation de Plutarque [1].

Et enfin rien qui soit plus opposé aux caractères de la légende que l'Évangile. On y remarque une unité merveilleuse, dont le secret vous échappe; elle ne pouvait pas résulter de tous les principes opposés qui, selon vous, auraient concouru à la formation du mythe [2].

[1] Cons. Champagny, *les Césars*, t. I.

[2] Quinet, *Allemagne et Italie*, t. II, p. 382. — Cité dans les *Annales*, 3e série, t. XIII, p. 428.

« Quoi, cette incomparable originalité du Christ ne serait qu'une perpétuelle imitation du passé, et le personnage le plus neuf de l'histoire aurait été occupé perpétuellement à se former, ou, comme quelques personnes le disent aujourd'hui, à se *poser* d'après les figures des anciens prophètes! On a beau objecter que les évangélistes se contredisent fréquemment les uns les autres, il faut avouer à la fin que ces contradictions ne portent que sur des circonstances accessoires, et que ces mêmes écrivains s'accordent en tout sur le caractère même de Jésus-Christ. Je sais bien un moyen sans réplique de prouver que cette figure n'est qu'une invention incohérente de l'esprit de l'homme : il consisterait à montrer que celui qui est chaste et humble de cœur selon saint Jean est impudique et colère selon saint Luc; que ses promesses, qui sont spirituelles selon saint Matthieu, sont temporelles selon saint Marc; mais c'est là ce qu'on n'a pas encore tenté de faire, et l'unité de cette vie est la seule chose que l'on n'ait point discutée.

» Sans nous arrêter à cette observation, accepterons-nous, pour tout expliquer, la tradition populaire, c'est-à-dire le mélange le plus confus que l'histoire ait jamais laissé paraître, un chaos d'Hébreux, de Grecs, d'Égyptiens, de Romains, de grammairiens d'Alexandrie, de scribes de Jérusalem, d'Esséniens, de Sadducéens, de Thérapeutes, d'adorateurs de Jéhovah, de Mithra, de Sérapis? Dirons-nous que cette vague multitude, oubliant les différences d'origines, de croyances, d'institutions, s'est soudainement réunie en un seul esprit, pour inventer le même idéal, pour créer de rien et rendre palpable à tout le genre humain le caractère qui tranche le mieux avec tout

le passé, et dans lequel on reconnaît l'unité la plus manifeste? On avouera, au moins, que voilà le plus étrange miracle dont on ait jamais entendu parler, et que l'eau changée en vin n'est rien auprès de celui-là. Cette première difficulté en entraîne une seconde : car, loin que la plèbe de la Palestine ait elle-même inventé l'idéal du Christ, quelle peine ces intelligences endurcies n'avaient-elles pas à comprendre le nouvel enseignement! Ce qui demeure de la lecture de l'Évangile, si on la fait sans système conçu par avance, sans raffinement, sans subtilité, n'est-ce pas que la foule et les disciples eux-mêmes sont toujours disposés à saisir les paroles du Christ dans le sens de l'ancienne loi, c'est-à-dire dans le sens matériel? N'y a-t-il pas contradiction perpétuelle entre le règne tout spirituel annoncé par le Maître et le règne temporel attendu par le peuple? La plupart des paraboles ne finissent-elles pas par ces mots ou autres équivalents : A la vérité, il parlait ainsi, mais eux ne l'entendaient pas? Preuve manifeste, preuve irréfragable que l'initiative et l'enseignement, c'est-à-dire l'idéal, ne venaient pas de la foule, mais qu'ils appartenaient à la personne, à l'autorité du Maître, et que la révolution religieuse, avant d'être *acceptée par le plus grand nombre*, a été conçue et proposée par un législateur suprême.»

Nous dirons aux éclectiques ainsi qu'à tous ces Messies qui se portent comme les héritiers de Jésus-Christ : non, Jésus-Christ n'a pas été un philosophe comme vous, un éclectique plus heureux que vous ne l'avez été jusqu'ici ; nous savons les points de contact de sa doctrine avec les croyances des anciens temps, et c'est un des côtés où nous reconnaissons sa divinité. Mais ces croyances, dont les débris flottaient dans la

tradition, ont été développées et sont entrées dans le christianisme. Quelle était la source de ces croyances? Nous disons que c'était la révélation. Voilà ce qu'il faut examiner avec nous, au lieu de supposer gratuitement que c'est en dégageant de l'alliage impur des idées païennes les vérités divines que le christianisme s'est formé. Rien qui ressemble moins à une œuvre d'éclectisme. Ce n'est pas en partant de la raison que les apôtres ont formulé le symbole chrétien, c'est en se posant au-dessus d'elle, en lui commandant avec une autorité souveraine, en la brisant, en la heurtant, en l'abaissant au pied de la croix. Et en vertu de quels droits se sont-ils ainsi élevés au-dessus de la raison? Par le droit que leur donnaient les miracles qu'ils opéraient. C'est ce titre historique qu'il faut discuter. Vous faites à Jésus-Christ l'honneur de le regarder comme un philosophe comme vous, mais il repousse ce titre dérisoire; nous affirmons qu'il est Dieu; s'il ne l'est pas, c'est un imposteur.

Voilà donc le point décisif auquel nous devons ramener tous ces systèmes : l'histoire.

Ici, point de doute, la certitude la plus absolue; la divinité de Jésus-Christ est le mot de cette histoire merveilleuse. Effacez-le, tout devient inexplicable : les Évangiles, les martyrs, le monde converti.

VINGT-SEPTIÈME CONFÉRENCE

Témoignage du monde converti.
Valeur de ce témoignage. — Confirmation. — Résumé.

Messieurs.

Vous avez vu tout ce que le rationalisme a pu imaginer de nos jours, après dix-huit siècles, pour expliquer humainement Jésus-Christ, et l'histoire miraculeuse par laquelle Jésus-Christ a été manifesté au monde.

Pour faire évanouir ces explications contradictoires et toutes également vaines, il a suffi de les mettre en face les unes des autres, et de les regarder de près.

Et c'est un travail dont nous pouvions nous dispenser. Qu'importe ce que dit aujourd'hui, qu'importe ce que dira demain la philosophie qui cherche le mot du monde en dehors de Jésus-Christ et de la révélation? Notre foi ne saurait s'inquiéter, elle n'a aucun souci de toutes les hypothèses qui viendront heurter, de siècle en siècle, la base divine sur laquelle Jésus-

Christ s'est posé à nos yeux, au centre même de l'histoire du monde.

Et cela par une raison bien simple : c'est que les hypothèses ne peuvent rien contre les faits. L'histoire a, sans aucun doute, avec la philosophie, des points de contact, mais elle a aussi un domaine distinct, que Dieu a placé au-dessus des entreprises de la philosophie. Il y a dans le monde de l'histoire des terres inconsistantes que le doute peut remuer, mais il y a aussi une terre ferme, des fonds de granit, contre lesquels se brisent toutes les pensées, tous les systèmes de l'esprit philosophique.

Il est nécessaire qu'il en soit ainsi. Car, si vous voulez y réfléchir, la base de l'existence humaine, ce n'est pas la philosophie, mais l'histoire. L'idée n'est souveraine, elle ne mène le monde qu'à la condition de nous montrer son titre dans le fait. Institutions, lois, mœurs, famille, société publique, tout ce qui existe a sa raison dans ce qui a existé, et le présent tient tellement au passé qu'il périrait en se séparant de lui. Ce nœud de l'histoire, de la tradition, des témoignages, par lequel le présent saisit le passé, la main de Dieu a donc dû le serrer de telle sorte que la philosophie ne pût jamais le dénouer. Car, sans cela, c'est le lien même de l'existence humaine qui aurait été livré aux caprices de la philosophie. Si cette ensemble de faits dans lequel se trouve la raison des croyances, des devoirs, des lois, de toute la vie de l'homme et de l'humanité, laissait quelque prise à la raison; s'il était possible qu'ils fussent démolis un jour ou ébranlés par une explication nouvelle du passé du monde et de l'histoire, tout resterait en suspens, tout serait provisoire, la base du monde poserait sur le

doute et sur le néant. Aussi, de fait, le témoignage revêtu de certaines conditions, engendre une certitude invincible. Mon existence n'occupe qu'un point dans le temps et dans l'espace, mais les faits placés le plus loin de moi dans l'espace et dans le temps, et avec lesquels j'ai des rapports nécessaires, sont rapprochés par l'histoire, par la tradition, qui me les montre dans une lumière telle, qu'il n'y aurait pas une moindre folie à les nier que si je les voyais de mes yeux. L'existence de Louis XIV, de Charlemagne, de César, est aussi certaine pour moi que l'existence de la philosophie, je dirai plus, que ma propre existence. Voilà pour les faits dont je suis séparé par le temps.

Qu'un philosophe se présente devant moi et se fasse fort de me prouver que Rome n'existe pas, je ne daignerais ni l'écouter, ni lui répondre, ou pour toute réponse : Si la voix publique qui vous atteste l'existence de Rome ne vous suffit pas, allez par la route que cette voix vous indique, Rome se montrera à vous.

Je n'accorderai pas plus d'attention à celui qui prétendrait me prouver que Rome ancienne et le monde dont elle fut le centre n'ont pas existé. Il est vrai, je ne pourrais pas dire à ce raisonneur : Allez voir de vos propres yeux, mais je lui opposerais quelque chose d'aussi péremptoire. Regardez devant vous, lui dirais-je, vous trouverez une suite de monuments qui sont comme les relais, si je puis me servir de cette comparaison triviale, par lesquels vous serez conduit à ces temps dont vous doutez. La tradition, l'histoire, c'est la grande route du passé. Allez, et arrivé à l'époque qui vit les événements que vous voulez constater, vous les verrez pour ainsi dire par les yeux des contemporains. A la lumière des monuments de toute nature qui

seront devant vous, vous apercevrez Rome, les empereurs, les grands événements de ces temps, Pharsale, Actium, et puis Jésus-Christ, les apôtres, le monde chrétien qui se lève, tout cela comme s'il était devant vos yeux. La raison de ce phénomène se laisse apercevoir ; c'est dans la nature humaine que Dieu a noué le lien nécessaire de l'unité et de l'existence même du genre humain. La nature humaine viciée est penchée vers le monsonge par l'intérêt; l'expérience rend l'homme suspect à l'homme, mais cependant il y a aussi une droiture originelle, des instincts nobles, divins, ce qui fait que la foi de l'homme à l'homme est aussi naturelle que la défiance. Et moyennant certaines conditions, cette foi exclut tout doute, tout soupçon, ce qui arrive lorsque le bon sens, l'intuition nous montrent que le concert, la collusion dans le mensonge, est impossible. On voit comment se forme la certitude historique. On a atteint, dit Pascal, le plus haut terme de cette certitude, lorsque le mensonge n'est possible qu'en supposant que tout un peuple se sera accordé pour tromper les autres peuples, car cet accord renferme une impossibilité qui heurte les lois de la nature morale. La diversité des intérêts, l'esprit de contradiction qui ne meurt jamais, l'instinct même de la vérité que l'on ne parvient pas à étouffer complétement trahiraient tôt au tard la vérité que l'on aurait voulu dissimuler. Ainsi, les faits sur lesquels pose l'existence de la société ont dû, par leur nature même, fixer l'attention de toute l'époque contemporaine ; ils ont par conséquent, dans le témoignage de la société tout entière, une base indestructible. Les événements d'où sont nés le pouvoir, les lois, n'étant connus que par le témoignage, chaque peuple voit son passé dans la

tradition avec une certitude que le doute ne peut atteindre.

La société surnaturelle de l'homme avec Dieu est posée sur cette base commune de toutes les sociétés, et, comme il ne s'agit pas ici de l'existence d'une famille, d'un peuple, d'un intérêt passager, mais des intérêt éternels de l'humanité, il n'exista jamais de certitude plus haute, parce que jamais la conspiration de mensonge ne fut plus impossible.

Vous l'avez vu, c'est tout un monde qui se dresse devant vous pour attester les faits surnaturels qui sont la base de la société chrétienne. Cela ne suffit-il pas ? Si vous soupçonnez le complot, plus de certitude, toutes les sociétés croulent. Mais de plus, lorsqu'on y regarde, vous l'avez reconnu, aucun motif qui ait pu entraîner au mensonge ; tous les intérêts y étaient opposés. Avec tous les trésors du monde, vous n'enrôleriez pas la partie même la plus décriée d'une nation en fait de sincérité dans un faux témoignage ; mais pour enrôler dans leur imposture tout le monde, il y a dix-huit siècles, les apôtres ont-ils eu des trésors ? Avec quoi ont-ils soudoyé le mensonge auquel l'univers a été pris ? Ils s'en sont allés trouver des païens, et ils leur ont dit : Affirmez avec nous que ce Juif crucifié est ressuscité, que vous l'avez vu, et que j'ai fait des miracles pour l'attester, unissez-vous à moi pour faire accepter ce mensonge. —Vous êtes bien impudent, mais enfin que me promettez vous ? —La persécution, les tortures, la mort, voilà mes moyens de séduction. Entrez dans le fait, le voilà dans la vérité.

Vous voyez pourquoi nous disons que nous n'avons pas à nous occuper des explications du rationalisme.

Qu'importent les hypothèses d'aujourd'hui, de demain? la base de l'Église est celle de toutes les sociétés. Si la philosophie est admise à argumenter contre elle, ses arguments retomberont de tout leur poids sur les sociétés humaines. Dieu a voulu que notre foi fût assise sur un fondement tel, qu'elle ne pût être ébranlée sans que tout fût ébranlé dans le monde, que nos croyances ne peuvent être ensevelies que dans la ruine de l'humanité.

Cependant on ne recule pas devant l'inconséquence; on traiterait d'insensé celui qui nierait l'histoire de César, et on se croit en règle en doutant de l'histoire de Jésus-Christ, beaucoup plus attestée.

La raison de cette inconséquence, nous l'avons dit, c'est que Dieu est dans cette histoire; il y a miracle, intervention surnaturelle, c'est assez.

J'ai déjà essayé de montrer combien ce préjugé est peu philosophique, j'y reviens en quelques mots, parce que je sens bien que c'est là seulement l'obstacle réel.

Or, cette objection, je la conçois dans Dupuis, dans Volney, dont nous réfutions les extravagances; s'il n'y a pas de Dieu, point de miracles. La philosophie matérialiste, athée, a de ces attitudes brutales qui lui vont.

Je la conçois dans Strauss. Si Dieu et la nature sont identiques, évidemment il n'y a rien qui dépasse la nature, le miracle est un non-sens. Mais est-ce votre monde? est-ce votre Dieu? Oh! non. Vous le renvoyez à l'athée; vous vous épouvantez avec raison des conséquences destructives de tout l'ordre moral qu'aurait le panthéisme. Cependant ôtez l'athéisme,

et le panthéisme qui n'est qu'une forme de l'athéisme plus absurde, et je ne conçois plus la prétention d'exclure l'intervention de Dieu dans ce monde qu'il a fait, de ne vouloir pas même discuter les témoignages historiques qui nous attestent cette intervention.

Nos rationalistes sont plus inconséquents, moins philosophes en définitive que Strauss et Dupuis ; car, enfin, s'il y a un Dieu distinct du monde, créateur, source de toute vérité comme de toute existence, pourquoi voulez-vous qu'il n'épanche cette vérité dans le monde que par la raison ? Pourquoi n'admettez-vous pas de manifestations extérieures ? Pourquoi du moins ne voulez-vous pas examiner ? Cela est si étrange que ne vous étonnez pas si nous cherchons la raison de cette préoccupation philosophique en dehors de la philosophie. Cette raison, je la soupçonne, je la sais, j'ose à peine l'énoncer ; s'il existe une révélation extérieure, il doit exister une société spirituelle, une autorité à laquelle il faut se soumettre. Le côté divin de l'existence, l'ordre spirituel ne sera pas sous la main des philosophes ; c'est une autre autorité qui revendique la direction spirituelle de l'humanité. Cela dérange certains calculs... Mais cela est.

Pour nous, qui n'avons aucune raison de cette nature d'exclure Dieu et son intervention, d'où vient donc notre opposition invincible à croire au miracle, à l'ordre surnaturel ? Y a-t-il rien de moins philosophique ?

Le monde est devant nous avec l'histoire. Il s'agit de trouver le mot de son existence. Ce mot doit satisfaire à toutes les conditions du problème.

Jésus-Christ est Dieu : ce mot explique tout. J'aper-

çois une unité admirable, une merveilleuse harmonie; tout concorde; le plan divin se déroule devant moi, digne de Dieu; rien qui n'y rentre.

J'ôte Jésus-Christ : plus de solution du problème; je ne comprends plus la pensée dont le monde est la manifestation; l'existence de l'humanité, ma propre existence est une énigme insoluble.

Jésus-Christ, Dieu : le passé du monde, ce passé que nous avons étudié, s'explique; il trouve dans la mission de l'Homme-Dieu son terme, sa raison adéquate.

A l'origine, Dieu, la création; la fin de la création dans la société de l'homme avec Dieu; l'homme libre; le lien de cette société, brisé par l'abus de la liberté, par l'orgueil de l'homme qui veut s'égaler à Dieu, renoué à l'espérance d'un médiateur, au sacrifice de Dieu fait homme.

Dès lors, le médiateur, Jésus-Christ, devient le centre du plan divin, le terme où tout aboutit.

Tout en effet me mène à lui dans ces quatre mille ans.

Une religion primitive, altérée par l'orgueil et la concupiscence héréditaire dans la race humaine, m'explique la superstition, les erreurs de l'idolâtrie, ainsi que les débris de vérité qui surnagent dans ce naufrage.

Je comprends pourquoi un peuple a été investi de la mission de conserver pure la religion primitive; l'existence miraculeuse du peuple juif m'est dévoilée.

A la lumière qu'il porte dans ses mains, je vois toute l'économie du plan divin; là un ensemble complet, tout ce que je trouve en dehors s'y rajuste; tous les peuples me fournissent des matériaux qui appartien-

nent à cette œuvre; je reconstruirai l'édifice avec ces pierres éparses; j'ai le sens des symboles, des traditions; je comprends pourquoi il y a quelques dogmes universels dans cette confusion d'erreurs: la chute, le réparateur, tout ce qu'il y a d'unanime dans ces contradictions, rend témoignage à Jésus-Christ.

Donc Jésus-Christ sort du passé, l'explique seul.

Il sort de l'époque contemporaine. Vous l'avez vu apparaissant à la plus grande lumière qui ait éclairé le monde, se disant Dieu, et prouvant sa mission divine, reconnu comme Dieu. Cette époque et la révolution qui la rendra à jamais unique, cet ensemble enfin qui nous a attesté la mission de Jésus-Christ, tout s'explique; les miracles de Jésus-Christ rendent raison de la miraculeuse conversion du monde. L'histoire en est simple; l'intervention de Dieu motivée, et, Dieu intervenant, tout est digne de lui.

Ainsi, Jésus-Christ Dieu est le mot du problème, qui satisfait à toutes les données.

Niez Jésus-Christ Dieu, le problème subsiste; point de mot qui le résolve. Expliquez la conversion du monde! expliquez cette histoire! et les témoignages et les monuments!

Expliquez le passé! Que faites-vous du peuple juif? Quelle est la raison de sa phénoménale existence? Et ses Livres, et Moïse, et les caractères de vérité qui distinguent ces Livres?

Et les traditions païennes que représentent-elles? d'où tout vient-il? Est-ce une dégradation ou un progrès? Y a-t-il eu une vérité première que l'on a altérée, ou bien l'espèce humaine est-elle partie de la condition de la brute, se dégageant peu à peu du sein de la nature? Pourquoi quelques coutumes sont-elles univer-

selles, celles-là précisément qui répugnent le plus à la raison : la déchéance, le sacrifice?

Et enfin, qu'est-ce que le monde? Qu'est-ce que Dieu a voulu en le faisant? Quelle est la trame de ce long drame que l'on appelle l'existence de l'humanité? Où en est le nœud? Que suis-je, d'où viens-je, où vais-je? Point de réponse à ces questions pour l'homme pas plus que pour l'humanité. Quels rapports avec Dieu, quelles destinées ultérieures? A-t-on trouvé la réponse? Après six mille ans, faut-il chercher encore, et combien de temps?

Ainsi, impossible de dire le mot du monde, impossible si on rejette Jésus-Christ.

Le monde physique prouve Dieu, parce que sans lui il est inexplicable.

Le monde moral, le monde de l'histoire démontre Jésus-Christ, parce qu'il est inexplicable sans Jésus-Christ.

Et nous n'avons considéré cependant encore que le passé et l'époque contemporaine, il nous reste à étudier la troisième face de cet immense tableau, les temps qui ont suivi.

En interrogeant les siècles qui nous séparent de Jésus-Christ, une première considération se présente à notre esprit, simple, lumineuse : nous allons l'exposer.

La conversion du monde, ainsi que nous l'avons constaté, c'est un jugement solennel par lequel le monde, après avoir examiné les titres du christianisme, les déclara divins. Ces titres étaient faciles à vérifier : c'étaient des faits qui se passaient sous les yeux de tous. Rien de moins suspect, comme nous l'avons reconnu, que le verdict par lequel la con-

science de l'humanité, après avoir triomphé de tous les préjugés, de tous les intérêts et de la mort même, proclama que Jésus-Christ est le fils de Dieu.

Mais enfin, si quelque surprise avait été possible, s'il avait existé quelque cause d'erreur, certes, le temps n'a pas manqué à l'humanité pour le reconnaître ; le christianisme n'a pas cessé d'être en face du jury qui vérifia ses titres à l'origine; car ce jury c'est le monde, c'est l'humanité. Or, le monde a-t-il réformé sa décision?

La raison humaine, où est-elle? Où est, de nos jours, la tête de l'humanité, le siége de l'intelligence humaine?

Embrassez d'un coup d'œil le globe terrestre. Il y a quatre, ou, si vous voulez, cinq parties du monde.

L'Océanie ne compte pas. Elle n'est pas arrivée encore à la vie. Attendez que le christianisme ait fait des hommes avec ces sauvages, pour leur donner place dans les conseils de l'humanité.

L'Afrique est morte. Il y a longtemps que la lumière si brillante qui resplendit sur cette terre s'est éteinte avec la foi.

L'Asie dort. L'Inde, la Chine sont comme scellées à leur passé qu'elles ne comprennent plus, dont il faut que nous leur expliquions les mystérieux symboles.

Où donc, encore une fois, rencontrons-nous, où pouvons-nous interroger la raison de l'humanité?

Dans l'Europe, dans l'Amérique, dans les pays qui, dans le reste du monde, croient en Jésus-Christ et

proclament sa divinité. Étendez devant vous une mappemonde; là où est la croix de Jésus-Christ, là, les lumières de la civilisation, la vie de l'intelligence : nulle part ailleurs.

Donc, la raison humaine ratifie de nos jours le jugement qu'elle porta sur Jésus-Christ lorsqu'il se manifesta à elle, au grand jour, à l'époque la plus brillante de l'antique civilisation.

Mais a-t-elle constamment jugé ainsi? Le christianisme a-t-il été accepté par la raison humaine sans aucune interruption?

Pour vous en convaincre, il vous suffit de jeter un regard sur l'histoire.

La route que la religion chrétienne suit à travers les siècles, c'est la route même de la civilisation. Depuis quinze cents ans qu'elle marche, qu'a-t-elle laissé en dehors d'elle? Qu'apercevez-vous partout où sa lumière n'a pas encore pénétré, dans les pays qui l'ont repoussée? Les ténèbres, la barbarie. Donc, le jugement par lequel les temps qui virent les œuvres de Jésus-Christ et de ses apôtres proclamèrent la divinité de sa mission, a été confirmé d'âge en âge, il est sanctionné encore de nos jours par la portion la plus éclairée de l'humanité. Donc, c'est un arrêt décisif, irrévocable, de la raison humaine.

Mais, c'est sous un autre point de vue que nous voulons envisager ce côté de l'histoire du monde. C'est ce que nous ferons dans la prochaine conférence.

VINGT-HUITIÈME CONFÉRENCE

Témoignage de quinze siècles de christianisme en faveur de la divinité de Jésus-Christ. Manifestation de la puissance de Dieu dans la conservation du christianisme.

Messieurs,

Pour embrasser dans tout leur merveilleux ensemble les preuves de la mission divine de Jésus-Christ, nous nous sommes placé sur le Calvaire, au pied de la croix, centre divin de l'ordre surnaturel et de toute l'histoire du monde.

Nous avons étudié le passé, et nous avons été conduit à Jésus-Christ comme à la raison providentielle de l'existence miraculeuse du peuple juif, au terme nécessaire des espérances de toute l'humanité.

Nous avons interrogé l'époque contemporaine qui a vu Jésus-Christ et les apôtres, et elle nous a attesté les faits surnaturels par lesquels la mission de l'Homme-Dieu a été manifestée au monde.

Enfin, nous avons commencé à regarder les siècles qui ont suivi, et nous avons été frappé tout d'abord par quelque chose de décisif; nous avons vu le jugement solennel par lequel les temps qui virent les œu-

vres de Jésus-Christ et de ses apôtres proclamèrent la divinité de sa mission, confirmée d'âge en âge, sanctionnée de nos jours encore par la portion la plus éclairée de l'humanité.

Mais, ainsi que nous le disions en terminant la dernière conférence, c'est sous un autre point de vue que ce côté de l'histoire du monde va fixer et mérite de fixer toute notre attention.

Jésus-Christ se présente à nous vivant dans son œuvre, depuis dix-huit cents ans.

L'existence de cette œuvre, on en demeure convaincu pour peu qu'on l'étudie, est un miracle dans lequel Dieu est aussi visible que dans les miracles primitifs, par lesquels le christianisme fut établi.

Et pour poser nettement devant vous les termes de cette démonstration :

L'œuvre de Jésus-Christ qu'est-ce ? Quelle a été la fin de la mission de l'Homme-Dieu dans le monde ?

La fin même de la création du monde, le salut, ou cette union surnaturelle des hommes avec Dieu, qui commence dans le temps, et qui se consomme dans l'éternité.

Le lien de la société de l'homme avec Dieu avait été brisé par le péché de l'homme ; il est renoué par le sacrifice de l'Homme-Dieu.

De plus, les conditions de cette société révélées à l'origine dans ce qu'elles avaient d'essentiel, sont pleinement manifestées. Jésus-Christ promulgue, dans tout leur merveilleux ensemble, les vérités par lesquelles l'intelligence de l'homme doit entrer en rapport avec l'intelligence divine, les devoirs par lesquels la volonté de l'homme doit s'unir à la sainteté de Dieu.

De plus, encore, il élève la religion de l'état de société domestique à l'état de société publique, en instituant un pouvoir chargé de le représenter, et investi du droit d'expliquer aux hommes, en son nom, les conditions du salut, jusqu'à la fin des temps. *Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie* [1].

Voilà l'œuvre de Jésus-Christ, toute renfermée, comme vous le voyez, dans l'ordre surnaturel, n'ayant aucun rapport direct aux choses de la terre et du temps.

Mais la terre tient au ciel, le temps à l'éternité : l'existence surnaturelle du chrétien touche de tous côtés à l'existence naturelle de l'homme.

Considérez en effet l'économie de la religion, que voyez-vous ?

Dans l'ordre de l'intelligence : des dogmes, expression des pensées de Dieu, auxquels il faut soumettre sa pensée ;

Dans l'ordre de la volonté : des devoirs, manifestation de la sainteté de Dieu, auxquels il faut enchaîner ses penchants ;

Dans le monde extérieur : un pouvoir, représentation surnaturelle de la souveraineté de Dieu, dont les souverainetés temporelles devront respecter l'indépendance.

Vous apercevez clairement le principe de la triple opposition que le christianisme a rencontrée dès l'origine, et contre laquelle il aura à lutter jusqu'à la fin des temps.

Or, si nous observons cette triple opposition telle que nous la voyons se développer dans l'histoire, il est

[1] Jean, xx, 21.

évident que le christianisme aurait été brisé, s'il n'avait été qu'une œuvre humaine.

Dieu est puissance, intelligence et amour. Ces trois attributs de l'Être infini se manifestent d'une manière visible, miraculeuse, dans les combats de la société chrétienne contre la force, contre les erreurs, contre les vices de l'humanité.

Dans ce tableau des épreuves miraculeuses par lesquelles Dieu s'est manifesté dans l'Église, nous réservons, pour en faire l'objet d'une étude spéciale, les luttes des trois derniers siècles.

§ I

Manifestation de la puissance de Dieu dans l'histoire de la société chrétienne.

Instituée pour unir les hommes dans la hauteur de l'ordre surnaturel, par le côté divin de leur existence, l'Église n'a aucune juridiction directe sur le monde temporel; son action, comme la mission même de Jésus-Christ qu'elle continue, est circonscrite dans l'ordre spirituel.

Mais l'Église, dont le point de départ, dont le terme est dans l'éternité, rencontre sur la terre, où elle voyage en faisant son œuvre céleste, les sociétés qui naissent et qui meurent dans le temps, et elle a avec elles des rapports nécessaires.

Dans la période que nous étudions en ce moment, depuis la prédication de l'Évangile jusqu'aux révolutions de ces derniers temps, je vois dans l'histoire deux sortes de rapports de l'Église avec le monde temporel:

Dans les trois premiers siècles, la guerre, la persécution ;

A partir de Constantin, la paix et en principe l'union des deux sociétés :

Deux épreuves qui me paraissent manifester également dans l'Église une puissance, une vie qui ne peut venir que de Dieu.

1° Lutte de l'Église naissante contre le monde romain.

Le monde romain et l'Église ! — Qu'est-ce que ces deux visions qui nous apparaissent au point de départ de l'histoire dont nous commençons l'étude ?

Le monde romain, c'est tout le monde ancien vaincu et absorbé par Rome, laquelle, fatiguée du sceptre de l'univers, l'a laissé tomber aux mains d'un empereur. Le monde romain, c'est donc l'humanité représentée, dans son côté terrestre, par un homme qui, en ces jours, se nommait Tibère ; l'humanité, rougissant d'elle-même, il faut lui en savoir gré, et s'efforçant de cacher, dans une île voluptueuse de la Méditerranée, les mystères de sa hideuse existence.

L'Église, c'est tout le monde aussi par son côté divin. L'Église, c'est, dans ce moment solennel, l'humanité représentée dans l'ordre surnaturel, devant la justice éternelle, par l'Homme-Dieu, par le Christ qui gravit le Golgotha.

Tibère et Jésus-Christ ! Caprée et le Calvaire ! Voilà ce que nous apercevons sur le premier plan du tableau qui va se dérouler devant nous : Un monde qui meurt dans la boue, un monde qui naît dans le sang d'un Dieu.

Or, au premier coup d'œil, on cherche et on ne

découvre pas les points par où il pourrait arriver que ces deux mondes se touchent et se heurtent. On ne voit que l'abîme qui les sépare ; nul rapport, et, par conséquent, point de lutte possible. Du Capitole, de ce roc immobile où le destin a scellé le cercle de fer dans lequel est renfermé tout l'avenir des peuples, tout l'ordre matériel de l'humanité, quel souci Rome concevrait-elle de la société du Christ, de cette cité céleste qui ne tient à la terre que par une croix, qui ne s'appuie que sur la pierre brisée d'un sépulcre, qui, étrangère aux intérêts d'ici-bas, n'embrassant dans son domaine rien que les surnaturelles destinées de l'homme, s'élève des profondeurs de la mort, à travers un ordre invisible, vers les hauteurs de l'éternité ?

Ainsi en avait jugé Pilate, lorsque Jésus-Christ comparut devant son tribunal, accusé d'avoir voulu se faire roi.

« Êtes-vous le roi des Juifs ?... — Mon royaume n'est pas de ce monde. Si mon royaume était de ce monde, mes ministres combattraient pour que je ne fusse pas livré aux Juifs. Mais maintenant mon royaume n'est pas d'ici...— Vous êtes donc roi ?... — Vous le dites, je suis roi. Je suis né et je suis venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité, et quiconque est de la vérité, écoute ma voix [1]. »

Le proconsul fut pleinement rassuré. Un royaume qui n'est pas de ce monde ! Une royauté qui n'a d'autre domaine que la vérité, d'autres sujets que ceux que la vérité lui donne, et qui ne leur demande point d'autre tribut que leurs pensées ! Pilate ne vit en tout cela

[1] Joan., XVIII, 33, 36, 37.

rien qui pût sérieusement menacer la puissance dont il était le représentant. Aussi, après avoir déclaré qu'il n'a trouvé, dans les prétentions de ce roi, rien qui mérite la mort, il fait jeter un manteau d'écarlate sur ses épaules, en signe de dérision; il fait attacher à son front une couronne d'épines; pour sceptre il met un roseau dans ses mains. Pouvait-il prévoir que le glaive par lequel avait été brisée l'existence de tous les peuples, qui les tenait tous humiliés, le front dans la poussière, devant le trône des Césars, serait brisé par ce roseau?

Essayons de voir ce que ne vit point ce Romain. Rome et l'Église, ces deux mondes qui semblent si loin l'un de l'autre que toute collision est impossible, regardons-les de près, et nous reconnaîtrons que ce sont deux mondes fatalement ennemis, irréconciliables; que la lutte est inévitable.

Qu'est-ce que le monde romain?

Le monde romain, c'est sans contredit l'œuvre la plus merveilleuse qui ait été jamais faite par le temps et par la main des hommes. Les commencements et les progrès de cette œuvre, l'enfantement de la puissance du peuple-roi au sein du monde antique, sont le spectacle le plus beau que présente l'histoire. Ce spectacle est ravissant surtout pour l'œil du chrétien qui voit Dieu au-dessus des hommes, qui lit dans le ciel le secret des révolutions de la terre. Dans cette suite inouïe de triomphes par lesquels toutes les nations sont amenées tour à tour aux portes du Capitole, dans ce concours de causes diverses, dans ce travail non interrompu de huit siècles, par lequel est consommée à la fin la grande unité matérielle où vient se fondre tout le monde connu, nous admirons le des-

soin de la Providence qui prépare une plus haute unité. Rome chrétienne nous dit le mot de Rome païenne, et nous avons l'intelligence de ces mystérieuses destinées dont elle n'eut que l'aveugle instinct. Ces titres de cité-reine, de ville éternelle, qu'elle s'arrogea sans les comprendre, nous sont expliqués. Rien de plus réel que les fables, rien de plus vrai que les mensonges dont se berça son orgueil. Nous savons pourquoi ses poëtes étaient inspirés sans le savoir eux-mêmes, lorsqu'ils affirmaient que dans le Capitole est la pierre immobile autour de laquelle les destins du monde tourneront jusqu'à la fin des temps : *Capitoli immobile saxum.*

Du reste, Dieu fait ses œuvres, dans ce monde, par la main des hommes; et c'est par un enchaînement de causes naturelles que s'accomplissent les révolutions dont le terme est le plus surnaturel. Rome avait reçu d'en haut la mission de faire avec toutes les races, tous les peuples de l'ancien monde, une grande unité matérielle dont le centre serait au Capitole. Tout, dans le génie de Rome, dans le caractère de ses institutions, est merveilleusement ordonné, dès l'origine, vers ce grand but; tout y sert, les vices aussi bien que les côtés admirables de sa constitution. Car la guerre extérieure est la condition de la paix intérieure; que le sénat cesse un moment de porter au dehors l'inquiète activité du peuple, l'incessante querelle de l'aristocratie et de la démocratie renaît; en sorte que Rome est condamnée à conquérir le monde, sous peine de mort. De plus, cette société, née pour le combat, qui tire de son génie, de ses mœurs, de son organisation une invincible force à laquelle rien ne résiste, a en même temps, dans sa constitution et dans sa politique,

je ne sais quoi de doux et de facile qui adopte tout, qui lui assimile tout.

Aussi Rome, c'est un monde qui se fait peu à peu avec je ne sais combien de mondes; l'Italie, la Grèce, Carthage, Alexandrie, les Gaules, l'Espagne; il se trouve que vingt siècles n'ont travaillé qu'à préparer les pierres avec lesquelles est bâti l'édifice de la grandeur romaine; et l'on n'admire pas moins l'art infini qui a cimenté tous ces éléments, que la force prodigieuse qui les a rapprochés. Cette gigantesque construction présente à l'œil une régularité parfaite, des proportions admirables.

Voilà ce qu'est Rome : une création qui ne résume pas seulement les créations des âges antérieurs, mais qui semble poser, dans l'ordre matériel, la limite des forces et du génie de l'homme. — J'ai dû essayer de vous faire mesurer de l'œil ce colosse.

Mais plus il est haut, moins vous comprenez comment l'Église pourrait l'atteindre ; du faite où elle tient dans ses mains tout l'ordre matériel du monde, comment Rome aurait-elle à s'inquiéter d'une société toute renfermée dans l'ordre spirituel?

C'est ce qu'il faut expliquer; c'est ce que vous verrez clairement si vous jetez un coup d'œil sur le principe intime du monde romain.

Ce n'est pas toute la terre seulement, mais tout le ciel qui a été enclavé dans l'unité matérielle que Rome a faite.

Nous avons eu occasion d'expliquer ailleurs comment, l'unité de Dieu ayant été brisée par l'idolâtrie, la religion perdit son caractère universel dans les anciens temps, et « chaque peuple, comme le dit Rousseau, ayant son culte propre, aussi bien que son

gouvernement, ne distingua point ses dieux de ses lois; » comment l'élément naturel et l'élément surnaturel furent ainsi confondus dans les sociétés païennes.

Cette conséquence de l'idolâtrie ne nous apparaît nulle part aussi extrême que dans le monde romain. Creusez la constitution de Rome, et vous trouverez à sa base le principe divin et le principe humain complétement identifiés. La cité ne s'appuie pas seulement sur le sanctuaire, mais elle est le sanctuaire même. La racine de tous les droits est dans le champ sacré mesuré à l'origine par les augures, d'après une géométrie dont le type est dans le ciel; en sorte que Rome, c'est comme un ciel terrestre qui doit ramener à son unité tous les hommes et tous les dieux.

« C'est à Rome, dit Schlegel, que la plus grande des aberrations païennes, l'idolâtrie politique, se présente sous sa forme la plus terrible; elle est le caractère fondamental de sa constitution, le principe qui a dominé depuis le commencement jusqu'à l'époque la plus avancée de son histoire[1]. »

Rome n'a point, à proprement parler, un culte dont l'objet soit distinct d'elle-même. Jupiter du Capitole n'a rien de commun avec le Dieu suprême de la tradition, ni même avec aucun des trois cents Jupiter de la mythologie, dont Varron faisait le recensement. Le Jupiter du Capitole, c'est Rome s'adorant elle-même dans la force invincible qu'elle tient des destins, et qui doit lui soumettre le monde. Rome et Jupiter, c'est tout un.

Or, l'essence de la vie de Jupiter et de Rome, c'est

[1] Philosophie de l'histoire, neuvième leçon.

la domination. De tout le reste, Rome ne s'en occupe pas, Jupiter n'en a aucun souci ; mais enchaîner à son sceptre tous les hommes et tous les dieux, mais faire du Capitole le centre de la terre et du ciel, c'est là son travail, tout son destin, tout son être.

Excudent alii spirantia mollius æra...
Tu regere imperio populos, romane, memento,
Hæ tibi erunt artes, pacis que imponere morem,
Parcere subjectis et debellare superbos [1].

« D'autres sauront faire respirer l'airain, animer le marbre... Toi, Romain, souviens-toi qu'étendre ton empire à tous les peuples, c'est là ton art ; imposer les conditions de la paix, faire grâce à ce qui plie, mettre à tes pieds tout ce qui se redresse devant toi. »

Virgile nous révèle ici le secret de la politique de Rome, la même envers les dieux et envers les peuples, confondue, du reste, dans le paganisme, et que Rome ne distingue pas ; politique à la fois inexorable et douce, qui brise tout ce qui essaye de résister, adopte tout ce qui se soumet. Rome ne fait pas seulement grâce aux dieux et aux peuples que la victoire incline devant sa fortune, mais elle les élève à elle. Toutes les religions, comme toutes les institutions sociales, sont acceptées comme les éléments de l'édifice qu'elle construit ; elle aspire à devenir, elle devient peu à peu le sanctuaire comme la capitale de l'univers ; c'est, à la fin, moins une cité idolâtre qu'une idole formée des débris du monde païen, et en qui l'idolâtrie s'est résumée comme tout le reste. Voyez ce temple qu'elle ouvre à tous les dieux vaincus; ne vous étonnez pas de la

[1] Énéide, liv. VI, vers 847, 851.

facilité avec laquelle tout est admis, et si Jupiter Olympien qui, par le scandale de ses mœurs, a égayé et démoralisé la Grèce ; si la jalouse Junon, l'impudique Vénus, Mercure voleur, si l'ivrogne Bacchus lui-même montent en chancelant les degrés du Panthéon. Rome n'a pas à demander à ces dieux s'ils représentent quelque chose de divin ou même d'honnête ; que la vie de la plupart d'entre eux soit celle de misérables que tout État policé bannirait de son sein, Rome leur tendra la main à une seule condition, c'est que, reconnaissant la suzeraineté de Jupiter du Capitole, ils se tiendront tous en repos sur leurs autels comme de fidèles vassaux, à l'ombre de sa puissance souveraine. Après que cette œuvre a été consommée, lorsque Rome sent que rien ne résiste plus, que sur la terre comme dans le ciel il n'y a plus de force que sa force, de vie que sa vie, elle ferme le temple de Janus, et jette au monde, par la bouche d'Auguste, comme une insulte cruelle ou un insolent défi, ce mot de *paix*, que les anges faisaient entendre en même temps sur l'étable de Bethléem, comme une promesse céleste, paix que Galgacus avait, du reste, comprise et parfaitement définie ; la mort de tout ce qui n'était pas Rome, et sa puissance matérielle ; la paix du tombeau que son glaive avait creusé, et où elle avait enseveli à la fin toutes les nationalités et toutes les religions, tous les peuples et tous les dieux : *solitudinem ubi faciunt, pacem appellant* [1].

Or, dans ce grand silence que Rome a fait sur la terre et dans le ciel, voici qu'elle entend une voix. Du fond de la Judée, un Dieu né dans une crèche, mort sur une croix, est annoncé par quelques hommes obscurs. Il ne demande que ce que l'hospitalité ne refusa

[1] Tacite, Agricola, xxx.

jamais aux étrangers, un peu de pain, quelques gouttes d'eau et de vin, pour célébrer l'auguste mystère, et, si on lui refuse une place sur la terre et au soleil, la permission de parler, dans les catacombes, d'un royaume qui n'est pas de ce monde.

Ces prétentions vous paraissent bien modestes !

Jupiter et Rome les trouvent intolérables. Un royaume qui n'est pas de ce monde ! Il y a donc une souveraineté autre que celle que Jupiter et Rome ont remise à César : un monde qui n'est point dans ses mains !

Et ce crucifié qui veut se faire adorer comme Dieu, adore-t-il lui-même Jupiter du Capitole ? ne demande-t-il qu'une place au Panthéon ?

Non, il prétend que le Panthéon et le Capitole même tombent devant sa croix.

De bonne foi, Jupiter et Rome ont raison. Il faut le reconnaître, l'Église ne peut s'établir sans que Rome périsse.

Car, enfin, l'Église, qu'est-ce ?

L'Église, c'est Dieu qui vient reprendre sa souveraineté que l'homme a usurpée.

L'Église, c'est la distinction des deux ordres confondus dans le monde païen.

L'Église, c'est une parole aussi miraculeuse que celle qui sépara à l'origine la lumière des ténèbres, rangea les éléments tumultueux et tira du chaos l'ordre admirable de l'univers ; une parole partie de la même bouche et d'où va naître aussi un nouveau monde : « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu [1]. »

Donc, il y a deux côtés dans l'existence de l'homme, l'un par lequel il tient à la société de la terre, l'autre par lequel il vit dans une plus haute société.

[1] Matth., XXII, 21.

A César, le corps qui est matière et sur lequel le pouvoir matériel peut exercer son action ; à Dieu, l'âme qui est esprit et que la force ne peut ni saisir, ni dominer.

A César, l'ordre extérieur de ce monde visible, tout ce que le temps voit naître et qu'il emporte dans la mort ; à Dieu, l'ordre surnaturel du monde invisible, tout ce qui a son principe et son terme dans l'éternité.

A César, le tribut de cet or corruptible sur lequel est empreinte l'effigie de César ; à Dieu la foi, l'espérance, l'amour, incorruptible tribut de l'intelligence, faite à l'image de Dieu.

Ne voyez-vous pas que cette parole de Jésus-Christ pénètre, comme un glaive, à la racine même du monde païen, et brise le lien sacrilége de la monstrueuse unité dont le Capitole était le centre?

Ainsi, entre Rome et l'Église, la guerre est inévitable. L'Évangile, c'est une révolution qui sape la base du monde ; et voilà pourquoi, dès le premier moment où il a entendu la prédication des apôtres, le monde a tressailli. L'Église est à peine descendue du Calvaire, et la terre s'ébranle pour ainsi dire sous ses pas. Peuples et magistrats, prêtres et philosophes, par des causes diverses qui ont été expliquées, tout s'émeut. Ce mouvement qui remue la société jusque dans ses profondeurs, les Césars l'observent d'un œil inquiet. On dirait qu'ils ont senti chanceler le trône sur lequel ils sont assis. Je ne sais quel rapide instinct leur a révélé ce que Pilate n'avait pas compris, que le royaume spirituel du Sauveur du monde ne peut s'établir sans que leur empire matériel ne s'écroule. Effrayés des conquêtes de cette royauté qui n'a pour sceptre qu'une croix, comme des progrès d'une puissance qui menace

la base même du Capitole, ils jurent, par la fortune de Rome et sur l'autel de Jupiter, qu'ils étoufferont l'Église dans son berceau, et qu'ils éteindront dans le sang de ses disciples jusqu'au nom même de Jésus-Christ.

Considérez ce combat, le plus étonnant qui ait jamais occupé les regards de l'univers. Rome et l'Église, la société de la terre et la société du ciel sont en présence; l'une appuyée sur le glaive qui tue, l'autre sur la croix qui apprend à mourir. D'un côté la menace, de l'autre la persuasion. D'un côté la violence et l'appareil du supplice, de l'autre la résignation et la patience. Le signal des persécutions a été donné : les bourreaux frappent et ils ne se lassent pas; les chrétiens meurent et ils se multiplient. Ce prodige d'une société qui puise la vie dans la mort, qui grandit sous le glaive, pendant trois siècles, n'ouvre pas les yeux des Césars, il ne fait qu'irriter leur orgueil. Un dernier empereur, convaincu que si le christianisme n'a pas été anéanti par ses prédécesseurs, c'est qu'ils n'ont pas tué assez de chrétiens, entreprend d'exterminer jusqu'au dernier disciple de Jésus-Christ. Rome et les provinces sont inondées, pendant dix ans, par le sang des fidèles. Dioclétien se croit vainqueur enfin; il frappe des médailles, il élève une colonne sur laquelle il grave cette inscription, destinée à immortaliser son triomphe : *Diocletianus Augustus, superstitione Christi et nomine christiano ubique terrarum deletis*[1]. « Dioclétien Auguste, après avoir aboli la superstition du Christ et

[1] Baronius, à l'an 304, rapporte deux inscriptions de Dioclétien; dans la première, on trouve ces mots : *Superstitione Christi ubique deleta;* dans la seconde : *Et nomine christianorum deleto.* L'auteur a fondu les deux en une. (*Note de l'Éditeur.*)

le nom chrétien sur toute la terre. » La colonne de Dioclétien est à peine debout, et le paganisme achève de s'écrouler ; et la croix, s'élevant sur ses débris, nous apparaît radieuse sur le trône et sur le front des empereurs.

La naissance, le développement de l'empire romain, c'est, on l'a dit souvent et avec raison, l'œuvre la plus merveilleuse, le miracle humain des anciens temps. C'est là un spectacle ravissant surtout pour l'œil d'un chrétien. Pourquoi le mouvement prodigieux qui avait emporté le monde depuis son origine est-il enrayé par l'épée du légionnaire ? Pourquoi tous les peuples, absorbés tour à tour par Rome, n'ont-ils fait que préparer les pierres dont elle bâtit l'édifice de sa puissance ? Pourquoi enfin l'unité de l'empire romain est-elle le terme, le dernier mot des révolutions de l'humanité ? La pensée de Dieu est visible. Si Dieu a voulu que le travail de l'humanité, pendant vingt siècles, aboutît à cet enfantement de Rome, qui a résumé toute sa vie, qui en fut la suprême manifestation, c'était pour poser Rome en face de l'Église naissante ; c'était pour que le christianisme au berceau réalisât ce que la fable racontait d'Hercule, que, saisissant dans Rome le monde païen, après avoir lutté pendant trois siècles avec cet enfant de la terre à qui la terre prêtait toutes ses forces, il terrassât à la fin ce monstre avec une force qui évidemment ne pouvait venir que du ciel.

Aussi rien n'égale l'impression que fait la vue de Rome sur l'âme du chrétien ; les deux mondes sont là toujours en présence.

Rome ancienne, gisante, couchée dans le silence et dans la majesté de ses ruines. L'imagination refait avec ces débris l'édifice de sa grandeur. On voit sa

puissance s'étendre, monter de siècle en siècle, et lorsque, à bout de son travail, elle pose dans le Capitole la base de la terre et du ciel, il se trouve qu'elle n'a fait que construire le piédestal d'une plus haute puissance. Rome chrétienne remplace Rome païenne; les aigles s'abaissent devant la croix; la troupe pure des vierges, la légion invincible des martyrs chasse du Panthéon les dieux impurs du paganisme; l'héritier d'un pauvre pêcheur de Galilée s'asseoit sur le trône des Césars.

Ces deux puissances sont devant vous; l'une si forte en apparence, l'autre si faible. Qu'a duré la première? La seconde dure depuis dix-huit cents ans.

Les assises du trône des Césars étaient si profondes dans la terre, qu'il semblait ne pouvoir tomber qu'avec l'univers; il n'a fallu qu'un vent de tempête venu du Nord pour le briser et pour couvrir le monde de ses débris.

L'Église est aujourd'hui ce qu'elle fut à l'origine, humainement tout ce qu'il y a de plus faible au monde; un vieillard entouré de quelques vieillards; on dirait que pour renverser cette puissance il ne faudrait qu'un souffle : Attila baissa son épée devant elle; Bonaparte y brisa la sienne [1].

Rome ancienne se trompa dans son orgueil lorsqu'elle crut que ses aigles tenaient l'univers dans leurs serres. A l'Orient, plus loin que ces Parthes et ces Garamantes, qu'elle avait enchaînés les derniers au char de ses triomphateurs, et qu'elle supposait placés aux confins du monde, il y avait tout un monde dont elle soupçonnait à peine l'existence. Au Nord, par delà

[1] On peut ajouter : et la révolution voit échouer contre elle ses efforts impuissants. (*Note de l'Éditeur.*)

le Rhin et le Danube, contre lesquels elle avait appuyé les frontières de son empire, dans ces régions inexplorées, ces solitudes inconnues dont elle croyait n'avoir rien à craindre, les hordes barbares destinées à venger le monde avaient déjà pris position, comme dans un campement immense; et si Rome n'avait pas été étourdie par le bruit de ses fêtes dissolues et de ses joies impures, elle aurait entendu des bruits effrayants lui arriver du désert ébranlé par la marche lointaine de l'armée des nations, qui s'avançait impatiente sous la main de la justice de Dieu.

Le cercle de Rome chrétienne avait dépassé, dès le second siècle, le cercle de Rome antique. Aujourd'hui l'univers, exploré dans ses régions les plus lointaines, est tout sous les yeux du Vicaire de Jésus-Christ, et pas de terre civilisée, pas de désert où il ne voie quelques-uns de ses enfants rassemblés autour de la croix. Lorsque les Césars, du haut du Capitole, laissaient tomber sur le monde une parole souveraine, ce n'était, après tout, qu'une portion de l'humanité dont la terreur faisait ployer les genoux. Aujourd'hui, c'est dans tout l'univers que les âmes s'inclinent devant le Vicaire de Jésus-Christ, lorsque, du haut de Saint-Pierre, il jette à la ville et au monde la parole d'amour, la bénédiction que ses mains vont chercher dans le ciel.

Saint-Pierre! Ah! laissez-moi, puisque ce mot arrive sur mes lèvres, essayer de vous dire une des impressions de ma vie dont le souvenir est ineffaçable.

Nous longions l'Italie; à mesure que ses côtes fuyaient devant nos yeux, il me semblait voir se dresser devant nous toutes les images les plus imposantes de l'histoire, les souvenirs les plus illustres, tout ce

que Dieu et les hommes ont fait de plus grand dans ce monde. J'étais tout à ces visions du passé lorsque je fus comme réveillé par un cri : Rome! Je cherche des yeux; que voit-on? rien de Rome ancienne; — Rome chrétienne est montée plus haut; — ni la colonne de Trajan, ni le Colysée même, ni le Capitole; mais, entre la terre et le ciel, le dôme de Saint-Pierre renvoyant aux Apennins et à la mer la lumière de ce beau soleil d'Italie. Le dôme de Saint-Pierre! le Panthéon antique que le catholicisme prit un jour à terre, par les mains de Michel-Ange, qu'il posa dans les airs pour en faire la couronne du prince des apôtres et où il inscrivit cette promesse, ce défi jeté au temps par l'éternité : *non prævalebunt*. Là donc, sous cette coupole, les reliques de Pierre; là, Rome, sûre désormais de ses destins, trouvant dans la chaire et dans le tombeau d'un pêcheur de Galilée une garantie d'immortalité que ne lui donnèrent ni les trophées des Scipions ni le trône des Césars. Tous les vestiges de son ancienne existence auraient été emportés au souffle des temps et des révolutions; on dirait de Rome le mot de son poëte : Plus rien, les ruines elles-mêmes ont péri : *etiam periere ruinæ*, si les ruines de Rome n'étaient pas une portion de la gloire d'une religion qui ne peut pas périr. Rome chrétienne anime de sa vie le cadavre de Rome païenne; dans son triomphe sur la mort, elle se fait suivre, elle aussi, par son ennemi vaincu, elle l'emporte dans son immortalité. Qu'il dorme en paix dans sa poussière, le peuple-roi! il faut que les générations humaines foulent toutes, l'une après l'autre, cette poussière; qu'elles puissent évoquer le géant des temps anciens, contempler sa grande ombre assise sur les débris des

monuments élevés par sa main, voir dans ce qui reste de ses œuvres la mesure de ce que l'homme peut faire, pour comparer et pour conclure que Rome chrétienne n'a pu être faite que par les mains de Dieu.

La puissance de Dieu a été visible pour nous dans le triomphe de l'Église naissante contre le monde romain.

Déjà, sous un autre point de vue, cette lutte nous avait fourni une preuve éclatante de notre foi en nous montrant l'histoire miraculeuse qui lui sert de base, écrite dans le sang des martyrs.

C'est assez pour expliquer pourquoi la Providence a permis cette première épreuve, à laquelle fut soumise la société chrétienne.

Mais ne pouvons-nous pas découvrir encore d'autres raisons des persécutions?

L'Église, centre du monde, est dans la main de Dieu. La pensée que Dieu réalise dans son Église ne nous sera pleinement révélée que lorsqu'elle aura atteint le terme de ses manifestations; le lien qui relie les mobiles révolutions de la terre à l'ordre immobile de l'éternité ne nous sera montré que dans le ciel. Mais quoiqu'il ne nous soit pas donné d'embrasser, ici-bas, le plan divin dans sa merveilleuse unité, nous pouvons en entrevoir cependant quelque chose à la lumière de la foi. La main qui déroule à travers le temps les éternelles destinées de la société chrétienne n'est qu'à demi voilée; l'économie de la Providence se montre assez dans toute la suite des combats que nous avons à raconter, pour nous faire admirer comment Dieu ne permet rien contre l'Église qui ne tourne à sa gloire, comment il la développe par la persécution, comment enfin sa volonté souveraine, tirant le

bien du mal, se fait un instrument des erreurs de l'homme et de ses crimes, en sorte que c'est par la résistance même qu'ils rencontrent que s'exécutent ses immuables décrets.

Avant donc de détacher nos yeux du premier tableau par où s'ouvre ce magnifique spectacle, essayons, autant qu'il est en nous, de voir tout ce qu'il renferme de divin.

D'autant que la Providence n'a rien fait qui saisisse plus l'imagination de l'homme, qui étonne plus sa pensée, que les commencements de la société chrétienne.

C'est le moment le plus solennel de l'existence de l'humanité, le point d'intersection de ses destinées.

Après la décadence, la réparation ; au moment où elle touche à la mort, une nouvelle vie ; à la place d'un monde que la terre a fait et qu'elle ne peut plus porter, sous lequel on voit s'ouvrir de tous côtés, s'élargir d'heure en heure les abîmes qui vont l'engloutir, un monde qui descend du ciel.

Or, quel est le point de départ, quelle est, pendant trois cents ans, toute l'existence de ce monde nouveau?

La croix.

Enfanté dans le sépulcre, né dans le sang de Jésus-Christ, c'est dans le sang des disciples de Jésus-Christ que le monde chrétien puise son immortelle vie, se développe miraculeusement pendant trois siècles. Cherchez, durant cette longue période, cette Église, sacrée reine de l'univers par la main de l'Homme-Dieu, elle ne vous apparaît que dans les prétoires, sur les chevalets, sur les grils ardents, sous les ongles de

fer ; dans les amphithéâtres, livrée comme un froment divin aux bêtes qui la broient sous leurs dents, ou enivrant la terre du sang qui s'échappe à grands flots de son sein ouvert par l'épée des gladiateurs. C'est sur les ossements d'un peuple innombrable de martyrs que Dieu pose la base de la domination de Rome chrétienne. Je ne sais si, pour arriver à son terrestre empire, Rome païenne avait foulé autant de morts sous ses pieds, en huit cents ans de combats.

Or, si vous voulez comprendre ce conseil de la Providence et voir la raison de ces prodigieuses souffrances, il faut que vous consentiez un moment à monter dans les hauteurs de notre foi.

Si, sur le seuil du monde divin qui s'ouvre devant vous, vous n'apercevez rien que la croix, si la croix est le signe céleste qui trace à l'humanité la route de de ses nouvelles destinées, c'est que la croix est le lien qui renoue l'alliance de l'homme avec Dieu, le symbole qui résume tout le plan de la régénération. En quoi consiste, en effet, ce plan divin, tel qu'il nous est manifesté par la révélation ? Dans cette invention ineffable de l'amour infini, la reversibilité des mérites, le juste par essence substitué à l'univers coupable et payant sa rançon, l'Homme-Dieu enfantant l'humanité, par sa mort, à une nouvelle vie. Mais cette vie divine, surabondante, qui doit renouveler toute la création, la créature libre n'y participe qu'en participant volontairement au sacrifice infini qui en est la source. C'est la condition écrite par la main même de Dieu, dans le décret divin qui a sauvé le monde ; c'est la loi à laquelle a été soumise la vie de l'homme, la vie des peuples, la vie de l'humanité.

L'humanité rachetée sur le Calvaire ne pouvait donc recueillir le fruit de la rédemption qu'après avoir acquitté sa part du tribut exigé par la justice de Dieu. Les souffrances des martyrs soldent cette dette; elles accomplissent, pour nous servir du mot de l'apôtre, ce qui manque pour que le mérite des souffrances de l'Homme-Dieu soit appliqué au monde. Les martyrs, c'est donc le lien entre l'humanité et Jésus-Christ, d'autres Christs par qui la passion du Sauveur se prolonge, embrasse peu à peu l'univers et l'enveloppe dans le mystère d'amour consommé sur le Golgotha. Les échafauds dressés par la persécution, qui couvrent pour ainsi dire toute la terre connue, et sur lesquels se succèdent, se pressent tant de victimes de tout âge, de tout sexe, de toute condition, ce sont les autels où le sacrifice de la croix se continue, et où s'achève la réconciliation de la terre avec le ciel. Avant que les germes purs de l'Évangile pussent se développer et prendre racine sur le sol impur du monde païen, il était nécessaire que ce sol fût purifié. Or, pour laver les impiétés et les crimes de quatre mille ans, il ne fallait pas moins que tout ce sang qui baigne le monde, qui coule et se mêle pendant trois siècles au sang divin répandu sur le Calvaire. Lorsque Tertullien disait que « la semence des chrétiens, c'est le sang des martyrs, » il constatait par ces éloquentes paroles un fait dans lequel nous devons voir l'éclatante, la miraculeuse manifestation d'une loi sur laquelle repose toute la divine économie de l'ordre moral.

Ce n'est pas tout, et en envisageant sous un autre point de vue le plan divin de l'Église, nous pourrions vous montrer un autre côté par où le monde chrétien tient aux martyrs. Au fond du mystère de la régéné-

ration du monde, que voyez-vous? Le miracle de la double charité par laquelle Dieu descend jusqu'à l'homme et l'homme monte jusqu'à Dieu. Le Calvaire est le mot suprême de l'amour infini; les martyrs, c'est la réponse de l'humanité. Vie pour vie, sang pour sang. Dieu ne pouvait rien faire de plus que de mourir pour l'homme; l'homme ne pouvait rien faire de plus que de mourir pour Dieu. L'amour de la terre et l'amour du ciel, arrivés à leurs dernières limites, se rencontrent et nouent le nouveau lien de l'union de l'homme avec Dieu. La condition de cette union, la loi du salut est clairement manifestée, la mort. Or, le sang des martyrs est dans l'Église avec le sang de Jésus-Christ; il a crié de siècle en siècle, ne l'entendez-vous pas? il crie encore, il sollicite, il importune tout ce qu'il y a de divin en nous. Race héroïque, laisserez-vous s'éteindre en vous la gloire de vos aïeux! Fils de ces martyrs ne ferez-vous rien qui leur ressemble? ne saurez-vous aimer comme eux un Dieu qui vous a aimé le premier? mourir pour celui qui est mort pour vous? C'est dur, mais c'est le salut : ils ont ouvert une route escarpée, mais elle mène au ciel. Tous les instincts immortels s'éveillent; l'émulation du sacrifice et de l'amour s'allument. Nous ne valons pas mieux que nos pères; allons et mourons comme eux! Et puisque l'épée des persécuteurs n'est plus levée sur l'Église, puisqu'on ne meurt plus pour Jésus-Christ sur les échafauds, il faut trouver d'autres morts. Elles se présentent en foule; il y a dans la virginité, dans l'humilité, dans la charité, dans la pénitence; il y a dans la main de toutes les vertus chrétiennes, un glaive qui frappe l'homme dans les endroits les plus sensibles de sa vie. Il est facile de se dédommager du martyre; on le trouve sous mille formes. Le

trappiste meurt au monde et il s'enterre vivant dans le silence de son cloître; le missionnaire meurt à son pays et franchit les mers; la fille de la charité meurt à l'amour d'un père, d'une mère et elle ensevelit dans un hospice sa jeunesse et toutes les espérances de son avenir; tous, tant que nous sommes, dans cette lutte intérieure entre le ciel et l'enfer, qui se disputent notre éternité, nous ne donnons la victoire au ciel qu'en mourant chaque jour à une portion de nous-mêmes. Toutes ces morts, dont les unes éclatent aux yeux du monde et l'étonnent, dont les autres, obscures, ne sont connues que de Dieu seul, c'est la vie surnaturelle de l'Église, c'est un miracle immortel dont le type le plus parfait, dont par là même le principe le plus actif est dans la mort des martyrs. La divine vertu de leur sang n'a donc pas été épuisée par tout ce qu'elle a produit dans les trois premiers siècles; leur héroïsme toujours fécond enfante l'héroïsme, les sacrifices naissent de leurs sacrifices, et ainsi l'existence divine de l'Église se retrempe sans cesse à sa source, le monde chrétien n'est pas né seulement, il vit par les martyrs.

Ce n'est pas tout encore. Descendez du point de vue surnaturel où nous sommes placés, qui est le seul, cependant, d'où l'on entrevoit toute la pensée, tout le nœud divin du drame étonnant que nous étudions; écartez la foi. ne voyez l'Église aux prises avec le peuple romain et les martyrs, qu'en philosophe et avec votre raison, il vous sera impossible de ne pas reconnaître que la cause de l'Église était la cause de l'humanité, que l'humanité a vaincu avec l'Église, que ce n'est pas seulement l'existence surnaturelle de l'homme, que c'est tout ce qui donne un prix à sa terrestre exis-

tence, que c'est la liberté du monde qui est sortie du sang des martyrs.

Qu'était-ce que Rome païenne? Vous l'avez vu; l'extrême réalisation du principe de servitude déposé dans le monde ancien par l'idolâtrie. Triste spectacle! l'univers entier tremble devant Rome, Rome devant un empereur; point d'autre lien de la société que la force; l'épée des légionnaires est devenue le sceptre du monde. Aucun côté par où l'homme échappe au pouvoir de l'homme; tout dans la main de César, les choses divines comme les choses humaines, l'esprit comme le corps.

C'est le joug de fer que l'Église entreprend de briser. Le cri de sa foi qui vient troubler le silence de cette longue servitude ne part pas du ciel, dites-vous? Il part tout au moins de la conscience! C'est donc la conscience et la force, c'est le droit et le fait qui luttent devant nos yeux, et tout ce qui peut rendre cette épreuve décisive est réuni. La force est représentée par la puissance matérielle la plus grande qui, depuis l'origine des siècles, eût écrasé l'humanité de son poids; la force, c'est le monde romain, qui a vaincu, absorbé en lui tout le monde. La conscience est représentée par la société humainement la plus faible qui fût jamais; la conscience, c'est l'Église de Jésus-Christ, née sur une croix, et dont l'existence ne se révèle encore, pour ainsi dire, que par la mort. Bûchers, échafauds, le fer, le feu, la dent des bêtes, tout ce à quoi la force peut recourir pour dompter la conscience, le monde romain l'essaye contre l'Église. L'Église laisse faire; elle ne résiste à rien; elle ne sait que souffrir et mourir, — et elle triomphe.

Après ce duel de trois siècles, si solennel, que le fait

vaincu avoue la supériorité du droit, que le monde n'oublie jamais qu'il y a quelque chose de plus fort que la force, la conscience; que le pouvoir matériel connaisse sa limite; qu'il sache que l'homme lui échappe par le côté le plus haut de son existence. Des liens de fer n'enchaînent pas la conscience; l'esprit n'est point blessé par le glaive qui tue le corps; la vérité ne meurt point sur les échafauds; on ne la trouve point mêlée à la cendre des bûchers; la vérité n'apparaît, au contraire, jamais plus souveraine que lorsqu'elle se dégage, immortelle, du milieu des ombres de la mort, lorsqu'on la voit rayonnante, pour ainsi dire, des cicatrices des témoins immolés pour elle.

Voilà ce que les martyrs ont appris du monde. Ce n'est pas seulement les titres de notre foi, de notre salut, ce sont les titres de la liberté humaine, c'est la charte divine de l'affranchissement du monde, qui a été scellée avec leur sang. Aussi, après que, comme chrétiens, nous nous sommes agenouillés devant leurs images, que l'Église a placées sur ses autels, nous ne sommes pas quittes envers eux; comme hommes, nous devons leur faire dans l'histoire une place à part, au-dessus de tous les hommes dont la cause fut sa cause, dont la gloire est la gloire de l'humanité.

Mais achevons de lire ce que la Providence a écrit dans cette première et merveilleuse page de l'histoire du monde chrétien.

Elle y a écrit le principe immortel de la constitution de ce monde. La limite des deux puissances qui tiennent dans leurs mains, l'une la terre, le temps, l'autre le ciel; l'éternité est posée par la parole de Jésus-Christ et scellée par le sang des martyrs.

Et ceci nous conduit naturellement à étudier la se-

conde espèce de rapports que nous avons aperçus dans l'histoire entre l'Église et le monde temporel.

2° Union de l'Église avec le monde temporel.

Il y a deux côtés de l'existence humaine, l'un tourné vers la terre, vers le temps : l'autre vers le ciel, vers l'éternité.

Et de là deux sociétés correspondant aux deux termes de nos destinées ; sociétés distinctes, mais nécessairement unies dans le plan divin de ce monde. Elles viennent, l'une et l'autre, de Dieu ; la guerre ne saurait être leur état naturel.

Vous avez vu comment l'élément temporel avait entièrement absorbé l'élément spirituel dans le monde ancien. Nous avons expliqué les causes, nous avons montré les conséquences de ce désordre.

Le principe en est détruit par l'Évangile. La parole de Jésus-Christ : *Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu*, brise le lien de la sacrilége unité à laquelle avait abouti le travail des siècles païens. La distinction est manifestée par la résistance, elle est réalisée par le triomphe de l'Église. L'esprit a échappé aux liens de la matière, le ciel s'est dégagé de la terre, chaque élément est à sa place ; l'ordre sort du chaos.

Il nous faut considérer cet ordre nouveau du monde, tel qu'il est constitué par Jésus-Christ.

Au-dessus de l'ordre matériel, dans une région plus haute que toutes les sociétés que forment les intérêts de la terre, dont les hommes nouent et dénouent le

lien dans le temps, un ordre spirituel, une société dont la raison est dans le ciel, dont le lien est noué par les mains mêmes de Dieu, dans l'éternité : l'Église.

L'Église, c'est Jésus-Christ représenté dans le monde jusqu'à la fin des temps, car le principe de l'existence de l'Église, le titre de son autorité, c'est la parole de Jésus-Christ : « Comme mon père m'a envoyé, je vous envoie. Allez enseigner toutes les nations ; et voilà, je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles. »

Voilà l'Église : société souveraine à qui Dieu a remis le sceptre des intelligences, mais aucune force pour se faire obéir. Reine immortelle, elle traverse le temps, portant l'ordre surnaturel de ce monde, le ciel dans ses mains; mais elle ne possède rien en propre sur la terre, rien, pas même la poussière qui s'attache à ses pieds.

Au-dessous, ou, si vous l'aimez mieux, à côté de l'Église, la société temporelle ramenée dans son lit par un miracle de la puissance infinie, comme, au moment de la création, l'Océan. Souveraine elle aussi dans sa sphère, l'ordre de la vie présente, le monde des corps, la terre, tout lui appartient, tout, excepté Dieu et l'esprit de l'homme fait à l'image de Dieu.

Ainsi, deux puissances souveraines entre lesquelles le monde est partagé, dont le double domaine embrasse toutes les destinées, toute l'existence de l'humanité. Ces domaines sont radicalement distincts, nous venons de le voir. Mais, pour reconnaître si, sans une action miraculeuse de la Providence, ces deux puissances peuvent se rapprocher sans se confondre ; s'il est possible, humainement, qu'elles marchent sur la route du temps, côte à côte, distinctes quoique

unies, il nous faut voir de plus près les rapports nécessaires qui dérivent de leur nature même, les points par où elles se touchent.

Ces points de contact sont infinis; et cela parce que, malgré le dualisme que nous apercevons dans l'homme et dans le monde, la loi divine de l'existence de l'homme et du monde, c'est l'unité.

Voyez l'établissement extérieur de l'Église : il est tout sous la main du pouvoir temporel. L'Église est esprit; mais elle ne peut agir dans le monde qu'en prenant un corps, et par ce corps le prince la saisit; le sol sur lequel s'appuient nécessairement dans le temps les pieds de cette reine de l'éternité, le pain qui la nourrit, l'air qu'elle respire, les pierres qui servent à la construction de ses temples, et avec lesquelles ses mains bâtissent le ciel sur la terre, l'autel sur lequel Dieu descend tous les jours à sa voix, toute l'existence extérieure, sensible de l'Église, tombe dans le domaine de la loi temporelle. Jésus-Christ ne peut pas se manifester au monde, sans rencontrer devant lui le pouvoir de César.

Et d'un autre côté, quel est pour les peuples chrétiens le principe supérieur, intime de l'existence de la société temporelle? La loi divine promulguée par Jésus-Christ, expliquée par l'Église. Là le titre primitif du pouvoir, la raison de l'obéissance, la règle souveraine des devoirs sociaux, comme de tous les autres devoirs. L'Église tient donc dans ses mains le nœud divin de la société temporelle. De même que par son corps elle relève de l'État, l'État relève d'elle par le principe qui anime son existence.

Que l'Église reprenne tout ce que le monde temporel a reçu d'elle, et voilà que le droit, la justice, la li-

berté, l'égalité, et enfin toutes les notions divines dont vivent les sociétés chrétiennes, s'éteignent : plus rien que le droit brutal des anciens temps, la force ; l'âme du monde chrétien s'est évanouie, il ne reste qu'un cadavre.

Que le monde temporel retire à l'Église tout ce qui est de son domaine, l'Église se trouve privée de toutes les conditions temporelles auxquelles Dieu a soumis son immortelle existence. Son corps se dissout, elle ne peut plus remplir sa mission; elle est forcée d'abandonner la terre, qui fuit sous ses pieds, et de remonter au ciel.

Si nous pouvions, comme nous le ferons dans une autre partie de notre cours, vous montrer, en nous élevant de la formation de la famille jusqu'au sommet de la société publique, les rapports nécessaires, intimes, qui existent entre l'ordre temporel et l'ordre spirituel, vous verriez deux hiérarchies qui, à tous leurs degrés, se touchent, s'unissent nécessairement, et qui ne doivent jamais se confondre; un double mécanisme aux rouages infinis, engrenés les uns dans les autres par les mains de Dieu, et qui doivent tous conserver leur jeu distinct.

Voilà le monde : il roule emporté par la roue des révolutions qui tourne sous la main du temps. Est-ce que ce mouvement rapide, effrayant, que l'œil a peine à suivre, s'accomplira sans choc, sans collision? est-ce que des éléments de leur nature si opposés, ne doivent pas se heurter? est-ce que le plus fort ne brisera pas nécessairement le plus faible?

Avant de la demander à l'histoire, cherchons la réponse à cette question dans la nature même des choses.

L'harmonie du monde social était un problème bien autrement difficile à résoudre, si quelque chose pouvait être difficile à Dieu, que l'harmonie du monde matériel. Nous avons devant nous un miracle d'un ordre supérieur au miracle de la création.

Car, dans la création du monde, Dieu n'a façonné que la matière inerte, il n'a eu à combiner entre elles que des forces physiques.

Mais ici Dieu se trouve en face de la seule force qui se révolte contre sa puissance, et dont il souffre la résistance : la liberté de l'homme.

Au fond du monde social, de l'Église comme de l'État, que voyez-vous? l'homme qui se fait obéir par l'homme dans deux ordres distincts, dont la limite doit être respectée.

Or, descendez dans le cœur de l'homme, et vous verrez que de toutes les passions que l'orgueil enfante et nourrit dans les profondeurs de notre nature déchue, la plus indomptée, la plus sauvage, c'est l'amour de la domination. Si vous en doutez, jetez un regard sur l'histoire, cherchez de siècle en siècle les routes de l'ambition : qu'avez-vous sous les yeux? les crimes, le sang, les ruines. Quels sont les attentats devant lesquels elle recule? quels sont les obstacles qui l'arrêtent? les bornes posées par la religion ou par la nature qu'elle ne brise pas? Ne nous en étonnons pas. La souveraineté, c'est l'attribut essentiel de Dieu : à Dieu seul appartient primitivement le droit de commander à l'homme; rien, par conséquent, par où l'homme ressemble de plus près à Dieu, rien qui exalte plus son orgueil que l'exercice de la souveraineté.

Un empereur, un roi, ou une assemblée, peu importe; même, c'est ici peut-être que se trouvent

les plus grands périls de la liberté, parce que la tyrannie exercée par plusieurs ose davantage et est moins accessible à la honte et au remords! Enfin, sous une forme quelconque, l'homme imposant à l'homme sa domination; un peuple, un monde dans ses mains; il le fait à son image; dans la volonté de tous il reconnaît sa volonté, dans leur pensée sa pensée: l'État, c'est moi! Le passé, le présent et l'avenir (il se le persuade), toute l'existence d'une grande nation concentrée dans un homme! que se peut-il concevoir de plus enivrant pour l'orgueil humain? Il a été prouvé que la plupart des empereurs qui se passèrent le sceptre que Rome, fatiguée de la conquête du monde, avait mis dans leurs mains, devenaient fous en montant sur le trône: observation triste, mais qui a un côté consolant, puisque ce ne serait plus la conscience humaine, mais la raison seulement qui aurait à rougir de tout ce que renferme de monstrueux cette époque exceptionnelle de l'histoire du monde. Arrivés quelquefois des derniers rangs de l'armée à ce faîte de la puissance, où ils voyaient la terre sous leurs pieds, la tête leur tournait. Il est peu de natures assez fortes pour résister complétement à ce vertige du pouvoir; peu d'âmes qui soient au niveau de ces hautes positions; à force de représenter la souveraineté de Dieu en ce monde, comment ne pas se persuader qu'on est quelque chose de plus qu'un homme? Or, voilà que ces dieux de la terre rencontrent dans l'Église le Dieu du ciel. Cette puissance, qui du trône débordait sur le monde, et ne rencontrait aucun obstacle dans l'ordre temporel, la voilà contenue, brisée par la barrière immuable qu'elle rencontre dans l'ordre spirituel. Le pontife apparaît debout sur l'extrême frontière de ces

deux mondes ; il arrête le souverain, il pose devant lui la borne sacrée que ses pieds ne doivent pas même toucher ; c'est le cercle de Popilius, tracé non pas avec l'épée de Rome, mais avec un bâton pastoral. La souveraineté tout enivrée d'elle-même le respectera-t-elle? Et quel est ce partage ? Qu'est-ce qu'on lui refuse ? Qu'est-ce qu'on lui abandonne? Écoutez le cri de fureur d'un despote : « Vous prenez l'âme, vous ne nous laissez que le cadavre ! » C'est l'âme en effet que revendique l'Église, tout le côté spirituel, divin du monde. Mais le monde temporel doit-il s'abandonner, dans la plus haute portion de lui-même ? L'État ne doit-il avoir qu'une âme d'emprunt? N'a-t-il pas le droit de chercher en lui tous les principes de son existence ? N'est-ce pas une unité complète, vivante, qui doit se suffire à elle-même ? — Vous voyez que les raisons ne manqueront pas pour légitimer toutes les entreprises de la société temporelle contre l'Église.

D'un autre côté, ne le dissimulons pas, l'exercice de la puissance spirituelle renferme nécessairement les mêmes tentations d'ambition et d'orgueil.

Représenter Dieu directement, parler en son nom, voir à ses pieds non plus les corps, mais les âmes, être le lien entre la terre et le ciel, c'est plus que ne peut porter la faiblesse de l'homme. L'Église sera donc aussi exposée que l'État à sortir de ses bornes, si Dieu ne la contient, d'autant que les prétextes sont ici d'une nature à faire une illusion plus facile à la conscience : c'est la cause de Dieu que l'on défend ; c'est son règne qu'il s'agit d'étendre, le ciel qu'il faut agrandir aux dépens de la terre.

Or, de quel côté que viennent les empiétements, le terme extrême en est également fatal.

Si le pouvoir temporel usurpe l'autorité de l'Église, cette autorité perd son caractère et se brise dans ses mains ; il n'y a plus de société spirituelle...

Si l'Église absorbe en elle la société temporelle, elle individualise son existence, dont le caractère essentiel est l'universalité ; elle engage son immortalité à des formes nécessairement périssables ; elle sera emportée au souffle des révolutions qui se jouent de tout ce qui est humain [1] !

Donc, la séparation des deux pouvoirs est la condition de la vie du monde chrétien.

Laissés à eux-mêmes, à leur mouvement naturel, ces deux pouvoirs tendent à se confondre, à s'absorber l'un l'autre; nous l'avons reconnu.

Donc, l'existence du monde chrétien est un miracle.

Cette conclusion sera plus évidente encore lorsque nous aurons interrogé l'histoire.

Les nouveaux rapports entre l'Église et la société temporelle sont inaugurés par la conversion de Constantin. César reconnaît Jésus-Christ. Tout l'ordre temporel, converti dans César, s'incline devant l'ordre divin représenté par l'Église. La constitution intime de l'empire romain résiste à la révolution dont le principe a été posé par la conversion des empereurs. Il me semble voir l'Église, lorsque, des catacombes, des échafauds, elle monte sur le trône, comme une reine dont le titre divin est écrit dans les cicatrices mêmes qui rayonnent sur son front ; elle étend la main sur le tombeau que l'épée des légionnaires avait creusé pendant huit siècles, et où Rome avait fini par ensevelir

[1] Il n'est pas nécessaire d'avertir que l'auteur raisonne ici dans une hypothèse impossible à raison des promesses d'assistance faites à l'Église. (*Note de l'Éditeur.*)

l'humanité. Elle dit à ce mort de quatre mille ans comme Jésus-Christ à un mort de quatre jours : Lève-toi et marche, et le cadavre a tressailli. Voyez-le qui se dresse, soulevé à demi. Il a évidemment entendu la voix du ciel ; mais on dirait qu'étonné, troublé, il n'ose pas revivre. Les souvenirs des siècles païens sont encore autour de l'humanité comme une poussière de mort qu'elle a peine à secouer et qui l'empêchent de voir la nouvelle existence dont le principe divin a été déposé en elle ; serrée encore par les formes de l'esclavage antique comme par des bandelettes funèbres, elle a peine à marcher dans les routes merveilleuses que le christianisme a ouvertes devant elle. Regardez le monde romain, et vous verrez un corps qui repousse la vie divine de l'Évangile. L'Évangile, c'est la liberté ; le monde romain, c'est la servitude. A la base, l'homme devenu la propriété de l'homme. les cinq sixièmes de l'humanité relégués dans la condition de la brute ; au premier degré de la société, dans la famille, l'oppression de la femme et de l'enfant ; au sommet de l'ordre social, le pouvoir d'un homme qui tient dans ses mains toute l'existence de l'humanité. « César ne peut pas être chrétien, » disait Tertullien. César est chrétien, mais on n'en voit que mieux combien le mot de Tertullien était profondément vrai, car César ne sait pas être chrétien. Constantin le fut un jour, au concile de Nicée, lorsqu'il comprit que la souveraine puissance, qui mettait toute la terre à ses pieds, ne lui donnait que le droit d'entendre, le premier, le ciel, parlant par la voix du pontife, et de donner l'exemple de l'obéissance ; mais l'évêque du dehors se fatigue bientôt sur le seuil du temple. Constantin lui-même pénètre dans le sanc-

tuaire; il intervient avec sa puissance dans les questions que Dieu a réservées à la puissance spirituelle. L'Église doit résister à la tentation, de toutes la plus délicate, la tentation de la reconnaissance; elle se voit forcée de défendre sa liberté contre son libérateur, de s'opposer au premier empereur par qui elle a été protégée.

Après Constantin, l'histoire du Bas-Empire ne nous présente que des entreprises perpétuelles du pouvoir temporel contre le domaine spirituel de l'Eglise. Les empereurs sont encouragés dans toutes leurs sacriléges prétentions par les légistes, qui exhument de la poussière des siècles païens toutes les traditions du droit romain; — la jurisprudence est, suivant eux : *Notitia rerum divinarum et humanarum*, — qui s'efforcent de rendre à César tout ce dont le triomphe de l'Église l'a dépossédé. L'évêque du dehors, sous prétexte de juger la forme extérieure de la religion attire peu à peu à lui la religion tout entière; car, ainsi qu'il a été dit, rien de si spirituel qui, pour se manifester, ne revête une forme sensible. Nous n'avons pas dans ce moment à suivre toutes les conséquences inévitables de cette guerre, à vous montrer l'Église grecque s'appauvrissant de plus en plus, sous la main du pouvoir temporel, les derniers restes de vie chrétienne s'éteignant enfin dans le schisme, et l'Orient préparé ainsi à la double servitude sous laquelle le cimeterre de l'islamisme le tient courbé depuis tant de siècles.

Revenons, le monde romain né idolâtre, identifié pour ainsi dire avec le paganisme pouvait être modifié, il ne pouvait pas être converti en tant que société. Ce despotisme, qui est tout le bien de ce monde, cette chaîne de fer qui de l'esclave remontait à César et

reliait tout à son trône, l'Église en élargit les anneaux; elle les allégea, mais elle ne les brisa pas. Elle ne put qu'accomplir une double mission : retarder la décadence de l'ordre social; sauver de la ruine les éléments qui, transformés par elle et animés de son souffle, devaient servir à construire une nouvelle société.

Rome païenne était condamnée. Pour que le nouveau monde social qui devait naître de l'Évangile pût prendre racine, il fallait que ce monde vieux et impur fût emporté. Il le fut par la plus formidable tempête qui ait jamais passé sur la terre.

Rien, dans l'histoire du monde, qui saisisse, qui épouvante l'imagination comme l'exécution de l'arrêt porté par la justice de Dieu contre le monde romain. Mais, aussi, rien que la raison et la conscience, éclairées par la foi, expliquent plus facilement.

L'œil de Dieu est ouvert sur le monde : rien ne lui échappe dans la vie des peuples comme dans la vie des hommes. Seulement, nous savons que sa justice ne s'exerce pas de la même manière sur les hommes et sur les peuples. Dieu peut laisser impunis dans le temps les crimes de l'homme; il attend cet être d'un jour aux portes de l'éternité. Mais il n'y a pas d'éternité pour les peuples, ni une seconde vie pour eux au delà du tombeau. C'est sur la terre, c'est dans le temps que leurs crimes sont nécessairement punis et leurs vertus récompensées. C'est dans l'histoire que nous devons trouver le jugement dernier des peuples, les phases d'expiation qu'ils sont condamnés à traverser ou leur réprobation définitive. Ces vérités, écrites par la main de Dieu même dans nos livres saints, il importe de les rappeler souvent et de les proclamer très-haut, surtout dans certains moments

solennels, décisifs pour l'avenir des nations, où les sociétés de la terre, ne craignant pas de traduire à leur barre la société du ciel, sont exposées à porter contre elle des arrêts que Dieu ne casse pas seulement, mais qui provoquent sa juste colère et font éclater les tonnerres de sa justice.

Prédestinée de Dieu à devenir le centre de l'humanité, pour préparer l'unité de l'Église, Rome se distingua longtemps par toutes les admirables qualités qui la montrèrent digne de cette grande mission ; par la patience particulièrement et par l'esprit de conseil. loués en elle par l'Esprit-Saint : *consilio et patientiâ.* Pour payer ces vertus humaines des anciens Romains, « Dieu, dit Bossuet, leur jeta l'empire de l'univers. » — « Vains, avait dit saint Augustin, ils reçurent cette récompense vaine. » *Receperunt mercedem suam, vani, vanam.*

Mais l'abus qu'ils firent de la puissance que Dieu avait laissé tomber dans leurs mains, dépassa tout ce que l'on pouvait attendre de la perversité humaine. Lorque la miséricorde divine, fatiguée par l'invincible résistance que l'empire romain opposait à sa régénération, dut l'abandonner à la justice, il me semble voir Dieu, s'asseyant sur son trône éternel ; il regarde, il écoute. Le peuple-roi, pendant que son procès s'instruit dans le ciel, se rue, se plonge tous les jours plus avant dans les brutales débauches, dans les abîmes de luxure, où il se repose des huit cents ans de combats qui ont soumis toute la terre à sa domination. Et cependant, de toutes les profondeurs du temps et de l'espace partent des témoignages que Dieu recueille. Ce sont tous les droits de l'humanité foulés aux pieds ; ce sont toutes les vertus outragées ; c'est tout ce qu'il

y a de pur, tout ce qu'il y a de saint, tout ce qui a le droit d'être entendu de Dieu; c'est surtout le sang de huit millions de martyrs, par qui fut imploré vainement un pardon que Rome a repoussé; c'est tout cet ensemble de voix accusatrices qui, s'élevant contre Rome, forme le cri de vengeance le plus formidable que la terre ait jamais fait monter vers le ciel.

Le supplice doit avoir une proportion avec l'iniquité.

Dieu avait préparé depuis longtemps les exécuteurs de sa justice. Il les contenait, impatients, sous sa main. Il leur donne le signal, et les voilà qui se précipitent. Toutes les portes de l'empire romain tombent devant eux.

Ces hommes, qui sont-ils? Quel ciel a vu se former, sur quelle terre s'étaient amoncelées toutes ces nuées de barbares qui arrivent des quatre vents?

Obscure question, que la science n'a pas encore résolue, et dont nous n'avons pas à nous préoccuper. Pour nous, les barbares sont nés dans les conseils de Dieu. Ce sont les hommes de sa justice et de sa miséricorde.

Les hommes de la justice divine. Et voilà pourquoi si divers, si opposés de mœurs, de caractère, de figure, de langage, ils ont tous un trait commun, l'instinct qui les pousse à détruire Rome. Genséric s'embarque. « Maître, à quels peuples veux-tu porter la guerre? — A ceux-là contre lesquels Dieu est irrité. » Et le vent, qui enfle la voile, souffle vers l'Italie. Alaric est arrêté par un ermite : « Laisse-moi : quelqu'un plus fort que moi me presse de saccager Rome. » Il assiége Rome trois fois. On lui représente qu'il lui faudra combattre une multitude réduite au désespoir : « L'herbe serrée se fauche mieux. »

Mais la justice divine est comme personnifiée dans

Attila. « L'étoile tombe, la terre tremble, je suis le fléau de Dieu ! » Sa marche sur la terre est comme la trace de la colère céleste. « L'herbe ne pousse plus, disent les peuples, là où le cheval d'Attila a posé les pieds. »

Les barbares ne sont pas moins visiblement les hommes de la miséricorde de Dieu. Ils ne viennent pas seulement détruire un monde : ils fourniront les éléments d'un monde nouveau. Ils ont eux-mêmes la conscience de cette seconde mission. Il n'en faut pas d'autre preuve que l'inexplicable respect que leur inspire tout ce que le sceau du christianisme a consacré. Attila est aux portes de Rome, Attila, qui, voyant les peuples fuir devant lui et le monde s'écrouler sous ses pas, se vante, dans l'orgueil de sa force sauvage, de ne rien craindre, sinon que le ciel tombe sur sa tête. Il rencontre le pape saint Léon : il s'arrête, et, dompté par une religieuse terreur, il tombe aux pieds d'un pontife désarmé. D'où vient que l'épée qui semble n'avoir été mise dans les mains des barbares que pour détruire, discerne avec une merveilleuse intelligence ce qui est condamné à mourir et ce qui doit survivre dans le monde qui leur a été livré, tellement que, lorsque tout est tombé, une seule chose reste debout, l'Église de Jésus-Christ.

Nous voudrions pouvoir nous arrêter ici devant le tableau qui s'offre à nous.

L'ancien monde détruit; les peuples barbares qui se promènent, qui passent et repassent sur ces vastes décombres; et, en face de ces peuples, rien que l'Église, cette société spirituelle, que le fer n'a pas atteint, et qui n'a pas été ébranlée par la chute de la société temporelle.

D'un côté, la force avec tous ses farouches instincts, dans toute sa sauvage indépendance ;

De l'autre, la justice, la mansuétude et l'amour.

D'un côté, des rois, des guerriers qui ne connaissent d'autre symbole que le glaive qui vient de trancher les destins éternels que Rome païenne se promettait ;

De l'autre, des pontifes, des prêtres qui tiennent dans leurs mains la croix, symbole mystérieux des impérissables destins d'une Rome nouvelle.

Et je ne sais quelle force secrète échappée de ce signe divin touche, fléchit peu à peu le cœur de ces sauvages conquérants. Ils s'arrêtent ; ils fixent leurs tentes sur les débris du monde civilisé. Ils demandent à être faits chrétiens, à laver dans les eaux du baptême le sang dont ils sont couverts. L'Église leur ouvre son sein, et alors commence le miraculeux enfantement du monde chrétien.

Trois moments sont à distinguer dans cette création.

Le monde moderne, c'est d'abord l'invasion, la conquête : la force brutale qui, après avoir démoli de fond en comble le monde romain, se joue, pendant plusieurs siècles, avec ses débris.

Puis le miracle de la conversion des barbares. L'égoïsme et l'orgueil de la force sauvage sont vaincus peu à peu par l'humilité chrétienne et par l'esprit de sacrifice. La férocité amollie courbe lentement sa tête sous le joug de douceur et d'amour qui lui est imposé au nom du ciel. Ainsi, sous l'action de l'Évangile, naissent et se développent les éléments d'une nouvelle société. Il me semble voir l'Église penchée sur ce jeune monde, comme autrefois Élisée sur l'enfant de

la veuve de Sarepta : elle appuie son cœur contre son cœur ; elle colle sa bouche contre sa bouche ; elle allume sa vie à sa vie ; elle lui transmet, avec son souffle, cette âme divine, que manifesteront tous les miracles qui remplissent l'histoire des temps modernes.

Enfin l'œuvre est accomplie lorsque Charlemagne, le plus grand homme qui ait porté le sceptre, réalisant toutes les conséquences du principe posé par la conversion des empereurs, noue, de ses puissantes mains, le lien qui unira, pendant une longue suite de siècles, le sacerdoce et l'empire, l'Église et l'État.

Depuis Charlemagne jusqu'au mouvement opposé imprimé au monde par la réforme de Luther, et que nous étudierons plus tard, les rapports entre l'Église et la société temporelle varient suivant les révolutions qui modifient les formes sociales ; mais le caractère général de cette époque, c'est que le nœud qui unit l'ordre spirituel et l'ordre temporel est partout très-étroit. C'est le résultat nécessaire du point de départ du monde moderne.

De là, doubles conséquences qui atteignent les deux ordres.

Les deux sociétés ne se touchent pas seulement, mais elles se pénètrent l'une et l'autre, elles se mêlent. Laissées à leur mouvement naturel, n'arriveront-elles pas à se confondre? peuvent-elles demeurer distinctes dans une union si intime, si Dieu n'intervient pas ?

Pour répondre à cette question, examinons de plus près.

D'abord le côté temporel du monde.

Sous les successeurs de Charlemagne, les bénéfices deviennent héréditaires. La féodalité sort comme con-

séquence de cette révolution; dans cette organisation sociale, l'homme appartient à la terre, le seigneur lui-même *sert* son fief, la base de la société est dans le sol. C'est le matérialisme social.

Nulle terre sans seigneur. Telle était la maxime fondamentale, d'où il résultait que l'Église devait nécessairement, par son corps, être enserrée dans le sein de la féodalité; pas un coin de terre où elle puisse vivre dans une autre condition que celle de serf ou de seigneur.

Au cœur de cette matérielle unité, au sommet de cette effrayante hiérarchie, que trouvons-nous? Dans qui s'est incarnée la puissance temporelle, en ces temps? Dans les fils des conquérants sauvages, dans les natures où fermentent encore tous les instincts de la force à peine assouplie par le sentiment du droit qui a pénétré avec l'Évangile; peut-on espérer de la modération? ne doit-on pas craindre tous les excès?

En effet, suivez dans l'histoire les développements du monde féodal, cherchez à saisir le type qu'il aspire à réaliser. Ce type vous est représenté par la pensée du Saint-Empire. Rien que dans ce titre, vous voyez la racine, le prétexte de toutes les usurpations, une société seculière qui se proclame sainte; mais écoutez les jurisconsultes et les théologiens de l'Empereur, les hommes chargés d'avoir de la science pour lui, et de réduire en théorie le despotisme qui, chez lui, n'est d'ordinaire qu'à l'état de sauvage instinct. L'Empereur a succédé à tous les droits des empereurs romains, à tous sans aucune exception; rien n'échappe à l'unité qu'il représente. « Il est la loi vivante, *lex animata*. Il est impertinent de supposer qu'il y ait des âmes qui ne lui soient pas soumises. » De même que

dans le ciel est une hiérarchie qui remonte des anges, par les archanges, les dominations, jusqu'à Dieu ; de même, sur la terre, une hiérarchie qui du serf s'élève par les barons, les comtes, les ducs, les rois, à l'Empereur. Voilà pourquoi, aux jours solennels, l'Empereur tient le globe dans ses mains, les autres souverains sont appelés par la chancellerie *rois provinciaux*, *reges provinciales*. Ainsi l'Empire, c'est l'ordre céleste se reflétant dans la vie civile, le ciel reproduit sur la terre.

Tout est enclavé dans cette unité, l'Église, comme tout le reste, par son corps. Toutes les dignités ecclésiastiques ont un côté temporel par où l'Empereur les saisit, même la dignité suprême des pontifes romains. A l'origine, et pour assurer l'harmonie du sacerdoce et de l'Empire, l'usage s'est établi de consulter l'Empereur sur le choix du chef de l'Église, et de ne considérer l'élection de l'Empereur comme définitive qu'après qu'il a reçu des mains de l'Église l'onction sainte. De cette libre concession, l'Empereur se fait un titre, en vertu duquel il prétend disposer de la couronne pontificale. A plus forte raison, croit-il que tous les autres rangs de la hiérarchie sont sous sa main souveraine. Les dignitaires que vous voyez assis sur les degrés de cette échelle féodale, contre laquelle s'appuient à la fois l'Église et l'Empire, ont tous une double existence : archevêques, évêques, abbés dans l'Église ; ducs, comtes, barons dans l'Empire ; ils sont liés par un double serment, enchaînés à deux ordres de devoirs fort divers : d'un côté, le soin des âmes, les intérêts surnaturels du monde spirituel ; de l'autre, tous les intérêts du monde temporel, jusqu'au service militaire. Dans quelle main sera le nœud

de ce dualisme? D'où viendra l'institution? Vous voyez ici le sens de cette question des *investitures* qui mit aux prises l'Empire et l'Église. Ce n'est pas d'un vain mot que l'on disputait, comme l'a dit Voltaire; jamais querelle n'eut un sens plus profond : c'est l'existence de la société chrétienne; c'est la liberté, c'est l'avenir du monde qui se trouvaient engagés dans cette lutte.

Que les prétentions de l'Empire eussent prévalu, les élections, l'exercice du pouvoir spirituel, toute l'Église eût été dans la main des empereurs; les bénéfices vendus et inféodés à certaines familles seraient devenus héréditaires; la loi du célibat, déjà généralement violée, eût été bientôt abolie; la vie ecclésiastique se serait éteinte dans la vie du monde, dans le tumulte des camps; l'Église sécularisée; l'esprit vaincu par la chair; le ciel absorbé par la terre; un matérialisme social pire que celui du monde romain.

L'Église, on ne l'a pas assez remarqué, était fatalement entraînée vers cet abîme par tout le côté humain de son existence. On ne voit dans cette lutte entre le sacerdoce et l'Empire que des ambitions rivales, de part et d'autre des intérêts humains. Rien de plus faux que ce point de vue. L'auxiliaire le plus puissant de l'Empire, le plus grand ennemi du sacerdoce, c'était le prêtre; sorti du monde féodal, nourri de l'esprit matériel de ce monde, il était emporté vers l'Empereur par toutes les idées du temps, la pente des mœurs, l'ascendant du pouvoir, l'ambition, les intérêts temporels, tout l'élan enfin de la nature humaine.

Humainement donc, l'ordre spirituel devait être vaincu.

Que lui restait-il? — Au delà du monde, il existait

des sociétés séparées du monde, quelque chose d'intermédiaire entre la terre et le ciel, les ordres religieux. Le monde s'en est toujours épouvanté, et il a raison. Le religieux exerce toujours une grande action sur le monde, précisément parce que son existence ne donne pas de prise au monde : l'empire qu'il exerce sur lui est le titre de l'empire qu'il exerce sur les autres. Il domine les hommes parce qu'il lui faut tous les jours vaincre l'homme. — C'est dans les monastères que s'était réfugiée la vie ecclésiastique, c'est de là qu'elle réagira sur le monde matériel.

L'instrument du triomphe de l'Église, est un moine, le fils d'un charpentier, Hildebrand. Au moment où il est élevé sur le Saint-Siége, montez-y avec lui, regardez le monde; que voyez-vous ? Depuis que l'Église descendit du Calvaire et se posa en face du monde romain, rien de plus propre à déconcerter ses espérances, à désespérer sa foi.

Sur le trône, un empereur qui résume en lui tout le côté brillant comme tous les instincts sauvages de cette époque.

Au-dessous de lui, le monde féodal, bardé de fer; des évêques qui tiennent la crosse d'une main, et de l'autre l'épée, plus exercés à porter l'épée que la crosse; les goûts, les habitudes, les mœurs du monde et de l'armée dans les palais des princes de l'Église; les monastères eux-mêmes infectés en partie; des cris sauvages partant des rangs du clergé lorsqu'on veut le rappeler à la loi du célibat. *Est-ce que cet homme nous prend pour des anges?...* Je dois renoncer à vous redire ces paroles de la nature désespérée. La chair n'en trouva jamais d'aussi brutales. Malgré ces résistances furieuses, saint Grégoire

tranche dans le vif; en France, en Allemagne, en Angleterre, dans tout le monde, il brise tous les liens illégitimes; sans souci de la puissance, du crédit, il excommunie, il dépose, — la chair se redresse en vain contre l'anathème qui la foudroie, — le pontife ne s'effraye point; la foudre ne s'endort pas dans ses mains, elle frappe, frappe encore, jusqu'à ce que la chair s'avoue vaincue, et que l'esprit de l'Évangile ait triomphé.

A vous maintenant, puissances de ce monde qui aviez fait ce mal à l'Église. Vous voyez que l'on ne pouvait toucher à ses dignités sans les profaner, les avilir, que le contact de l'Église avec vous lui est mortel. Désormais vous n'aurez plus d'action. Qu'importe le côté humain de l'existence de cette fille du ciel, la terre n'a pas le droit de souiller le ciel.

Henri IV oppose une résistance furieuse. C'est l'orgueil, l'ambition, l'avarice qui sont blessés à la fois et qui engagent une lutte violente, désespérée. La puissance spirituelle doit déployer toutes ses armes, et ce n'est que par ce déploiement d'autorité qu'elle parvient à triompher.

Ce qui fait de l'histoire de saint Grégoire VII le drame le plus merveilleux, peut-être, le plus divin de l'histoire moderne, c'est que le pontife n'a rien pour lui, excepté Dieu. Je me trompe : Dieu et une femme, cette admirable comtesse Mathilde, qui reçut d'en haut l'intuition de la mission surnaturelle du pape.

En dehors, tout se dressait contre le saint pontife, l'empire, le clergé, et son propre cœur. Vous vous représentez saint Grégoire comme un homme impérieux, altier? Loin de là, c'est plutôt une nature douce, faible, portée à la condescendance; il ne sait pas

résister aux larmes, aux aveux, et il encourt, pour ces faiblesses, les reproches de ses légats.

Vous vous figurez également le Saint-Siége à l'apogée de sa puissance même temporelle? Rien de plus faux. En face des empereurs les plus puissants qui aient occupé le trône, vous rencontrez les pontifes humainement les plus faibles. La base temporelle du Saint-Siége, n'a jamais été plus fragile, plus ébranlée. Rome même manque à saint Grégoire, entraînée par le complot d'un simple citoyen; à la merci d'un coup de main, le pontife est obligé de fuir plusieurs fois devant ses sujets, de mener une vie errante. Comme le Fils de l'homme, il n'a pas où reposer la tête. Il meurt à l'extrémité de l'Italie, après avoir fui de retraite en retraite, de monastère en monastère, devant ses ennemis, vaincu humainement, car étendu sur son lit de mort, il voit toute la terre contre lui, mais plein de confiance dans la justice divine, devant laquelle il dépose cette suprême protestation : *Domine dilexi justitiam et iniquitatem odio habui, propterea morior in exilio.*

Ces admirables paroles devaient retentir dans tous les siècles pour attester comment les défaites de l'Église sont ses triomphes. Mais que parlez-vous, ô pontife, d'exil et de mort? Est-ce que le Vicaire du Christ peut être exilé sur cette terre qui lui a été donnée toute en héritage. La terre n'est elle-même qu'une province de son royaume universel. Descendez en paix dans ce tombeau, qui est la porte par où l'Église de la terre va vous rendre triomphant à l'Église du ciel; il n'y a pas de mort pour vous, mais une double immortalité, l'une au sein de Dieu, l'autre

dans la mémoire et la reconnaissance des hommes. Regardez du haut du ciel, voyez comment, vaincu dans votre vie, vous triomphez après votre mort. Votre souffle a ranimé l'Église. Elle s'est arrachée au pouvoir qui l'enchaînait et qui entravait son essor; ce pouvoir est rentré dans ses bornes; celui de vos successeurs atteint les siennes, si fort, depuis qu'il a été raffermi par vos mains, que vous n'aurez de longtemps rien à craindre pour lui que les tentations qui suivent le triomphe, que le péril de la victoire. Rien ne manque à votre gloire, elle aura ce caractère singulier que, méconnue par les vôtres, elle sera réhabilitée par les ennemis de l'Église.

L'intervention de la puissance de Dieu est aussi manifeste dans l'histoire de toutes les sociétés modernes.

Nous regrettons de ne pouvoir raconter en détail les luttes de saint Thomas de Cantorbéry, de Boniface VIII, d'Innocent III; mais, sauf des différences accidentelles, c'est toujours le même spectacle : la force luttant contre le droit; l'ordre matériel contre l'ordre spirituel.

Humainement, il était impossible que l'Église conservât son indépendance. Il y a donc là un miracle sensible, éclatant.

VINGT-NEUVIÈME CONFÉRENCE

Témoignages de quinze siécles de christianisme en faveur de la divinité de Jésus-Christ. Manifestation de l'intelligence infinie de Dieu dans l'Église.

Messieurs,

Entre l'existence surnaturelle et l'existence naturelle de l'homme il y a des rapports nécessaires, d'où résulte une triple opposition contre laquelle l'Église doit lutter jusqu'à la fin des temps.

Dans l'ordre extérieur, la disposition providentielle qui limite le pouvoir temporel par le pouvoir spirituel n'a pu être établie, et ne peut se conserver, que par une action de la puissance infinie de Dieu. C'est ce que nous avons vu dans la dernière conférence.

Dans le monde de la pensée, il existe des rapports analogues, d'où naissent des oppositions également inévitables, et où l'assistance de Dieu va se manifester à nous avec la même évidence.

Pour comprendre les combats de l'Église contre l'esprit d'erreur, il est nécessaire d'étudier les lois qui constituent le monde de la pensée.

Dieu est le principe de toute connaissance :

Car l'objet de la connaissance, ce sont les êtres et leurs rapports; Dieu et l'univers, l'infini et le fini.

Or, l'être infini ne peut être embrassé que par l'intelligence infinie, tout comme l'essence des êtres finis, qui n'est que la pensée divine dont ils sont la réalisation.

Dieu donc se voit, et il voit tous les êtres existants ou possibles dans son intelligence infinie.

L'homme ne peut connaître d'une manière complète Dieu et les êtres dont les types sont en Dieu, que par une participation à l'intelligence divine.

L'intelligence infinie se manifeste à l'homme de deux manières : dans l'ordre surnaturel, par la foi, et dans l'ordre naturel, par la raison.

La foi et la raison sont deux rayons qui viennent également de Dieu.

La raison, lumière naturelle, éclaire un côté de l'homme et du monde, l'univers matériel, la terre et le ciel. Le monde moral, Dieu et l'homme, se posent devant la raison comme des problèmes dont elle cherche le mot. Elle en a le droit. Mais, dans tous ces problèmes, il y a un côté qui lui échappe, le côté par où ils touchent à l'infini.

D'où viens-je? où vais-je? Le néant et la mort sont comme deux fantômes qui se dressent aux deux termes de mon existence, et qui ne me disent pas leur secret.

Que suis-je? Ma nature est-elle saine ou malade? Si

elle est malade, où est le remède? La réparation? Mais l'économie de ma réhabilitation étant libre du côté de Dieu, je ne saurai pas le mot de mes destinées et de mes rapports avec Dieu si Dieu ne me le dit pas.

Donc, une révélation extérieure était nécessaire. Et, en effet, cette révélation a existé.

Dès l'origine, les deux ordres du monde intellectuel se dessinent nettement. Les rapports qui résultent de leur nature se résument dans la supériorité de la foi, élément divin. C'est sur ce principe fondamental qu'est constitué le monde de la pensée.

Dans les temps anciens, cet ordre fut violé. L'élément divin, altéré d'abord par la superstition, fut nié plus tard par la philosophie. Affranchie de l'autorité, cherchant la vérité en dehors de la tradition, la raison se constitua souveraine et indépendante. Il se produisit, dans l'ordre intellectuel, une confusion analogue à celle que nous avons observée dans le monde social, et qui aboutissait aux mêmes conséquences.

L'ordre divin du monde de la pensée fut rétabli par Jésus-Christ.

Il réunit tous les débris de la révélation primitive épars dans la tradition de l'humanité; en outre, il compléta la révélation primitive en développant les vérités qui n'étaient qu'en germe; l'intelligence infinie se manifesta aussi complétement que le comportent les conditions de l'intelligence humaine dans la vie présente. De nouveaux horizons s'ouvrirent devant la raison, toutes les limites du monde surnaturel furent reculées; les rapports entre le fini et l'infini, les mystères du temps et de l'éternité furent vus dans un nouveau jour.

Et cet ensemble de vérités divines ne fut plus confié à la tradition, mais il fut placé au-dessus des entreprises de la raison par l'établissement de l'Église. « Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie ; allez, enseignez toutes les nations, et voilà que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. » Devant cette autorité, investie de l'autorité de Dieu, devront s'incliner dans l'ordre surnaturel toutes les intelligences, les plus hautes comme les plus humbles.

Vous le voyez, la révolution opérée par l'Évangile est exactement la même que nous avons constatée dans le monde social. Les deux ordres confondus dans le monde païen sont distingués : la part de la raison et celle de la foi sont nettement établies ; à la raison, tout l'ordre naturel de ce monde, tout le côté de l'univers que son œil peut atteindre : le ciel, la terre, la nature, ses lois.

Mais, par delà ce monde, le monde surnaturel : Dieu, les rapports de l'homme avec Dieu, l'économie du salut, enfin tout ce qui se dérobe à la raison humaine dans les abîmes de l'infini.

Entre la foi et la raison il y a des rapports qui découlent de leur nature.

La foi ne s'impose pas tyranniquement à la raison, elle lui expose ses titres. Ses titres vérifiés, c'est Dieu qui a parlé ; la raison se soumet.

Les rapports se résument donc dans la supériorité de la foi, dans toutes les circonstances où il y a contact.

A son point de départ, comme dans le cours de ses recherches, la raison doit respecter la foi ; loin de l'amoindrir, cette soumission l'élève, puisqu'elle lui fournit une lumière nouvelle, et la sauvegarde en lui

signalant les écueils contre lesquels elle pourrait aller heurter.

Voilà l'ordre divin du monde de la pensée, qui ne peut être violé sans que l'Église périsse.

A-t-il pu s'établir, a-t-il pu se conserver, sans l'intervention de Dieu?

Avant de demander la réponse à l'histoire, cherchons-la, comme nous l'avons déjà fait, dans la nature de l'homme.

Le fond de l'homme corrompu, c'est l'orgueil, l'égoïsme; de là cet amour de la domination qui vous a apparu si effrayant dans le monde social.

Or, ici, l'égoïsme, l'orgueil se présentent à nous sous une autre forme, plus sauvage encore, plus indomptée.

Et il est naturel qu'il en soit ainsi; car, ma force, c'est moi, sans doute; mais ma pensée, c'est moi bien plus encore, c'est ce qu'il y a de plus intime, de plus haut en moi, et par quoi je touche de plus près à Dieu.

Cet orgueil de la science, vous ne vous en êtes jamais rendu compte peut-être; essayons de mettre à nu ce mystère, allons à la racine. Le philosophe, recueilli en lui-même, pense à son œuvre, il la produit au dedans d'abord, au dehors ensuite; voyez s'il y a rien par où l'homme s'élève plus jusqu'à l'Être infini. Après avoir créé, Dieu, contemplant l'ouvrage de ses mains, se complaît dans son œuvre: *Vidit cuncta quæ fecerat et erant valde bona*[1]. Le travail du génie, c'est une création aussi; c'est la pensée de Dieu dont l'homme a surpris le secret. Dans la joie de sa découverte, ne

[1] Gen., I, 31.

peut-il pas dire à Dieu : Ton monde, le voilà, tu es forcé de le reconnaître, il est dans mon intelligence comme dans ton intelligence.

Et là, se trouve le titre de souveraineté, de toutes la plus semblable a la souveraineté de Dieu. Aussi, voyez avec quelle ardeur l'homme cherche à imposer sa pensée autour de lui ? Chefs d'écoles, chefs de sectes, tous font de leurs disciples d'humbles sujets, que dis-je ? des esclaves. Pas de royauté plus haute, mais aussi plus tyrannique que celle du génie. Ces rois de la pensée, qui sont rois sans en avoir le nom, étendent leur domination, non-seulement dans le présent, mais aussi dans l'avenir, transmettent à la postérité des ordres qu'elle exécutera fidèlement, et, non par le concours d'une force extérieure, par la seule puissance intellectuelle qui est en eux.

Aussi, l'orgueil de cette souveraineté s'exaltant plus encore que l'autre, arrive à une véritable idolâtrie. On s'adore dans sa pensée, on est adoré par ses disciples, on voudrait incliner toutes les intelligences devant son système, on s'irrite que toutes ne soient pas à genoux.

Cette idolâtrie avait atteint le dernier excès dans le monde païen. Lisez le portrait des philosophes dans saint Paul [1], lisez leur histoire ; toutes les théories dans lesquelles la raison s'adorait elle-même, sous les formes les plus contradictoires et souvent les plus absurdes, c'était une sorte de polythéisme rationnel, mille fois plus difficile à déraciner, nous l'avons déjà vu, que le polythéisme grossier de la multitude.

Et, chose étrange, que l'on ne croirait pas si ce n'était là de l'histoire, la raison n'est nullement décou-

[1] Ad. Rom., I, 21 et suiv.

ragée par la contradiction, les doutes qui sont les conséquences de son exercice; après sept siècles d'impuissants efforts, sa confiance ne fut jamais plus grande, sa foi en elle-même ne fut jamais plus complète. Il s'est formé, à Alexandrie, une école qui a la prétention de résoudre tous les problèmes du monde de la pensée. Les philosophes de cette école combinent ensemble les travaux de l'Occident et de l'Orient; ils forment ainsi un vaste éclectisme. ou plutôt un synchrétisme, qu'ils présentent comme le dernier mot de l'intelligence.

Et c'est au milieu de ce travail, que la philosophie est surprise par la grande voix de l'Église qui lui commande de laisser là son œuvre, son Dieu près d'éclore, et de s'incliner devant le Dieu qu'elle vient lui amener.

Ce Dieu, qu'est-ce? La Trinité, l'Incarnation, tous les mystères qui se résument dans le mystère de la croix.

Et annoncé par qui? Les apôtres! des hommes qui parlent un langage barbare.

Jésus-Christ n'y met, vous le voyez, aucun ménagement; point de discussion, une preuve, irréfutable sans doute, le miracle, mais une preuve vulgaire, du ressort de tous. La prédication évangélique établit entre les intelligences une égalité humiliante; les rois de la pensée sont au niveau de la plèbe la plus grossière; pas le plus petit privilége; ils doivent croire comme tous, par les mêmes raisons que tous, ou être exclus.

La philosophie ne peut accepter cette humiliation, aussi engage-t-elle une lutte désespérée contre la religion nouvelle. Il n'est rien qu'elle ne tente. Elle cherche même à réhabiliter le paganisme: Porphyre, Jamblique sont à l'œuvre; ils appellent à leur aide les

puissances infernales. Mais la victoire reste à l'Église, victoire non moins divine que son triomphe sur la force matérielle.

Forcée de s'incliner devant le fait divin de la révélation, la philosophie entre dans l'Église ; dès ce moment, une ère nouvelle s'ouvre devant l'intelligence humaine. Depuis le IVe siècle jusqu'au XVIe, la raison et la foi vivent en paix. De cette union naît une nouvelle épreuve où l'intervention de Dieu est aussi manifeste que dans l'époque précédente.

La raison, viciée par l'orgueil héréditaire, dont le germe est dans le péché originel, ayant, de plus, contracté, au sein du monde païen, des habitudes d'indiscipline, d'indépendance, cherche à plier à sa mesure les vérités de l'ordre surnaturel. De là les hérésies.

La grande hérésie des premiers siècles, c'est l'arianisme.

A partir d'Arius, tous les dogmes sont successivement attaqués, comme le remarque Bossuet, avec une méthode en quelque sorte savante ; la divinité de Jésus-Christ, l'incarnation, la grâce, la liberté de l'homme, les sacrements, tout le cercle des hérésies possibles avait été pour ainsi dire parcouru, lorsqu'un cri de révolte qui s'attaque à la base même de l'autorité de l'Église part de la bouche de Luther, et produit l'ébranlement que nous étudierons plus tard.

A ne considérer que le cycle d'erreurs parcouru depuis l'établissement de l'Église jusqu'à Luther, le dessein de la Providence qui a permis toutes ces attaques est manifeste ; il se résume dans ce mot de saint Paul : *Oportet et hæreses esse* [1]. Dieu ne veut pas et ne peut pas vouloir directement l'erreur pas plus que le

[1] I Cor., XI, 19.

mal ; ni l'un ni l'autre ne sont entrés dans le plan primitif de la création. Mais l'homme étant libre, et sa volonté ayant été originellement viciée par l'abus de la liberté dans le premier homme, il est impossible que l'erreur et le mal n'existent pas dans le monde. Or, dans la profondeur de ses desseins, Dieu a tout disposé de manière que le bien sortît du mal, et que l'erreur servît à la manifestation de la vérité.

En envisageant, sous ce point de vue, l'économie merveilleuse du plan divin, nous ne pouvons nous empêcher d'admirer comment l'intelligence infinie de Dieu se révèle dans les luttes de l'esprit d'erreur contre l'Église, dont nous avons esquissé le tableau.

Une première manifestation de l'esprit de Dieu, c'est de faire servir l'erreur à confirmer la vérité dans le cœur des croyants.

La raison des hérésies, dit l'Apôtre, c'est que, par elles, la foi des fidèles est éprouvée : *Ut probetur fides credentium* [1].

Les hérésies, en effet, sont le scandale de l'intelligence, l'épreuve de la foi, comme les vices sont l'épreuve de la volonté. Le chrétien, dans tous les siècles, s'est trouvé placé en face de la vérité et de l'erreur, comme en face du bien et du mal : de la vérité qui s'impose à la raison comme un sacrifice ; de l'erreur qui fait un appel à l'indépendance. Il s'unit, par conséquent, à Dieu, dans l'ordre de l'intelligence, par l'humilité ; il s'en détache par l'orgueil. D'où le mérite de la foi, cette vertu qui est le principe de la vie chrétienne. Admirable disposition de la Providence, qui a mis dans l'Église des signes célestes auxquels la droiture, la bonne foi, la simplicité la reconnaissent

[1] I Cor., XI, 19.

sans peine, mais qui permet que l'erreur se présente avec des raisons spécieuses qui sont un piége pour l'orgueil.

Celui qui aime la vérité trouve toujours dans la religion des caractères assez éclatants pour que son intelligence puisse y adhérer sans crainte de se tromper. Et néanmoins, l'homme vain et orgueilleux va se heurter comme un aveugle contre ces éblouissantes clartés, et il ne comprend pas, parce qu'il ne veut pas bien faire : *Noluit intelligere ut bene ageret* [1].

L'intelligence infinie fait aussi servir l'erreur à rendre la foi des fidèles plus ferme et plus éclairée.

Une doctrine qui s'est établie, qui a régné sans contradiction, dont l'origine n'a jamais été discutée, peut paraître suspecte. Si le christianisme n'avait jamais trouvé dans le monde que des esprits soumis et dociles, des dogmes reçus et transmis sans examen exciteraient peut-être nos défiances. Mais non ; nous savons, et l'histoire est là pour nous l'attester, qu'il n'est pas un seul des mystères dont se compose le dépôt divin qui lui a été légué par Jésus-Christ, que l'Église n'ait été forcée de défendre contre les inquiètes pensées de l'homme; qu'il n'est pas une seule de ces bornes sacrées qu'elle pose autour de l'esprit humain, que la main téméraire des novateurs n'ait essayé de remuer. Or, puisqu'elles ont été trouvées toutes inébranlables, il faut donc qu'elles aient été toutes établies de Dieu. Quel motif de sécurité pour nous de pouvoir nous dire qu'il n'est pas un seul des dogmes que nous croyons sur l'autorité de l'Église, qui n'ait été un sujet de discussion, de combat contre quelque hérétique, qu'il n'est pas une seule des vérités que la religion a con-

[1] Psal., XXXV, 3.

servées dans leur intégrité, qu'elle n'ait dû conquérir contre les assauts de l'erreur. S'il y avait un côté faible dans sa doctrine, il aurait été découvert, car cette doctrine a été attaquée sur tous les points; si le temps, la superstition ou l'ignorance avaient mêlé quelque erreur aux antiques vérités qu'elle tient des apôtres et de Jésus-Christ, cette alliage impur n'aurait pas échappé aux yeux ennemis des hérétiques; et jamais ils n'ont pu démontrer que, dans tout ce que l'Église enseigne, il y eût rien qui n'eût son fondement dans la parole de Dieu et dans l'invariable tradition de l'Église. Mais rien ne peut être suspect ici, parce que tout a été discuté; rien n'est ténébreux, parce que tout a été exposé au regard de la critique. Or, ne reconnaîtrez-vous rien de surnaturel dans une doctrine, qui, toujours combattue, a toujours triomphé, et est toujours demeurée la même; à laquelle les hommes n'ont jamais pu rien ajouter, et de laquelle ils n'ont jamais pu rien retrancher? Voyez ces philosophes qui ont reculé les limites de l'intelligence humaine. Pendant leur vie, le monde a peut-être adoré leurs pensées, mais à peine ils sont morts, la postérité se lève pour ainsi dire sur leurs tombeaux, les cite à son tribunal, et commence à les juger. Le temps, qui ne se trompe pas, parce qu'il interroge la raison de tous, découvre bientôt beaucoup de côtés faibles dans ces systèmes qui avaient paru d'abord si bien liés, si parfaitement établis, et l'histoire de l'esprit humain vous prouve qu'il n'est pas un seul philosophe dont toutes les idées aient pu subir l'épreuve de la critique, et dans les écrits duquel le sens commun n'ait même fini par trouver beaucoup plus d'erreurs que de vérités. Dans la religion catholique, au contraire, vous voyez le système le plus vaste qui fût jamais conçu, puisque tout y entre, Dieu

et ses perfections, l'homme, son origine, ses destinées, ses devoirs, tous les mystères du temps, tous les mystères de l'éternité, et dans lequel tout est si vrai, tout est si bien lié, que dix-huit siècles, que plus de mille erreurs ont passé sur cette doctrine, sans pouvoir en ébranler aucune partie, et que, malgré les protestations de quelques raisons particulières, elle subsiste toujours dans son intégrité, confirmée d'âge en âge par le consentement de tout l'univers.

L'intelligence infinie de Dieu se manifeste aussi en ce que l'erreur a été le principe du développement de la doctrine révélée. Toutes les vérités qui composent la religion ont toujours fait partie de la foi publique de la société chrétienne ; il n'en est aucune qui ne soit aussi ancienne que le christianisme, car elles doivent toutes avoir leur fondement dans l'Écriture et dans l'enseignement des apôtres ; mais, si toutes les vérités de la religion sont renfermées dans l'Évangile, plusieurs n'y sont que comme dans leur germe, et Jésus-Christ a comparé lui-même sa parole à une semence divine qui devait croître avec le temps et se développer. Or, à mesure que les passages de l'Écriture, détournés de leurs sens par la raison particulière des novateurs, ont fourni l'occasion des diverses hérésies, l'Église les a expliqués ; éclairée par l'esprit de Dieu, elle a fixé le sens de la parole divine ; et ainsi, Dieu a donné aux hommes suivant les besoins des temps, par l'organe de l'Eglise, le commentaire du code divin qu'il promulgua par le ministère de son Fils. Admirable dessein de la Providence, d'avoir voulu que toutes les vérités du christianisme sortissent tour à tour plus brillantes du creuset de l'erreur, de même que les vertus du christianisme

s'épurent dans le creuset de l'adversité ; que jamais les vaines pensées de l'homme ne heurtassent les pensées divines dont les dogmes chrétiens sont l'expression, sans en faire jaillir de nouveaux rayons de lumière ; que jamais enfin il ne s'élevât dans le monde de nouvelles erreurs. sans que l'on vît apparaître aussi, non pas de nouvelles vérités, elles sont toutes contenues dans la parole de Jésus-Christ, mais des vérités inaperçues jusque-là, cachées dans les dogmes anciens comme dans un germe divin, et qui attendaient leur jour pour se développer [1].

Autre manifestation de l'intelligence infinie : les variations, l'instabilité de toutes les doctrines humaines en présence de l'immutabilité de la doctrine révélée. Rassemblez par la pensée tous les hommes, qui, depuis l'origine du christianisme, ont opposé tour à tour les rêves de leur raison particulière aux enseignements immuables de l'Église, interrogez-les. Que trouverez-vous? des opinions détruites par d'autres opinions, des systèmes opposés à d'autres systèmes ; rien de si impie, rien de si absurde qui n'ait été soutenu par quelqu'un de ces novateurs. Voilà la raison de l'homme lorsqu'elle n'écoute qu'elle-même. Pour nous borner aux erreurs de ces derniers temps, nous pouvons dire aux protestants : « Vous n'êtes que d'hier, et déjà vous n'avez plus rien de commun avec les premiers réformateurs dont vous portez le nom ; Luther et Calvin, s'ils revenaient sur la terre, seraient plus près de s'entendre avec nous qu'avec ceux qui se disent leurs

[1] Nous avons vu de nos jours une merveilleuse application du principe posé ici par l'auteur. Pour écraser la tête du rationalisme incrédule, le souverain pontife Pie IX a rangé parmi les dogmes de foi la croyance à l'Immaculée Conception de Marie. (*Note de l'Editeur.*)

disciples. Mais, opposés à vos maîtres et à l'Église, vous ne vous accordez pas davantage avec vous-mêmes. Il y a cent ans, l'histoire de vos variations remplissait plusieurs volumes; qui pourrait compter aujourd'hui tous les systèmes opposés de religion que vous avez formés avec les débris du christianisme, et qui n'ont tous abouti qu'à la destruction totale de la foi? Comment trouver la vérité parmi vous? Où la chercher et comment la reconnaître au milieu de tant de contradictions? Et votre prétendue religion, qu'est-elle donc autre chose qu'un labyrinthe suspendu de tous côtés sur des abîmes, et où l'homme qui chercherait la vérité de bonne foi irait nécessairement se perdre après avoir erré péniblement à travers mille routes ténébreuses ». Nous pouvons dire de même aux rationalistes : « Nés du protestantisme, vous êtes plus nouveaux que lui, et cependant, vous vous divisez plus encore que les protestants. Où sont les vérités que vous prétendez substituer à toutes celles que le monde croyait jusqu'à vous? En quoi consistent ces chimères de religions nouvelles, naturelles, par lesquelles vous prétendez remplacer la religion qui nous vient de Dieu? Quels sont les dogmes qui la composent? Je vous défie d'en citer un seul que vous n'ayez nié dans quelque page de vos écrits. Ainsi opposés à nous et avec vous-mêmes, ligués pour détruire et non pour édifier, unanimes contre les dogmes reçus, et, lorsqu'il s'agit de vos opinions, réduits chacun à votre propre voix, changeants d'un jour à l'autre, pourriez-vous être les maîtres de la vérité? Ah! citez donc une vérité que vous n'ayez pas attaquée, une erreur, une absurdité que vous n'ayez pas soutenue[1]. »

[1] Espérons que Dieu suscitera de nos jours quelque docteur qui, con-

Or, parmi ces éternelles variations, qui sont l'inévitable condition de la raison de l'homme laissée à elle-même, qu'il est beau de contempler cette immuable unité de la religion, qui imprime sur elle le sceau même de la raison divine. La religion catholique, seule, se présente au monde environnée d'une multitude de témoins, dont la voix, qui proclame les croyances de tous les temps et de tous les pays, ne se contredit jamais, et n'est que comme l'écho long et fidèle qui redit d'âge en âge la parole sortie à l'origine de la bouche de Dieu ; la religion catholique, seule, peut exposer à tous les yeux la suite d'une tradition qui n'a jamais varié. Son symbole d'aujourd'hui n'a rien à redouter de son symbole d'hier, parce que c'est le symbole de tous les âges. Elle appelle avec confiance le témoignage de tous les siècles, et tous les siècles, répondant à son appel, semblent se lever pour lui rendre le même témoignage. Or, nous le demandons, cet accord de tant de générations, si différentes d'esprit, de mœurs et de langage, qui se sont succédées au sein d'une même société, ce consentement unanime dans les mêmes dogmes, dans les mêmes espérances et dans les mêmes devoirs, ne présente-t-il rien qui sorte de l'ordre des choses humaines ? Et si la religion catholique ne vient pas de Dieu, d'où tient-elle un caractère qui la sépare si visiblement de toutes les sectes qui ont été l'ouvrage des hommes ?

tinuant l'œuvre de Bossuet, écrira *l'histoire des variations* du rationalisme contemporain. (*Note de l'Éditeur.*)

TRENTIÈME CONFÉRENCE

Témoignage de quinze siècles de christianisme en faveur de la divinité de Jésus-Christ. Manifestation de la sainteté infinie de Dieu dans l'Église.

Messieurs,

Nous avons dit que, née de Dieu, l'Église participe de trois attributs essentiels de l'être infini; que l'on voit en elle, lorsqu'on la suit dans l'histoire, une puissance, une intelligence, une sainteté évidemment au-dessus de l'homme.

La puissance de Dieu nous a été manifestée dans les rapports de la société chrétienne avec la société temporelle.

L'intelligence divine a été rendue visible par les oppositions que l'Église a rencontrées dans l'ordre de la pensée.

Ses luttes dans l'ordre moral vont nous manifester la sainteté de Dieu.

Il y a ceci de merveilleux dans l'existence de la société chrétienne : le côté par où on la regarde paraît le plus divin. C'est l'impression que j'éprouve en face de l'étude qui s'ouvre en ce moment devant nous. Cette étude, si nous essayons de l'embrasser dans tous ses détails, serait immense ; mais nous pouvons en resserrer le cadre, puisque les points de vue que nous écarterons se représenteront lorsque nous considérerons la sainteté de l'Église comme une des notes qui la distinguent.

Dans ce moment, nous tâcherons de renfermer dans les termes les plus précis une démonstration très-facile, comme vous allez le voir, qui éclate tellement dans l'histoire, qu'il ne faut qu'un coup d'œil pour être convaincu.

Il y a dix-huit cents ans, un homme qui, s'il n'était pas le fils de Dieu, n'était que le fils d'un charpentier de la Judée, ramassa dans le dernier rang de la société, dans la lie du peuple, douze hommes, et il leur dit : *Tout pouvoir m'a été donné sur la terre et dans le ciel; allez enseigner toutes les nations, leur apprenant à garder tout ce que je vous ai commandé. Celui qui croira sera sauvé, celui qui repoussera votre parole sera damné* [1].

Quelles sont ces lois que sont chargés de promulguer dans l'univers ces douze pêcheurs, qui se séparent, qui s'en vont aux quatre vents, pour jeter au monde la parole de leur maître, et qui ne se retrouveront que lorsque le glaive du bourreau leur aura ouvert le ciel?

L'Évangile! un code qui atteint à la fois l'intelligence et la volonté de l'homme.

Dans l'ordre de l'intelligence, l'Évangile proclame

[1] Matth., XXVIII, 18.

non-seulement un nouveau ciel, un nouveau Dieu, mais un ensemble de vérités, qui se dérobent à la raison finie de l'homme dans les profondeurs de la raison infinie d'où elles émanent, et tout cela, sous la forme nécessaire du mystère, mystère imposé comme une loi qui ne souffre ni la révolte, ni l'examen, un frein, par conséquent, qui dompte l'orgueil de la raison, et que l'orgueil mordra de siècle en siècle, des bornes posées autour des pensées de l'homme, et que les inquiètes pensées de l'homme remueront d'âge en âge. Nous avons vu dans la dernière conférence combien, sous ce rapport, l'œuvre accomplie par le christianisme est divine.

Mais ce n'est pas cependant le côté le plus impossible du problème résolu par l'Église. Il y a dans l'esprit de l'homme un principe sauvage d'indépendance, mais il y a dans son cœur un principe d'indépendance plus brutale. L'Évangile désole l'orgueil des pensées de l'homme, mais il désespère bien plus encore les penchants de sa nature corrompue. Cette seconde condition du salut est la plus dure à l'humanité.

En effet, le dernier mot de la loi morale dans laquelle l'Évangile enferme l'humanité, le principe entier de la vie, par où elle s'unit à Dieu, qu'est-ce? La croix. La croix, un symbole d'une effrayante simplicité, une parole dont la clarté désespérante ne laisse aucun prétexte à la nature. Le ciel et la terre étaient à jamais séparés. Sur cet abîme Dieu a jeté sa croix, c'est le seul lien de la nouvelle société. Dieu fait homme, mourant pour l'homme, voilà la part de Dieu dans l'acte qui renoue le rapport brisé par le péché. L'œuvre de l'homme doit être semblable. De même que Dieu a aimé l'homme jusqu'à devenir homme et mourir

pour lui, de même l'homme doit mourir à lui-même pour monter jusqu'à Dieu. Ainsi, double sacrifice, double mort, ayant leur principe dans un double amour. Là est le mot de toutes les vertus chrétiennes, qui sont, ainsi que nous l'avons déjà dit, comme autant de morts pour l'homme de la nature, le fils d'Adam. Voyez comme l'Évangile tranche dans cette existence, l'immole pièce à pièce, si j'ose ainsi parler : vie d'orgueil, l'humilité ; vie d'égoïsme, la charité ; vie des sens, la mortification ; le côté de cette vie des sens le plus fougueux, le plus indompté, la virginité, la chasteté ; la mort enfin sous mille formes, voilà l'Évangile ! voilà la croix !

Et voilà pourquoi l'Évangile, la croix, sont une folie pour la nature, comme saint Paul le proclame. Il ne peut pas en être autrement. L'homme n'avait pas été fait pour cette vie de mort, — c'est la punition du péché, *stipendium peccati, mors,* — il y répugne, il la repousse ; tous ses instincts naturels se soulèvent. La nature humaine telle qu'elle existe, corrompue par le péché, doit donc se soulever contre l'Évangile.

Cette opposition ne put jamais être plus profonde, plus radicale qu'au moment de la prédication de l'Évangile. L'histoire du monde ancien n'est que le développement des conséquences de la chute. La terre s'enfuyait depuis quatre mille ans loin du ciel, dans tous les abîmes que la superstition et la philosophie avaient creusés, et qui s'élargissaient de jour en jour. Nous n'avons pas à refaire ici un tableau qui a été déjà fait et mis sous vos yeux. Tous les principes divins de l'existence de l'humanité étaient usés, le sens moral était éteint, tous les vices, tous les crimes étaient devenus des dieux, toutes les notions avaient été niées

par la philosophie, tous les devoirs étaient devenus des problèmes. Dès lors, l'ordre moral divin s'était évanoui. Il ne restait plus rien que les sens, le plaisir. Au sein d'une existence toute matérielle, les vertus même humaines s'éteignaient dans les jouissances grossières, dans une longue orgie; la force était le seul lien; jamais l'homme n'avait abusé de l'homme d'une manière plus sauvage.

Voilà le monde que l'Église a devant elle, lorsqu'elle descend du Calvaire, l'Évangile et la croix à la main.

L'abîme qu'elle voit, l'opposition infinie que lui présentent les mœurs de l'humanité lui fera-t-elle au moins dissimuler quelque chose de la rigueur des préceptes qu'elle est chargée de promulguer? Il faut mourir, c'est un mot que l'on ne dit à l'homme qu'après l'y avoir préparé. Ainsi ne font pas les apôtres. Ce monde qui est devant eux, cet enfant de la terre qui ne connaît que la terre et ses jouissances, la vie que la terre peut donner, ce produit monstrueux de la déchéance, cette humanité tombée dans la boue, et qui y a entraîné le ciel même avec elle, qui s'est fait des dieux avec le limon le plus impur que lui a fourni sa corruption, qui leur a soufflé une âme à son image, et qui dort tranquille dans des turpitudes dont la divinité même est complice, la grande voix des apôtres l'éveille; il faut mourir : mort à l'orgueil, aux sens, aux jouissances grossières, à toute cette vie impure. Et cette parole, ils la font entendre à côté du palais des Césars. A la porte du Colisée, ils prêchent la douceur, la charité; à deux pas du temple de Diane, la virginité... et à leur voix plus merveilleuse que celle qui fit sortir la lumière des ténèbres, l'ordre de l'univers du cahos, un monde nouveau naît, grandit au sein de la société

corrompue : une société nouvelle se forme qui peuple les catacombes. On voit surgir des hommes que l'on croirait appartenir à une autre race humaine, chastes, doux, charitables, pratiquant des vertus qui étonnent le paganisme, et qui finissent par le subjuguer. Et enfin, après les merveilles de la lutte, lorsque le sang des martyrs a coulé, les vices rentrent dans la profondeur des cœurs dépravés. Le sens moral est refait, la conscience humaine est renouvelée; l'humanité s'incline devant les devoirs en même temps que devant les dogmes de l'Évangile, la loi de Jésus-Christ est proclamée, et triomphe dans l'ordre de la volonté, comme dans l'ordre de l'intelligence.

Cependant, la nature humaine reste avec sa corruption originelle, qui ne peut manquer de susciter des oppositions contre la morale de l'Évangile; les souvenirs des siècles païens sont encore vivants; ils ont laissé des traces profondes dans les monuments de la littérature, des arts; des païens à demi convertis entrent dans l'Eglise, et les vices du paganisme s'y introduisent avec eux. Malgré toutes ces causes de réaction, l'enseignement moral de l'Église se conserve dans son intégrité.

Le monde romain est condamné : le Nord ébranlé a versé sur l'Europe épouvantée cent peuples barbares; leur épée tranche le fil des destinées éternelles de Rome, et la périssable immortalité de cette ville souveraine est foulée sous les pieds de ces enfants des forêts. Après s'être promenés sur les débris du monde païen, ils fixent leurs tentes, et demandent à être faits chrétiens. La religion capitulera-t-elle avec ces farouches conquérants? Non, il faut que le fier Sicambre baisse la tête, qu'il plie peu à peu sa férocité

amollie sous le joug de douceur qui lui est imposé au nom du ciel; le pardon, l'amour des ennemis, la mansuétude de l'Évangile est prêchée dans toute son austérité à des hommes qui n'ont connu jusque-là d'autre droit que la force, dans sa sauvage indépendance.

Pendant tout le moyen âge, le principe de sacrifice et d'amour, qui est le fond de l'Évangile, lutte contre le principe brutal de la force, qui était le fond de sa nature barbare; plus les mœurs sont violentes, sauvages, plus vous voyez de guerres, de sang, d'abus de la force, plus vous devez reconnaître combien est divine la conduite de l'Église, dont l'enseignement ne fléchit pas, qui dompte peu à peu, par une action douce mais ferme, ces natures rebelles, qui, avec ces éléments, fait lentement les mœurs, les idées, la conscience, l'âme du monde chrétien.

De nouveaux périls surgissent du contact de ce monde, naissant à peine, dans toute la fougue de la jeunesse, avec le monde mahométan, les mœurs de l'Orient. Les croisades, qui trempent dans la foi et dans l'honneur l'âme du peuple chrétien, contribuent aussi à l'altérer par la corruption. Mais l'Église préserve toujours la société de l'envahissement des doctrines du fatalisme, qui sont le fond de la religion mahométane.

Les mouvements qui ont emporté la conscience humaine dans ces derniers temps seront étudiés séparément. Après ce rapide coup d'œil, concluons. Le côté de l'existence de l'Église que nous venons d'envisager dans l'histoire peut-il être expliqué humainement? Non.

1° Le code moral que l'Église a reçu de Jésus-Christ, l'Évangile, n'est pas sorti de la conscience humaine; il a évidemment une origine plus haute : il vient de

Dieu. L'amour de Dieu et de l'homme se rencontrent dans la mort, leur union se noue par la croix, et par tout le système d'immolation qui en est la conséquence, cela ne pouvait pas être inventé par l'homme.

Dans les anciens temps, la philosophie humaine essaya de réagir contre la corruption des mœurs. Mais, en examinant de près les caractères de cette réaction, on voit qu'elle avait sa source dans les passions du cœur humain. Socrate et Zénon exaltent l'homme et l'élèvent jusqu'à Dieu; l'orgueil gagne ce que perdent les sens. La vertu qui sort de cette philosophie n'est qu'une nouvelle idolâtrie, la déification par l'humilité n'est pas comprise. La virginité et la charité n'étaient même pas connues de nom. — Donc l'Évangile vient du ciel.

2° Cette doctrine céleste, il fallait la faire accepter par la terre, il fallait refaire le sens humain perverti, dépravé par un siècle de corruption, s'élever à la hauteur de l'Évangile, d'un type de perfection évidemment au-dessus de l'humanité, créer enfin une conscience divine après que la conscience humaine avait péri! Cela était-il au pouvoir de l'humanité? Non, c'était plus que la résurrection d'un mort. Ressusciter un mort, c'est rendre à un homme une vie humaine. Ici, c'est une vie divine qu'il fallait donner à l'humanité, c'était une véritable création.

Et, d'ailleurs, si cette révolution morale avait été faite par des hommes, ils s'y seraient pris humainement; ils auraient employé quelques-uns des tempéraments qu'indique la prudence; ils auraient usé de quelques ménagements, concédé quelque chose, c'est l'art de tous les législateurs. L'idéal qu'ils ont conçu, ils ne cherchent à le réaliser qu'au degré où il est pos-

sible. A cette condition seulement, ils peuvent espérer le succès; mais les apôtres ne font point de concession, ils exigent un sacrifice qui comprend toute la vie et qui va jusqu'au martyre. Il n'appartient qu'à Dieu et à des hommes investis de son autorité de commander ainsi, dans de simples hommes ce serait folie.

3° Après avoir incliné la conscience humaine devant l'Évangile, il fallait la conserver dans toute son intégrité. Ce problème a été résolu par l'Église. C'est ici un fait hors de toute contestation. Les monuments de l'enseignement de l'Église sont sous les yeux de nos ennemis. Qu'ils cherchent, dans les dix-huit siècles de son existence, un moment où l'Évangile ait fléchi devant les exigences de la nature humaine corrompue, et pour constater ce phénomène par quelque chose de décisif, qu'ils considèrent le Siége de Pierre, centre du monde catholique. Depuis dix-huit cents ans, de toutes les parties de la terre on consulte cette autorité, tous les doutes qui s'élèvent dans la conscience arrivent à ce tribunal, ses décisions souveraines ont été recueillies, c'est la jurisprudence du salut. Or, toutes les bulles, tous les décrets des papes font-ils une brèche quelconque à la morale évangélique? Mais qu'avons-nous besoin de consulter les recueils? Le travail dont nous parlons a été fait, et il a été fait par des hommes non suspects. Rapportez-vous-en à l'hérésie, qui avait un si grand intérêt à trouver cette autorité en défaut. A-t-elle signalé une seule contradiction, une seule décision qui incline trop vers l'exagération ou la faiblesse? Peut-elle citer une loi qui ait été abandonnée?

Ceci évidemment est divin.

Car ne voyez-vous pas au fond de la nature humaine tout ce qui se soulève contre cette autorité? Tous les

penchants supportent impatiemment ce joug. Ne voyez-vous pas le travail des cœurs sur la raison? Que de faux systèmes de morale la corruption n'a-t-elle pas inventés. Pas une des lois saintes que l'Église proclame de siècle en siècle qu'elle *n'ait* dû défendre contre le sophisme et la passion.

De plus, les révolutions qui emportent l'humanité, en modifiant l'existence extérieure du monde, modifient les mœurs, les idées.

De plus, la conscience humaine comme la raison est opposée à elle-même, par l'effet de la mobilité de l'homme de siècle à siècle, de race à race, de peuple à peuple, de pays à pays, de climat à climat. Le chaud, le froid, la vie nomade, la vie sociale, la civilisation... tout conspire contre cette immutabilité de l'Église, et cependant, l'Évangile reste dans sa bouche tel qu'elle l'a reçu de la bouche des apôtres, le même, quel que soit le milieu où vit l'humanité, les révolutions qui l'emportent, les lumières qui l'éclairent, les ténèbres dont elle est enveloppée, le même pour le sauvage et pour l'homme civilisé. Ceci n'est pas humain.

4° Et si vous en doutez, dans cette longue suite de sociétés humaines que l'histoire fait passer devant vos yeux, cherchez-en une qui présente quelque chose qui approche de ce phénomène. Toutes les sociétés trouvent le principe primitif de leur existence dans des idées de justice, des habitudes, des mœurs qui sont reflétées par leurs lois. Mais ce principe moral tend à s'user. Le contact avec les autres sociétés, la guerre, la paix, le mouvement naturel de la civilisation modifient peu à peu, altèrent d'ordinaire la vie des peuples. L'Église seule n'aurait rien à craindre, si les grandes âmes à qui elle doit sa gloire se dressaient

devant elle ; saint Pierre, saint Paul reconnaîtraient dans toute sa pureté l'Évangile qu'ils ont annoncé ; ils n'auraient à reprocher aucun affaiblissement dans l'enseignement, donc ce n'est pas ici une société humaine. C'est la parole du Christ qui se réalise : *Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi : Voilà que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles.*

5° Une dernière considération, qui rend la démonstration plus éclatante que le jour, et à laquelle je vous prie de vous arrêter ; c'est que, pour accomplir l'œuvre évidemment surhumaine qui lui a été confiée, l'Église n'a sous la main que des hommes. Il faut élever l'humanité jusqu'au ciel, et c'est sur la terre qu'il faut qu'elle prenne et son levier, et son point d'appui. Ceci mérite toute votre attention.

Si la hiérarchie de l'Église constituait une race à part, si ses pontifes, ses prêtres étaient des hommes au-dessus de l'humanité, ayant une autre origine, on comprendrait cette tradition toute pure. Mais non. C'est dans la nature humaine corrompue que l'Église est forcée de prendre les instruments de la régénération. Les pontifes, les prêtres sont des hommes qui portent en eux toutes les conséquences du péché commun à la race humaine, et, de plus, les préjugés, les vices propres à chaque époque, à chaque pays. A l'origine, les ministres de l'Église étaient des païens, mais des païens avec tous les préjugés du paganisme ; elle leur impose les mains et elle en fait les dispensateurs des mystères célestes. Le monde romain est renouvelé par les races barbares. Ce sont des hommes à moitié sauvages que l'Église tire du milieu des camps, encore couverts de sang, et qu'elle charge de prêcher l'Évangile de la paix.

Dans cette bataille contre l'humanité corrompue, elle triomphe depuis dix-huit cents ans, elle remporte la victoire avec des soldats recrutés dans le camp ennemi. Et nous ne chercherions pas au-dessus de l'humanité la cause de son triomphe?

Nous avons eu occasion de faire cette remarque ; dans la lutte de l'Église, on se représente le sacerdoce luttant contre le monde, les prêtres armés contre les hommes du siècle, les intérêts, les forces surnaturelles contre les forces, les intérêts humains. Je dois le redire, c'est là un faux point de vue. Dans l'accomplissement de son œuvre divine, l'Église ne rencontre pas de plus grand obstacle que le sacerdoce; pas d'ennemi plus dangereux que le prêtre, et cela, parce que le sacerdoce est tiré du monde, le prêtre est homme, et, par conséquent, par tout le côté terrestre, par tous les intérêts, le sacerdoce est tenté de servir le monde contre l'Église, le prêtre est tenté de trahir au profit de l'homme.

Or, ceci est admirable dans l'histoire. Je ne craindrai pas de le dire, la preuve la plus éclatante qu'elle vous fournit de la divinité de l'Église, ce sont les mauvais prêtres, les pontifes corrompus. Voyez à certaines époques, particulièrement au milieu de la corruption du monde romain, ou après sa chute, après cette tempête qui a tout bouleversé, qui a remué le monde jusque dans les dernières profondeurs, l'écume de la barbarie flotte pendant des siècles sur la surface de la société ; elle pénètre nécessairement partout, et jusque dans le sanctuaire. Ce serait un esprit bien étroit que celui qui voudrait effacer ces pages de l'histoire, il n'y en a pas où la main de Dieu se montre plus resplendissante.

Et, pour préciser ceci, voyez le siége de Rome. Certes, jamais trône ne fut occupé par une succession plus vénérable ; sur ses trois cents pontifes, quels noms, quelles figures ! A peine quelques-uns sur lesquels planent des accusations graves. Mais enfin, cette ombre existe ; or, expliquez comment la morale n'a eu rien à souffrir de la corruption de ces pontifes, comment les règles saintes ne se sont jamais brisées dans ces faibles mains, comment des hommes corrompus ont été les gardiens incorruptibles d'un code qui renfermait leur propre condamnation? N'est-ce pas une exception à ce qui se voit dans toutes les sociétés humaines ?

Donc, la sainteté de Dieu est manifeste dans le triomphe de l'Église contre le mal.

Mais le triomphe ne suffit pas à Dieu, Il veut faire servir le mal lui-même à produire le bien, comme nous avons vu l'erreur servir au développement de la vérité ; de même qu'il faut des hérésies, *oportet et hæreses esse*, de même il doit y avoir des scandales, *necesse est ut veniant scandala* ; non que Dieu veuille directement le mal ou l'erreur ; mais, dans la profondeur de sa sagesse, il fait servir le mal à l'accomplissement de ses desseins.

C'est ici le côté le plus mystérieux du plan de ce monde, et, j'en suis convaincu, le plus divin, celui qui ravira le plus notre œil dans l'éternité ; ici-bas, nous ne pouvons que l'entrevoir.

Pourquoi donc des scandales dans l'Église ? Cette question tient à une question plus générale. Pourquoi le mal dans le monde?

Ce problème, qui a été le désespoir de la raison humaine, son écueil, elle a eu recours, pour le ré-

soudre, aux systèmes les plus absurdes, les plus monstrueux.

Cependant, la raison elle-même en sait assez pour absoudre la Providence; le mal physique a sa raison dans le mal moral. Le mal moral est une conséquence de la liberté. Voudrait-on que Dieu n'eût fait que des machines. Si l'homme a été créé libre, il pouvait trouver ou le bien ou le mal, il a tourné vers le mal. Qu'avez-vous à reprocher à Dieu?

Mais cependant, au delà se dresse un sombre mystère, une nuit qui épouvante la raison, le spectacle des crimes, de la corruption, et des maux physiques.

Évidemment, le mot de ce problème est dans l'ordre surnaturel, il nous sera dit dans le ciel; ce côté du plan divin de ce monde, qui est une tentation pour notre raison, est celui où la bonté, la justice divine brillera davantage; l'histoire du mal, telle qu'elle se révèle à nous, à la lumière de la foi, nous conduit à cette conséquence.

Le mal n'existait pas dans le monde primitif, mais l'homme était libre. Par l'abus de la liberté, le plan primitif fut détruit; — laissez-le dans la ruine, ne le regrettez pas; — le monde réédifié, inférieur en un point, puisqu'il porte le mal en lui, est en somme infiniment supérieur. Le mal a produit, grâce à la miséricorde divine, un bien infini, le monde nouveau a été élevé au-dessus du monde ancien de toute la hauteur qui sépare la nature humaine de la nature divine; ainsi la réponse à cette question insoluble pour le philosophe, pourquoi le mal? c'est le Calvaire, et si nous pouvions comprendre le Calvaire, embrasser toute la pensée dont la croix est la *manifestation*, nous ver-

rions que, pour Dieu, le mal est comme la condition du bien.

Pourquoi le mal? La réponse à cette question, après Jésus-Christ, c'est l'Église, ou Jésus-Christ vivant, et consommant à travers les siècles le mystère de la croix,

Le côté intime de cette histoire n'est vu que par Dieu. Le mal éclate au dehors, s'étale; le bien, qui en est la compensation et le fruit, se dérobe dans le secret de la conscience. Le jugement dernier manifestera tout, et alors nous verrons dans une pleine lumière cette merveilleuse harmonie qu'éclaire à peine à présent l'histoire du monde.

La lutte du bien contre le mal, ou, pour mieux dire, de la vie divine de Jésus-Christ contre la vie terrestre d'Adam, dans chaque chrétien, présente un spectacle digne du ciel. Le corps, esclave rebelle, est plié sous la loi de l'esprit; la chair est vaincue; l'homme vit d'une vie céleste, il réalise dans un corps de boue la pureté des esprits angéliques, il accepte même la mort. Il me semble que les anges nous envient ce corps; car c'est par le corps que nous acquérons le mérite de la virginité et la gloire du martyre.

Non moins merveilleuse apparaît cette lutte dans l'Église. Serait-ce une hérésie de dire que l'Église du ciel envie à l'Église de la terre le mal qui l'épure? Non, c'est une seule Église qui triomphe dans le ciel et qui combat sur la terre, mais le combat est préférable au triomphe, il produit plus de mérite; dans toutes les deux, c'est Jésus-Christ avec sa double vie.

La résistance de la terre est le principe de tout ce qu'il y a de plus divin dans l'Église.

Voyez dans l'histoire! La résistance du monde païen enfante les martyrs.

La corruption du monde converti, les anachorètes, les solitaires.

Dans le moyen âge, la fougue des passions peuple les monastères, la solitude.

Tout ce qui s'oppose à l'Église, qui lui résiste, devient un principe de sacrifices, d'actes de vertu.

Les infidèles font germer les missionnaires.

Les hérétiques suscitent les docteurs.

Les pécheurs, qui sont la partie inférieure, exercent les saints, qui sont la partie supérieure; l'Église s'efforce de tout ramener à l'unité de l'esprit par la parole, les sacrements et aussi par l'action intérieure de la grâce qui est en elle, et qui ne sommeille jamais. L'Église gémit dans les justes pour les pécheurs, elle s'immole pour eux. Là est le principe de l'austérité des cloîtres, des pénitences volontaires, de la prière publique, des sacrifices héroïques; là est le fondement de la merveilleuse communion des saints, de la solidarité qui unit tous les chrétiens, *quis infirmatur*, disait saint Paul, *et ego non infirmor* [1]? Tout est expié; si le vice a ses autels, la virginité aura ses martyrs: ainsi le mal enfante le bien.

Quelle plus admirable manifestation de la sainteté de Dieu!

[1] II Cor., xi, 29.

TRENTE ET UNIÈME CONFÉRENCE

Témoignage des trois derniers siècles en faveur de la divinité de Jésus-Christ.

Messieurs,

Pour comprendre les combats que nous avons à raconter, nous avons dit qu'il était nécessaire de remonter à leur point de départ.

Le passé, dont les derniers restes sont emportés sous nos yeux, qu'était-il ?

Qu'était ce monde, que le protestantisme d'abord, et ensuite la philosophie, ont démoli pièce à pièce, et dont les ruines nous entourent ? Comment était-il né ? De quels éléments avait-il été fait ? Par quelles mains ? Quel était le principe, le lien de son existence ? Quel était enfin l'idéal qu'il tendait à réaliser ?

Pour répondre complétement à ces questions, il faudrait raconter l'histoire de quinze siècles, suivre pas à pas l'action de l'Église au sein de l'humanité, à

partir du Calvaire. Cette étude appartient à une autre partie de notre cours [1].

Dans ce moment, et pour éclairer l'étude spéciale qui nous occupe, un coup d'œil suffit. Nous n'avons besoin que de constater les conséquences du triomphe de l'Église, dont le tableau a été retracé, que de saisir le caractère général de l'œuvre où elles aboutirent.

L'état du monde, au moment de la promulgation de l'Évangile, vous a été retracé; il est encore devant vos yeux. A peine subsistait-il quelques rayons des antiques révélations au milieu de la nuit qui avait enveloppé tout l'ordre moral. Les peuples les plus civilisés étaient prosternés devant la pierre et le bois, ou ne relevaient la tête que pour blasphémer contre l'existence de Dieu; flottant ainsi entre l'idolâtrie, qui est la honte de l'esprit humain, et l'athéisme, qui en est la mort, l'homme était courbé dans sa raison sous l'esclavage du doute et de l'erreur; dans sa conscience, dans sa vie, sous la pesante servitude de tous les vices; dans le corps social, les derniers restes de vie étaient près de s'éteindre. La liberté expirait dans de hideuses orgies; l'homme, corps et âme, gémissait sous le joug d'un pouvoir qui n'était plus que la brutale domination de la force, et l'épée du légionnaire, devenue le sceptre du monde, passait de main en main sans s'adoucir ni s'épurer; des déchirements inouïs, d'effroyables révolutions se succédaient comme des orages dans un ciel troublé; le monde chancelait, près de périr dans le sang et dans la boue.

Un lien nécessaire unit la double destinée de

[1] Voir la quatrième partie des Conférences.

l'homme, d'où il suit qu'en affranchissant l'homme dans le côté divin de son existence, l'Évangile l'affranchit aussi dans son côté terrestre. En faisant un nouveau ciel, il faisait une nouvelle terre.

Et pourquoi s'arrêter à établir par le raisonnement un fait qui éclate dans l'histoire? Sans nous engager dans l'étude des causes diverses qui contribuèrent à la régénération du monde, après que l'œuvre a été accomplie, après que l'empire romain a été emporté par le flot des barbares, après que la barbarie a été lentement assouplie par la discipline de l'Église, que voyons-nous? Comparez le monde enfanté par l'Église, qui marche attaché à son autorité tutélaire, avec le monde dont Rome païenne fut le centre, et vous verrez une révolution, qui, embrassant tout l'ensemble divin et tout l'ensemble terrestre de nos destinées, a modifié, dans toutes ses conditions, l'existence humaine ; partout un nouvel ordre, un développement immense de liberté.

Dans les régions de l'intelligence, la chaîne honteuse des anciennes superstitions brisée ; la raison sortant de l'idolâtrie, comme d'une prison obscure, où elle était depuis quatre mille ans le jouet des plus monstrueux fantômes; la nuit épaisse de la philosophie dissipée en même temps que ces ténèbres du doute sorties de la raison, qui avaient fini par obscurcir tout l'ordre moral ; le grand jour de l'Évangile éclairant le monde de l'intelligence ; Dieu, ses perfections ; l'homme, son origine, ses destinées ; les rapports de l'homme avec Dieu ; tous les mystères du temps et de l'éternité ; la foi n'ôtant rien à la liberté ; au contraire, les droits de l'intelligence humaine révélés par ce que la foi nous apprend de l'homme, image de Dieu, non passive, inerte comme l'empreinte que reçoit la pierre

et le bois, mais vivante, active, devant tendre à reproduire de plus en plus son modèle, par la science ; le flambeau de la raison allumé au flambeau de la foi, cherchant à pénétrer dans la nuit qui nous entoure, à dissiper les ombres de la vie présente, à nous rapprocher de la claire vision du ciel.

Tel fut, dans l'ordre de l'intelligence, le travail des siècles chrétiens. On se figure ces temps comme le sommeil de la raison. Pas d'idée plus fausse : on y trouve au contraire des travaux philosophiques admirables. Toutes les connaissances divines et humaines sont harmonisées dans de vastes systèmes d'explication, qui resteront comme les plus beaux efforts de l'esprit humain.

Que peut-on comparer, sous ce rapport, à la *Somme* de saint Thomas?

Dans l'ordre de la conscience, tous les honteux préjugés qui déshonoraient les anciennes philosophies sont détruits; le sens moral est affranchi, perfectionné ; l'âme du monde moderne devient comme un rayonnement de l'Évangile par l'enseignement de l'Église.

Mais c'est surtout dans l'ordre extérieur et social que cette révolution nous apparaît comme quelque chose de plus saisissant et de plus merveilleux.

De nouveaux rapports forment le lien de la famille, de l'état, de la société générale des peuples.

Dans la famille, l'union de l'homme et de la femme emprunte du mystère de l'union de Jésus-Christ et de l'Église qu'elle représente une sainteté ineffable ; de là, l'indissolubilité du lien conjugal qui protége l'homme contre l'instabilité de son propre cœur, et qui rend indépendante de ses caprices l'existence des deux êtres faibles de la société domestique la femme et l'enfant.

De là tout un ensemble nouveau de devoirs et d'affections découlant d'une source sacrée, qui lient dans un ordre surnaturel les époux chrétiens, et les font vivre ici-bas d'une même vie, dont le principe et le terme est dans le ciel. De là le caractère touchant de la paternité chrétienne ; qu'est-ce que cet enfant qui vient de naître, et qui a été régénéré par les eaux du baptême? Le père ne retrouve pas seulement son sang, un autre lui-même, mais il voit le sang de Jésus-Christ et l'image de Dieu. Un prince de la milice céleste a été député auprès de ce nouvel héritier présomptif de la couronne des cieux, et il fait autour de lui une garde invisible. Ainsi l'enfance devient sacrée, et les magnifiques destinées qui enveloppent l'homme dès son berceau rendent impossibles chez les peuples chrétiens ce scandale horrible de la civilisation de tous les anciens peuples, l'exposition des nouveaux-nés.

Dans l'État, un développement immense des deux éléments de l'ordre social : le *pouvoir* et la *liberté*.

La véritable liberté a été enfantée sur le Calvaire : « C'est le Christ qui nous a rendus libres, » dit saint Paul, *Christus nos liberavit* [1]. Transportez-vous en effet au moment de la mort du Fils de Dieu ; que voyez-vous? Les cinq sixièmes du genre humain parqués comme de vils troupeaux, et que la législation de ces républiques si vantées de l'antiquité a relégués si bas, si près de la brute, qu'elle ne leur reconnaît aucun droit, pas même celui de vivre, qui ne dépende des caprices de leurs maîtres ; et voici qu'un amour infini, descendu de la croix, relève ces infortunés. Ouvrez le code divin que les apôtres présentent au monde, que lisez-vous? Tous les hommes ont dans le ciel un

[1] Gal., IV, 31.

même père, Dieu, un même sauveur sur la terre, Jésus-Christ; tous sont appelés à recueillir le même héritage immortel au delà du tombeau; tous participent ici-bas aux mêmes trésors ineffables, et personne n'est exclu des mérites infinis dont la source est dans le sang qui, du haut du Calvaire, s'est répandu sur tous. Cet esclave, qui n'était plus même un homme à vos yeux, voyez-le au pied de l'autel où il vient de recevoir un pain miraculeux que les anges lui envient, la foi nous montre en lui un Dieu. Ah! l'Évangile est la charte immortelle d'où devaient sortir toutes les véritables libertés du monde, parce que l'Évangile seul révèle à l'homme sa dignité; et aussi un peuple chrétien ne cessera jamais d'être libre qu'en cessant d'être chrétien.

L'Évangile exalte tellement dans l'homme le sentiment de la liberté, que, loin d'être un bienfait social, il aurait rendu en quelque sorte toute société impossible, s'il n'avait pas dans la même mesure agrandi le pouvoir dans la conscience et dans le cœur des peuples. Mais voyez aussi, lorsque naît et se forme à l'ombre de l'Église la société chrétienne, se lever sur son berceau cette grande et douce image du pouvoir de Dieu, cette haute paternité sociale que nous avons nommée *royauté*.

La royauté chrétienne est sans aucun doute une des plus merveilleuses créations de la religion de Jésus-Christ, car on ne trouve rien qui lui ressemble chez les anciens peuples, pour qui le nom de roi était synonyme de tyran.

La royauté chrétienne est une délégation divine, la puissance de Dieu représentée dans l'ordre temporel; et il ne faut pas moins que cela pour se faire obéir du chrétien, trop grand pour se soumettre à un

autre qu'à Dieu. Effacez sur le front du souverain la mystérieuse auréole où se trouve le titre de son autorité, faites évanouir cette ombre du ciel qui se réfléchit sur le trône, et le chrétien ne comprendra plus des hommages qui n'ont que l'homme pour objet et qui ne remontent pas jusqu'à Dieu.

Mais le Père céleste ne communique rien au monde que par son Fils; c'est donc en Jésus-Christ que se trouve la source d'où découle le pouvoir des rois. Le roi sera l'image du Christ; sa vie, comme celle de l'Homme-Dieu, sera un long sacrifice qui pourra, nous le savons, se consommer sur le Calvaire, d'où ses dernières prières s'élèveront vers le ciel, mêlées avec la voix de son sang, pour appeler la miséricorde de Dieu jusques sur ses bourreaux.

Faut-il s'étonner après cela des merveilleux caractères de l'obéissance chrétienne, et des choses prodigieuses que l'histoire nous raconte de cet amour des peuples catholiques pour leurs rois, sentiment d'un ordre à part, que l'antiquité n'a pu connaître, qui a sa racine dans ce que la nature a de plus intime et dans ce que la foi a de plus divin, puisqu'il est tout ensemble et une piété filiale, et, pour emprunter la belle expression d'un Père de l'Église, *la religion de la seconde majesté:* ce qui explique comment il n'a pas produit seulement des héros, mais il a pu encore enfanter des martyrs.

Si de l'État nous remontons à la société générale des peuples, le christianisme manifeste encore ici, d'une manière non moins admirable, sa divine influence, dès son origine, dans ce nouveau droit des gens qui, selon la remarque de Montesquieu, est sorti de l'Évangile, et qui a tempéré le droit de la guerre,

si terrible chez les anciens : dès le cinquième siècle de l'Église, les vaincus ne sont plus enchaînés au char du vainqueur, et leur sang n'arrose plus l'arène ; l'humanité a pénétré avec l'Évangile jusque dans les camps, et la victoire, altérée de sang et de licence, rencontre sur ses pas une religion de justice et d'amour qui couvre d'une protection sacrée la vierge timide et l'ennemi sans défense. Plus tard, et à mesure que se fixent autour de la croix toutes ces tribus sauvages, éléments grossiers avec lesquels l'Église devait former la société moderne, à mesure que se fait l'éducation de ces peuples enfants, sous la discipline du pouvoir spirituel, de nouvelles relations s'établissent entre eux ; sur la base des croyances, des sentiments de justice, d'honneur, de tout l'ensemble des intérêts moraux communs aux nations chrétiennes, s'élève un nouveau droit public qui tend à les lier comme les membres épars d'une grande famille ; et le progrès en même temps que la puissance de cette œuvre de l'Église se révèle, lorsqu'un mot, *Dieu le veut !* parti de la chaire éternelle, arrache l'Europe de ses fondements, la précipite en armes contre l'Asie, et fait reculer le croissant devant la croix, la barbarie devant la civilisation.

Voilà le monde chrétien ! Il se résume dans un mot : Le règne de Dieu par l'Église.

Dieu régnait dans le monde de la pensée ; l'homme n'entreprenait pas de franchir le cercle divin que la parole de Dieu, expliquée par l'Église, trace autour de son intelligence, et la science cherchait son point de départ et sa règle dans la foi. Or, les philosophes qui ont rêvé que la foi entrave le génie de l'homme reviendraient de leur erreur peut-être. s'ils se don-

naient la peine d'étudier les proportions et de mesurer la hauteur des magnifiques créations que la pensée philosophique du moyen âge éleva sur la base des dogmes chrétiens. Il en fut de la philosophie de cette époque religieuse comme de son architecture, qui, après avoir assis, sur la terre, ses fondations sur la croix, s'élança vers le ciel avec une variété, une richesse, une audace infinies.

Dieu régnait dans le monde extérieur et social, car la loi de Dieu, expliquée par l'Église, reconnue à la fois par le souverain et par les sujets comme le principe de la justice et du droit, comme la règle de leurs mutuels devoirs, comme l'arbitre de leurs différends, dominait l'ordre politique tout entier. Or, nous n'avons pas peut-être acquis encore le droit de nous moquer de la simplicité qu'eurent nos pères de chercher dans le ciel l'accord du pouvoir et de la liberté, et la solution de tant d'autres problèmes sociaux que nous n'avons pas encore rencontrée sur la terre. Voilà le côté admirable de ce monde, ce qui en fait la plus merveilleuse création que nous rencontrions dans l'histoire.

Cependant, ne croyez pas que nous fermions les yeux sur les imperfections de cet ordre de choses, ni que nous ayons intérêt à les dissimuler. Au contraire.

D'abord, d'après ce que nous venons de dire, on aperçoit les oppositions que cet idéal dut rencontrer. Dans l'homme, toutes les pensées séditieuses, dont le principe est dans l'orgueil de sa raison ; dans les souverains, la jalousie du pouvoir ; dans les peuples, l'amour de l'indépendance, autant de causes qui durent empêcher le règne de Dieu de s'établir pleinement, et qui ont dû concourir à faire reculer la

société de l'ordre où elle tendait vers le grand désordre qui a succédé.

Ce désordre, qu'est-ce, et quel est le but vers lequel ont marché les trois derniers siècles ?

Le règne de l'homme.

L'homme a été substitué à Dieu, par le protestantisme, dans le monde de la pensée. Car ceux-là n'ont pas compris la réforme qui n'y ont vu qu'une hérésie semblable à celles qui avaient troublé d'âge en âge la société chrétienne. Ce qu'il faut considérer dans Luther, ce n'est pas ses erreurs particulières, mais l'indépendance de l'homme en matière de foi qu'il proclama, principe qui renfermait toutes les erreurs. L'édifice du christianisme s'écroule du moment qu'on veut en appuyer la base sur la raison particulière, trop faible pour porter le poids auguste des vérités révélées ; la raison est trop variable, trop opposée dans les différents hommes et dans chaque homme même, pour pouvoir refaire, avec les débris d'une religion détruite, un symbole, une foi commune quelconque, et ainsi l'esprit de l'homme, du moment qu'il ose se déclarer souverain, entraîné, par une pente invincible, de l'hérésie vers le déisme, du déisme vers l'athéisme, roule enfin dans le gouffre du scepticisme, où il ne tient plus, au milieu d'une nuit épaisse, que le sceptre du néant.

Or, à raison de la liaison nécessaire qui unit le monde extérieur au monde des intelligences, on verra sortir du même principe des conséquences semblables. Comment vouloir, en effet, que cette raison, déclarée juge infaillible des rapports qui lient l'homme avec Dieu, ne prétende pas aussi devenir l'arbitre des rapports qui lient les hommes entre eux ? Voici donc que

le protestant, après avoir interrogé la Bible, que le philosophe, après avoir interrogé sa conscience pourra dire au souverain : Descends du trône, la raison te l'ordonne; et le spectre sanglant de la souveraineté du peuple, évoqué tour à tour par la réforme et par la philosophie, apparaîtra au milieu des ruines de l'ordre social, chassant les rois vers l'échafaud et la multitude vers l'anarchie.

Mais nous cherchons peut-être ici des rapports imaginaires, et nous exposons de vaines théories? Non, c'est l'histoire que nous racontons. Voyez en effet le principe de la souveraineté de l'homme se lever en même temps dans le monde religieux et dans le monde social, il y a trois cents ans; croître, grandir, s'avancer de ruine en ruine, et, lorsque l'œuvre de la destruction est accomplie, le même jour, la raison adorée sur les autels d'où la foi a été bannie, et les pouvoirs qui représentaient Dieu sur la terre dans les deux ordres, le sacerdoce et la royauté, disparaître sur l'échafaud sanglant où le règne de l'homme est proclamé.

Dieu s'étant retiré un moment du monde moral, on a dû voir ce bouleversement général, ces combats inouïs de la liberté et du pouvoir, de tous les éléments de l'ordre social, et la terreur, et la mort, et le sang, et les crimes, et tout ce dont a été composée enfin cette effrayante vision du royaume de la désolation et des ténèbres que l'on a nommée la révolution française; à peu près comme si Dieu retirait la main qui soutient depuis l'origine des siècles l'ordre matériel, on verrait les astres errer au hasard, se heurter, remplir l'immensité de leurs ruines, tous les éléments se

mêler et se confondre, et le monde rentrer dans la nuit et dans le chaos.

La révolution est donc bien le triomphe de la raison de l'homme sur la raison de Dieu. On ne peut le lui disputer. Et lorsque nous voyons le culte de la raison représenté par un impur symbole inauguré sur les ruines de l'ordre religieux et moral, nous n'apercevons là rien que de légitime, de naturel.

Transportez-vous cependant à ce moment solennel : jamais épreuve plus décisive. Si, comme le disaient ses ennemis, la religion n'était qu'une institution humaine qui avait son appui dans la politique des rois, il n'y a plus de royauté, elle a disparu sur l'échafaud avec le dernier fils de saint Louis. Si le pouvoir du christianisme n'était que le pouvoir d'un sacerdoce enrichi d'âge en âge par la piété des peuples, tout ce que les prêtres tenaient des hommes, ils l'ont perdu ; il ne leur reste que la croix et le martyre qui leur furent légués par Jesus-Christ. Si le christianisme n'était qu'un vieux système de superstition et d'erreur que chaque génération avait reçu, sur la foi de la génération qui l'avait précédée, et qui ne s'était perpétué que par l'entraînement de la coutume, que par l'autorité de la tradition, dans ce moment la chaîne des siècles est brisée, l'impiété a jeté aux vents les cendres et les souvenirs des ancêtres, l'homme est seul, et la raison de ses pères n'influera plus sur les jugements de sa raison souveraine. Si l'Église n'avait fait qu'abuser de la crédulité des peuples dans des temps d'ignorance, si elle avait longtemps imposé aux hommes par les ténèbres dont elle entourait l'objet de leurs croyances, la philosophie a dû dissiper cette longue illusion ; elle a fait plus que

d'examiner, que de discuter tous les mystères, tous les dogmes qui avaient été entourés de la vénération de dix-huit siècles, elle les a traînés dans la boue; ses plaisanteries obscènes et sacriléges, après avoir amusé dans les palais les loisirs des grands, sont descendues jusque dans les chaumières pour délasser les fatigues du pauvre, et le Dieu de l'Évangile, condamné comme un insensé par la philosophie, a été de nouveau le jouet des enfants et de la multitude. Que dirai-je enfin? Ne craignez plus l'impression que pouvaient produire sur la multitude les pompes extérieures de la religion, le spectacle imposant de ses cérémonies. Quelle séduction le christianisme pourra-t-il exercer désormais sur un peuple qui a vu ses temples, ses autels, les vêtements des pontifes et les vases même où coula le sang qui fut le prix du salut du monde, profanés par des parodies indécentes et des scènes dérisoires.

C'en est donc fait du christianisme.

Et voilà que tout à coup, lorsqu'il semble que la société s'enfonce dans l'abîme, et que le christianisme va disparaître, un homme apparaît, qui recueille les débris du monde social, et qui relève les autels. Et pour que vous ne soyez pas tenté d'attribuer cette œuvre à sa puissance, pour qu'il nous soit bien démontré qu'il n'est que l'instrument de Dieu, attendez ; cet homme, ne pouvant souffrir qu'il y ait quelque chose qui ne plie pas sous son épée, se tourne contre l'Eglise... et il tombe.

Concluons.

Les trois derniers siècles ont été une immense insurrection contre le passé, un sacrilége effort pour tout démolir, pour tout refaire à neuf dans le monde de la pensée, dans le monde politique et social.

Qu'est-il résulté ?—Tout a été détruit, tout, excepté le christianisme.

Les idées de nos pères, leur science, toutes les théories bâties par la pensée des siècles chrétiens sur la base de la foi ont été emportées par le mouvement imprimé à l'esprit humain, mais la base elle-même, la foi demeure.

Les mœurs anciennes ont fait place à d'autres mœurs. Que reste-t-il des habitudes, des opinions, de la conscience de nos pères. Rien que le principe chrétien, dont elles furent l'expression.

Les institutions, le monde de nos pères n'est qu'une poussière que le vent des révolutions emporte. La religion est la seule chose dont le souffle des révolutions ne se joue pas.

Toutes les conditions de la vie de l'homme et de l'humanité ont été modifiées ; les lois surnaturelles de cette vie posées par le christianisme subsistent seules.

Donc, il y a dans le christianisme quelque chose qui n'est pas de l'homme.

TRENTE-DEUXIÈME CONFÉRENCE

Témoignage des trois derniers siècles
en faveur de la divinité de Jésus-Christ.

Messieurs,

L'opposition des derniers siècles a mis le sceau au miracle de la conservation de l'Église. Nous l'avons vu, cela seul expliquerait pourquoi Dieu a permis cette lutte ; mais ce n'est pas assez.

Dieu, dans la profondeur de ses conseils, tire le bien du mal ; il se fait des crimes des hommes et de leurs erreurs des instruments qui servent à la manifestation progressive de la sainteté et de la vérité infinies.

Tel a été l'effet des épreuves des âges antérieurs, tel a dû être, à plus forte raison, l'effet de cette dernière épreuve, la plus grande de toutes celles auxquelles le christianisme a été soumis. Si, lâchant la bride à l'orgueil de l'homme, Dieu lui a permis de franchir de

nos jours les bornes qui l'avaient contenu dans les temps antérieurs; si la raison humaine, attaquant non plus une vérité particulière, mais la base commune sur laquelle reposent toutes les vérités, s'est avancée de ruine en ruine jusqu'à cet abîme où nous avons vu s'engloutir le monde religieux et social, cette révolution, sans exemple dans l'histoire, doit se lier à un grand dessein de Dieu. Ce dessein est le secret du ciel, de l'éternité, mais qui se laisse entrevoir ici-bas. Interrogeons donc les ruines qui nous entourent, essayons de lire les leçons qui y sont gravées. Des hauteurs de la foi, contemplons ce mouvement terrible qui emporte le monde depuis trois siècles, qui dure encore, et nous apercevrons la main visible de la Providence, déroulant à travers toutes ces révolutions les merveilleuses destinées de l'Église, et les progrès de l'humanité.

L'Église est une société dont le point de départ et dont le terme sont dans l'éternité, mais qui voyage dans le temps; dont la racine est dans le ciel, mais qui se développe, s'épanouit sur la terre, une pensée divine manifestée sous une forme humaine.

Il y a ainsi deux côtés de l'existence de l'Église, l'un par où elle tient au ciel, l'autre par où elle tient à la terre, un double élément, le principe divin qui constitue l'essence de sa vie, immuable, incorruptible; la forme humaine, accidentée de cette vie corruptible, variable. C'est par ce côté qu'elle donne prise à l'action du temps, des révolutions.

Or, ce qui manifeste Dieu, c'est que la forme extérieure seule s'use au contact des révolutions. Leur action ne peut rien que sur la condition accidentelle de l'existence de l'Église. Dans un corps qui meurt

dans tout ce qu'il a d'humain, qui se dissout et se renouvelle dans tout ce qu'il a emprunté à la terre, vit un esprit immortel, dont la vie se dégage des accidents, se manifeste plus pure, plus divine.

A l'époque du protestantisme, l'existence extérieure, accidentelle, de l'Église était profondément altérée, la cause en était dans le point de départ du monde moderne. L'Église avait enfanté ce monde; penchée sur son berceau, elle lui avait servi de nourrice, d'institutrice. Il en était résulté une union trop intime et qui tendait à établir la confusion entre l'ordre spirituel et l'ordre temporel. La poussière du monde était sur l'Église. Les fonctions spirituelles et les fonctions temporelles étaient mélangées; les princes de l'Église étaient en même temps princes du siècle. Les richesses du clergé avaient amené une corruption qui en est d'ordinaire la conséquence; les mœurs étaient séculières, et de graves abus avaient éveillé la sollicitude des Conciles, le zèle, les réclamations de tous les saints. Une réforme était nécessaire.

Malheureusement, le pouvoir qui pouvait seul l'accomplir régulièrement, le Saint-Siége, se trouvait affaibli par l'effet du schisme, par les entreprises des princes.

Dieu permit une révolution; assurément rien de plus désordonné, de plus sauvage. La Réforme commence à peine, et ses conséquences épouvantent les réformateurs; le faisceau des nations chrétiennes est brisé; l'unité surnaturelle rompue en mille morceaux; les opinions heurtent les opinions; les débris des anciennes croyances sont emportés par je ne sais quel souffle d'indépendance; le symbole s'en va en poussière; le monde politique et social est ébranlé par les révolu-

tions qui remuent le monde religieux. La guerre, les ruines, l'incendie, le sang, tels sont les résultats de cette prétendue réforme. Spectacle profondément douloureux sans aucun doute! Cependant, regardons. Est-ce la ruine, est-ce le renouvellement de l'Église?

Qu'est-ce qui s'est séparé d'elle? Ce qui ne tenait plus que par un lien extérieur, que sa vie divine avait cessé d'animer, jugement terrible, mais souverainement équitable de Dieu sur des peuples morts devant ses yeux. Je n'en veux point d'autre preuve que la facilité incroyable avec laquelle le schisme se consomme, et pour les cause les plus honteuses.

Que pouvait-il rester, je le demande, de vie catholique chez ces nations du Nord, emportées dans le schisme par leurs princes, qui ne voyaient eux-mêmes dans la réforme que leur indépendance politique à assurer, que les biens de l'Église à conquérir, que leur ambition, leur avarice, des passions plus ignobles encore à assouvir.

Où en était cette malheureuse Angleterre, qui tourna toute au gré des caprices honteux de Henri VIII, évêques, prêtres, nobles, peuple, sauf quelques glorieuses exceptions?

L'Église ne perd rien. L'hérésie ne coupe que les membres où la vie ne circulait plus. L'unité devient plus intime, plus forte. Cet arbre antique du catholicisme, dont les racines avaient pénétré dans la profondeur du monde social, à l'ombre duquel les peuples étaient nés, avaient grandi, la cognée le frappe; vous tremblez, parce que vous ne voyez que la main des hommes, mais la main invisible de Dieu la conduit. Voyez ce qui est tombé! Des branches déjà mortes. Le tronc n'est pas atteint. La hache, en l'émondant,

n'a fait que rajeunir sa vie, de nouveaux rameaux remplaceront ce bois inutile dont il a été déchargé.

En effet, lorsque vous pourriez croire que l'Église est affaiblie par toutes ces pertes, Dieu ouvre devant elle un nouveau monde, et sa parole y enfante de nouveaux chrétiens. Tout ce que l'Église a perdu dans la vieille Europe, elle le regagne au delà des mers. Fécondité admirable, qui prouve que l'esprit de Dieu n'a pas abandonné l'Église comme l'hérésie l'en accuse, mais qu'elle est toujours la véritable épouse de Jésus-Christ !

Et, dans le même temps, il s'opère, au sein de l'Église, un mouvement intérieur de régénération, qui a pour instrument le concile de Trente, la plus vénérable assemblée, peut-être, qui ait jamais représenté l'Église. Ses admirables décrets sont le principe d'une réforme, le point de départ d'une rénovation qui embrasse tout l'ordre ecclésiastique, qui, peu à peu, par le clergé, renouvelle le monde chrétien. L'Église est la seule société qui trouve toujours dans son sein un principe de régénération qui ne s'affaiblit pas, une source incessante de vie divine, qui ne vient pas de la terre, mais du ciel, puisqu'elle ne tarit jamais.

Dieu suscite de saints personnages qui renouvellent la vie religieuse : saint Ignace, sainte Thérèse... la vie ecclésiastique : saint Charles Borromée... la vie chrétienne dans le monde : saint François de Sales, saint Vincent de Paul... L'action de ces saints est immense ; mais je voudrais pouvoir vous retracer surtout le tableau que présente la vie de saint Vincent de Paul, les œuvres merveilleuses dont il est l'instrument, et qui font de son siècle le siècle de la cha-

rité, qui précède et prépare le siècle de la gloire.

Mais le protestantisme n'était qu'un premier pas, la philosophie devait naître de lui; vous l'avez vu continuer son œuvre, faire une ruine complète, anéantir le monde de nos pères dans son côté humain.

Et ici, *en face de la révolution la plus formidable* que nous rencontrions dans l'histoire, depuis la tempête qui emporta le monde romain, la raison de l'homme se trouble, le secret de ces événements lui échappe.

Pour voir ce tableau dans son véritable jour, il faut s'élever dans les hauteurs de la foi, le seul point de vue d'où l'on peut apprécier ces événements où se manifestent la justice et la miséricorde de Dieu.

Il faut se rappeler ces grandes vérités que nous avons eu déjà occasion de constater, que le monde est dans la main de Dieu, qu'il conduit l'ordre présent d'après un dessein dont le terme est dans le monde futur; la terre est ordonnée par rapport au ciel, le temps par rapport à l'éternité, suivant un plan dont l'économie nous est peu à peu manifestée par l'histoire de l'Église.

Tout relève donc de Dieu, et les peuples comme les individus, mais la justice ne s'exerce pas sur les peuples comme sur les individus. Dieu peut souffrir les insultes de l'impie; sa colère attend cet être d'un jour aux portes de l'éternité. Mais il n'y a pas une autre vie pour les peuples, ni un enfer pour eux au delà du tombeau. Ils naissent et meurent dans le temps; c'est dans le temps que leurs crimes doivent être punis et leurs vertus récompensées. C'est ici-bas que Dieu a placé l'enfer des nations, qui trahissent la mission qu'elles avaient reçue du ciel. L'histoire vous le montre assez dans ce que les hommes ont appelé révolution

Transportons-nous donc à l'époque qui a précédé la Révolution, osons pénétrer dans le conseil de Dieu : c'est un droit que nous avons comme chrétiens. Saint Paul nous en avertit : nous jugeons le siècle à ce titre. A la lumière infinie de la justice révélée, regardons toute cette société, tout cet ordre de choses, tout ce monde englouti dans l'abîme.

Tâchons de le reconnaître, cette révolution accomplie par les crimes de la terre est juste dans les décrets du ciel. Dieu fut équitable, j'ajoute, et nous le verrons tout à l'heure, miséricordieux et bon dans nos malheurs.

Tout ce qui meurt a mérité de mourir, car tout a renié son origine divine.

La royauté. — Nous avons vu ce qu'elle est dans l'économie du monde chrétien. Une délégation divine, *minister Dei in bonum*, le Christ représenté dans l'ordre terrestre ; son sacrifice se perpétuant dans l'immolation continuelle du Souverain au bien de son peuple. Est-ce là ce qui existait au moment de la révolution ? Depuis longtemps, la royauté était sortie de l'ordre divin tracé par le christianisme. Cédant à ce fatal égoïsme qui attire tout à soi, les souverains avaient cherché à concentrer entre leurs mains les droits des peuples en même temps que les droits de l'Église. C'était un retour à l'organisation païenne. Le mot de Louis XIV : *L'État c'est moi*, était comme la réalisation extrême de ce triste idéal. Une royauté assise sur cette base, qu'était-elle autre chose qu'une idolâtrie ? Louis XIV avait des côtés admirables, mais l'idolâtrie était née aussi de la gloire. La plupart des dieux du paganisme étaient des héros déifiés. Tristes héros, direz-vous ! Attendez. Au règne glorieux de

Louis XIV succède la Régence, et, avec elle, l'idole tombe dans la boue. De bonne foi, prétendrez-vous courber longtemps devant de pareils monarques des peuples rachetés par le Christ ? Rome a pu souffrir les les hontes de Caprée, un peuple chrétien n'a pas pu souffrir les scandales de la Régence.

La noblesse. — Dans les idées chrétiennes, la noblesse était une participation à la royauté, par conséquent au sacrifice. C'était la force et la richesse au service de la faiblesse, de la pauvreté. Servir, tel était le glorieux privilége de l'aristocratie. C'est ce qui en expliquait l'existence, et ce qui en justifiait les priviléges. Or qu'était devenue la noblesse avant 1789 ? Oublieuse de ses destinées providentielles, elle s'était laissé gagner par les pernicieuses erreurs du philosophisme, et, du doute, elle avait glissé dans la corruption.

Le clergé. — Le sacerdoce est d'une manière encore plus particulière l'image du Christ. Ce n'est pas seulement à l'autel que le prêtre renouvelle le sacrifice de la croix ; il doit le reproduire dans toute sa vie, car il lui a été dit à l'ordination : *imitamini quod tractatis ;* ses biens sont le patrimoine des pauvres ; son existence tout entière doit être surhumaine. Or, des abus graves s'étaient introduits dans le clergé ; l'esprit du monde était entré dans l'Église ; le pauvre était déshérité au profit des familles ; le luxe, les plaisirs, souvent coupables, dévoraient le pain des membres de Jésus-Christ.

La nation. — Toute la nation française avait aussi été infidèle à sa mission providentielle. Au lieu d'être le missionnaire de la vérité, elle s'était faite la propagatrice de l'impiété. On pouvait dire d'elle ce que Tacite disait des empereurs romains : *corrumpere et*

corrumpi. Depuis le jugement exécuté par la justice divine sur le monde païen, jamais monde n'avait été plus coupable. Reconnaissons-le : de même que des vapeurs qui s'élèvent du sein des vallées par un jour d'été se condensent dans l'atmosphère et forment des orages, de même les iniquités sorties pendant tout un siècle du sein de notre pays chrétien, durent former dans la main de la justice de Dieu ce tonnerre qui éclata à la fin, qui brisa le trône antique de nos rois.

Je suis homme, et je ne suis étranger à aucun des sentiments de l'homme : *homo sum, et nihil humani a me alienum puto*; ainsi toutes ces tragiques images que présente l'histoire de notre révolution, toute une famille de rois immolés, et les nobles et les prêtres égorgés ou exilés, et les ruines s'élevant sur les ruines, ce spectacle bouleverse mon cœur, brise mon âme dans toutes ses affections les plus chères.

Mais, je suis chrétien, et ma foi voit luire dans ce sinistre tableau une lumière qui en tempère les ombres.

La Révolution, rapprochée des temps qui l'ont précédée, m'apparaît comme nécessaire. Il faut cette tempête pour balayer le monde. En frappant, Dieu se montre bon autant que juste. Ses coups formidables nous sauvent. Tout ce qu'il y a de divin se dégage de tout ce qui était impur, au van de sa colère ; je pardonne à ces catastrophes, elles me font retrouver avec son caractère tout ce que je vénère, tout ce que j'aime. Depuis le Calvaire, nous savons que la mort n'est pas un mal, qu'il n'y a qu'un mal, l'infamie, le crime.

La royauté ! Ah ! il fallait gémir et se voiler la

face lorsqu'elle couvrait de la majesté de Louis XIV le vice qui dissout la famille et la société ; lorsque, avec Louis XV, elle faisait revivre les mœurs du Bas-Empire, mais la hache du bourreau lui restitue son caractère divin. Louis XVI baptise de nouveau dans son sang la royauté chrétienne.

L'aristocratie retrouve dans l'exil, sur l'échafaud, tout ce qu'elle avait perdu dans le luxe et les plaisirs de la cour. Elle se retrempe par la persécution ; à l'école de l'adversité, les nobles réapprennent le christianisme, et redevenus chrétiens, ils réparent par une conduite régulière le scandale de leur perversité.

Le clergé surtout. Née dans le sang, l'Église retrouve sa vie dans le sang ; la persécution lui va, c'est son berceau. Le fer fait revivre sur son front le caractère céleste que l'air empesté du monde et de la cour, que le contact du pouvoir avait effacé.

Le clergé fut admirable dans la révolution. Au moment où l'Assemblée constituante voulut s'emparer des biens de l'Église, M. de Montlosier, s'écriait : *Vous voulez leur ôter leur croix d'or, ils prendront une croix de bois. C'est une croix de bois qui a sauvé le monde.* L'événement a confirmé ces admirables paroles. La croix de bois des évêques a de nouveau sauvé la société. L'Église est sortie plus puissante de l'épreuve terrible à laquelle elle fut soumise. La religion que l'on pouvait croire usée par dix-huit siècles de combats a retrouvé toute la vigueur des premiers jours. Les miracles de constance qui étonnèrent le monde romain ont été renouvelés.

L'exil des prêtres français a servi, dans les desseins providentiels, à déposer les germes du catholicisme

dans les pays protestants. L'Église de France a été comme un arbre secoué par la tempête, et dont les vents emportent la semence qui doit féconder des contrées lointaines.

Jamais le christianisme ne s'est plus manifesté que dans la Révolution française. La Révolution, selon le mot de M. de Bonald, a dépassé le but que prévoyaient ses auteurs ; le ciel et l'enfer étaient mêlés ; la Révolution les a séparés, elle a fait la part de Dieu et de l'homme.

Nous aurons occasion de développer les conséquences de la Révolution dans l'ordre politique et social ; vous verrez que sa force se trouvait dans les principes chrétiens dont elle abusa. Ces principes lui survivront, et ils serviront de base à la société nouvelle.

Dans l'ordre religieux, les conséquences ont été immenses. L'Église est restée debout après cette grande ruine du monde, plus forte qu'auparavant. Après avoir essayé de la remplacer par tous les cultes que la raison humaine a pu inventer, on s'est vu forcé de revenir à elle. On a vu aussi que la force ne pouvait pas la briser. Les persécutions dirigées contre elle n'ont servi qu'à la dégager d'une solidarité qui la compromettait. Combien ils se trompent, ceux qui croient que nous regrettons cet ordre brisé sans retour. L'organisation ancienne sera remplacée par une organisation appropriée aux nouveaux besoins de la société, mais toujours fondée sur le principe chrétien ; alors seulement la société retrouvera sa stabilité.

En attendant, l'Église, comme après la tempête qui emporta le monde romain, recueille les débris,

conserve les principes d'ordre et de liberté d'où peut naître le monde nouveau; patiente, peu inquiète de l'avenir, elle attend que la destruction s'achève, bien assurée que lorsque les peuples modernes auront reconnu que seule elle peut les sauver, ils viendront demander le baptême social, qui ne leur sera pas refusé.

DIVINITÉ
DE L'ÉGLISE

TROISIÈME PARTIE

L'ÉGLISE CONSIDÉRÉE DANS SA DIVINE CONSTITUTION

TRENTE-TROISIÈME CONFÉRENCE

De l'existence de l'Église.

Messieurs,

Nous avons étudié la pensée divine dont l'Église est la manifestation ; nous avons vu toute l'économie du plan providentiel de ce monde se résumer dans sa merveilleuse unité [1].

Or, cette immortelle société, terme nécessaire de l'action de Dieu, cette Église, centre du monde, raison de tout ce qui existe, on en nie l'existence.

Pour l'établir, il nous faut descendre sur la terre ;

[1] Introduction en tête du premier volume.

après avoir contemplé l'Église par le côté surnaturel que la foi seule aperçoit, il faut l'étudier par le côté par où la raison naturelle la saisit.

De même que Jésus-Christ, c'est Dieu fait homme, Dieu manifesté au monde sous une forme sensible, de même l'Église, c'est Jésus-Christ, qui, soustrait aux regards des hommes par son Ascension, invisible pour nous dans le ciel, continue à être visible sur la terre, est représenté vivant, agissant dans une société, dans un corps immortel qu'il anime de sa vie divine.

C'est ce corps de l'Église que nous devons considérer dans ce moment; du fait extérieur de l'existence de l'Église, nous devons remonter au principe intime, divin, qui en est la raison.

De quoi donc s'agit-il?

De constater que l'Église *est* et *ce qu'elle est.*

L'Église *est.*

Qu'il existe dans le monde une société spirituelle qui remonte à Jésus-Christ, qui tient de lui le principe, et les conditions de sa vie, les formes qui la constituent depuis dix-huit siècles, ce fait, comment peut-il être constaté par nous?

L'existence de l'Église nous est attestée par le même moyen par où se révèle l'existence de toutes les sociétés : son propre témoignage.

Appelés de Dieu à une double destinée, l'une qui est enfermée dans le temps, l'autre qui a son terme dans l'éternité, vous êtes nés dans une double société, l'une terrestre, l'autre surnaturelle, dont l'origine, dont le but diffèrent, par conséquent, essentiellement, mais dont l'existence vous est manifestée, vous allez le voir, d'une manière identique.

La société temporelle à laquelle vous appartenez, c'est la France.

Or, l'existence de la société française, les faits fondamentaux dans lesquels se trouve la raison de sa Constitution et de ses lois, comment les connaissez-vous? par le témoignage même de cette société.

Nuls doutes. Comment seraient-ils possibles? Autant douter de vous-même; car l'existence de la France se confond avec la conscience que vous avez de votre existence; dès le berceau, depuis que vos yeux se sont ouverts, qu'un premier rayon de lumière s'est allumé dans votre raison, la France est devant vous; ne la voyez-vous pas, ne l'entendez-vous pas, vous racontant son passé, ses origines, les révolutions qu'elle a traversées, et qui ont modifié les conditions de son existence sociale, les événements d'où sont nés les formes de sa constitution, les pouvoirs de qui elle tient ses lois. Sur tous ces points, en ce qu'ils ont d'essentiel, son témoignage est si irrécusable, que le nier, vous le comprenez fort bien, ce serait ébranler la base du monde social.

Donc, chaque société atteste sa propre existence et tous les faits essentiels qui la constituent avec une autorité qui se suffit pleinement à elle-même, que rien du dehors ne peut ni affermir, ni ébranler. Ai-je besoin de traverser les mers, irai-je demander à l'Amérique, à l'Inde, à la Chine, à l'Océanie, si la France existe, ce qu'elle est, le pouvoir auquel elle remonte et d'où toute sa vie sociale découle comme de sa source, ou bien faudra-t-il soumettre ces questions à la philosophie, attendre sa réponse? Non, pour savoir qu'une société est et ce qu'elle est, ce n'est pas la métaphy-

sique, ce ne sont pas les pays étrangers, c'est la société elle-même qu'il faut interroger.

Ainsi de l'Église, qui se rend également à elle-même un témoignage, investi, vous allez le reconnaître, des caractères d'autorité et de certitude tout particuliers, que nous ne rencontrons qu'en elle.

L'Église, il est vrai, est une société surnaturelle. La main de Dieu nous apparaît à son origine, dans toute la suite de son histoire. Toute son existence est un miracle.

Mais ceci n'importe pas à la question qui nous occupe.

Car ce miracle, ce fait de l'existence de l'Église, divin dans sa cause intime, se produit extérieurement avec toutes les conditions de certitude des faits humains. L'Église, sous ce point de vue, ne se distingue des autres sociétés qu'en ce qu'elle se montre à nous au milieu de plus de lumière, dans un jour plus éclatant.

L'Église se pose devant nous avec une merveilleuse organisation, qui donne à son témoignage une autorité à laquelle on ne trouve rien d'égal.

Sans étude, avant toute discussion, qu'est-ce que l'Église catholique? ouvrez les yeux ; voilà le Siége de Rome, clef de voûte d'un édifice grand comme le monde, sommet d'une pyramide dont la base couvre l'univers. Suivez, rien de plus facile, tous les degrés de cette hiérarchie, dont la chaire de saint Pierre est le faîte et le centre, et qui de son successeur descend sur toute la terre aux patriarches, aux pontifes, embrassant tous les peuples dans le cercle de son unité! Voyez ce lien intime d'obéissance, qui nouant par tout

le monde, les fidèles aux prêtres, les prêtres aux premiers pasteurs, remonte au pontife suprême, et fait de toutes ces âmes si dissemblables, si distantes, si éloignées, si ennemies quelquefois les unes des autres, par leur côté humain, une seule âme, l'âme surnaturelle, invisible de l'Église, qui vit dans l'âme du Vicaire du Christ d'une même vie, se nourrit de la même foi, des mêmes espérances, aime d'un même amour.

Voilà l'Église catholique. Et ce qu'elle est aujourd'hui elle l'était hier, son existence est une chaîne dont elle vous montre les anneaux; depuis saint Pierre, elle vous dira le nom de tous les pontifes qui se sont passé de main en main l'autorité souveraine, qui réside aujourd'hui dans ce pontife vers lequel s'élèvent l'amour et les espérances de tous les peuples. Elle vous dira également la succession de tous les grands Siéges par où elle tient, depuis tant de siècles, le monde attaché au centre de son unité; elle met devant vos yeux les actes de ses conciles, les écrits de ses docteurs, tous les monuments d'une tradition qui n'a jamais varié. C'est une suite où tout se tient, une histoire qui trace dans tout le passé une route de lumière, plus éclatante que le soleil, par laquelle vous allez, de siècle en siècle, jusqu'à ce que vous arriviez à Jésus-Christ.

Ici, je vois l'Église recevant de l'Homme-Dieu, par la main des apôtres, la charte immortelle qui la constitue, l'Évangile où elle me montre le titre divin de son institution.

Ouvrez, en effet, l'Évangile, que lisez-vous?

La foule était attirée de tous côtés sur les pas de Jésus-Christ par l'éclat de ses miracles. Il existait des chrétiens; la société chrétienne n'existait pas encore.

Parmi ses disciples, Jésus-Christ en choisit douze : « Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie. Allez, enseignez toutes les nations, et voilà, je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles [1]. » Un ministère est établi ; le droit de commander aux intelligences, qui primitivement n'appartient qu'à Dieu, Dieu le délègue à quelques hommes. Le pouvoir que Jésus-Christ tient de son Père, il le transmet aux apôtres. Il les envoie, comme il a été envoyé.

Ce n'est pas tout. Il faut un chef à ce ministère, un centre où il se consomme dans l'unité. Ce chef, ce sera Jésus-Christ même aussi longtemps qu'il demeure visible parmi les hommes. Mais, après qu'il sera remonté dans le ciel, qui tiendra sa place sur la terre ? qui représentera ici-bas sa souveraine autorité? Le prince du collége des apôtres est désigné d'avance. Parmi les douze, Jésus-Christ en a choisi un, Simon, fils de Jean, et le Verbe éternel jouant, si j'ose le dire, avec la parole humaine, lui a dit : « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. Tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel. » Et ailleurs : « Voilà que Satan a demandé à vous cribler, comme on crible le froment. Mais j'ai prié pour toi, Pierre, afin que ta foi ne défaille point. Convertis un jour, confirme tes frères [2]. »

Certes, il faudrait être bien indifférent à tout ce qui porte un caractère céleste pour ne pas se sentir ému à ce simple et merveilleux récit. Une société qui doit prendre possession de toute la terre et la renouveler, un nouveau monde moral qui naît, sur les bords obscurs d'un lac de la Galilée, à la parole de celui qui d'un

[1] Matth. XXVIII, 18; Joan , XX, 21. — [2] Matth. XVI, 18; Luc, XXII, 31.

mot aussi créa le soleil. « Que la lumière soit, et la lumière fut. » Et le soleil tourne sur son axe, renvoyant du centre aux extrémités du monde la lumière et la chaleur : « Tu es Pierre... » et le monde moral tourne autour de ce centre divin qui fera rayonner jusqu'à la fin des siècles la vérité, l'espérance et l'amour.

Quoi qu'il en soit, le témoignage de l'Église et le témoignage de l'Évangile, la parole de Jésus-Christ, point de départ, raison de la tradition, écho vivant par où la parole de Jésus-Christ est entendue de siècle en siècle, voilà le nœud de l'existence de l'Église, divin, indissoluble. C'est un ensemble merveilleux, où tout se tient, tout s'explique, tout est simple, tout est inattaquable. Quelle est la société au monde qui nous fasse remonter à son origine par une tradition aussi certaine, dont la vie se déroule à travers la terre d'une manière aussi lumineuse?

Cependant, des voix du dehors arrivent jusqu'à nous, et viennent nous contester ces faits divins.

Devons-nous prêter l'oreille ? Le témoignage du dedans ne suffit-il pas? Lorsqu'il s'agit de constater l'origine, l'histoire d'une société, est-ce aux étrangers que l'on s'adresse? N'est-ce pas cette société elle-même que l'on interroge?

Écoutons cependant ces témoins. Qui sont-ils? Les sectes détachées de l'Église; de nos jours, plus près de nous, les protestants qui les résument toutes.

Mais, la première condition pour que la déposition d'un témoin soit acceptable, c'est qu'il soit contemporain des faits qu'il affirme ou qu'il nie.

Or, vous n'êtes que d'hier, nous connaissons d'une manière précise le jour, l'heure de votre naissance, l'histoire l'a enregistrée. C'est le de l'an-

née que vous naquîtes des cendres du bûcher dans lequel un moine orgueilleux brûla une bulle du Saint-Siége, sur la place publique de Wurtemberg.

De quel front venez-vous donc affirmer que les bases de l'Église n'ont pas été posées par le Fils de Dieu? Ce qui se passait sur les bords du lac de Génézareth, sur le Golgotha, sur le Thabor, il y a dix-huit siècles, qu'en savez-vous? vous n'y étiez pas.

L'Église catholique y était. L'Église, c'était Pierre, Jean, Matthieu, etc.; c'étaient ces douze hommes en qui elle a commencé, où se trouve la première origine de sa vie divine, dont on vous montre le cours non interrompu à travers les siècles. Une société forme comme une personne morale; la tradition est sa mémoire. Nulle tradition plus incontestable que celle de l'Église; nulle société qui nous raconte son passé. son origine avec une autorité plus irrécusable.

Comment serez-vous admis à contredire son témoignage? De ces quinze siècles qui séparent votre origine de l'origine du christianisme, vous ne savez rien que ce que vous a raconté cette Église elle-même que vous osez démentir. C'est de ses mains que vous avez reçu cette Écriture où vous cherchez des titres contre elle. Vous ne sauriez pas que ce livre contient la parole de Dieu, si elle ne vous l'avait dit. Comment, croyant aveuglément, sans examen, l'Église sur ce point (et il le faut sous peine de n'avoir plus aucune base divine de la foi), niez-vous son témoignage sur le fait où l'Église doit être plus particulièrement crue?

Cependant examinons ce qu'ils allèguent.

Et d'abord ces témoins sont-ils bien d'accord entre eux et avec eux-mêmes?

On peut lire dans Bossuet [1] les variations, les contradictions où les protestants se sont laissé entraîner sur la nature de l'Église.

L'institution d'une Église, et d'une Église nécessairement immortelle, est si visible, si claire, dans l'Évangile et dans la Tradition, que rien ne fut d'abord plus éloigné de la pensée des premiers réformateurs que de nier ce fait divin. « Nous enseignons, dit la Confession d'Augsbourg, qu'il y a une Église sainte qui doit subsister éternellement [2]. »

Ce n'est que par une nécessité logique qu'ils devaient être jetés fatalement dans cet excès.

En effet, lorsque Luther se fut séparé, l'argumentation des catholiques était irrésistible. Notre-Seigneur Jésus-Christ a fondé une Église; elle a dû subsister, toujours visible. Or, où était cette Église au temps de Luther? Ce ne pouvait être que l'Église catholique, car il n'en existait pas d'autre. Donc...

Les protestants cherchèrent de honteuses origines dans le passé; ils donnèrent la main à tous les révoltés des siècles antérieurs; par les Vaudois, ils essayèrent de remonter et de se rattacher aux hérétiques des premiers temps du christianisme. La véritable Église, à les en croire, ce serait donc toutes ces sectes détachées successivement de l'unité, et qui protestèrent contre l'Église catholique.

Mais, en y regardant de près, ces sectes n'ont rien de commun entre elles ni avec les protestants, rien, que le crime de leur révolte, principe fatal de contradiction et d'anarchie, excluant radicalement toute

[1] *Hist. des var.*, l. XV.

[2] Voir les autres définitions de l'Église dans Bossuet, l. c.

unité. Il n'y a donc entre les membres de l'Église aucun lien de fraternité, aucune vie commune.

Ce système était évidemment insoutenable.

Alors, en désespoir de cause, les protestants se réfugièrent dans la chimère d'une Église invisible. « La véritable Église, c'est un certain nombre de fidèles, connus de Dieu seul, qui ont conservé dans leur âme la tradition du pur christianisme, proclamé et mis en lumière par Luther. »

Mais, si la croyance pure de ces fidèles a été un secret enseveli dans le sanctuaire de leur conscience, si cette société intérieure a vécu au sein de la société générale du christianisme, toujours invisible, comment les protestants ont-ils connu et peuvent-ils affirmer son existence?

Si cette Église a laissé dans l'histoire quelques traces, qu'on les montre.

Ce rêve d'une Église invisible contredit d'ailleurs formellement la notion que l'Écriture nous donne de l'Église.

Ouvrez les prophètes : comment l'Église est-elle annoncée au monde? *Dabo tibi gentes hæreditatem tuam et terminos terræ possessionem tuam : Je vous donnerai les nations pour héritage et les extrémités de la terre formeront la limite de vos possessions* [1].

Et dans l'Évangile, l'Église nous est représentée comme une cité bâtie sur la montagne pour qu'elle puisse être vue de tous, comme un tribunal chargé de juger et de punir : *Si frater tuus habet aliquid adversum te... dic Ecclesiæ : Si votre frère a quelque chose contre vous... dénoncez-le à l'Église* [2]. Comment recourir à un

[1] Psaumes, II, 8. — [2] Matth., XVIII, 17.

tribunal invisible ? L'Église est chargée d'un ministère extérieur : *Euntes, docete... Allant, enseignez.*

Le système protestant est donc contraire à l'Écriture; il est aussi en opposition avec toute l'économie de la foi.

Jésus-Christ, c'est le Verbe fait chair; c'est Dieu manifesté dans un corps. L'Église, manifestation de la vie de Jésus-Christ, doit donc être une société extérieure, visible. L'effet doit ressembler à la cause [1].

Donc il existe une Église établie par Jésus-Christ, Église visible, et qui ne peut être autre que l'Église catholique.

[1] Mæhler, *Symbolique*, t. II.

TRENTE-QUATRIÈME CONFÉRENCE

Des caractères de la véritable Église. — Du premier caractère, l'Unité. — La véritable Église est une.

Messieurs,

L'Église nous a attesté qu'elle *est*.

C'est à l'Église qu'il faut demander également ce qu'elle est.

La voix solennelle du concile de Nicée, qui n'est que l'écho de la voix même des apôtres, nous répond que l'Église est *une*, *sainte*, *catholique*, *apostolique*. Dans ces quatre paroles, qui retentissent chaque jour, de siècle en siècle, sous la voûte des temples catholiques, se trouvent exprimées les signes ineffaçables que la main de Dieu a imprimés dans la véritable Église, et que les siècles ne sauraient contrefaire.

Premier caractère de la véritable Église : l'unité.

Il n'y a qu'un Dieu;

Un médiateur entre les hommes et Dieu, Jésus-Christ ;

Donc, aussi, une seule société, sur la terre, par laquelle Jésus-Christ est représenté, dans laquelle il vit et manifeste son action jusqu'à la fin des siècles :

En un mot, une seule Église.

L'unité est le caractère de l'Église le plus essentiel, soit que vous interrogiez l'Écriture, la Tradition, ou même la raison.

L'Écriture.

Quelles sont les images sous lesquelles l'Église est montrée d'avance au monde par les prophètes ?

C'est une épouse unique à laquelle Dieu s'unit dans la justice, pour l'éternité : *Sponsabo te mihi in sempiternum et sponsabo te mihi in justitia* [1].

« C'est une colombe unique en laquelle l'esprit de Dieu repose : *Una est columba mea, perfecta mea* [2].

C'est une Jérusalem nouvelle, bâtie sur la montagne, vers laquelle les peuples accourent des extrémités de la terre, une construction inébranlable, le seul sanctuaire que Dieu habite et où éclate sa gloire [3].

« Le but de cette création, le but de l'œuvre du Messie, c'est de réunir tous les peuples et tous les rois, de les couronner dans l'unité, afin qu'ils servent le Seigneur : *In conveniendo populos in unum* [4].

Quel est l'idéal, le type de l'Église dans le Nouveau Testament ?

Un ministère dont la source est dans la volonté souveraine de l'Homme-Dieu. L'unité de ce ministère con-

[1] Osée, II, 19. — [2] Cant., VI, 8. — [3] Isaïe, LII. — [4] Psaumes, CI, 23.

sommée dans les pouvoirs confiés à saint Pierre, voila le dessein de l'Église, tel qu'il se révèle dans les paroles divines qui sont le titre de son institution, la charte qui la constitue.

Le principe, le modèle, le terme de l'unité de l'Église, se trouvent dans l'éternelle et ineffable unité du Père et du Fils : « Je ne prie pas pour eux seulement, mais encore pour ceux qui doivent croire en moi par leur parole, afin que tous ensemble ils ne soient qu'un. Comme vous êtes en moi, mon Père, et comme je suis en vous, que de même ils soient en nous, afin que le monde croie que vous m'avez envoyé. Je suis en eux et vous en moi, pour qu'ils soient consommés dans l'unité et que le monde connaisse que c'est vous qui m'avez envoyé [1]. »

Et encore : « Je vous ai donné la gloire que vous m'avez donnée, afin qu'ils soient un comme nous sommes un. » C'est au moment de mourir pour nous que l'Homme-Dieu ouvrait ainsi son cœur, et laissait échapper tout le secret, toute la pensée d'amour dont l'Église est la manifestation. Pouvait-il nous montrer plus clairement ce que doit renfermer cette unité, qui est l'essence de la société qu'il venait fonder, unité invisible, sans aucun doute, dans son sens intime et dans son type, qui est l'union même du Père éternel avec le Verbe, mais extérieure aussi, visible, éclatant au dehors, puisque c'est le signe auquel le monde doit reconnaître que le Père a envoyé son Fils.

Ce caractère a été merveilleusement expliqué par saint Paul ; il faudrait transcrire pour ainsi dire toutes ses épîtres.

[1] Jean, XVII, 20 et suiv.

« L'Église est une épouse que Jésus-Christ a acquise au prix de son sang [1]. »

« Elle est le corps de l'Homme-Dieu, la plénitude de sa vie [2]. » De même que tous les membres du corps ne sont qu'un seul et même corps ; si l'un souffre tous souffrent, si l'un est glorifié, tous participent à la gloire, ainsi dans le corps mystique de Jésus-Christ, dans l'Église [3]. » Peut-on exprimer l'idée d'une plus parfaite unité ?

« Donc qu'il n'y ait point de schismes. »

« Gardez avec sollicitude l'unité d'esprit, dans le lien de la paix, un corps, un esprit, un maître, une foi, un baptême, un Dieu père de tous [4]. » Que pourrait-on ajouter à l'énergie de ces images ?

Donc l'Église, dans l'idée que nous en donne l'Écriture, est essentiellement une.

Ainsi l'ont entendu tous les siècles chrétiens.

Le concile de Nicée, la première assemblée générale de la société chrétienne, résuma dans une formule simple et concise la foi traditionnelle. Redit dans les conciles de Constantinople et d'Ephèse, aux acclamations de tous les représentants du monde chrétien, le symbole de Nicée exprime dans ces termes la doctrine révélée : *Credo... et unam... Ecclesiam.*

Le fait seul de la réunion de ces assemblées est une preuve vivante que c'est sur l'Unité que Jésus-Christ fonde son Église. Pourquoi, en effet, ces conciles sont-ils convoqués ? Pourquoi les témoins de la foi des Églises sont-ils réunis des extrémités du monde ? Pour manifester l'unité de la foi, pour retrancher, du sein

[1] Ad. Eph., v, 25. — [2] Ad. Coloss., I, 24. — [3] Ad. Cor., XII, 12. — [4] Ad. Eph., IV, 4.

de la société chrétienne les erreurs qui brisent cette unité.

Les docteurs de l'Église rendent le même témoignage.

Saint Clément de Rome, successeur de saint Pierre : « Pourquoi diviser les membres de Jésus-Christ ? Votre schisme en a perverti plusieurs; il en a jeté plusieurs dans le trouble, dans le doute; il nous a remplis tous de tristesse. »

Saint Ignace d'Antioche : « Ne vous y trompez point, mes frères, s'attacher aux novateurs qui font schisme dans l'Église, c'est s'exclure de l'héritage de Dieu. »

Saint Irénée : « Née de la foi une, qu'elle a reçue des apôtres et que ses disciples gardent fidèlement, l'Église, quoique répandue dans tout le monde, habite une seule maison, elle n'a qu'une même âme, un même cœur, une même parole [1]. »

Saint Cyprien : « L'Église est une, quoique embrassant l'univers par sa miraculeuse fécondité. C'est ainsi que d'un même soleil émanent les rayons multiples de la lumière. De la racine, de la séve d'un même chêne naissent des rameaux nombreux. D'une même source s'échappent quelquefois plusieurs ruisseaux. Séparez le rayon du soleil, il s'éteint; le rameau de l'arbre, il meurt; le ruisseau de la source, il tarit. Ainsi, les rayons par lesquels l'Église éclaire le monde sortent d'un même foyer d'idées ; les rameaux dont elle couvre la terre, d'un même tronc; les eaux dont elle arrose l'univers, d'une même source. L'unité n'est point altérée. Un même chef, une même origine, une

[1] Voir ces textes et d'autres non moins frappants, dans le *Traité de l'Église*, par Regnier.

seule mère dont le sein fécond enfante les élus de siècle en siècle. C'est d'elle que nous tenons la vie. Son lait nous nourrit, son esprit nous anime [1]. »

Nous pourrions multiplier les témoignages à l'infini; tous les Pères tiennent le même langage. Donc la tradition atteste que l'unité est un caractère essentiel de la véritable Église.

Rien d'ailleurs de plus conforme à la raison, de plus évident pour tout homme qui cherche à se rendre compte de ce qui est nécessairement renfermé dans l'idée de l'Église.

Quel est le but de la mission de l'Homme-Dieu aux yeux de tout chrétien, protestant ou catholique?

Le salut, l'union surnaturelle de l'homme avec Dieu, union qui commence sur la terre et qui se consomme dans le ciel.

Or, la société, l'union de l'homme avec Dieu dans le ciel est nécessairement une; donc elle est une aussi sur la terre; car c'est la même société, commencée ici-bas dans la grâce, consommée là-haut dans la gloire.

Ceux qui nient le caractère essentiel de l'Église s'entendent-ils eux mêmes?

S'il existait plusieurs Églises, il y aurait donc plusieurs ministères institués par Jésus-Christ, plusieurs traditions ayant leur source dans l'Évangile. Or, de deux choses l'une, ou ces divers ministères, ces traditions supposées distinctes seraient en tout semblables, et alors pourquoi le multiple? ou ils seraient opposés, et comment représenteraient-ils le même Dieu [2]?

[1] *Instit. cath.*, Pouget, in-folio, t. I, p. 312.

[2] Voir, à la fin du volume, une note sur l'ouvrage de M. Guizot, *l'Église chrétienne et les églises*. (Note de l'Éditeur.)

D'ailleurs, l'idée d'unité n'est-elle pas renfermée dans l'idée même de société, ne constitue-t-elle pas tout ce que cette notion présente de primitif et de plus radical, l'essence de la société? Qu'est-ce que la sosiété, si ce n'est l'union, qui noue, qui relie des existences particulières, pour former une existence commune? Nier l'unité de l'Église, ce serait nier par conséquent l'existence même de l'Église.

S'il existe donc une société établie par Jésus-Christ comme nous l'avons prouvé, cette société est essentiellement une, l'unité est un des caractères auxquels le monde doit la reconnaître.

Et pour mettre dans tout son jour ce signe divin de la véritable Église, essayons de reconnaître ce que suppose, en quoi consiste précisément ce caractère d'unité.

L'idée de société se résumant dans l'idée d'union, nulle société ne peut être conçue existante sans un principe actif, qui, rapprochant les existences particulières, forme le faisceau de l'existence commune. Ce principe, cause nécessaire, incessante, et centre de toute vie sociale, c'est ce qu'on nomme le pouvoir, dont la forme varie à l'infini dans les diverses sociétés, dont l'essence est partout la même.

Et de plus, on comprend que pour que la société naisse et vive, il faut que l'action de ce principe, d'où sort la vie, soit efficace, en d'autres termes, que les existences particulières obéissant au pouvoir s'unissent entre elles d'après les conditions de l'existence commune qu'il proclame et détermine.

Ainsi deux éléments de l'unité sociale, l'un actif, le pouvoir, l'autre passif, l'obéissance; l'un représentant l'unité de droit, l'autre l'unité de fait; voilà ce qui constitue toute société.

Et voilà ce qui doit, avec les conditions déterminées par la nature propre de cette société, se rencontrer dans l'Église.

L'Église est une société spirituelle, la société des âmes, qui trouve en Jésus-Christ la raison et le lien de son existence. La vie commune, dont tous les membres doivent être rendus participants, c'est la vie même de l'Homme-Dieu. Donc, une union de foi et d'amour, réalisée par l'action d'un pouvoir qui représente Jésus-Christ, voilà l'Église.

Cela posé, quelle est la société chrétienne où se rencontre cette unité de droit et cette unité de fait, caractère essentiel de la véritable Église?

Rien de plus facile que de répondre à cette question.

Et d'abord, toutes les sectes sont évidemment dépourvues de ce caractère. Les examiner de près, les discuter toutes serait trop long. Nous jetterons plus tard un coup d'œil sur les principales. Dans ce moment, attachons-nous à celles qui se sont séparées de nous plus récemment, que nous voyons en face de nous, c'est-à-dire les sectes protestantes.

Mais qu'est-il besoin de les interroger? Elles-mêmes, en se nommant, se condamnent. Le protestantisme n'est pas un nom d'unité, c'est un nom de séparation. Ils protestent, disent-ils! C'est le titre par où ils se distinguent, le mot d'ordre par où ils s'entendent et font œuvre commune dans ce monde. Mais ce mot d'ordre, de qui vous vient-il? Lorsque vous commençâtes à protester, qu'étiez-vous, combien étiez-vous, s'il vous plaît? Quelques hommes; au premier moment même, un seul homme; or un homme n'est pas une société; un moine ne pouvait pas être lui seul, au xve siècle, l'Église fondée, il y a dix-huit cents ans, par l'Homme-Dieu.

Or, ou l'Église de Jésus-Christ avait péri, le temps avait emporté cette société que l'Homme-Dieu avait prétendu établir sur sa propre immortalité, et dès lors plus de base divine, nul lien par où il soit possible de se rattacher à Jésus-Christ ; l'enfer a vaincu, il a ravi à l'homme son rédempteur. Ou bien vous avez comme nous horreur de ces blasphèmes ; vous savez comme nous que le ciel et la terre passeront plutôt qu'une seule parole du Fils de Dieu, et alors dites où était cette Église, qui devait exister au xv[e] siècle comme elle existera toujours. Je cherche, je ne vois, je vous défie de m'en montrer une autre que celle dont le centre est à Rome. Donc, en sortant de cette Église, vous êtes sortis de l'unité ; en rompant avec elle, vous avez rompu avec Jésus-Christ. L'acte de schisme par lequel vous vous en êtes séparés a laissé, suivant le mot de Bossuet, sur votre front une cicatrice qui vous accuse et que le temps ne saurait effacer.

Étrange manière de concevoir le plan providentiel réalisé par la mission de Jésus-Christ. Le Fils de Dieu descend pour accomplir l'œuvre où se résume tout le dessein de ce monde. Il fait l'Église; après quinze siècles, il se trouve que cet ouvrage a besoin d'être refait.

Mais examinons si, en supposant que l'unité du plan divin ait été brisée, elle aurait pu être reconstituée par la Réforme.

Il n'y a qu'à regarder de près le protestantisme pour se convaincre que rien ne saurait se concevoir qui, par son essence même, soit plus exclusif de toute unité.

Et, en premier lieu, point d'unité de droit, seul principe actif de la vie sociale, nulle autorité qui puisse dominer et ramener à un centre commun la tendance

individuelles. Ceci est un vice originel, irrémédiable, qui tient à la constitution même du protestantisme. Le protestantisme étant né de la révolte contre l'autorité la plus haute qui puisse exister en matière de foi, il est évident qu'il n'a jamais pu, sans mentir à son origine, sans se renier lui-même, prononcer le mot même d'autorité. Or, comme l'autorité est la première condition de toute unité, de toute vie, la réforme n'a cessé de lutter contre les conséquences de son principe; Luther essaya de se substituer à l'Église; après lui, des synodes voulurent ressaisir le droit de prononcer sur la question de foi, renié au pape et aux conciles, prétention insoutenable. N'aurait-on aboli une autorité qui, après tout, avait pour elle l'assentiment du monde, la sanction du passé, la majesté des siècles, que pour élever sur ses ruines une tyrannie dont aucun titre ne colore même l'usurpation? Évidemment le droit de libre examen et de réforme exercé par Luther et par les premiers protestants, tout protestant peut le revendiquer. Ainsi, toutes ces entreprises ne servent qu'à mettre à nu le vide, le néant d'un système, qui, en suivant son principe jusqu'au bout, va fatalement à l'anarchie, à la mort, et qui ne peut essayer de retenir quelque ombre de foi et d'unité, qu'en condamnant sa propre origine, qu'en se condamnant lui-même.

La Bible ne saurait être un point d'arrêt pour les novateurs, ni un principe d'unité. Livrée à l'interprétation de la raison particulière, loin de rapprocher et de réunir les esprits, la Bible n'est que le texte de leurs interminables disputes. Nous prouverons plus tard qu'il ne peut pas en être autrement; dans ce mo-

ment il nous suffit, pour constater ce fait, d'en appeler à l'expérience.

Or, en second lieu, point d'unité de fait au sein du protestantisme. Ceci est tellement incontestable, que je ne suppose pas qu'il se rencontre un protestant qui le nie. L'histoire du protestantisme, depuis sa première origine jusqu'à nos jours, n'est que l'histoire de ses variations. Les premiers réformateurs faisaient, défaisaient leurs symboles; les disciples réformaient les réformes des maîtres; les sectes naissaient des sectes; rien de commun entre elles que ce nom de protestants, qui dit non ce qu'elles croient, mais ce qu'elles nient; non ce qu'elles sont, mais ce qu'elles ne sont pas; point de lien réel, par conséquent, rien de positif par où elles se touchent, s'accordent entre elles. Cette Église que les novateurs prétendaient refaire à neuf, suivant le plan de l'Écriture, présente une image parfaite de cette Babel qu'essayèrent d'élever contre le ciel des hommes qui, en punition de leur révolte, furent condamnés à ne pas s'entendre, dont l'un démolissait ce que l'autre s'efforçait d'édifier.

Nous voudrions pouvoir vous faire suivre, dans toutes ses phases, ce mouvement fatal qui emporte, de contradiction en contradiction, d'erreur en erreur, l'esprit humain, depuis trois siècles, au sein de la réforme; mais nous ne pouvons pas songer à retracer ici un tableau qui dépasserait trop le cadre de nos leçons. A peine si nous pourrons en esquisser les traits les plus essentiels, les plus saillants.

La cause des combats qui ont ébranlé le monde religieux, et dont le signal fut donné par la réforme, a été mal appréciée d'abord, naturellement par les ratio-

nalistes, qui, plaçant la base de l'existence humaine en dehors de la révélation, ne supposent pas que l'humanité ait un intérêt bien direct à toutes ces querelles; puis, par un certain nombre de chrétiens, qui se figurent que les opinions contradictoires qui divisent les protestants, et même celles qui séparent la réforme de l'Église catholique, sont des dissidences regrettables, sans aucun doute, mais dont il ne faut pas s'exagérer la portée; que ce ne sont là après tout que des nuances dans une foi radicalement la même, des interprétations diverses qui laissent subsister tous les dogmes chrétiens en ce qu'ils ont de fondamental, qui ne touchent à rien de ce que la révélation présente d'essentiel. C'est là un préjugé que les protestants se sont efforcés souvent d'accréditer, dans un intérêt que nous aurons occasion d'expliquer.

Dès que l'on entre dans le cœur de cette controverse, on la voit d'un tout autre œil : c'est tout l'ordre surnaturel, révélé par l'Évangile, ce sont pour le moins toutes les bases divines sur lesquelles l'Évangile a posé l'intelligence et la raison humaine qui sont ébranlées par la main des novateurs. Jamais questions ne furent soulevées, qui touchent d'une manière plus directe, plus profonde, à tous les intérêts de l'homme et de l'humanité. Essayons de le comprendre.

Qu'est-ce que la révélation chrétienne?

La révélation chrétienne est la réponse que Dieu a faite à toutes les grandes questions d'où dépendent les devoirs les plus essentiels de l'homme dans ce monde et son éternelle destinée dans l'autre, questions que l'homme essaye depuis quatre mille ans de résoudre avec sa raison, et que sa raison n'a jamais résolue

que d'une manière obscure, incomplète, contradictoire, incertaine.

Cette révélation chrétienne, voyez-la dans sa forme primitive, immuable, que l'enseignement de l'Église lui conserve depuis dix-huit siècles. Voici en quoi elle consiste. Elle peut être résumée en quelques mots [1].

Merveilleux ensemble, dont nous voudrions pouvoir vous montrer les conséquences sur tout l'ordre intellectuel et moral ! La révélation écarte les ténèbres qui enveloppaient l'esprit humain ; elle donne un point de départ et une base divine à ses spéculations ; elle pose des bornes qui ne font que lui fermer les abîmes où il s'était perdu. Entre ces limites, l'esprit jouit d'une liberté admirable. De là, l'essor de la raison, la supériorité de la conscience et de l'intelligence des temps modernes, qui sont nés de la révélation chrétienne. Confirmons cette vérité par quelques exemples. Devant l'idée de Dieu, que vous donne la révélation chrétienne, disparaissent non-seulement les fantômes de la superstition, mais les fantômes souvent aussi absurdes de la philosophie ; devant le dogme de la création, de la chute, s'évanouissent le manichéisme, le panthéisme matérialiste, le fatalisme... Or, en sortant de l'Église par la réforme, la raison humaine est conduite et va se heurter contre les mêmes écueils où elle s'était brisée dans les temps anciens. Au premier moment on put croire que rien de semblable n'était à craindre. Ce n'est pour ainsi dire qu'à l'extrême frontière du monde surnaturel manifesté par la révélation, sur un point en apparence

[1] L'auteur ayant donné ce résumé à peu près en termes identiques dans l'*Introduction*, nous ne le reproduisons pas ici. (*Note de l'Édit.*)

peu important, sur l'application particulière que l'Église fait à ses enfants des mérites de Jésus-Christ et des saints, sous la forme des indulgences, que le combat s'engagea.

Mais tout se tient dans la merveilleuse économie de la foi catholique, la question des indulgences ne pouvait être agitée sans mener à la question de la justification ou de la manière dont les mérites de Jésus-Christ sont appliqués à l'humanité. Toute la doctrine sur le salut, tout l'ordre surnaturel des rapports de l'homme avec Dieu était atteint, et ainsi toutes les bases de la foi se trouvaient ruinées.

Or, pour plus de clarté, au lieu d'expliquer ce qui d'ailleurs serait trop long, la filiation des erreurs du protestantisme, telles qu'elles sortirent d'une première erreur, voyons-la dans l'ensemble, mettant ses erreurs contradictoires en face du dogme catholique.

Laissons pour le moment la notion chrétienne de Dieu, que nous verrons tout à l'heure altérée profondément par les erreurs du luthéranisme, et surtout du calvinisme relatives à l'origine du mal et à la prédestination.

État primitif de l'homme. — Au premier coup d'œil, l'idée protestante est assez conforme au dogme catholique ; il n'y a qu'une seule opposition, en apparence peu notable, mais dont nous verrons les graves conséquences. Luther et Calvin supposent que l'union de l'homme avec Dieu, dont le terme est le ciel, était une conséquence naturelle de l'état de l'homme, des rapports naturels de l'homme avec Dieu, au lieu que l'Église y voit la conséquence d'un don surjouté : *Tum originalis justitiæ admirabile donum addidit* ; à

tous les dons naturels Dieu surajouta le don admirable de la justice originelle [1].

Chute. — La séparation de l'homme avec Dieu ne consiste donc pas essentiellement, d'après les réformateurs, dans la privation de la grâce de la sainteté ajoutée à la nature. C'est dans la nature même qu'il faut en chercher le principe. C'est cette nature, qui par elle-même est en rapport avec Dieu, qui est non-seulement pervertie, appauvrie, dépouillée, mais détruite, mais anéantie. Un autre homme, un homme de péché, bien plus, le péché même, a pris la place de l'homme primitif.

Conséquence de la chute. — La faute originelle n'affaiblit pas seulement, comme l'enseigne la foi catholique, elle détruit toute droiture, elle éteint toute lumière surnaturelle. Il n'y a plus dans l'homme de libre arbitre, il est invinciblement porté au mal ; la concupiscence est confondue avec le péché. A vrai dire, il n'y a rien dans l'homme qui ne soit péché. Pas une seule action qui soit moralement bonne ni même indifférente ; ce que nous nommons vertu dans le païen et en général dans tous les hommes qui n'ont pas été justifiés en Jésus-Christ, sont des crimes aux yeux de Dieu, car le principe de ces actes prétendus vertueux n'est autre que l'orgueil ou l'attrait des choses sensibles.

Rédemption. — *Justification.* — D'après ce qui précède, l'homme est nécessairement passif, dans l'œuvre de sa justification. Tout concours de sa part ne fairait qu'ajouter au péché. Que demander à une volonté qui

[1] Catéch. Conc. Trid., pars 1a, art. 1, no XXII.

n'existe plus que pour le mal, à une liberté dont il ne reste plus même une ruine. Le salut dès lors est l'œuvre de Dieu seul, l'homme n'y a aucune part. Aussi la justification est-elle quelque chose d'extérieur à l'homme, l'homme reste ce qu'il est, pécheur, aussi pécheur après qu'avant sa justification, mais Dieu lui impute la justice de Jésus-Christ. « Justifier, dit le livre de la concorde, c'est absoudre du péché à cause de la justice de Jésus-Christ que Dieu impute à la foi ; en conséquence notre justice est hors de nous [1]. » La justification, dans le sens protestant, est donc un jugement par lequel Dieu délivre l'homme, non du péché, mais des peines du péché, tandis que, d'après la foi catholique, la justification comprend tout à la fois et la délivrance intérieure du mal et l'affranchissement des peines dues au péché. La justification n'est pas une régénération. L'homme ne naît pas de nouveau comme Notre Seigneur l'annonçait à Nicodème ; le pécheur reste ce qu'il était ; les œuvres continuent à être des œuvres de mort. Jésus-Christ s'interpose entre Dieu et lui ; le couvre de son ombre, et Dieu lui impute les mérites de son Fils. L'unique condition de la justification, c'est la foi en Christ. Cette foi, d'après la confession d'Augsbourg, « c'est la confiance que nous sommes rentrés en grâce avec Dieu, et qu'en vertu des mérites du Sauveur, nous avons obtenu le pardon de nos péchés. » Ou, comme dit avec plus de précision Mélanchthon : « La foi est une confiance absolue dans la miséricorde divine, sans aucun égard à nos bonnes ou mauvaises actions. » Car, continue l'apologie, « ce n'est ni par la charité ni à cause de la charité, ce

[1] Mœhler, *Symbolique*, t. II, p. 135.

n'est pas par les œuvres que nous obtenons le pardon des péchés. »

Cette notion sur la foi est le point de départ et la racine de toutes les grandes erreurs du protestantisme. L'Écriture renferme deux ordres de textes; les uns proclament que l'homme n'est sauvé que par la foi en Jésus-Christ, les autres, que la foi sans les œuvres est une foi morte ; que sans la charité il est impossible de plaire à Dieu, et dans la doctrine catholique ces textes, en apparence contraires, s'harmonisent parfaitement. La foi est la racine et le fondement de la justification, mais elle ne justifie pas seule. La foi justifiante est celle qui est formée par la charité, et unie aux œuvres par conséquent, en sorte que, dans le salut, l'action de Dieu et l'action de l'homme concourent nécessairement.

Les protestants, préoccupés exclusivement du premier ordre de ces textes et du caractère essentiellement gratuit de la grâce, croyant tout ôter à l'action de Dieu s'ils donnent quelque chose à l'homme, ne voient la justification que dans la foi seule, indépendamment de la charité. L'homme justifié est celui qui croit que Dieu lui a imputé les mérites de son Fils, quelles que soient du reste ses mœurs, sa vie, il n'en a pas moins la certitude absolue de son salut. Luther et Calvin le lui affirment.

Voyons cependant tout ce qui découle de ce principe.

Donc, point de degré dans la justification; bien plus, point de différence dans le péché, la distinction entre les péchés véniels et les péchés mortels s'évanouit, et avec elle le purgatoire, la prière pour les morts. Tout ce commerce touchant entre le monde présent et le monde avenir, Luther l'abolit, fermant l'oreille à la

réclamation des siècles, et aux plaintes de la piété chrétienne.

Donc, les bonnes œuvres sont inutiles. Cette conséquence avouée par toutes les sectes protestantes, filles légitimes de Luther et de Calvin, sape la base de toute morale, comme nous le verrons en traitant de la sainteté de l'Église.

Mais que parlons-nous de bonnes œuvres! Il n'en existe pas dans le sens que la conscience humaine a attaché à ce mot. Les bonnes œuvres, le mérite, le démérite, supposent la liberté, et l'homme n'est pas libre. La volonté ne produit fatalement que le mal, avant et même après la justification; le bien que l'homme produit est un fruit étranger à la conscience, à la volonté; il lui est imputé, il n'est pas en lui. Luther et Calvin en conviennent. L'homme n'est qu'un instrument passif, comme une pierre, comme une souche dans la main de Dieu. Dieu seul fait tout en tous.

Donc, Dieu sauve qui il veut, perd qui il veut. Le sort éternel de chaque homme est fixé d'avance par un décret immuable, indépendant du concours de notre volonté, et sans aucune prévision de ce concours. Je suppose que Luther et Calvin s'épouvantaient devant cette extrême conséquence qui confond toutes les idées que la foi nous donne, que la raison se fait de la justice et de la bonté de Dieu. Mais l'inflexible logique les y poussait. Il fallait ici rentrer dans le dogme catholique ou aller jusque-là. L'Écriture, d'ailleurs, ce livre d'où sort une lumière qui éclaire les esprits dociles, mais des éclairs aussi qui éblouissent et aveuglent les superbes, leur fournira des textes. Écoutons Calvin. Il faut citer, on aurait peine à croire sans cela à de si prodigieux égarements.

« Nous appelons prédestination le décret éternel par lequel Dieu a fixé le sort de chaque homme en particulier, car tous ne sont pas créés pour la même fin; les uns sont destinés à la vie éternelle, les autres aux peines de l'enfer. Ainsi donc, suivant que tel homme a été choisi pour l'une ou pour l'autre de ces conditions, nous disons qu'il a été prédestiné pour la vie ou pour la mort. » Et ailleurs, « nous prétendons que Dieu, par un décret éternel, a déterminé quelles de ses créatures il rendrait bienheureuses et quelles il dévouerait à la damnation. A l'égard des élus, ce décret est uniquement fondé sur la miséricorde divine; les réprouvés, au contraire, sont exclus de la vie par un jugement juste, mais incompréhensible[1]. »

Dans tous les événements, dans toutes les actions qui nous paraissent déterminés par la liberté de l'homme, il ne faut voir, suivant Calvin, que la volonté souveraine et l'action même immédiate de Dieu. Dieu a voulu, il a fait le péché originel; il fait toutes les actions coupables de tous les hommes; il est donc auteur du mal. Calvin croit échapper à ce blasphème par une subtilité que vous ne devineriez pas. Le mal est réel dans l'homme, parce qu'il viole la loi à laquelle l'homme est obligé; mais il n'est point mal relativement à Dieu, pour qui il n'existe pas de loi. Sa sainteté ne souffre donc pas des actions coupables qu'il fait dans les hommes, pour manifester sa justice par les châtiments qu'il leur inflige.

Nous avons cru utile de montrer cette face de la controverse protestante, d'autant que, par suite de l'ignorance de la théologie, des écrivains, Michelet en

[1] Calvin, *Instit.*, t. III, v. XXI, n° 5; Mœhler, *Symb.*, t. I, p. 120.

particulier, voyant le christianisme à travers le point de vue protestant et janséniste, attribuent à l'Église des erreurs qu'elle a toujours condamnées, et s'appuient sur les conséquences morales et sociales de ces erreurs pour attaquer le catholicisme et le clergé.

Nous n'avons pu qu'indiquer les grandes lignes suivies par l'esprit d'innovation et d'erreur, les points extrêmes qu'il a touchés et où il devait arriver fatalement; mais avant d'aboutir à ces écueils, les esprits dévoyés se sont égarés dans des chemins divers, allant de contradiction en contradiction ; les uns restant en chemin, les autres se frayant des sentiers où il serait trop long de les suivre, et aboutissant tous, après de longs circuits, au même but fatal : la négation des dogmes qui sont la base du monde religieux et social.

Voilà l'histoire du protestantisme. Où devait aboutir ce travail de contradiction ? Quel devait être le terme de ces variations ? Nous le dirons dans la prochaine leçon.

TRENTE-CINQUIÈME CONFÉRENCE

Des caractères de la véritable Église. — De l'Unité.
Le protestantisme ne possède pas l'unité.

Messieurs,

Dieu est le principe nécessaire de tout ce qui existe. Rien n'est que par lui, tout est de lui; et, cependant, rien n'est Dieu, excepté Dieu même.

De là, dans l'unité de tous les êtres un dualisme nécessaire; un côté par où ils tiennent à Dieu, et un côté par où ils s'en séparent. De là, à la racine même de l'existence, un mystère, l'union du fini et de l'infini, d'où sortent tous les mystères qui sont le désespoir éternel de la philosophie, et le point de départ de toutes ses grandes aberrations.

En effet, comme l'esprit de l'homme ne connaît pleinement ni l'infini, ni même le fini; comme il ne saurait les embrasser dans la simplicité d'un même regard, si, après avoir aperçu ces deux éléments à

l'origine des choses, il veut aller plus loin ; s'il essaye d'expliquer leur essentielle union et leur distinction non moins essentielle ; s'il veut voir le nœud qui les relie, sans les confondre au fond de toute existence, et surprendre ainsi le secret de la création, qu'arrive-t-il ?

De deux choses l'une :

Ou, cherchant la raison des êtres, préoccupé de la relation nécessaire de tous les êtres avec le premier être, il se tourne vers Dieu ; et l'idée de Dieu, de l'être infini, épuisant pour lui toute l'idée de l'être, il en vient à ne pas concevoir de réalités distinctes de Dieu ; le contingent, le variable ne lui apparaît que comme une illusion, et il finit par absorber le fini dans l'infini, le monde en Dieu ;

Ou, cherchant à expliquer le phénomène de l'existence par son développement variable, il perd de vue son principe nécessaire ; il se perd dans le fini, l'infini lui échappe : il finit par le nier.

L'histoire de la philosophie nous montre le panthéisme et l'athéisme comme les deux écueils contre lesquels l'esprit humain est allé se heurter toutes les fois que, ne se bornant pas à constater la nécessité de deux éléments qui se présentent à lui, à la racine de toute existence, il a prétendu expliquer ce dualisme, voir le mystère de la vie, que le suprême auteur de la vie s'est réservé.

La révélation chrétienne est, comme nous le disions, la réponse que Dieu a faite à toutes les grandes questions d'où dépendent les devoirs et la destinée de l'homme, et dont l'homme a demandé vainement la solution à la philosophie.

La révélation chrétienne se résume toute dans un

mystère, centre de tous les mystères et de toute l'économie du plan divin, l'union surnaturelle de l'homme avec Dieu, union dont le type et le principe est dans Jésus-Christ, Dieu fait homme, dont le terme est le salut ou la participation de l'homme à la vie de l'Homme-Dieu.

Ainsi, à partir de la création, dans tous les dogmes par où le dessein providentiel se déroule aux yeux de notre foi, nous rencontrons un double élément : le divin et l'humain, le surnaturel et le naturel.

L'harmonie intime de ce double élément nous échappe, sans doute ; le nœud qui relie la nature et la grâce, l'homme et Dieu dans l'unité, est formé par l'amour infini dans des hauteurs inaccessibles à la raison. L'union du fini et de l'infini demeure le secret de Dieu, le mystère nécessaire qui subsiste au fond de tous les mystères. Mais l'infini et le fini nous apparaissent toujours réels et distincts dans l'enseignement de l'Église. Au-dessus de l'obscurité qui couvre le secret intime de leur alliance, nous voyons ces deux termes ressortir dans une vive lumière : c'est comme une chaîne dont l'Église tient invinciblement et met dans nos mains les deux bouts, mais dont les anneaux intermédiaires nous échappent et se perdent dans des profondeurs impénétrables.

Ainsi, le centre de tous les dogmes chrétiens, c'est le dogme de l'incarnation. Jésus-Christ est Dieu et homme ; il possède tout ce qui est de Dieu, tout ce qui est de l'homme, excepté le péché.

La rédemption, l'union de l'homme avec Dieu par Jésus-Christ, est aussi œuvre de Dieu et œuvre de l'homme. L'homme ne peut rien que par la grâce, mais le concours de sa volonté est nécessaire.

Et cette notion de la rédemption projette sur l'état primitif de l'homme une lumière qui l'éclaire. Même avant la chute, un secours surnaturel était nécessaire à l'homme pour atteindre la fin surnaturelle. Après la chute, la liberté a été affaiblie, mais non complétement détruite; la raison a été obscurcie, mais non éteinte. L'homme n'est pas une machine inerte, un instrument passif; il trouve en lui des restes d'activité, insuffisants pour le relever, mais qui doivent concourir à sa réhabilitation, et contribuer à sa régénération. Donc, le naturel et le surnaturel, l'humain et le divin sont unis et distincts dans toute l'économie de la foi catholique. Le mode intime de leurs rapports, c'est, encore une fois, le secret de Dieu, que l'Église ne nous dit pas. Elle ne vous défend pas de pénétrer dans ces mystères, pourvu que le principe de votre curiosité ne soit pas dans l'orgueil, pourvu que vous ne désiriez vous rapprocher de Dieu par la science que pour vous rapprocher aussi de lui par l'amour. Ainsi, comment la nature divine est-elle unie à la nature humaine dans l'Homme-Dieu? Quelles sont les conséquences de cette union? Quel est le concours que la volonté prête à la grâce, les rapports de l'action de l'homme avec l'action de Dieu dans l'œuvre du salut, etc., etc.? Toutes ces questions, vous pouvez les remuer, pourvu que vous n'ébranliez pas les bases sur lesquelles toute l'économie de la foi repose. Expliquez, autant que vous le pourrez, l'harmonie des dogmes, à la condition de respecter les deux termes que tous les dogmes embrassent nécessairement, le naturel et le surnaturel, le fini et l'infini. En posant ces bornes autour du champ où elle vous permet d'exercer votre raison, l'Église n'enchaîne pas la liberté, elle ne fait

que barrer les abîmes où la raison humaine s'est perdue, toutes les fois qu'elle a essayé de les sonder avec ses seules lumières.

Ici, nous apercevons clairement, ce me semble, le double péril auquel la raison de l'homme se trouva fatalement exposée le jour où Luther, après avoir brisé le lien qui la rattachait à l'autorité de l'Église, la plaça seule, avec la Bible, en face de tout cet ordre divin, qui nous est manifesté par la révélation.

Vous voyez à droite, à gauche, les deux écueils contre lesquels la philosophie s'est brisée et où l'esprit humain sera infailliblement poussé par la réforme. Trop faible pour embrasser les deux termes nécessaires qui se rencontrent dans tous les dogmes, et pour saisir leur harmonie, ou elle envisagera le côté divin, et l'homme s'évanouira devant Dieu, la raison devant la foi, la nature devant la grâce; ou elle se tournera vers le côté humain, et Dieu descendra vers l'homme, la grâce sera absorbée par la nature, toutes les hauteurs de la foi seront abaissées peu à peu au niveau de la raison.

C'est par la première de ces deux routes que la réforme sortit d'abord de l'Église. Le mouvement qui emporta le protestantisme naissant fut essentiellement mystique[1]. L'intelligence, la conscience du monde moderne, nées de l'Évangile dans le sein de l'Église, avaient des racines si profondes dans l'ordre surnaturel, le christianisme s'était tellement assimilé les âmes, il avait tellement pénétré les mœurs, les habitudes de l'esprit, et, sauf les exceptions dont il faut toujours tenir compte, pris tellement possession du monde,

[1] Cons. une note à la fin du volume. (*Note de l'Éditeur.*)

que ce n'était que sous le prétexte de les rendre plus chrétiens que l'on pouvait persuader aux peuples de cesser d'être catholiques; ce n'est que par un excès de foi que l'on pouvait sortir de la foi. Nous avons vu comment Luther et Calvin se placèrent exclusivement dans l'ordre divin. Tout ce que l'enseignement de l'Église accorde à la liberté, à la raison, toute la part qu'elle fait à l'homme, au concours actif de l'homme dans l'œuvre de son salut, c'est, suivant eux, un vol impie, sacrilége, fait à Dieu; c'est un élément païen introduit dans le christianisme par Pélage, et qu'il faut éliminer pour lui rendre sa pureté primitive. Dieu agit seul, il n'y a d'autre principe d'action que sa volonté; l'homme est purement passif; la nature n'est rien, la grâce est tout. Voilà le sens primitif de la réforme; voilà la pensée des premiers réformateurs, je voudrais pouvoir ajouter : voilà leur excuse; Dieu les jugera. Mais on dirait qu'Il a voulu qu'ils commençâssent eux-mêmes à se punir dès cette vie, lorsque l'on voit les extrêmes conséquences où les novateurs furent comme précipités par la pente même de leurs principes. Il est impossible de ne pas ressentir dans son cœur une secrète commisération, de ne pas compâtir aux tourments que ces esprits égarés s'infligèrent à eux-mêmes. Les excès où ils furent emportés par le mouvement fatal de leur réforme, révoltent tellement tout ce qu'il y a de droit, de sain au fond de la conscience et du sens humain, que je ne puis m'empêcher de voir dans l'inflexible logique qui les poussa invinciblement vers de si monstrueuses erreurs, l'instrument de la justice de Dieu qui commençait dès cette vie leur supplice. Et, en effet, ce protestantisme primitif, ces sauvages théories de Luther et de Calvin qui vous ont été exposées;

cette prédestination absolue qui destine les uns au ciel, les autres à l'enfer, sans aucune prévision du concours de leur volonté; cette volonté dépouillée de son libre arbitre ; ces actions aussi aveugles que le mouvement mécanique d'une machine et qui sont punies par des supplices éternels; ce Dieu, auteur du mal, toutes ces sauvages, toutes ces désolantes doctrines qui semblent n'avoir été inventées que pour jeter le blasphème dans l'esprit de l'homme et le désespoir dans son cœur, que vous représentent-elles autre chose que l'enfer de la raison ?

La raison humaine devait se révolter contre l'anathème que Luther et Calvin lui avaient jeté, elle ne pouvait pas accepter le supplice que lui infligeaient les doctrines de ces novateurs. En vertu d'une loi constante de l'ordre moral, les excès où avait abouti le premier mouvement qui emporta le protestantisme devait déterminer un mouvement inverse et amener des excès contraires. Cette réaction, qui se manifesta de bonne heure au sein de la réforme, trouvait d'ailleurs un point d'appui dans les dispositions antérieures d'un assez grand nombre d'esprits. Rien ne meurt dans le monde des idées. A côté de la philosophie chrétienne et de ses admirables manifestations, la philosophie païenne conservait, pendant tout le moyen âge, ses représentants plus ou moins autorisés. La chute de l'empire d'Orient, la renaissance des études classiques semblèrent, au xve siècle, lui donner une nouvelle vie. La philosophie, dont l'ambition avait été ainsi réveillée, travaillait donc à disputer à la foi la souveraineté des esprits; elle remuait déjà les bornes dans lesquelles le christianisme l'avait renfermée, et aspirait secrètement à la domination exclusive du monde de

la pensée, qu'elle avait exercée dans les siècles païens, qui avait abouti à la ruine de toutes les croyances, lorsque le cri d'indépendance sorti de la bouche de Luther retentit et sembla remuer à la fois la terre et le ciel.

La philosophie tressaillit sur les bancs des écoles. Elle prêta l'oreille, elle regarda : il lui fut facile de reconnaître qu'il n'y avait rien de commun entre ses principes et l'œuvre de ces premiers novateurs. Une réforme qui consistait primitivement à éliminer tout le côté humain du Christianisme, à absorber l'intelligence dans la foi, l'activité humaine dans la grâce; une théorie, qui, à son point de départ, non-seulement n'accordait rien à la liberté, mais niait la liberté, ne reconnaissait aucun droit à la raison, mais soutenait que la raison n'existait pas dans l'homme déchu, qu'elle avait été complètement éteinte par les ténèbres du péché; évidemment, c'était la mort de toute science, de toute philosophie.

Il y avait un côté cependant par où la philosophie comprit que le protestantisme lui donnait la main et servait sa cause. La réforme était un cri sauvage contre la raison humaine, mais c'était aussi une protestation sacrilége contre l'autorité; c'était une théorie de servitude, mais un exemple de révolte. Dans cet ennemi de ses droits, la philosophie vit un complice de son orgueil, et, à ce titre, elle dut lui pardonner.

Aussi elle laissa faire Luther et Calvin; à peine essaya-t-elle quelques réclamations timides par la bouche d'Érasme. Mais après que le mouvement mystique eut atteint les derniers excès; lorsque, pour arriver à une foi plus pure, une partie du monde eut été détachée de l'Église, lorsque l'unité fut brisée, et que l'on vit surgir, se heur-

ter, les mille symboles contradictoires que les novateurs essayaient de faire avec les débris de l'antique symbole, sous ces ruines, au milieu de ce cahos, la raison se dressa devant la réforme; elle lui disputa le sceptre, elle prétendit qu'à elle seule il appartenait de refaire l'unité, de rétablir l'harmonie du monde religieux.

Les premiers organes des protestations de la raison furent : Hetzer, exécuté à Constance en 1529; Jean Campana, mort dans les fers, en 1580; Michel Servet, que Calvin fit brûler à Genève en 1555; Valentin Gentilis, persécuté par Calvin et décapité à Berne en 1566. Le protestantisme chargeait le bourreau de répondre pour lui à la philosophie : sans doute pour être conséquent avec lui-même et pour mettre, sur la question de la liberté, la pratique d'accord avec la théorie. Ce sont cependant ces sauvages sectaires, c'est Luther, c'est Calvin que certaines histoires nous représentent comme les émancipateurs de la pensée.

Mais le bourreau, ce sinistre logicien, il faut le constater à l'honneur de la conscience humaine, ne termina jamais aucune discussion. Le vent n'avait pas encore emporté, à Genève, les cendres de Servet, la trace du sang de Gentilis n'était pas effacée à Berne, lorsque l'on voit apparaître les deux Socin, Lélie et son neveu Faust, dont le nom est devenu le nom de cette réaction rationaliste qui devait se développer naturellement, prévaloir au sein de la réforme, et emporter le protestantisme en dehors de la foi chrétienne.

Comparez, en effet, le double mouvement en sens inverse par lequel la raison pouvait sortir et est sortie de l'Église, et vous verrez clairement que la pente de l'esprit humain était toute vers le socinianisme.

Ces deux réformes n'ont rien de commun que leur point de départ : les Socin acceptent la règle de foi de Luther, la Bible, rien que la Bible.

L'autorité de l'Église est exclue de part et d'autre, le fidèle reste en présence de la parole de Dieu.

Mais comment la vérité révélée dans ce livre arrivera-t-elle au fidèle, comment naîtra la foi ?

Lisez, dit Luther, et l'esprit de Dieu qui est dans la Bible vous dira toute vérité.

L'inspiration particulière, voilà donc le moyen de la foi, suivant Luther et Calvin.

Ici le dissentiment commence. On se sépare pour ne plus se rencontrer ; on se jette dans deux routes qui mènent aux excès les plus opposés.

L'inspiration particulière, demandent les Socin ; qu'est-ce à dire ? Que Dieu assiste surnaturellement chaque fidèle, lorsqu'il lit sa parole et lui en révèle le véritable sens.

La preuve que Dieu ne fait pas ce miracle, c'est que pendant une longue suite de siècles l'immense majorité des chrétiens s'est trompée sur le sens de la parole révélée ; vous reconnaissez ce fait comme nous, et si vous ne l'admettiez pas, il ne resterait d'autre parti pour vous et pour nous que de rentrer dans l'Église.

Une autre preuve aussi décisive, c'est, depuis à peine quelques jours que vous et nous cherchons immédiatement notre foi dans la Bible, nous entendons très-diversement tous les passages les plus importants de ce livre sacré.

Donc, transporter à chaque chrétien ce privilége d'inspiration, d'assistance miraculeuse que nous refusons à la société chrétienne, c'est une absurdité

démentie par l'expérience. Ce n'est pas là le plan divin.

Ce plan quel est-il? Il est très-simple, le voici :

Dieu se révèle aux hommes, sa révélation est recueillie, consignée dans un livre qui sera le code éternel des esprits.

Là s'arrête l'action surnaturelle, le miracle.

La Bible, livre divin, est donnée aux hommes pour être lue par chaque homme humainement, c'est-à-dire avec des chances d'erreur qui ont leur raison dans la faiblesse de l'esprit, mais qui seront écartées, en partie du moins, si l'on observe les règles d'interprétation qu'une saine philosophie vous indique

Ainsi, la critique, la philologie, la science, exclue par Luther et Calvin, est évoquée par les Socin. La révélation, à leurs yeux, est une mine divine qui doit être exploitée par un travail opiniâtre. Le socinianisme, par sa nature, dut donc imprimer une impulsion puissante aux études de critique et de philologie.

Assurément, Luther et Calvin n'avaient rien à répondre aux Socin. Le bon sens était du côté de ces derniers. Voyons cependant où vont aller aboutir ces principes.

Du moment que la raison est chargée d'interpréter l'Écriture, elle doit observer toutes les règles que la critique, que la philologie lui prescrivent.

Or, la première loi de toutes les opérations de l'esprit, c'est de ne rien affirmer dont on n'ait une idée claire et distincte. Il doit y avoir une équation nécessaire entre l'idée et la proposition, entre la perception et le jugement. Comment exiger de la raison qu'elle juge de ce qui lui échappe, de ce qu'elle ne comprend pas.

Et de là les règles d'interprétation déduites par les sociniens, et que Bossuet prouvait devoir être acceptées par la réforme.

L'Écriture, pour obliger, doit être claire, elle doit être conforme à la raison.

Là où l'Écriture semble dire des choses opposées à la raison, il ne faut pas craindre de faire violence au texte pour le ramener à un sens dont la raison puisse s'accommoder.

Et que devient la foi révélée avec ces règles ?

Ainsi que nous le disions plus haut, il y a un double élément dans tous les dogmes : le naturel et le surnaturel, le fini et l'infini.

L'esprit humain ne comprend pas plus l'un que l'autre, car le fini a sa raison d'être dans l'infini : mais il croit le comprendre, il lui trouve une proportion avec les idées, que l'infini n'a pas.

Donc, il se concentrera dans le fini, dans le naturel.

Tandis que le protestantisme primitif absorbait la nature dans la grâce, la raison dans la foi, le socinianisme absorbait la grâce dans la nature, la foi dans la raison.

Toutes les formes, sous lesquelles la révélation se manifeste à l'intelligence divine, seront brisées pour les faire à la mesure de l'intelligence humaine, le divin s'évanouira, la foi sera abaissée au niveau de la raison et formera, pour ainsi dire, un christianisme de plein pied ; au lieu d'une religion, nous aurons une philosophie.

Voilà le mouvement imprimé au protestantime par les Socin ; ils n'eurent pas le courage de le suivre eux-mêmes jusqu'au bout ; mais ils préparèrent la ruine

totale de la révélation, accomplie après eux, en ébranlant la base sur laquelle tout l'édifice repose.

Le centre du christianisme, Jésus-Christ, l'union de la nature divine et de la nature humaine dans la personne de l'Homme-Dieu, tel est le nœud qui renoue la société de l'homme avec Dieu, le dogme primitif dont tous les dogmes sont la conséquence.

Or, là aussi le mystère qui est la racine de tous les mystères chrétiens.

La personnalité du Christ qui relie dans l'unité, sans les confondre, la nature divine et la nature humaine, l'infini et le fini, est inexplicable, sans contredit, à la raison.

Donc, pour être conséquent à son principe, le socianisme devra rejeter l'un de ces deux termes, qu'il ne saurait concilier.

Et, comme le côté humain est celui par où les sens de l'homme saisissent le Dieu homme, c'est le côté divin qui sera nié.

Mais jeter à la terre et au ciel ce mot : Jésus-Christ n'est pas Dieu, lorsque, depuis quinze siècles, le ciel a proclamé et la terre a reconnu la divinité de Jésus-Christ; c'est un blasphème qui va épouvanter le monde; les Socins le comprennent, et ils en sont épouvantés eux-mêmes.

Aussi que ne feront-ils pas, que n'inventeront-ils pas pour ménager les instincts de la foi et de la conscience, pour dissimuler aux autres et à eux-mêmes leur impiété.

Le Christ n'est pas une simple créature, il a été conçu par l'Esprit-Saint dans le sein virginal de Marie, et, par conséquent, c'est dans un sens très-réel qu'il est appelé Fils de Dieu. Il a été exempté de

toutes les imperfections de notre volonté, de toutes les ignorances de notre raison. Il a été admis dans le sein de Dieu, il a vu toutes les vérités à leur source; Dieu lui-même lui a dit le mot et déroulé devant lui tout le plan providentiel de ce monde : de là la sublimité évidemment surhumaine de son enseignement, les caractères divins de l'Évangile. Par son obéissance jusqu'à la mort, il a mérité d'être élevé à la dignité divine; les hommes et les anges lui ont été soumis; tout pouvoir lui a été donné sur la terre et dans le ciel. Nous pouvons même l'invoquer, nous pouvons même l'adorer; car Socin a soin de distinguer deux sortes d'adorations, et ainsi, Jésus-Christ est plus qu'un homme, plus qu'un juste, plus qu'un prophète; il est tout ce que vous voudrez, excepté Dieu, parceque, encore une fois, la nature divine et la nature humaine, l'infini et le fini sont séparés par un abîme que la raison a le droit de déclarer infranchissable, par cela seul qu'elle ne voit pas comment il aurait pu être franchi. Les conséquences de la doctrine socinienne relativement à l'état primitif aboutissent à la négation du péché originel. Il n'y a point de dégradation primitive, de mal héréditaire; la rédemption n'est donc pas non plus une vraie régénération de l'humanité. Le Messie a donné une loi plus parfaite, a révélé aux justes la vie bienheureuse, promis le pardon au repentir, fortifié l'espérance par sa résurrection [1].

Peu importaient au reste les conséquences particulières que les Socins tiraient de leur principe; c'est ce principe lui-même qui est à considérer, c'est le mouvement imprimé par eux à la réforme. Nous avons

[1] Mœhler, *Symb.*, t. II, p. 375.

vu que ce mouvement était nécessairement inévitable, qu'il devait prévaloir sur le mouvement primitif.

Et en effet, regardez aujourd'hui l'état du protestantisme en Allemagne, en Suisse, en Angleterre même, aux États-Unis, partout, le cercle tracé par la révélation a été franchi, partout, le naturalisme prévaut; seulement, on voit, par le caractère du système philosophique qui a remplacé le christianisme, par quelles portes l'esprit humain est sorti de la révélation. En Allemagne, c'est par la philosophie de l'absolu, par le panthéisme de Hegel, de Kant, de Schelling; à Genève, en France, c'est par le déisme.

Sans doute, il y a encore parmi les protestants de vrais chrétiens; la foi n'est pas entièrement morte. Ce qui le prouve c'est qu'il s'élève de temps en temps des protestations contre les tendances rationalistes qui emportent le protestantisme. Parmi les plus énergiques réactionnaires, on doit placer les méthodistes ou momiers de Genève. Abstraction faite des personnes[1], il nous est impossible de ne pas nous intéresser à une tentative de cette nature, car enfin c'est Jésus-Christ qu'ils défendent[2]; d'ailleurs ils auraient nos sympathies, ne fût-ce que par les brutales persécutions auxquelles ils sont en but. Les sociniens triomphants aux lieux où fut allumé le bûcher de Servet et où tomba la tête de Gentilis, semblent vouloir venger leurs martyres. Toutefois, malgré nos sympathies, nous ne nous dissimulons pas que le méthodisme est impuissant. La logique et le mouvement des esprits, la pente du

[1] L'auteur s'était trouvé en rapport avec un de ces méthodistes genevois, pour lequel il professait la plus profonde estime. (*Note de l'Édit.*)

[2] Nul doute que l'auteur n'eût accueilli avec les mêmes sentiments les protestations récentes du Consistoire de Paris. (*Note de l'Éditeur.*)

siècle sont contre lui. Point de foi chrétienne hors de l'Église.

Nous n'avons pu que montrer le double mouvement inverse qui a emporté le protestantisme hors du christianisme depuis son point de départ jusqu'à son dernier terme; les variations particulières, la diversité infinie des sectes, avançant, reculant vers le naturalisme et le mysticisme, la combinaison si variée, si capricieuse, de ces deux éléments dans mille symboles contradictoires, c'était un tableau impossible à retracer.

Conclusion. Est-il nécessaire de la déduire? ne ressort-elle pas d'elle-même de tout ce que nous avons dit. Je le demande, quoi de plus radicalement opposé à la notion de l'unité que le protestantisme, soit qu'on le considère dans le principe qui le constitue, qui lui a servi de point de départ, soit qu'on le voie se mouvoir dans l'histoire? Rien de commun à l'origine, qu'une négation, la révolte contre l'Église. La Bible, livrée à l'interprétation particulière, n'est pas un livre pour les esprits, nous l'avons vu; autant d'hommes, autant d'interprétations. Autant de chrétiens, autant de christianismes. Ils n'ont pas fait deux pas qu'ils se séparent, allant, par des routes opposées, aux deux termes extrêmes que nous avons montré, détruisant les uns tout le côté divin, les autres tout le côté humain de la foi. Ils ne se retrouvent que dans le doute, dans la négation du christianisme, et n'est-ce pas, en effet, la conséquence nécessaire de toutes ces variations? Où est l'Évangile au milieu de tant d'évangiles opposés? l'auteur de la parole de Dieu, au milieu de tant de sens contradictoires, à quel signe le reconnaître? Vous avez tout contre vous, l'in-

terprétation sociale de l'Église, la foi invariable du siècle chrétien dont vous vous êtes séparés. Vous avez dans chaque secte contre vous l'interprétation de toutes les autres sectes protestantes. Encore une fois, seul contre tous, comment pourriez-vous être assuré de posséder le sens vrai de la parole de Dieu. Avez-vous des promesses faites; une raison d'une autre nature que la raison des autres hommes; car vous ne pouvez croire un moment que par l'effet d'une forte présomption, que dans la fièvre de l'orgueil, et dès que l'accès est passé, dès que la froide raison a repris ces droits, que vous reste-t-il ?... Le doute et le désespoir

NOTES

A

Le peuple juif et son histoire en présence du rationalisme moderne.

« Il suffit de regarder la nation juive pour reconnaître en elle des caractères surnaturels, qui en font une nation à part, à laquelle rien ne ressemble sous le soleil. La miséricorde et la colère de Dieu sont visibles sur cette race ; le ciel et l'enfer se mêlent dans sa destinée. L'incrédule et le chrétien voient le Juif avec une égale épouvante ; l'un lit sur son front : *Peuple de Dieu* ; et l'autre : *Peuple déicide*[1]. »

Mgr de Salinis a résumé, dans ces courtes et éloquentes paroles, le sentiment de l'humanité tout entière. Il est incontestable, en effet, que, soit dans les temps anciens, soit dans les temps modernes, on a toujours considéré le peuple juif comme un peuple à part. Et le trait caractéristique de ce peuple exceptionnel c'est le miracle. Le miracle est à la fois le principe de son existence, la raison de ses progrès, et le mot de ses destinées. C'est là, sans doute, ce qui a mécontenté le rationalisme contemporain. Un peuple miraculeux ! une histoire dont toutes les pages sont pleines de prodiges ! Mais

[1] *Divinité de l'Église*, tom. I, huitième Conférence, page 264.

n'est-il pas admis que le miracle est impossible, qu'il n'y a pas eu de miracle historique! Que faire donc du peuple juif? quelle explication donner à son histoire? Rien de plus facile. Il faut affirmer que le peuple juif est un peuple ordinaire, que son histoire *est une histoire comme une autre*[1].

Mais que répondre au genre humain tout entier qui affirme le contraire?

Que le genre humain s'est trompé jusqu'à ces derniers temps; qu'au XIXe siècle, « l'Allemagne, la première, avec ce don d'intuition qui lui semble spécialement départi pour ces époques primitives, aperçut la vérité, et fit de l'histoire du peuple juif une histoire comme une autre[2]. »

Et les preuves?

Est-ce qu'une affirmation savante ne doit pas tenir lieu de preuves?

Mais, quand il s'agit de faits, il faudrait opposer des faits contraires?

Telle n'est pas la manière d'agir du rationalisme : aux faits il oppose des théories.

Examinons-les.

Un des premiers écrivains rationalistes, qui, dans notre siècle, ait essayé d'effacer sur le front du peuple juif l'empreinte de Dieu, et de dépouiller son histoire de son caractère miraculeux, est un Juif. M. Salvador publia, en 1828, son *Histoire des institutions de Moïse*[3], qui eut un certain retentissement, moins à cause de la valeur du livre que de la hardiesse de certaines assertions, celle, en particulier, qui avait pour but d'établir que Notre-Seigneur fut condamné légalement. La réfutation de cette assertion par M. Dupin, alors dans l'éclat de son talent comme avocat, et de sa popularité comme avocat de l'opposition, appela l'attention sur le livre, qui ne le méritait guère par lui-même.

Le but de M. Salvador est de prouver que la constitution mosaïque ne présente pas, comme on l'avait cru jusqu'à lui, un caractère théocratique.

[1] Renan, *Études religieuses, histoire du peuple d'Israël*, deuxième édition, p. 76.

[2] *Ibid.*

[3] *Hist. des inst. de Moïse*... trois vol. in-8°.

« Sa loi — de Moïse — repoussa le genre de théocratie qui régnait en Égypte pour y substituer. — Quoi? Nos lecteurs ne devineraient pas? — une démocratie tempérée, un gouvernement basé sur la supériorité naturelle de l'intelligence; une véritable constitution d'État, comme la nomme Bossuet, librement acceptée par la nation soumise à son empire[1]. »

On a de la peine à comprendre comment une loi donnée directement par Dieu à Moïse, imposée en son nom avec un luxe, si je puis parler ainsi, d'affirmation inouï : *Ego Dominus*, *Moi le Seigneur*, ne doit pas être considérée comme une théocratie ?

Pour ce qui est de la promulgation de la loi sur le mont Sinaï, M. Salvador n'y aperçoit que l'effet de certains nuages dont lui seul a connaissance, car les voyageurs les plus éclairés, M. L. de Laborde en particulier, affirment qu'il n'existe rien de semblable.

Quant à l'intervention personnelle de Dieu, il faut y voir toute autre chose que ce que l'on y a vu jusqu'à présent. Sur la foi unanime des Juifs et des chrétiens on a cru que le nom de Jehovah exprimait un Dieu personnel, le Dieu créateur et conservateur du monde. C'était une erreur. Jehovah n'est que l'expression symbolisée de l'unité universelle.

« Les grands principes et les recommandations générales renfermés dans le Décalogue se réduisent donc aux suivants... l'unité universelle ou l'Être-Dieu, Jehovah, et l'unité nationale ou l'Être-peuple, Israël[2]. »

C'est par ce procédé si simple, je ne sais s'il faut ajouter, et si scientifique, que l'on anéantit une tradition de plus de quarante siècles!

Il paraît, cependant, que l'ouvrage de M. Salvador n'avait pas encore porté la lumière dans les ténèbres de l'histoire juive. Cet honneur était réservé à un de ces Allemands qui paraissent avoir le don d'intuition des temps obscurs, probablement parce que leur esprit lui-même se plaît dans l'obscurité. Au dire de M. Renan, c'est M. Ewald qui, dans son *Histoire du peuple juif*, a, le premier, appris au monde ce qu'il ignorait

[1] Salv., *Hist. des inst. de Moïse*, tom. I, p. 55.
[2] *Ibid.*, ch. I, p. 92.

depuis qu'il existe [1]. Nous ne connaissons pas l'ouvrage de M. Ewald, mais nous supposons que M. Renan lui a emprunté ses meilleurs arguments dans l'article sur l'histoire du peuple d'Israël qui occupe une soixantaine de pages de ses *Études religieuses* [2].

J'ai lu avec la plus sérieuse attention ce traité du *savant* académicien, afin de chercher à dissiper les préjugés qu'une éducation antérieure aux découvertes allemandes avait pu laisser dans mon esprit; grande a été ma déception. Habitué à ne pas me payer de mots, j'ai cherché des arguments. Je dois le dire; je n'en ai pas trouvé un seul. Je me trompe. Il y a une théorie qui sert à tout expliquer.

Ce que l'histoire du peuple d'Israël présente de particulier est tout simplement une affaire de race.

Il existe, en effet, deux races, qui par le seul fait de leur constitution physiologique, peuvent rendre compte de tous les problèmes historiques les plus compliqués : la race indo-européenne, et la race sémitique. « A la première les grands mouvements militaires, politiques, intellectuels... A la seconde les mouvements religieux [3]. »

Comme cette philosophie de l'histoire est commode.

Du reste, pourvu que vous admettiez l'influence de la race, on consentira à reconnaître que le peuple d'Israël porte sur lui une empreinte divine, on vous indiquera même l'époque — inutile d'avertir que ce n'est pas celle de l'histoire — où ce cachet surnaturel fut imprimé.

« C'est vers le temps d'Héli et de Samuel (onze cents ans environ avant l'ère chrétienne) que le sceau de l'élection di-

[1] M. Ewald ne se montre pas aussi généreux envers M. Renan. A propos de sa *Vie de Jésus*, voici ce qu'il écrit : « L'auteur ignore l'histoire vraie du peuple d'Israël, pendant les deux mille ans qui ont précédé la venue de Jésus-Christ; et bien que toutes les facilités lui aient été données d'apprécier cette histoire dans toutes ses parties, il n'a pas pris la peine d'en acquérir une connaissance suffisante, *partielle ou totale*. » Pauvre M. Renan ! On ne lui accorde rien. Article de M. Ewald cité par M. Meignan dans son opuscule : la *Vie de Jésus et la critique allemande*.

[2] Renan, *Étud. relig.*, *Histoire du peuple d'Israël*, de 73 à 132.

[3] *Ibid.*, p. 85.

vine se marque tout à fait — ce petit adverbe n'est pas là sans motif — sur Israël[1]. »

Mais aussi, avec le principe des races, on transformera les annales hébraïques. Voyez plutôt : « L'ancienne religion hébraïque, simple, sévère, sans théologie raffinée, n'est presque qu'une négation. »

« C'est deux mille ans environ avant notre ère que le regard de l'historien s'arrête avec quelque assurance sur cette famille prédestinée... La vie d'Israël, à cette époque, est celle d'un *douar arabe* — voilà de la race. —. . D'impénétrables ténèbres couvrent pour nous le premier mouvement d'Israël, celui dont Moïse fut l'hiérophante et le héros[2]. »

« La vie arabe dans toute sa perfection, tel est en effet le spectacle que nous présente encore Israël durant toute la période des juges. »

David, le roi prophète, l'auteur des saints cantiques qui font encore aujourd'hui la consolation des âmes pures, n'est plus, sous le rapport des mœurs, qu'une espèce de *condottiere*[3]...

Israël n'est pas seulement le peuple de Dieu parce qu'il a reçu directement du Seigneur sa loi, sa constitution, mais aussi parce que c'est de son sein que doit sortir le Messie, le Sauveur promis après la chute, dont l'espérance soutient l'humanité dans les tristesses de la déchéance. Cette idée du Messie est-elle aussi un produit de race ?

M. Salvador, qui a consacré trois volumes à exposer l'histoire des institutions mosaïques, s'est montré, sur l'article du Messie, d'un laconisme qui a lieu de surprendre. Ce n'est qu'à la fin de la seconde partie, en terminant le livre quatrième, qu'il se hasarde à tenter une explication. La voici :

« C'est du fond même de ces menaces et de ces promesses qu'est résultée l'idée de Sauveur, libérateurs ou Messies. — Vous voyez qu'il est généreux ; il les met au pluriel — laquelle n'étant pas consignée expressément dans les livres fondamentaux, — en êtes-vous bien sûr, M. Salvador ? — ne forme nullement, quoiqu'en ait dit Maïmonides, — et beaucoup d'autres, je vous assure, — un article indispensable de la loi des Hébreux[4]. »

[1] Renan, *Étud. rel.*, p. 94. — [2] *Ibid.*, p. 90, 91, 92.
[3] *Ibid.*, p. 94. — [4] Salv., *Histoire des Inst. de Moïse*, t. III, p. 363.

Ainsi, pour M. Salvador, l'idée du Messie est une affaire d'espérance et de crainte.

Et pour M. Renan?

« A quel moment cette pensée féconde, d'où sortira le Messie, fit-elle son apparition en Israël? La critique ne saurait le dire[1]. »

Cependant, en y réfléchissant, M. Renan croit pouvoir assigner l'époque de l'apparition. C'est pendant la captivité de Babylone. Vraiment!

« Je ne sais s'il y a dans l'histoire de l'esprit humain un spectacle plus étrange que celui dont Babylone fut témoin au VIe siècle avant l'ère chrétienne... De tant d'oracles divins non encore accomplis, de cet amas d'espérances trompées, de cette lutte de la foi et de l'imagination contre la réalité, naquit définitivement le Messie[2]. »

Je suis sûr que M. Renan est pour les générations spontanées!

Voilà, cependant, tout ce que le rationalisme contemporain a su trouver pour l'opposer à une tradition plus que quarante fois séculaire! N'est-ce pas le cas de répéter le mot attribué à Galilée : *E pur se muove*. Et oui, tant que l'Église ne rencontrera pas d'autres adversaires, elle continuera à travers le monde sa marche triomphante.

B

Jésus-Christ et le témoignage qu'il rend à sa divinité.

« *Qui n'est pas avec moi est contre moi*[3]. » C'est ainsi que Jésus-Christ se pose au sein de l'humanité : ou pour moi, ou contre moi ; pas de milieu. Pendant dix-huit siècles, l'humanité a accepté cette démarcation ; elle a cru ou elle a nié.

[1] Renan, *Étud. relig.*, p. 106.
[2] *Ibid.*, p. 116. — [3] Matth., XII, 30.

Les échos du XIX[e] siècle retentissent encore des protestations en sens contraire du siècle qui l'a précédé : *Écrasez l'infâme; Eamus et nos et moriamur cum eo. Allons, et versons notre sang pour lui* Il était réservé à notre siècle de chercher un milieu impossible entre l'amour et la haine. N'osant répéter le blasphème de la philosophie incrédule, et ne voulant cependant pas fléchir sous le joug de la foi, on a imaginé de faire du Christ un être à part, un personnage exceptionnel, un grand philosophe. Quoique Mgr de Salinis n'eût pas été témoin de la plus effrontée de ces tentatives, il en a caractérisé l'esprit et la tendance en des termes d'une actualité saisissante :

« Embarrassé, je le comprends, en face des merveilleux témoins du plus merveilleux récit qui ait été fait au monde, ne voulant ni insulter ces figures, vers lesquelles s'élève la vénération des siècles, ni leur reconnaître un caractère divin, vous espérez trouver un milieu entre ces partis extrêmes. L'Évangile est une énigme dont vous cherchez le mot entre la foi et le blasphème. Jésus-Christ aura été un de ces génies souverains qui résuma en lui tous les progrès de l'humanité, et qui, voulant ouvrir à l'humanité de nouvelles destinées, recourut à un expédient qu'il ne faut pas juger d'après les règles de la probité vulgaire[1]. Il parla au nom de Dieu; il affecta de disposer d'un pouvoir surnaturel : il avait su se choisir des disciples d'une nature honnête, mais simples et disposés à l'enthousiasme. Ses prestiges devinrent facilement pour eux des miracles qu'ils crurent d'une foi si invincible, que cette foi vainquit l'incrédulité du monde. Ainsi l'Évangile est une fable sans doute, mais une fable inventée dans l'intérêt de la vérité. Il y a mensonge, mais à proprement parler point de menteur[2]. »

Ce simple exposé résume toutes les prétentions de la science rationaliste. Il suffit d'indiquer les noms propres. C'est l'objet de cette note.

L'Allemagne a eu l'honneur de donner naissance à ce déplorable éclectisme qui tend à confondre dans une même con-

[1] Ne dirait-on pas que le vénérable prélat avait lu, en 1847, ces lignes écrites en 1863 : « L'histoire est impossible si l'on n'admet hautement qu'il y a pour la sincérité plusieurs mesures. » (*Vie de Jésus*, p. 253.)

[2] Dix-huitième Conférence, t. II.

ception le vrai et le faux, le réel et l'imaginaire. Nous avons montré ailleurs comment la philosophie de Kant et de Hégel poussa l'esprit moderne dans cette voie fatale; il nous suffit dans ce moment d'en montrer les applications en ce qui concerne l'histoire évangélique.

Avant de s'attaquer à la vie de Jésus-Christ, il fallait démolir l'autorité des historiens qui en racontent les faits et les actions avec une simplicité et une sincérité qui subjugue l'assentiment. Les exégètes rationalistes n'y firent faute. Eichhorn, Herder, Schleiermacher formulèrent successivement des théories, ou plutôt des hypothèses qui enlevaient au récit évangélique son caractère surnaturel et son autorité divine. Quoique ces hypothèses fussent opposées l'une à l'autre, et, par conséquent sans valeur, elles avaient eu pour résultat de semer des doutes dans les esprits et de les pousser ainsi vers le scepticisme.

C'est ce que comprit le docteur Strauss, et ce qui lui donna la hardiesse de lancer dans le public son livre de la *Vie de Jésus*.

La christologie de Strauss est d'une simplicité brutale; elle raye d'un trait de plume la personnalité du Christ. Jésus n'est pas un personnage historique; c'est un symbole plein de réalité : l'humanité s'est incarnée en lui, et tout ce que les évangélistes nous en racontent est vrai appliqué à l'humanité.

Cette audacieuse négation excita une réaction violente, qui se traduisit par une double manifestation : l'école conservatrice, et l'école hégélienne dite de Tubingue, dont Baur est le principal représentant. L'école de Tubingue admet la réalité historique du Christ, la sincérité des évangélistes, mais elle nie tout le côté surnaturel de l'Évangile et de la vie de Jésus-Christ. Par quel procédé concilie-t-elle ces deux assertions contradictoires? Au moyen d'une théorie philosophique. L'histoire, dans ce système, doit se plier aux idées et se combiner, bon gré mal gré, avec des conceptions qui n'ont d'autre contrôle que celui de l'esprit.

La philosophie allemande avait fait son apparition en France sous le manteau de l'éclectisme; l'exégèse rationaliste nous est arrivée sous le couvert de la *critique*, et sa première manifestation a été le triste livre qui a soulevé l'indignation des consciences catholiques, la *Vie de Jésus*, par M. Renan.

Tout a été dit sur cet ouvrage qui voulait paraître sérieux tandis qu'il n'était que frivole, qui avait la prétention de renverser le catholicisme, tandis qu'il n'a renversé que la réputation de son auteur. Les uns, des amis pourtant, mais des Allemands, ont pesé dans la balance le bagage scientifique, et l'ont trouvé léger, sinon nul; les autres ont démontré la faiblesse de l'érudition ecclésiastique; ceux-ci ont vérifié les citations accumulées avec un luxe insidieux et une bonne foi qui a paru douteuse; ceux-là ont percé à jour ces éternels peut-être, sous lesquels se cachait le venin d'une négation qui n'osait s'avouer; les voyageurs sérieux ont fait rire au sujet des méprises grossières où s'était laissé entraîner le touriste officiel. Et pendant que les docteurs combattaient, les fidèles, prosternés aux pieds des autels, priaïent, faisaient amende honorable et demandaient grâce.

Et le critique, lui, appliquait la maxime fondamentale de l'école nouvelle : *le dédain transcendant.*

Mais M. Renan est-il pour ou contre Jésus-Christ?

Tout son livre a pour but d'établir qu'il n'est ni pour ni contre. Au moyen de certains artifices de style, il parvient à écrire une vie de Jésus que certains chrétiens trouvent édifiante [1], tandis que tout son récit n'est qu'un manteau dérisoire jeté sur les épaules du Sauveur.

Ainsi, d'un côté, Jésus est « un homme incomparable, à proportions colossales, un beau, un étonnant génie, une personne supérieure, une personne sublime, le créateur de la religion éternelle de l'humanité, le vrai créateur de la foi de l'âme, le grand consolateur de la vie, *auquel chacun de nous doit ce qu'il a de meilleur*; le fondateur des droits de la conscience libre, le modèle accompli que toutes les âmes souffrantes méditeront pour se fortifier et se consoler [2]. »

D'un autre côté, « c'est un jeune villageois, qui voit le monde à travers le prisme de sa naïveté, en révolte ouverte contre l'autorité paternelle... dur pour sa mère et pour sa famille... foulant aux pieds tout ce qui est de l'homme : le sang, l'amour, la patrie... un révolutionnaire fougueux, anar-

[1] « Je lisais, ces jours derniers, je ne sais où, que le livre de M. Renan est une œuvre profondément religieuse. » (Freppel, *Exam. crit.*, p. 59.) — [2] V. Freppel, *Exam. crit.*, p. 58.

chiste, tel que le pouvait être un homme qui n'a aucune idée du gouvernement civil, ne fuyant pas la joie, allant volontiers aux divertissements des mariages, menant une vie qui était une fête perpétuelle, un scandale pour les austères disciples de Jean, un outrage sanglant pour les hommes faisant profession de gravité et d'une morale rigide, affectant de s'entourer de gens de vie équivoque et de peu de considération, n'ayant nul souci des jeûnes, rien de sacerdotal, mais une profonde horreur pour les dévots [1]. »

Laissons de côté ces indignes subtilités, et allons au fond. Jésus-Christ s'est dit Dieu; l'est-il, oui ou non?

« Jésus n'énonce pas un moment l'idée sacrilége qu'il soit Dieu [2]. »

A la bonne heure, nous savons maintenant à quoi nous en tenir, vous êtes contre Jésus-Christ.

Oh! non. J'admets que Jésus « s'envisageait depuis longtemps avec Dieu sur le pied d'un fils avec son père, il se croyait le fils de Dieu [3]. »

« Mais, dit M. Freppel, était-il réellement ce qu'il croyait être? Là est la question. S'il le croyait sans l'être, c'était un halluciné; s'il le disait sans le croire, c'était un imposteur. Il n'y a pas de milieu, et il faut appeler les choses par leur nom [4]. »

On le voit, la question est toujours posée sur le même terrain; les critiques ont modifié les formules, ils n'ont pas ajouté aux arguments des rationalistes. Les conclusions dirigées contre ces derniers conservent donc toute leur force contre les nouveaux venus.

« Quelque ingénieux que soit ce système d'explication, quelque estimable que puisse paraître le sentiment d'où il part, il se brise contre le texte si simple, si clair, si cru du récit évangélique. L'Évangile, c'est la vérité, rien que la vérité du ciel; ou c'est le mensonge le plus effronté qui ait été jeté au monde [5]. »

[1] Voir tous ces passages textuellement extraits de la *Vie de Jésus*, groupés dans l'excellente histoire de l'abbé Darras. (*Hist. de l'Église*, t. IV, p. 218 et suiv.

[2] *Vie de Jésus*, p. 75. — [3] *Ibid.*

[4] *Examen critique*, p. 66. — [5] *Divinité de l'Église*, t. II.

C

L'authenticité des Évangiles et le rationalisme moderne.

Pendant dix-huit siècles, les saints Évangiles du Seigneur ont été acceptés comme des monuments historiques, authentiques et certains. Soit que l'on remonte ou que l'on descende le cours des âges, on peut suivre la trace lumineuse qu'ils ont laissée au milieu de l'humanité. Dès les premiers siècles, ennemis et amis s'accordent à chercher dans ces écrits merveilleux le récit authentique des actions de Celui qui n'était pour les uns qu'un Galiléen justement condamné, qui était pour les autres le Fils de Dieu fait homme, le Messie promis à Adam, et attendu pendant quatre mille ans par tous les peuples de la terre. Les Pères apostoliques, les apologistes, les saints docteurs les citent avec confiance, les commentent avec érudition, les défendent avec zèle contre les fausses interprétations, les conservent avec amour. Les apôtres et les missionnaires les apportent aux peuples qu'ils convertissent, et les confient à leur piété, comme un des trésors les plus précieux. Les prédicateurs en font la base de leurs instructions populaires; les catéchistes les confient à la mémoire des enfants qu'ils instruisent; les théologiens en tirent leurs arguments les plus irrésistibles, les souverains pontifes veillent à leur intégrité avec un soin jaloux; les conciles les exposent publiquement, afin de calquer leurs décisions sur la doctrine qui y est contenue; les hérétiques eux-mêmes les environnent de respect.

Nous arrivons ainsi jusqu'au XVIIIe siècle.

Ne semble-t-il pas que des monuments qui ont pour eux une tradition dix-huit fois séculaire, auraient dû trouver grâce devant la raison? C'est cependant au nom de la raison que l'on les attaque, et c'est la France qui a le triste honneur

de voir se former dans son sein les premiers adversaires de l'Évangile. Que reprochent-ils donc à nos saints Livres, ces démolisseurs implacables? Ont-ils découvert quelque preuve inconnue des générations catholiques, établissant que ce qu'elles ont toujours respecté, n'est pas digne de respect? Nullement. Mais la simplicité du récit évangélique irrite leur orgueil, et ils s'en moquent; la sublimité de la doctrine les humilie, ils la ridiculisent; la pureté des préceptes moraux les effraye, et ils en plaisantent; le caractère de Jésus-Christ les écrase de sa supériorité, et ils l'insultent. Voilà en quelques mots l'esprit de la polémique dirigée contre l'Évangile par la secte des encyclopédistes. Voltaire, leur coryphée, l'a résumé en un mot: imposture... Ah! imposteur.

Aucun homme sérieux n'oserait aujourd'hui répéter les sottes plaisanteries du patriarche de l'incrédulité. La polémique anti-évangélique est jugée au tribunal de l'opinion. Les rationalistes ne sont pas les moins sévères: on accepte l'imposture, mais on ne l'applique plus à l'Évangile.

Est-ce à dire que la science moderne est rentrée dans le courant de la tradition chrétienne? Bien loin de là, ainsi que nous allons le voir.

C'était au nom de la philosophie que le XVIIIe siècle attaquait les saints Évangiles; c'est au nom de la science exégétique que le XIXe renouvelle cette entreprise misérable. L'exégèse est une science toute neuve, et, comme tout ce qui est jeune, fort présomptueuse. Rien cependant n'autorise ses prétentions. Au moyen des connaissances philologiques, historiques... elle prétend pouvoir mieux apprécier les caractères intrinsèques des Évangiles que ceux qui ont vécu à l'époque où ils furent composés, que ceux qui ont reçu de la génération contemporaine l'interprétation véritable, que tous les savants qui, pendant dix-huit siècles, ont ratifié, du témoignage de leur science impartiale, le témoignage de la tradition. Le bon sens proteste contre cette prétention insolente, et l'expérience lui vient en aide.

Qu'a produit jusqu'à présent l'exégèse biblique?

Des hypothèses contradictoires, qui, par conséquent, se détruisent mutuellement.

L'exégèse est fille de l'Allemagne, nébuleuse comme le

pays qui lui donna naissance. Eichhorn peut être considéré comme un des pères de la science nouvelle; personne, assurément, ne contestera ses vastes connaissances philologiques et historiques, mais la philologie est bien peu de chose quand elle ne s'appuie pas sur la tradition. En examinant les trois premiers Évangiles, Eichhorn crut remarquer entre eux des ressemblances et des dissonances qui ne pouvaient s'expliquer que par l'existence d'un type unique, que chacun des trois écrivains aurait reproduit en le modifiant. Eichhorn émit donc l'hypothèse qu'il exista, à l'origine du christianisme, un Évangile-type, sur lequel se seraient formés les trois synoptiques, en brodant sur ce canevas avec les légendes répandues au sein de la société chrétienne.

Cette hypothèse d'Eichhorn, plus ou moins modifiée, a servi de base à la plupart des systèmes exégétiques allemands. Au lieu d'un premier Évangile écrit, Herder admit un Évangile oral, propagé et commenté par un corps d'évangélistes; Schleiermacher supposa l'existence de plusieurs Évangiles primitifs; Ewald combina ensemble les deux hypothèses. Baur, chef de l'école de Tubingue, réclama pour lui seul l'honneur d'avoir découvert la véritable origine des Évangiles, qu'il plaça dans une prétendue fusion opérée au second siècle entre plusieurs Évangiles composés au premier siècle, d'après des systèmes de christianisme différents.

Toutes ces hypothèses nuageuses sont venues se condenser dans l'introduction de la *Vie de Jésus* par M. Renan, où plutôt se juxtaposer en se heurtant, ce qui, par parenthèse, a fait rire à ses dépens les auteurs ainsi rapprochés.

« Œuvre de curiosité, et jusqu'à un certain point de bonne foi, cette légende — l'Évangile ! — fut établie vers la fin du Ier siècle, sur un canevas primitif, réellement laissé par les apôtres, mais tellement déformé sous un travail de seconde main, qu'il est absolument impossible de reconnaître la trace originale et de la dégager des superstitions sous lesquelles on l'a étouffée. Ainsi les Évangiles, tels que nous les possédons, peuvent tout au plus nous présenter les lignes générales de la vie de Jésus, mais ne sauraient avoir la moindre valeur historique[1]. »

[1] *Vie de Jésus*, Introduct., p. XVIII.

Voilà donc le dernier mot de la critique rationaliste.

Mais Dieu, qui se plait à faire servir l'erreur au développement de la vérité, semble n'avoir permis les écarts de l'exégèse moderne, que pour faire briller d'un éclat plus vif les écrits des évangélistes. Pendant que la science, séparée de la tradition, s'épuisait en vaines hypothèses, la science traditionnelle scrutait les monuments primitifs de la foi chrétienne, et arrivait à des conclusions d'une évidence éblouissante. Grâces à ces recherches, il n'y a guère plus dans l'Évangile un seul texte qui ne trouve son commentaire ou dans l'histoire, ou dans la géographie, ou dans la philologie. Plusieurs auteurs récents ont dressé ces commentaires scientifiques ; nous citerons en particulier : *la Vie de Jésus-Christ*, par le docteur Sepp; *l'Essai sur la crédibilité évangélique*, de Tholuck. avec les notes de M. de Valroger ; *de la Croyance due à l'Évangile*, par M. Wallon; *les Évangiles et la Critique au* XIX[e] *siècle*, par M. l'abbé Meignan. Nous dépasserions les bornes d'une simple note en essayant même de résumer ce que renferment de science vraie ces ouvrages consciencieux ; mais peut-être arriverons-nous à un résultat analogue en bornant nos remarques à un seul chapitre de l'Évangile. Prenons, par exemple, le deuxième chapitre de saint Mathieu, le premier ne renfermant guère que la généalogie du Christ.

Commentaire historique, geographique, du deuxième chapitre de l'Evangile selon S. Matthieu.

Jésus étant né à Bethléem. — Voilà une indication bien simple en apparence, et cependant, dès qu'on fixe son regard sur ce petit point de l'espace désigné comme le lieu de naissance de Jésus-Christ, on aperçoit des rayons lumineux qui viennent des deux versants de l'histoire se concentrer sur lui. Plusieurs siècles avant l'événement raconté en termes si simples par l'évangéliste, le prophète Michée avait dit : « Et toi, Bethléem Ephrata, la plus petite entre les villes de Juda , de toi doit venir Celui qui dominera sur Israel, et sa sortie est du commencement et des jours de l'éternité[1]. » Quelques années après l'accomplisse-

[1] Mich., v, 2.

ment de cette prophétie vraiment divine, car qui, autre que Dieu, pouvait connaître ainsi à l'avance un fait aussi indifférent en soi? un philosophe illustre, né à peu de distance de Bethléem, converti miraculeusement à la foi chrétienne, interpellait en ces termes l'Empereur et le peuple romain : « Écoutez comment un prophète, Michée, a désigné le lieu où le Messie devait naître... Or Bethléem est une bourgade juive, située à trente-cinq stades de Jérusalem. C'est là que Jésus est né. *Les registres de Quirinus le constatent*[1]. » N'avons-nous pas ici le secret providentiel de ce dénombrement général de l'empire prescrit par César Auguste? Dieu n'avait-il pas voulu que le Fils de l'homme figurât parmi les citoyens de cette Rome qui devait devenir la capitale de son empire? Quoi qu'il en soit, après le témoignage de saint Justin de l'an 102, nous avons celui d'Origène de l'an 200, qui ne craint pas d'affirmer « que le fait — de la naissance de Jésus-Christ à Bethléem — est de notoriété publique, dans toute la contrée, avéré même chez les ennemis de notre foi[2]. »

Ces dernières paroles d'Origène sont confirmées par des monuments publics. En l'an 138, l'empereur Adrien, voulant arrêter la piété des chrétiens, fit profaner la grotte de la nativité en érigeant une statue d'Adonis sur le lieu où Jésus-Christ était né.

Loin d'arrêter l'élan de la reconnaissance, cette indigne profanation ne fit que lui donner plus de vivacité. Le grand docteur de l'Église, saint Jérôme, vient fixer sa demeure près du berceau de l'Enfant-Dieu, et il y est suivi par de nobles matrones romaines. Une église magnifique s'élève au-dessus de la grotte, et un couvent est construit à côté. Le temps, qui détruit tout, semble avoir respecté la plus importante de ces constructions[3], et des fouilles récentes ont mis à découvert les ruines du monastère[4].

Comprend-on qu'en présence d'une tradition aussi imposante un auteur qui se respecte ait osé écrire : « Jésus naquit

[1] Just. *Apol.* 1ª, 34.
[2] Orig. *Contra Celsum*, liv. I, ch. LI.
[3] M. de Vogüé affirme que l'Église actuelle a tous les caractères d'une basilique romaine du IVe siècle.
[4] Voir lettre de M. de Saulcy du 17 février 1759. — (*Dict. des Ant. bibliques*, col. 805.)

à Nazareth, petite ville de Galilée, qui n'eut avant lui aucune célébrité[1]. »

Bethléem de Juda. — Cette indication si précise indique, à elle seule, un historien, et non un légendaire. Historien consciencieux, saint Matthieu n'a pas voulu qu'on pût confondre le lieu de naissance de Jésus-Christ avec un Bethléem qui se trouvait dans la tribu de Zabulon, près de Nazareth, et il ajoute : Bethléem de Juda. Ce Bethléem existe encore ; c'est une petite bourgade d'une centaine de maisons. Toutes les indications fournies par les voyageurs concordent avec celles données par les évangélistes.

Aux jours du roi Hérode. — Voici encore qui est d'un historien. Quand Jésus vint au monde, il y avait environ trente ans que le sceptre était sorti de la maison de Juda pour aller se reposer sur la tête d'un ambitieux, nommé Hérode. L'an 714 de Rome, sous le consulat de C. Domitius et de Pollion, un sénatus-consulte rendu à l'unanimité avait proclamé Hérode roi des Juifs, et le nouvel élu avait pris possession de sa dignité, en montant au Capitole.

Non-seulement saint Matthieu constate le fait de la royauté d'Hérode, mais il nous le représente tel que les historiens contemporains nous le font connaître, ainsi que nous le verrons dans un instant.

Voilà que des mages vinrent de l'Orient, conduits par une étoile..

Ce récit n'est-il, comme le dit agréablement M. Victor Hugo, *qu'une légende des Mille et une nuits*[2], ou, comme l'affirme savamment un autre membre de l'Institut, n'est-il qu'un bruit populaire, se rattachant « à un voyage fortuit de quelques astrologues chaldéens à Jérusalem[3] ? »

J'interroge l'histoire : elle me répond, dans l'antiquité, par une prophétie, dans les temps modernes, par une tradition constante, et par des monuments publics.

La prophétie est ainsi conçue :

» Une étoile se lèvera sur Jacob, et un sceptre surgira d'Israël, et il frappera les chefs de Moab, et il désolera tous les enfants de Seth[4]. »

[1] *Vie de Jésus*, p. 19.
[2] Le *Rhin.*
[3] *Vie de Jésus*, p. 242. — [4] Nombres, XXIV, 17.

Cette promesse prophétique avait laissé une empreinte si profonde chez le peuple juif que les faux messies qui se montrèrent à l'époque de Jésus-Christ essayèrent tous de s'en faire l'application. Le plus célèbre d'entre eux, celui qui se mit à la tête de la dernière tentative sérieuse pour repousser la domination romaine, est resté connu dans l'histoire sous le nom de *Fils de l'Étoile*.

L'histoire nous montre également des traces de cette croyance chez les peuples païens, en Chine, en Chaldée, en Perse. Tous ces antiques souvenirs viennent se condenser dans la célèbre églogue à Pollion [1].

Mais ce ne sont là que des rayons épars ; la lumière complète est dans la tradition constante et unanime de la société chrétienne, tradition qui s'est manifestée par de nombreux monuments dont plusieurs des plus anciens se redressent comme des témoins pour protester contre d'indignes agressions. Les catacombes ont fourni plusieurs images des premiers siècles représentant les mages conduits par une étoile. Un savant italien a publié une dissertation sur deux sarcophages qui subsistent encore, l'un à Bologne, l'autre à Milan, sur lesquels on voit la figure des trois mages et d'Hérode [2].

Conduite d'Hérode vis-à-vis des Mages.

Ayant appris l'arrivée des mages à Jérusalem et le but de leur mission, Hérode s'empresse de convoquer *les princes des prêtres et les scribes du peuple.* — Nouveau trait qui décèle l'historien contemporain. Ces expressions : princes des prêtres et scribes du peuple, se rapportent à une organisation qui n'a pas toujours existé chez le peuple juif, puisqu'elle ne date que de la dynastie asmonéenne, et qui ne s'est pas prolongée

[1] Voir dans les *Annales de philosophie*, t. XXV, une curieuse dissertation de Mgr Grasselini sur les vestiges des traditions primitives... résumées dans l'églogue de Pollion.

[2] Cette dissertation pleine d'intérêt a été traduite et publiée avec des commentaires par M. Bonnetty, dans ses *Annales de philosophie*, (tom. XL et XLI.)

au delà des circonstances qui lui avaient donné naissance. Les princes des prêtres et les scribes de la loi formaient les deux premières classes du Sanhédrin.

L'empressement d'Hérode à convoquer le Sanhédrin trouve aussi son explication dans l'histoire. Les Juifs voyaient avec défiance sur le trône un étranger usurpateur, et ils ne se soumettaient à lui que sous l'empire de la terreur. Mais le grand conseil devait être moins animé de ces sentiments d'animosité, attendu que tous les membres qui en faisaient partie avaient été nommés par le nouveau souverain. A son avénement, il fit mettre à mort tous les anciens conseillers, à l'exception de Hillel et de Saméas.

Après avoir recueilli de la bouche des docteurs de la loi les renseignements traditionnels sur la naissance du Messie, Hérode donne aux mages un conseil où se peint au naturel toute la duplicité de son hypocrite diplomatie. telle qu'elle nous est représentée par les historiens de cette époque. Il faut lire dans Josèphe la conduite d'Hérode vis-à-vis d'Aristobule, de Hyrcan II, de la reine Mariamne... pour comprendre ce qu'il y a de ruse et par conséquent de vérité dans ces paroles : « Allez, interrogez avec soin au sujet de cet enfant. Et quand vous l'aurez trouvé, revenez me le dire, pour que j'aille aussi l'adorer. » Veut-on savoir ce qui se cache sous ces paroles hypocrites : *Vox in Rama audita est ?* « Une voix a été entendue dans Rama, voix de pleurs et de lamentations. C'est Rachel pleurant ses fils et ne voulant pas être consolée parce qu'ils ne sont plus. » Il n'y a pas un mot ici, qui ne soit une preuve de l'authenticité du récit... Pourquoi Rama ? Pourquoi Rachel ? Rama est un petit village, peu distant de Bethléem, et où Rachel avait été ensevelie. Au cris des enfants massacrés par un tyran sanguinaire, Rachel sort de son tombeau pour pleurer. « Ici, dit Chateaubriand, la mère d'Astyanax et celle d'Euryale sont vaincues : Homère et Virgile cèdent la place à Jérémie. » La voix de Rachel avait retenti jusqu'aux pieds du trône d'Auguste, qui, en apprenant cet exploit du monarque juif, s'écriait, suivant Macrobe : « Il vaut mieux être le pourceau d'Hérode que son fils [1]. »

[1] Macrobe, *Saturnal.*, liv, II. ch. IV. — Un fils d'Hérode avait été compris dans le massacre.

La nouvelle apparition de l'étoile. — Pendant le séjour des mages à Jérusalem, l'étoile qui les avait conduits dans cette ville se cacha, mais elle reparut de nouveau à leur sortie. Cette circonstance peu importante a laissé sa trace dans les souvenirs. On montre encore, sur la route de Jérusalem à Bethléem, une source appelée Fontaine-des-Mages, comme le lieu de la nouvelle apparition.

La fuite en Égypte. — Le séjour de Jésus en Égypte est un fait historique; l'imagination et la piété ont pu se jouer autour de cet événement, et l'embellir des couleurs de la légende, mais il est facile de distinguer le fond primitif des récits populaires. Une tradition, revêtue de tous les caractères de crédibilité, atteste que la sainte famille, pendant son exil, se fixa à Matarieh, la ville des eaux, située à une lieue et demie du Caire. Une autre tradition également respectable nous apprend qu'au moment où le Sauveur mit le pied sur la terre idolâtre des Pharaon, plusieurs des idoles les plus vénérées furent renversées. A côté de ces récits, viennent se placer les narrations plus ou moins authentiques des Évangiles apocryphes, les souffrances de la sainte famille dans le désert, les miracles opérés par Jésus.

Retour d'Égypte. — Joseph apprenant qu'Archélaüs *régnait* en Judée, à la place d'Hérode son père, *craignit* d'y aller; et. averti en songe, il se retira en Galilée. *Audiens autem quod Archelaüs regnaret in Judæa pro Herode patre suo, timuit illo ire, et admonitus in somnis secessit in partes Galilææ.* « Chaque mot ici s'accorde avec le récit de Joseph : *filius Herodis*, voilà l'origine d'Archélaüs; *regnaret*, voilà sa qualité de roi; *timuit*, voilà l'indication du caractère de ce fils cruel du cruel Hérode le Grand [1]. » A son avénement, Archélaüs avait essayé par de beaux discours et de séduisantes promesses d'apaiser les Juifs irrités des exécutions sanglantes qui avaient marqué les dernières années du règne d'Hérode. Mais le peuple ne se contentant pas de promesses, réclama le châtiment de ceux qui étaient regardés comme les conseillers ou les instruments des injustices du règne précédent, et n'obtenant pas de bon gré ce qu'il demandait, recourut à la violence. Après avoir vaine-

[1] Meignan, *les Évang. et la Crit.*, p. 178.

ment essayé de calmer l'irritation populaire, le nouveau souverain fit appel à l'armée, qui se montra impitoyable. Plus de trois mille cadavres jonchèrent le parvis du temple. C'est dans ces douloureuses circonstances que la sainte famille se présenta sur les frontière de la Judée. Le *timuit* de l'Évangile n'est-il pas suffisamment justifié ?

La distinction établie par saint Matthieu, dans le texte cité plus haut, entre la Judée et la Galilée, dénote une connaissance exacte de l'état de la Palestine au moment où les événements qu'il rapporte s'accomplissaient. Et cela est d'autant plus remarquable que cette organisation fut profondément modifiée; dans le cours du Ier siècle de l'ère chrétienne, neuf cent quatre-vingt-cinq villages et cinquante villes furent détruits. Comment un historien du IIe ou IIIe siècle aurait-il pu parler avec cette précision de choses qui n'existaient plus ?

Et venit Nazareth; il vint à Nazareth. Quelle simplicité de langage ! comme on reconnaît l'accent de la vérité ! Ce nom de Nazareth, prononcé ici pour la première fois, éveille dans tout cœur chrétien des souvenirs pleins de douceur. C'est à Nazareth que Jésus-Christ a été conçu dans le sein de la bienheureuse Vierge Marie ; c'est là qu'il a été nourri, et qu'il a passé, obscur et ignoré, trente années de son existence terrestre. Une église, dite de l'*Annonciation*, s'élève au-dessus de l'endroit où s'accomplit le mystère de l'incarnation : « Le caractère antique de ces constructions, dit M. Vogüé, ne saurait se méconnaître, il reporte invinciblement jusqu'au IVe siècle la tradition qui place en ce lieu l'*Annonciation de Marie.* »

Toutes les indications fournies par les quatre évangélistes sur Nazareth concordent merveilleusement avec les récits de tous les voyageurs [1].

Afin que s'accomplît ce qu'avaient dit les prophètes, il sera appelé Nazaréen.

« La prophétie à laquelle saint Matthieu fait allusion ici, va nous fournir une nouvelle preuve de l'authencité du récit évangélique. Dans le verset d'Isaïe (chap. XI, 1), que la Vulgate à traduit par cette phrase latine : *Egredietur virga de*

[1] Meignan, *les Évangiles et la Crit.* p. 244 et suiv.

radice Jesse et flos de radice ejus ascendet; le mot *Flos* se lisait en hébreu *Netser*, qui était le nom même de Nazareth (S. Hieronym., Comment. in Is., XI, 1). Ce mot hébreu *Netser* (Nazaréen), est exactement celui qui est écrit sur le titre de la croix du Sauveur. Il est bien évident qu'un apocryphe, étranger à la langue hébraïque et à l'interprétation des prophéties juives, concernant le Messie, n'aurait jamais pu imaginer un tel rapprochement entre le texte d'Isaïe et le fait de la résidence de Jésus-Christ à Nazareth [1]. »

Le travail que nous venons d'ébaucher sur le second chapitre de saint Matthieu pourrait être fait sur tous les chapitres des quatre Évangiles, et, de chaque verset, disons plus, de chaque mot, sortirait une preuve nouvelle de l'authenticité de ces livres divins. L'exégèse n'eût-elle produit que ce résultat, nous devrions la bénir.

D

Dupuis et Renan.
L'origine des cultes et la vie de Jésus.

Quand parut, il y a quelques mois, le pamphlet antichrétien intitulé *Vie de Jésus*, quelques chrétiens timides se prirent à craindre. Le plan d'attaque paraissait si habilement concerté, toutes les trompettes de la presse irréligieuse avaient, à l'avance, sonné la charge; l'auteur du livre est un jeune savant fort à la mode, membre de l'Institut et ancien séminariste, double condition de succès; il était très-habile pour saisir le ton de la société contemporaine, société sans convictions fortes, qui aime les nuances, les à peu près. Les chrétiens pusillanimes avaient donc quelque droit de redouter une épreuve. Ces appréhensions avaient moins d'accès auprès de ceux qui connaissent l'histoire de l'Église. Loin de nous la pensée de chercher à diminuer l'importance de la manifestation dont le livre de M. Renan n'a été qu'un symptôme; nous croyons

[1] Daras, *Hist. gén. de l'Église*, t. IV, p. 349, en note.

ne pas nous faire illusion sur l'état chancelant de beaucoup de chrétiens de nos jours, auxquels ne s'appliquent que trop ces paroles de saint Paul: *Tanquam parvuli fluctuantes omni vento doctrinæ* [1]. Toutefois, en comparant la France d'aujourd'hui à la France du siècle dernier, et la nature des attaques dirigées à l'une et à l'autre époque contre le christianisme, il nous semble qu'il n'y a pas lieu de tant s'alarmer. Qui parle aujourd'hui de Dupuis? Qui oserait soutenir le système exposé dans *l'Origine des cultes?* Cependant, ne nous y trompons pas; l'entreprise de Dupuis était bien autrement sérieuse que celle de M. Renan, et les circonstances paraissaient bien plus favorables pour donner le coup de mort au christianisme. Que l'on veuille bien nous permettre de rapprocher les œuvres de ces deux adversaires, de comparer les deux situations; rien de plus propre, selon nous, à rassurer les craintifs. Le sort de Dupuis fait présager le sort de M. Renan; la *Vie de Jésus* n'aura pas même la durée de *l'Origine des cultes.*

M. Renan a pris pour base de son système d'attaque les travaux des exégètes rationalistes d'Allemagne, qu'il a acceptés comme le dernier mot de la science, ce qui l'a dispensé de les discuter, on dit même de les comprendre. — Ce sont les intéressés qui élèvent cette réclamation. — Un pareil procédé est commode, et, il faut le dire, assez conforme à notre caractère; nous sommes, en France, d'une crédulité presque béate au regard de la science allemande. Dès qu'on nous dit: telle chose est admise sans contestation par les exégètes allemands, nous nous inclinons; M. Renan a exploité cette faiblesse nationale, mais, le dirons-nous? il l'a fait sans habileté, et de manière à exciter les réclamations, et presque le rire de ceux qu'il prenait pour oracles de la science [2].

Dupuis se présentait au combat avec des armes mieux trempées: L'exégèse n'était pas née encore; la faveur du public savant allait vers l'astronomie, science aux vastes horizons, aux aspirations élevées, et, ce qui flattait l'amour-propre national, science presque exclusivement française. Le célèbre

[1] Éph., IV, 14.

[2] On pourra lire, à ce sujet, des révélations piquantes dans une brochure publiée par M. l'abbé Meignan, *la Vie de Jésus et la Crit. allem.*

Bailly venait de publier son *Histoire de l'astronomie ancienne*, très-favorablement accueillie par le public ; Lalande professait avec éclat au Collége de France ; Dupuis eut le talent de glisser son système sous le patronage de ces noms populaires, il se servit des idées de Bailly, et il exploita la vanité de Lalande en lui rapportant l'origine de sa principale découverte [1].

M. Renan a eu l'appui de la presse, grande puissance assurément, la faveur du monde savant ; il a pu jusqu'à un certain point invoquer la protection du gouvernement, de qui il tenait la mission scientifique qu'il a remplie en Orient, et un titre de professeur au Collége de France. Néanmoins, sous ce rapport, sa position n'était pas nette ; les faveurs officielles dont il était comblé lui enlevaient les sympathies d'une partie considérable de la jeunesse, et ses hardiesses lui valaient un désaveu public du chef de l'État [2].

Dupuis était dans une bien meilleure situation. Quand parut, en 1794, son grand ouvrage : *Origine de tous les cultes, ou religion universelle*, la France officielle avait abjuré le christianisme, et tolérait à peine le nom de Dieu ; le gouvernement voulut prendre à ses frais l'impression du livre, les savants lui firent fête ; l'astronome à la mode, Lalande, l'acclama avec enthousiasme ; le public ne lui fut pas moins sympathique. Et ce ne fut pas un succès d'un jour : pendant plus de trente ans on ne jura, dans le camp des incrédules, que par l'*Origine des cultes ;* le nombre des exemplaires de ce livre répandus en France est incalculable. Qui parlera dans trente ans de la *Vie de Jésus ?*

M. Renan a cru pouvoir, en publiant son livre, se dispenser de tout appareil scientifique ; il se contente, dans son introduction, de renvoyer pour la discussion des textes à l'ouvrage de Strauss [3], lequel, dit-il, laisse peu à désirer pour la critique de détail des textes évangéliques. Il use du même procédé

[1] « L'ouvrage de Dupuis, dit Lalande, contient la plus belle découverte qu'on ait faite dans l'étude de l'antiquité et dans l'histoire de l'astronomie ; elle prit naissance le 18 mai 1778, à mon cours d'astronomie du Collége de France, que suivait le citoyen Dupuis. » (Voir *Analyse des Recherches de M. Letronne*, p. 159.)

[2] Lettre de l'Empereur à Mgr l'évêque d'Arras.

[3] Il est bon de savoir que l'ouvrage de Strauss ne jouit d'aucune autorité au point de vue scientifique, même en Allemagne.

facile dans la citation des textes, soit de l'Écriture, soit des docteurs chrétiens; presque jamais il ne rapporte le passage sur lequel il appuie ses conclusions; il se contente d'une indication en note; s'il lui arrive de citer, il a soin de se borner aux paroles qui le favorisent, laissant de côté celles qui le condamnent. Ce sont ces procédés d'érudition qui ont fait le succès du livre auprès du public léger, mais ils ont produit un effet tout contraire auprès des hommes sérieux [1]. Ce n'est qu'un roman, disent ces derniers; c'est moins que cela, affirme avec l'autorité de son nom et de sa science un illustre évêque [2], *c'est une œuvre de prestidigitateur*.

Ces qualifications sévères ne conviendraient pas à l'ouvrage de Dupuis, où l'on ne peut, dit un juge impartial et compétent, méconnaître une grande originalité et un puissant esprit de combinaison.

Dans un premier *Mémoire sur l'origine des constellations et sur l'explication des fables par l'astronomie*, Dupuis avait tout à la fois jeté les bases de son système scientifique et de sa réputation comme savant. Toutefois ce n'était qu'un essai, qui vint se compléter dans son vaste ouvrage de l'origine des cultes. Élargissant sa première thèse, il prétendit établir que toutes les fables de la mythologie païenne ainsi que la *fable chrétienne* ont une origine unique, qu'elles ne sont les unes et les autres que la traduction symbolique de la marche du soleil à travers les représentations zodiacales.

On a pu lire, dans la vingt-sixième conférence, l'application du système à l'histoire du christianisme; peut-être ne sera-t-on pas fâché d'avoir une idée de la manière dont Dupuis interprète les fables du paganisme, et de savoir en même temps le mot de la science sur ces conceptions qui se présentent comme exclusivement scientifiques. Ce travail a été fait et très-bien fait par un savant professeur, M. Letronne, dont les leçons ont été analysées et publiées avec son approbation dans les *Annales de philosophie* : nous en reproduisons en abrégeant un fragment relatif au mythe d'Hercule [3].

[1] On n'ignore pas que c'est là un des motifs qui ont fait une impression salutaire sur l'esprit d'un ancien rédacteur du *Journal des Débats*.

[2] Mgr Gerbet, évêque de Perpignan.

[3] Voir *Annales de philosophie*, t. X et XI. — Ces articles ont été publiés dans une brochure séparée.

Hercule représente le soleil.

Les douze travaux que la fable lui attribue représentent la marche du soleil à travers les douze constellations.

Le premier travaïl, la victoire sur le lion de Némée, correspond au passage du soleil sous le Lion céleste.

Le deuxième travail, la lutte contre une *hydre* redoutable dont les têtes renaissaient, et soutenue par le *Cancer* qui l'aidait à se reproduire, et piquait le talon du héros, représente le passage du soleil sous le signe de la Vierge, marqué par le coucher total de l'*Hydre* céleste, dont la tête renaît le matin avec le *Cancer*.

Troisième travail. Sanglier d'Erymanthe. Hercule arrive chez les Centaures et l'un d'eux lui donne l'hospitalité. Les Centaures se querellent pour du vin, et veulent tuer celui qui a reçu Hercule. Ce héros remporte sur eux une victoire. Ce combat d'Hercule est lié à une chasse, dans laquelle Hercule prend un sanglier monstrueux qui ravageait les forêts d'Erymanthe. Passage du soleil au signe de la Balance, à l'entrée de l'automne, fixé par le lever du Centaure céleste, celui qui donna l'hospitalité à Hercule. Cette constellation est représentée avec une outre pleine de vin, et un thyrse orné de pampres et de raisins, image des productions de la saison. Alors se lève, le soir, l'Ourse céleste, appelée par d'autres le *porc* et *l'animal d'Erymanthe*.

Quatrième travail. Triomphe d'Hercule sur une *biche* aux cornes d'or et aux pieds d'airain, qu'il prit au bord des eaux où il reposait. Passage du soleil au signe du *Scorpion*, fixé par le coucher de *Caniopée*; constellation dans laquelle on peignait autrefois une *biche*.

Cinquième travail. Hercule, près du lac de Stymphale, donne la chasse à des oiseaux qui sont représentés au nombre de *trois* dans un médaillon de la ville de Périnthe, frappé en l'honneur de Gordien. Passage du soleil au signe du *Sagittaire*, consacré à la déesse Diane, qui avait à Stymphale un temple où l'on voyait des oiseaux stymphalides. — Ce passage est fixé par le lever des *trois* oiseaux célestes, qui sont sur les bords de la voie lactée, laquelle ressemble à un grand fleuve. Ces trois oiseaux sont le *vautour*, *l'aigle* et le *cygne*; près de l'aigle est une flèche appelée *flèche d'Hercule*.

Nous ne pousserons pas plus loin la comparaison. Ces exemples suffisent pour donner un exemple de la méthode de Dupuis.

Toutes ces explications, plus ou moins ingénieuses, reposent sur l'hypothèse qu'Hercule représente le soleil; or rien de moins fondé que cette supposition. Comme le remarque avec beaucoup de raison M. Letronne, ce furent les philosophes alexandrins qui, pour défendre le paganisme battu en brèche par le christianisme, imaginèrent de donner aux fables païennes une interprétation symbolique. Pour ce qui concerne, en particulier, le mythe d'Hercule, Porphyre l'avait, bien longtemps avant Dupuis, interprété comme un symbole de la marche du soleil à travers les douze signes du zodiaque. Mais l'hypothèse de Porphyre, comme celle de Dupuis, était contraire à l'histoire. Nulle part, dans les premiers historiens de la Grèce, il n'est fait mention des douze travaux d'Hercule. Théocrite, poète contemporain de Ptolémée Philadelphe, est le premier où l'on trouve cette indication arbitraire. Le fait que Dupuis prend pour base de son système ne présente donc aucune valeur scientifique; ses conclusions ne sauraient en avoir davantage. Il y a plus, c'est qu'en examinant l'une après l'autre chacune des applications des douze travaux d'Hercule aux douze signes du zodiaque, on se heurte pour ainsi dire partout à l'arbitraire. Il n'entre pas dans notre dessein de présenter ici cette fastidieuse énumération; on peut consulter l'opuscule déjà cité ; nous croyons en avoir dit assez pour justifier notre double assertion : que le système de Dupuis avait des allures bien plus scientifiques que celui de M. Renan, et que, néanmoins, étudié de près, il ne soutenait pas l'examen de la science vraie et impartiale. Nous pouvons donc, sans être prophète, prédire à M. Renan que sa réputation ne franchira pas, si elle les atteint, les limites du XIXe siècle.

E

Le miracle de la conversion du monde païen.

La conversion du monde païen au christianisme est-elle un miracle ?

Dans le langage chrétien, cette question présente un sens très-net et très-déterminé.

Un miracle est une œuvre extérieure qui dépasse les forces de la nature physique ou de la nature morale.

Quoique l'homme ne puisse pas fixer toutes les limites de l'ordre physique, il en connaît cependant quelques-unes, telles sont celles déterminées par ce que la science appelle des lois.

Il en est de même dans l'ordre moral, avec, toutefois, une plus grande latitude.

Ces notions admises, et tous les chrétiens doivent les admettre, demander si la conversion du monde païen est un miracle, c'est demander si aucune cause naturelle peut expliquer ce merveilleux changement.

C'est ainsi que l'ont compris, dans tous les temps, les apologistes du christianisme et ses adversaires.

L'argumentation des docteurs chrétiens de tous les siècles est admirablement résumée dans les cinq conférences (de la vingt-troisième à la vingt-huitième) que Mgr de Salinis a consacrées à ce sujet. On remarquera surtout la vingt-cinquième conférence, où il suit, dans tous les détours d'une argumentation subtile et captieuse, l'auteur de la décadence et de la chute de l'empire romain. C'est un chef-d'œuvre de logique.

Nous n'aurions rien eu à ajouter s'il ne s'était produit dans ces derniers temps un fait digne de fixer l'attention.

En 1856, M. le prince Albert de Broglie publia les deux premiers volumes d'un grand ouvrage annoncé sous le titre : *l'Église et l'Empire romain au* IVe *siècle*. On trouvait dans ces deux volumes les qualités de style et de pensée qui ont placé l'auteur aux premiers rangs des écrivains catholiques de notre

époque, et qui lui ont ouvert depuis les portes de l'Académie française. Toutefois, des juges éclairés crurent y découvrir quelques traces de l'influence naturaliste, qui, à notre époque, domine, souvent à leur insu, les meilleurs esprits. Dom Guéranger, champion zélé des vraies et saines doctrines, ne craignit pas de signaler publiquement, dans le journal *l'Univers*, où il publia une longue série d'articles très-remarquables, et cette funeste tendance et les passages qui lui paraissaient justifier son appréciation. On ne voulut voir qu'un acte de parti, là où il n'y avait que l'accomplissement d'un devoir. M. de Broglie se défendit dans *le Correspondant*; il fit mieux, il se corrigea dans une seconde édition.

Quand cette polémique s'engagea, Mgr de Salinis venait d'être promu au siége archiépiscopal d'Auch ; il en suivit toutes les phases avec le plus vif intérêt. Un instant, il eut la pensée d'intervenir, apportant le résultat de ses longues et consciencieuses études; sa santé déjà ébranlée ne le lui permit pas. Nous croyons remplir ses intentions en disant comment il appréciait le fond du débat.

M. de Broglie exposait ainsi, dans la première édition de son livre, son sentiment sur le grand fait de la conversion du monde païen :

« Les écrivains chrétiens, prosternés dans un louable[1] sentiment d'adoration, ont trop souvent semblé croire qu'on méconnaîtrait la divinité du christianisme et même de sa personne, si tout dans l'établissement de l'Église ne se montrait également mystérieux, surhumain, inexplicable. En suivant les progrès de la foi, ils insistent, et non sans raison, sur la disproportion constante des moyens mis en œuvre et des effets obtenus; ils aiment à contempler le géant du paganisme étendu par terre par la fronde du berger. Moins ils comprennent, et plus ils admirent; moins ils peuvent attribuer à l'homme, plus ils rapportent à Dieu. Ils se plaisent dans leur surprise, et leur respect serait altéré si leur intelligence n'était confondue.

» Nous ne contestons ni la beauté touchante ni la justesse partielle[2] de ce point de vue qui a fourni aux défenseurs du chris-

[1] *Juste* a remplacé *louable* dans la deuxième édition.
[2] Dans la deuxième édition, il y a *fondamentale*.

tianisme la matière de leurs plus éloquentes démonstrations [1]. Nous regretterions pourtant de nous y placer exclusivement. Ce serait négliger un des caractères principaux, et qui n'est pas le moins divin, de la religion chrétienne, je veux dire son accord avec les lois de l'histoire et les conditions de la nature humaine. Le christianisme n'a pas été un accident inattendu dans la destinée de l'humanité. Il s'élève, au contraire, comme un point culminant, dans la suite des siècles. Avant lui, tout y mène ; après lui, tout en découle. Ce n'est donc point offenser le christianisme ni diminuer son autorité divine, que de rechercher et de mettre en lumière toutes les causes qui ont préparé et servi sa marche. Si la main qui l'a fondé est la même qui dirige de toute éternité le cours des événements, elle a dû [2] les disposer pour se prêter à son passage. Si la vérité que le christianisme a révélée est un rayon de cette vérité universelle qui repose dans le sein de Dieu, elle a dû reconnaître comme son bien et absorber en elle-même toutes les vérités imparfaites dont les systèmes philosophiques se disputaient les lambeaux souillés. Si le christianisme est venu pour apaiser la soif des âmes, les peuples, ces troupeaux altérés d'âmes ont dû tressaillir et se précipiter[3] à son approche. Ainsi mœurs, philosophie, état politique et moral des sociétés antiques, tout a dû[4] servir à seconder ses progrès, et [5] tout peut servir à les comprendre[6]. »

Laissant de côté les critiques de détail, allons au fond de la question M. de Broglie admet-il que la conversion du monde païen soit un miracle dans le sens propre de ce mot ? Il y a, répond-il, une cause évidemment surhumaine, celle signalée d'une manière peut-être un peu exclusive, par les apologistes de la religion, mais on peut indiquer aussi plusieurs autres causes, sinon naturelles, du moins providentielles.

» On aurait tort de croire que tout, dans la propagation du

[1] La seconde édition renferme un passage où l'auteur insiste sur les preuves données par les apologistes.

[2] *Dû* est remplacé par *pu*.

[3] Les mots *et se précipiter* sont supprimés dans la deuxième édit.

[4] Remplacé par *pu*.

[5] *Si rien ne suffit à les expliquer* (deuxième édition.)

[6] *L'Église et l'Empire romain*, t. I, p. 66 et 67.

christianisme soit également surhumain, mystérieux, inexplicable. En français, cela veut dire : il y a dans la propagation du christianisme un caractère mystérieux et surhumain, dont aucune explication ne rend compte. Il y a aussi un caractère qui est moins mystérieux, moins surhumain, dont il est plus aisé de donner une explication, quoiqu'il y ait encore dans celui-là même du mystère, du surhumain, de l'inexplicable [1]. »

Nous craignons qu'une équivoque se cache sous ces explications destinées à les dissiper toutes. Pour la dévoiler, recourons à une comparaison.

Il n'est pas un chrétien qui ne reconnaisse que la résurrection de Lazare soit un miracle, une œuvre surhumaine, mystérieuse et qui ne peut pas s'expliquer par la seule intervention des forces physiques. Est-ce à dire que l'on ne puisse pas alléguer des raisons naturelles comme causes occasionnelles ou intentionnelles de cet événement mystérieux? Non évidemment. Jésus aimait Lazare : *Lazarus amicus noster* : Marie et Marthe, qui connaissaient son amitié, lui avaient envoyé un messager chargé d'annoncer la mort et de solliciter la guérison ; le moment du sacrifice arrivait, et il était bon, par une manifestation extraordinaire de puissance, d'atténuer aux yeux des Juifs charnels le scandale de la passion et de la mort ; ne sont-ce pas là des motifs très-naturels, et très-providentiels à la fois, qui expliquent le miracle. Cependant, et malgré toutes ces considérations extrinsèques, le fait de la résurrection n'en reste pas moins un fait surhumain et miraculeux.

Appliquons ce raisonnement à la conversion du monde païen.

Dieu ayant décidé d'envoyer son Fils dans le monde pour l'arracher aux grossières superstitions du paganisme, avait disposé les événements de manière à assurer son triomphe. C'est ainsi que tout le mouvement politique des temps anciens semble n'avoir eu qu'un but; la formation de l'unité romaine, qui devait servir à l'établissement du règne de Jésus-Christ. On peut en dire autant du mouvement scientifique et philosophique. Il paraît donc incontestable, d'un côté, que les *lois de l'histoire*, étudiée au point de vue divin, et *les conditions de la*

[1] *Correspondant*, numéro de novembre 1856.

nature humaine étaient en accord avec le christianisme au moment où il apparaissait *dans le monde*. En résulte-t-il que la conversion du monde ne soit pas entièrement et exclusivement, comme l'ont toujours enseigné les apologistes de la religion, une œuvre surhumaine, inexplicable d'après les lois de l'ordre moral? Évidemment non. Bossuet ne craint pas de rapprocher cet événement de celui de la création : « Les hommes, nous dit-il dans son *Discours sur l'Histoire universelle*, avaient oublié la création, et Dieu l'a renouvelée en tirant de ce néant son Église, qu'il a rendue toute-puissante contre l'erreur. Il a confondu avec les idoles toute la grandeur humaine, qui s'intéressait à les défendre, et il a fait un si grand ouvrage comme il avait fait l'univers, par la seule force de sa parole[1]. » Et, puisque nous avons parlé de Lazare, nous pouvons ajouter : Dieu a rendu la vie au monde, comme Jésus-Christ l'avait rendue à Lazare, par un effet de sa puissance divine.

C'est donc à tort que M. de Broglie a paru faire un reproche[2] aux défenseurs de la religion d'avoir insisté exclusivement sur le côté surhumain de l'établissement du christianisme; historiquement et théologiquement, on ne peut placer ailleurs la cause de ce miraculeux événement.

L'illusion à laquelle M. de Broglie a cédé nous paraît résulter du point de vue où il s'est placé. « Je ne sais, dit-il, mais je m'imagine que, si nous voulons nous faire une idée de l'accueil que reçut le christianisme dans le monde, nous devons, nous autres faibles dans la foi, la chercher plus en nous-mêmes que dans l'histoire. C'est là que nous trouverons ce combat d'impressions diverses, cette résistance de l'orgueil à la soumission, cette fuite des sens devant une doctrine d'austérité et de pénitence, mais aussi cet entraînement du besoin d'aimer qui nous pousse vers un Dieu qui fut l'amour même, et ce cri de détresse qui s'élève vers le signe du pardon. Les gens à qui parlaient les apôtres éprouvaient, je pense, ces mêmes contrastes et ces mêmes conflits. »

Évidemment, M. de Broglie ne s'est pas rendu compte en se

[1] *Discours sur l'Hist. univ.*, partie II, cxxv.

[2] Dans son article du *Correspondant*, M. de Broglie atténue ses premières paroles en les réduisant aux proportions d'*un léger, très-léger reproche, disons mieux, remarque innocente.*

prenant lui-même pour sujet d'observation, de l'influence exercée par dix-huit siècles de christianisme sur la conscience du chrétien même le plus indifférent. Au point de vue purement naturel, le fait seul de respirer dans une atmosphère chrétienne, d'entendre dès son enfance le langage chrétien élève l'âme dans une sphère où le païen ne pouvait monter. Qu'est-ce donc si l'on tient compte des influences surnaturelles de la grâce du baptême et des autres sacrements? Au lieu de s'interroger lui-même, M. de Broglie eût dû consulter un de ces missionnaires qui évangélisent la Chine ou le Japon; il eût appris ce qu'une âme païenne offre naturellement de prise à l'Évangile. Nous nous rappelons avoir entendu un vénérable évêque, qui avait passé sa vie dans la Mantchourie, tracer de l'état moral des populations auxquelles il annonçait la doctrine du salut, un tableau qui n'avait aucune des couleurs du récit de M. de Broglie. Sans aller si loin, il aurait pu interroger les personnes qui ont eu à instruire des infidèles venus en France, ou tout simplement des sourds-muets restés sans instruction au fond de quelque campagne. On serait heureux de trouver les prédispositions ou même les résistances qui se rencontrent chez tout chrétien; la résistance c'est la vie, mais dans ces ames, il n'y a que la mort. Leur donner la vie, c'est un acte qui dépasse la portée des forces humaines, c'est une œuvre surhumaine, miraculeuse. Qu'est-ce donc quand il faut faire vivre non pas seulement une âme, mais un monde tout entier?

Disons-le donc hautement et avec assurance, les défenseurs de la religion chrétienne ont eu raison d'insister sur le côté miraculeux de la conversion du monde païen, c'est une des plus admirables manifestations de la puissance divine.

F

La notion de l'Église d'après les protestants modernes, d'après M. Guizot en particulier.

Qu'est-ce que l'Église? Tout catholique, fût-il enfant, à qui on adresserait cette question, répondrait sans hésiter : L'Église est la société des chrétiens baptisés qui professent la même doctrine, participent aux mêmes sacrements, sous la direction des évêques unis au pape. Trois choses effectivement, d'après les données de l'Évangile et de la tradition, constituent l'Église chrétienne : l'autorité comme principe, le baptême comme initiation, la même foi et les mêmes pratiques comme lien. Les premiers réformateurs, en ébranlant la base de l'édifice voulurent conserver l'édifice lui-même. On peut voir, dans *l'Histoire des variations,* toutes les vaines tentatives auxquelles ils eurent recours; dans ce but le principe de la réforme anéantissait la notion même de l'Église. Deux circonstances arrêtèrent pendant quelque temps le développement intégral de ce principe, l'intervention des gouvernements et le fond de catholicisme que les premiers réformateurs emportèrent avec eux en se séparant de l'Église. Par intérêt de domination, les gouvernements substituèrent à l'organisation spirituelle de l'Église catholique une organisation mixte, où toutefois l'autorité temporelle était prédominante. C'est de là que sortirent les Églises nationales qui sont la négation du principe protestant, comme le reconnait avec une bonne foi parfaite un des esprits les plus distingués du protestantisme contemporain, Vinet. « L'Église d'État proprement dite est une invention de la réforme, lorsque, ayant peur de son principe, elle le nia en fait après l'avoir proclamé en paroles. La Réforme, en se séparant de l'Église romaine, qui n'était ni la multitude, ni le pouvoir civil, dut, pour trouver une tête, s'adresser au peuple ou au pouvoir civil. Son principe l'adressait au peuple; en général, elle n'osa pas, et pour avoir une

autorité présente et visible, elle s'adressa au pouvoir qu'elle fit évêque. Tel est le caractère des Églises d'État, elles se réduisent à ce peu de mots : épiscopat du gouvernement civil. Ce gouvernement lui-même, on ne nous dit pas qui l'a fait évêque; les catholiques romains se donnent un peu plus de peine pour établir l'autorité du siége apostolique; les protestants, pour toute justification du fait, s'en tiennent au fait, sauf, si on les presse à lui donner cette valeur providentielle qu'on ne saurait, à bien dire, refuser à un fait quelconque. [1] »

Dans les pays où le protestantisme resta à l'état individuel, le développement du principe sur lequel il repose fut arrêté par les restes de sentiments catholiques qui survécurent dans la plupart des consciences à la séparation, et aussi par la nécessité de se défendre contre la polémique des catholiques. En France particulièrement, la Réforme ne fit guère que déplacer le siége de l'autorité, en le transportant des évêques aux synodes.

Cependant la logique doit tôt ou tard recouvrer ses droits, et il semble qu'il est réservé à notre siècle de voir le protestantisme s'effondrer sous les conséquences de ses principes. D'un côté, les Églises d'État sont battues en brèche. L'établissement anglican, qui, à s'en tenir aux apparences, est le plus solidement constitué, se trouve miné de plusieurs côtés et semble déjà ébranlé sur ses bases.

« C'est un fait bien connu en Angleterre, dit M. l'abbé Meignan, que l'Église nationale est fondée sur un compromis. Deux éléments contradictoires ont été associés dans la fondation de cette œuvre politique mais illogique : le principe d'autorité et le principe de la liberté d'examen. Chacun de ces principes a revêtu, à différentes époques, diverses formes, mais la lutte entre eux n'a jamais cessé, l'un a toujours cherché à dominer l'autre. La théorie de l'évêque Laud, consacrant la suprématie de l'épiscopat anglican, a préparé la réaction extravagante des puritains. A son tour, le dogmatisme religieux de ses derniers a donné naissance à ce que les Anglais appellent l'*Église large* (broad church), laquelle était un asile préparé pour le rationalisme [2]. » Cette Église large a acquis

[1] *Essais sur les manif. des conv. rel.*, p. 362.
[2] *Une crise relig. en Angleterre*, par M. Meignan, p. 8.

dans ces derniers temps un développement inquiétant par réaction contre le puséisme. Une des manifestations les plus caractéristiques de cet esprit réactionnaire a été la publication des *Essais et Revues*, ouvrage composé par sept écrivains occupant presque tous les plus hautes fonctions du clergé actif et enseignant, et qui a produit une immense sensation en Angleterre. Ces sept écrivains semblent s'être partagé la mission de détruire les principes sur lesquels repose l'Église anglicane ou plutôt le christianisme. Et cependant, par une inconséquence inexplicable, ils concluent au maintien de l'établissement national, moyennant, toutefois, une réforme. Or veut-on savoir en quoi consiste cette réforme? à détruire les deux éléments qui conservent encore une apparence de vie à l'Église anglicane : l'élément hiérarchique et la profession d'une foi commune L'Église serait ainsi comme une sorte de panthéon, où chacun pourrait élever un autel suivant ses goûts et servir Dieu suivant ses caprices.

Un mouvement analogue à celui que nous venons de signaler en Angleterre se produit dans le protestantisme français. Rien, ce semble, de moins gênant pour la conscience protestante que la domination exercée sur elle par les confessions de foi, les synodes et les consistoires. Mais c'est encore une entrave, et il faut la briser. De là une école nombreuse qui rejette tous les formulaires et qui proteste contre toute autorité. Qu'on ne croie pas cependant que même les partisans de ce latitudinarisme extrême repoussent la notion de l'Église. L'Église, pour eux, n'est plus, à la vérité, la société des chrétiens baptisés qui professent une même doctrine, mais le simple rapprochement d'hommes qui, malgré leurs dissentiments, peut-être profonds, vivent en paix dans la charité du Christ. Telle est, en particulier, la manière dont M. A. Coquerel expose la notion de l'Église, dans l'introduction à sa *Christologie* [1].

Un autre protestant qui appartient au parti des chrétiens libéraux définit ainsi l'Église : Une réunion d'hommes voulant se rapprocher de Dieu [2].

[1] *La Christologie*, par M. A. Coquerel, deux vol. in-12, *Introd.*, p. 7 et 8.

[2] Voir une brochure intitulée : *le Christianisme libéral*, par Ferd. Buisson, 1865.

Le parti orthodoxe, tout en protestant contre les tendances des *rationalistes* et des *libéraux*, se croit obligé, sur la question en particulier de l'Église, à des concessions qui donnent gain de cause à ceux qu'il prétend combattre. C'est ce qui nous paraît ressortir des ouvrages récemment publiés par M. Guizot, le chef du parti orthodoxe. Un certain nombre de catholiques ayant accueilli ses ouvrages avec des éloges dont ils n'ont pas sans doute calculé la portée, nous croyons utile d'en caractériser l'esprit. Il nous en coûte de dire notre pensée tout entière, et cependant nous ne saurions la cacher. Après avoir lu très-attentivement les derniers livres du célèbre publiciste, il est resté dans notre esprit cette impression pénible que M. Guizot n'avait pas une foi raisonnée, et qu'il abritait sous de belles formules un scepticisme qu'il n'osait pas s'avouer à lui-même.

Rejeté violemment des agitations de la vie publique dans le calme de la vie privée, M. Guizot a tourné ses préoccupations du côté de la religion; il a consacré ses loisirs à des études qu'il avait probablement fort négligées jusque-là, car on ne trouve pas dans ses publications cette connaissance sérieuse et approfondie de la doctrine révélée que l'on admire dans plusieurs protestants célèbres, en particulier dans Grotius et dans Leibnitz. Néanmoins, on ne peut qu'applaudir à une détermination qui tourne vers Dieu la fin d'une carrière consacrée au service de la France, et en lisant les belles paroles qui terminent la préface des *Méditations*, on se prend à faire des vœux pour que les aspirations surnaturelles reçoivent une récompense meilleure que les services rendus dans l'ordre temporel.

« J'ai passé trente-quatre ans de ma vie à lutter, dans une bruyante arène, pour l'établissement de la liberté politique et le maintien de l'ordre selon la loi. J'ai appris dans les travaux et les épreuves de cette lutte ce que valent la foi et la liberté chrétiennes. Dieu permet que dans le repos de ma retraite, je consacre à leur cause ce qu'il me conserve encore de jours et de force. C'est la plus salutaire faveur et le plus grand honneur que sa bonté me puisse accorder. »

C'est en 1852 que M. Guizot, dans une circonstance solennelle, prit, dans les rangs du protestantisme, la position nette

et tranchée que ses travaux postérieurs n'ont fait que dessiner davantage. Appelé le 30 avril de cette année à présider la Société biblique, il profita de l'occasion pour formuler sa profession de foi avec un courage qui l'honore, et dans des termes qui méritent d'être signalés.

« Quelle est au fond, disait-il, et religieusement parlant, la grande question, la question suprême qui préoccupe aujourd'hui les esprits? C'est la question posée entre ceux qui reconnaissent et ceux qui ne reconnaissent pas un ordre surnaturel, certain et souverain, quoique impénétrable à la raison humaine; la question posée, pour appeler les choses par leur nom, entre le *supernaturalisme* et le *rationalisme*. D'un côté, les incrédules, les panthéistes, les sceptiques de toute sorte, les purs rationalistes; de l'autre, les chrétiens.

» Parmi les premiers, les meilleurs laissent subsister dans le monde et dans l'âme humaine la statue de Dieu, s'il est permis de se servir d'une telle expression, mais la statue seulement, une image, un marbre; Dieu lui-même n'y est plus. Les chrétiens seuls ont le Dieu vivant.

» C'est du Dieu vivant que nous avons besoin. Il faut pour notre salut présent et futur, que la foi dans l'ordre surnaturel, que le respect et la soumission à l'ordre surnaturel rentrent dans le monde et dans l'âme humaine, dans les grands esprits comme dans les esprits simples, dans les régions les plus élevées comme dans les plus humbles. L'influence vraiment efficace et régénératrice des croyances religieuses est à cette condition. Hors de là, elles sont superficielles et bien près d'être vaines[1]. »

La croyance à un surnaturel *impénétrable à la raison humaine* appelle nécessairement l'intervention d'un moyen surnaturel aussi, par lequel la raison, impuissante par elle-même, puisse atteindre cet objet de sa foi. Ce moyen ne peut être autre que l'autorité de l'Église. M. Guizot accepte-t-il cette autorité? En paroles, oui; mais en réalité, non. Laissons-le parler lui-même.

[1] M. Guizot a reproduit ces paroles dans la préface de ses *Études morales*. Les commentaires dont il a cru devoir les accompagner, et qui sont loin d'être aussi orthodoxes, ont donné lieu à un remarquable travail de M. A. Nicolas. — Voir l'introduction de l'ouvrage *du Protestantisme et de toutes les hérésies dans leurs rapports avec le socialisme.*

L'ouvrage publié en 1861, sous le titre : *L'Église chrétienne et la société en 1861*, renferme un chapitre tout entier sur l'Église. C'est là sans doute que se trouve déposée la pensée de l'auteur. Lisons.

Chapitre II. — De l'Église chrétienne.

« C'est à l'Eglise chrétienne, à toute l'Église chrétienne que je pense. C'est de l'Église chrétienne, de toute l'Église chrétienne que je veux parler.

» Est-ce à dire que je n'attache aucune importance aux dissentiments, aux déchirements qui ont détruit dans l'Église chrétienne l'unité, et qu'entre les catholiques et les protestants, les luthériens et les calvinistes, les anglicans et les dissidents, il n'y ait à mes yeux nulle sérieuse différence, par cela seul qu'ils sont tous chrétiens ?

» Ou bien serait-ce que je crois à un rapprochement, à une fusion qui rétablirait entre les chrétiens l'unité religieuse, et que je poursuis ce dessein ?

» Ni l'un ni l'autre.

. . . .

» Pourtant, je persiste, et je dis l'Église chrétienne. Quelles qu'aient été et que soient encore nos dissidences et nos luttes, nos préventions et nos aversions, catholiques ou protestants, épiscopaux ou presbytériens, églises nationales ou sectes libres, je dirais presque *indifférents* comme croyants [1], nous avons tous une même origine religieuse [2], nous avons tous appris la même histoire et reçu de nos parents, de nos maîtres, de nos entours, de la vie comme des écoles, des *impressions* semblables ; nous y avons tous contracté *certaines* idées, *certains* sentiments communs [3], présents et puissants dans nos âmes même à notre insu... Nous nous rappelons tous et toujours la *chrétienté*. Il y a là une unité morale et sociale qui résiste à toutes les diversités, survit à toutes les luttes, et lie

[1] Voilà des paroles qui font mal.

[2] Est-il possible qu'un homme aussi grave tranche d'un trait de plume une question qui a si vivement agité tous les esprits sérieux ?

[3] Pourquoi ces expressions vagues ? N'est-ce pas le signe d'une foi bien incertaine ?

entre eux tous les chrétiens, soit qu'ils se réunissent pour la prière, ou qu'ils débattent les conditions du salut des âmes, ou qu'ils se querellent pour la domination. »

Dans la préface des *Méditations*, M. Guizot revient sur ce sujet et ratifie son exposition antérieure.

« Je dis l'*Église chrétienne*. C'est toute l'Église chrétienne en effet, et non pas telle ou telle des Églises chrétiennes, qui est maintenant et radicalement attaquée. Quand on nie le surnaturel, l'inspiration des Livres saints et la divinité de Jésus-Christ, c'est sur tous les chrétiens, catholiques, protestants ou grecs que portent les coups; c'est à tous les chrétiens, quels que soient leurs dissentiments particuliers et les *formes* de leur gouvernement ecclésiastique [1], qu'on enlève les bases de leur foi... Quand donc les fondements de leur foi commune sont attaqués, les dissidences entre les Églises chrétiennes sur des questions spéciales ou les diversités de leur organisation et de leur gouvernement deviennent des *intérêts secondaires* [2], c'est d'un péril commun qu'elles ont à se défendre, c'est la source commune où elles puisent toutes la vie [3] qu'elles sont menacées de voir tarir [4]. »

Telle est donc, d'après M. Guizot, l'idée que l'on doit se former de l'Église chrétienne, de cette Église fondée par Jésus-Christ pour enseigner aux hommes la vérité, et pour les conduire dans la voie du salut. L'Église est la réunion de tous ceux, catholiques ou protestants, épiscopaux ou presbytériens, je dirais presque indifférents ou croyants, qui, par suite d'une même origine religieuse et d'un enseignement identique ont certaines idées et certains sentiments communs. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a essayé de défigurer ainsi la divine institution du Sauveur; du temps de Bossuet, quelques protestants *orthodoxes* avaient énoncé une idée semblable, et voici comment le grand évêque l'appréciait :

« L'Église romaine pourrait avoir part à cette commune confédération des chrétiens, que l'on propose aujourd'hui sous

[1] La mission divine du sacerdoce n'est qu'une *forme*.

[2] Les intérêts du salut éternel peuvent-ils jamais être secondaires ? Aux yeux des vrais catholiques, jamais.

[3] Comment peut-on puiser la vie à la source commune quand on a brisé le canal par où on la recevait ?

[4] *Méditations sur l'essence de la religion chrétienne*, préface. p. IX.

le nom de tolérance, si, sans obliger personne aux interprétations qu'elle a reçues de son temps, elle voulait se contenter d'une souscription générale aux termes de l'Écriture, qu'elle pourrait faire avec aussi peu de peine que les autres religions. Mais ce qui rend cette Église si odieuse aux protestants, c'est principalement, et plus que tous les autres dogmes, sa sainte et inflexible incompatibilité, si on peut parler de cette sorte, c'est qu'elle veut être seule, parce qu'elle se croit l'épouse, titre qui ne souffre point de partage. »[1]

L'Église catholique a conservé son inflexible incompatibilité, et ce ne sera pas la crainte des périls présents, et le désir de les repousser en commun avec quelques protestants moins logiques que leurs frères, qui l'engagera à s'en départir. Aujourd'hui, comme du temps de Bossuet, l'Église catholique *veut être seule, parce qu'elle se croit l'épouse.* Là est, en effet, le mot du problème, dont les meilleurs sentiments de conciliation et les plus belles promesses d'assistance dans le danger ne pourront modifier la solution. Y a-t-il, oui ou non, une Église qui ait reçu de Jésus-Christ la mission de le représenter et le pouvoir exclusif de lier et de délier en son nom? Si cette Église existe, si elle a mission et pouvoir, peut-elle consentir à des transactions contraires à son principe.

Est-ce illusion? est-ce habileté de tactique? nous ne saurions le dire, mais ce qu'il y a de certain, c'est que M. Guizot évite d'aborder directement cette question. Au lieu de considérer l'Église dans sa constitution intrinsèque, divine, dans ses rapports avec son divin fondateur, il l'envisage sous ses côtés extérieurs, accidentels. A l'en croire, la seule différence qui sépare l'Église catholique des Églises réformées, c'est que la première représente mieux le principe d'autorité, et les autres la liberté. Que si on essaye de ramener la question sur son véritable terrain, M. Guizot s'esquive en disant qu'il a assez discuté dans sa vie; qu'il a reconnu que les discussions amenaient rarement des résultats heureux; qu'il lui semblait plus utile dans les circonstances graves où se trouve le christianisme, d'unir les efforts de tous les croyants pour repousser les attaques dirigées contre leur foi commune.

[1] Bossuet, *Sixième avertissement aux protestants.*

« Là où l'unité n'existe pas, quand la fusion des Églises diverses n'est pas possible, et quand la liberté religieuse est établie, il y a place pour le bon sens pratique et pour la charité chrétienne. Le bon sens dit aux chrétiens qu'ils sont tous en face d'un même ennemi, bien plus dangereux pour eux tous qu'ils ne peuvent l'être les uns pour les autres ; car, s'il triomphait, il les frapperait tous du même coup. La foi chrétienne dans son caractère essentiel et vital, c'est-à-dire la foi et la soumission à l'ordre surnaturel chrétien peut seule soutenir ce grand combat. Catholiques ou protestants, que les chrétiens en soient tous bien convaincus, ce que le catholicisme perdrait en crédit ou en empire, dans les sociétés catholiques ; ce que le protestantisme perdrait en crédit ou en empire, dans les sociétés protestantes, ce ne seraient pas le protestantisme ou le catholicisme qui le gagneraient ; ce serait l'impiété. C'est donc pour tous les chrétiens, quelles que soient leurs dissidences dans la sphère chrétienne, un intérêt évident et un devoir impérieux de s'accepter et de se soutenir mutuellement, comme des alliés naturels, contre l'impiété antichrétienne. Ce ne sera pas trop de toutes leurs forces et de tous leurs efforts réunis pour triompher enfin dans cette guerre, et pour sauver à la fois le christianisme et la société [1]. »

Cette invitation désintéressée est séduisante, et nous ne serions pas surpris que plus d'un catholique se soit senti disposé à y adhérer. Et cependant, pour peu qu'on veuille y réfléchir, la proposition qu'on nous fait ne peut soutenir l'examen. Défendre le christianisme, c'est assurément ou ce doit être la plus noble ambition de tout chrétien, mais quelles armes faut-il employer pour le défendre avec succès ? Le christianisme n'est pas un système de philosophie ; c'est une religion révélée, appuyée, par conséquent, sur des preuves d'autorité. A quoi se réduit donc toute polémique chrétienne ? A prouver que l'Église a reçu de Jésus-Christ, son divin fondateur, le dépôt des vérités révélées avec mission de les enseigner. L'autorité de l'Église, voilà donc le fait capital, le dernier mot de toute la controverse. Or, que nous demande-t-on ? D'oublier momentanément cette question vitale pour courir à

[1] Préface des *Études morales*.

la défense des dogmes chrétiens; les défendre, comment? Par la raison? C'est vouloir que nous cessions d'être chrétiens pour devenir philosophes. Mais, une fois sur ce terrain, nous sommes sûrs d'être battus. N'est-ce pas comme si l'on demandait à des soldats enfermés dans une citadelle imprenable, d'en sortir pour combattre dans la plaine avec les mêmes armes que les ennemis? Évidemment, en adressant son invitation aux catholiques, M. Guizot a perdu de vue la notion de l'Église, ou plutôt il ne l'a jamais comprise.

G

L'unité de l'Église et les protestants d'aujourd'hui.

La véritable Église de Jésus-Christ doit-elle être une? On le voit, au simple énoncé de la question, il s'agit d'un fait : Jésus-Christ, en fondant son Église, l'a-t-il établie sur l'unité des croyances? Comment pouvons-nous répondre à cette question de fait? En interrogeant les monuments où les actes de Jésus-Christ ont été consignés : l'Écriture sainte et la tradition. C'est ce qu'a fait Mgr de Salinis dans la trente-quatrième conférence, où il a démontré, par le témoignage même de l'Église, qu'elle doit être une.

Les premiers réformateurs, chez lesquels le sens chrétien était encore vivant, reconnurent ce caractère de la véritable Église, et quoiqu'ils eussent posé un principe destructeur de l'unité, ils s'efforcèrent de lutter contre les conséquences de leur principe, et de conserver au moins une ombre d'unité. Ils eurent recours, dans ce but, à un double procédé. Dans les pays où la réforme avait eu pour artisans les gouvernements civils, on chargea la loi de maintenir l'unité, en punissant ceux qui auraient l'audace d'être logiques. Ailleurs, on eut recours aux confessions de foi, que l'on imposa également d'autorité, c'est-à-dire de force.

Ces deux expédients n'obtinrent pas le résultat que l'on s'était promis; l'unité disparut sous l'infinie multiplicité des sectes.

et peu après la consommation du schisme, les apologistes de la religion purent reprocher aux nouveaux réformés de compter dans leurs rangs presque autant de sectaires que d'individus.

En présence de ce résultat, les protestants modernes ont jugé nécessaire de changer de tactique. Tandis que leurs prédécesseurs proclamaient l'unité comme un des caractères de la véritable Église de Jésus-Christ, ils affirment, eux, que le vrai christianisme *c'est la variété dans la liberté*[1] ce qui signifie la liberté de varier. Et que l'on ne croie pas que ce soit là seulement une opinion individuelle, c'est le courant de l'opinion protestante. Aussi, jugeons-nous utile de signaler les caractères de cette évolution nouvelle.

Les protestants français se partagent en trois grands partis qui se subdivisent eux-mêmes en fractions qu'il serait trop long d'énumérer. Aux deux extrêmes sont les *rationalistes* et les *orthodoxes;* entre les deux, les *chrétiens libéraux*. M. Coquerel qui appartient au premier parti, affirme, comme nous l'avons vu, que le protestantisme est la variété dans la liberté, et il attribue les divisions qui existent parmi les chrétiens à ce qu'ils ne savent pas comprendre ce caractère essentiel du véritable christianisme : « Les chrétiens, dit-il, ne savent pas s'entr'aimer, parce qu'ils ne savent pas différer [2]. ».

Les *chrétiens libéraux* formulent ainsi leur doctrine, par l'organe de M. Ferdinand Buisson, dans une brochure de date toute récente (décembre 1864).

« Jésus-Christ est tout, — les dogmes ne sont rien.

» Jésus-Christ seul a droit de parler dans l'Eglise chrétienne.

» Fermez, fermez tous ces formulaires; tous ces symboles dogmatiques; nous ne pouvons oublier que ces livres-là ont fait verser le sang des hommes pendant bien des siècles!

» Fermez-les et laissez-nous lire l'Évangile sans autre commentaire que lui-même, sans autre interprète que l'esprit de Dieu parlant dans nos consciences!

» Ce n'est pas une faveur, une *tolérance* que nous demandons; nous réclamons la stricte justice.

» Nous ne prétendons pas être disciples de Paul, de Pierre

[1] Ces paroles sont de M. A. Coquerel, *Christologie*, Introduction, p. XLII.
[2] *Ibid.*, page IX.

ou d'Appolos, — nous prétendons l'être de Jésus-Christ; nous ne nous appelons ni *calvinistes* ni *pauliniens*, nous nous appelons *chrétiens*.

» Permettez donc aux disciples de n'être pas plus que leur maître, de ne pas définir plus rigoureusement qu'il ne l'a fait, et de se rassembler autour de lui, symbole vivant, sans demander aucune explication à aucune théologie [1]. »

Les orthodoxes, du moins, maintiendront dans son intégrité l'institution de l'Église chrétienne? Écoutons M. Guizot, le chef reconnu de ce parti :

« Quand Dieu a créé l'homme pensant et libre, il ne lui a pas livré la décision de ce qui serait ou ne serait pas la vérité, mais il a fait de la variété des convictions la condition de l'homme sur la terre, comme de la liberté leur droit. La paix permanente des esprits dans une foi unique n'est ni dans notre nature, ni dans notre destinée. Le genre humain est voué à la lutte dans la recherche de la vérité, non pas au repos dans le sein de la vérité [2]. »

On s'explique difficilement comment un homme d'une intelligence élevée peut abriter sa croyance derrière une argumentation où le sophisme perce avec tant d'évidence. *Dieu*, dit-on, *a fait de la variété des convictions la condition des hommes sur la terre*: Dieu *a fait*, voilà où gît le sophisme; rien de plus facile que de le démasquer. Quoi! vous avancez que Dieu *a fait* la variété des convictions? Mais dans quel endroit des Écritures avez-vous rencontré une assertion aussi exorbitante? Non, Dieu n'a pas fait la variété des convictions; il a donné à l'homme la vérité afin qu'il l'embrassât librement. Libre dans son adhésion, l'homme peut ou l'accepter tout entière, ou une portion seulement, ou la rejeter tout à fait. De là la variété, qui n'est pas l'œuvre de Dieu, mais l'œuvre de la liberté humaine plus ou moins dévoyée. Pour rendre cette vérité plus sensible, il suffit de la transporter dans l'ordre moral. Peut-on dire que Dieu *a fait* de la variété des œuvres la condition des hommes, de telle manière que le bien et le mal prennent également leur source dans sa volonté souveraine? Calvin l'a affirmé, mais assurément M. Guizot, si orthodoxe soit-il, n'ose-

[1] *Le Christianisme libéral*, par Fréd. Buisson, 1865, p. 21.
[1] *L'Eglise et la Soc. en* 1861, ch. II.

rait avouer une doctrine aussi immorale, qui ne va à rien de moins qu'à ébranler les fondements de tout ordre social. Cependant, la parité est complète ; ce que l'on dit des convictions peut être appliqué aux œuvres. S'il n'y a pas de vérité absolue, il n'existe pas de règle morale certaine ; si chaque individu peut former ses convictions à son gré, il peut diriger sa conduite comme il l'entend, et dès lors tous les crimes sont justifiés de même que toutes les erreurs.

Mais, nous objectera-t-on peut-être, vous avez dénaturé notre pensée : nous avons dit seulement que Dieu avait fait de la variété des convictions la condition des hommes sur la terre pouvez-vous nier ce fait ? Oui, je nie que Dieu ait fait de la variété des convictions la condition normale et légitime des hommes. Dieu n'a voulu, d'une volonté absolue, que le règne et le triomphe de la vérité, et, par conséquent, il n'a établi la condition des hommes que dans l'unité de croyances. Sans cela, je vous le demande, quel est le sens de la mission divine de Jésus-Christ ? Pourquoi est-il venu sur la terre ? Pour détruire, direz-vous, les superstitions païennes. Mais si ces superstitions entraient dans la variété des convictions dont Dieu a fait la condition des hommes sur la terre ?

Et pour en venir à quelque chose de plus personnel, pourquoi M. Guizot veut-il le maintien des symboles destinés à arrêter, dans le sein du protestantisme, la variété des convictions ?

Nous ne savons pas quelle pourrait être la réponse de M. Guizot, ou des protestants, qui, comme lui, appartiennent au parti orthodoxe ; ce que nous savons c'est que les seuls protestants logiques sont ceux qui repoussent toute espèce de symbole et de formulaire. Et ce sont, incontestablement, les plus nombreux.

En France, les deux grandes fractions du protestantisme, les *rationalistes* et les *libéraux*, s'accordent à repousser toute confession de foi obligatoire.

Ils vont plus loin, ils chargent ces formulaires de tous les anathèmes. Ce sont eux qui, dès l'origine, ont faussé la polémique contre les catholiques ; lorsque ceux-ci, par l'organe de Bossuet, reprochaient aux protestants leurs variations, c'est le désir de maintenir les formulaires qui les a empêchés d'accepter cette condamnation comme un titre de gloire. Quel plus

beau titre de gloire, en effet, que de suivre les évolutions de la vérité[1]?

Ce sont les confessions de foi qui ont été la cause de toutes les persécutions, de toutes les haines, de toutes les guerres sanglantes; ce sont eux encore qui soulèvent au sein du protestantisme actuel ces divisions déplorables qui semblent donner gain de cause aux adversaires.

Que répondent les orthodoxes?

D'abord, ils font semblant de n'être pas très-effrayés de la crise actuelle.

« L'Église protestante de France souffre du même mal dont souffre toute l'Église chrétienne.

» Je reconnais la crise à laquelle, avec le christianisme tout entier, le protestantisme est aujourd'hui en proie; elle est douloureuse et périlleuse; mais pas plus pour le protestantisme que pour le christianisme lui-même[2], je ne crains qu'elle soit définitive et fatale. Comme religion, le protestantisme est essentiellement chrétien, et à ce titre, il n'est pas de création humaine[3], et il n'appartient pas plus aux hommes de le détruire qu'il ne leur a été donné de le créer[4]. »

Cependant, quoique le mal ne soit pas très-grave et que les destinées immortelles du protestantisme ne soient pas compromises, il ne faut pas négliger les remèdes. Or, quel est le remède proposé par M. Guizot, au nom de l'orthodoxie?

« Pourtant, je ne pense pas que, dans l'état actuel du protestantisme, les protestants orthodoxes doivent appliquer avec rigueur un *principe légitime en soi*, et faire aujourd'hui d'une confession de foi précise et formelle la règle de foi de leur église[5]. »

Ainsi, même les orthodoxes sont d'avis de ne pas presser l'observation de la règle de foi qui constitue cependant l'unique base de leur orthodoxie. N'est-ce pas déjà un commencement d'apostasie? Oh! non, c'est une simple concession de

[1] Nous ne faisons qu'analyser ici un *Sermon* du pasteur A. Coquerel.

[2] On voit avec quelle affectation, faut-il le dire? un peu suspecte, M. Guizot mêle constamment deux causes très-distinctes.

[3] Quel incroyable sophisme!

[4] *L'Eglise et la Société*, ch. IX, p. 57.

[5] *Ibid.*, p. 58.

forme, mais qui ne touche pas au fond, car, malgré tout, on est bien décidé à maintenir les dogmes fondamentaux. Nous voici donc revenu au système de Jurieu, système que Bossuet écrasa sous les coups de massue de sa logique. Qu'entendez-vous, en effet, par vos dogmes fondamentaux? Ce sont, me direz-vous, les dogmes qui constituent l'*essence de la religion chrétienne*[1]. Mais sur quelle autorité vous appuyez-vous pour distinguer ce qui fait ou non partie de *l'essence* de la religion?

« Pour moi, arrivé au terme d'une longue vie pleine de travail, de réflexion et d'épreuves, d'épreuves dans la pensée comme dans l'action, je demeure convaincu que les dogmes chrétiens sont les légitimes et efficaces solutions des problèmes religieux naturels que l'homme porte en lui-même et auxquels il ne saurait échapper.

» J'en demande d'avance pardon aux théologiens, catholiques et protestants; je n'ai point dessein de rappeler ici, ni d'expliquer, ni de soutenir tous les points de doctrine, tous les articles de foi qu'ils ont appelés des dogmes chrétiens. Depuis dix-huit siècles, la théologie chrétienne s'est bien souvent aventurée au delà et en dehors de la religion chrétienne, les hommes ont mêlé leur œuvre à l'œuvre de Dieu. C'est la conséquence naturelle de l'activité et de l'imperfection humaines réunies. Cette conséquence s'est partout produite dans l'histoire du monde, spécialement dans l'histoire de la société et de la religion, sur lesquelles Dieu a greffé la religion chrétienne... Je ne me propose cependant pas aujourd'hui de désigner spécialement et de combattre, dans l'Église et la théologie chrétienne, ce que je n'en accepte et n'en défends point. Il ne me convient pas, et j'ose dire qu'il ne convient à aucun chrétien de critiquer les parois intérieures de l'édifice au moment où ses fondements sont ardemment attaqués; je voudrais bien plutôt rallier dans la défense commune tous ceux qui l'habitent, et je ne parlerai ici que des dogmes qui leur sont communs à tous. Je les résume en ces termes : la création, la providence, le péché originel, l'incarnation et la rédemption. C'est là l'essence de la religion chrétienne, et, pour moi, quiconque croit à ces dogmes est chrétien[2].»

[1] On sait que le dernier ouvrage de M. Guizot est intitulé : ***Méditations sur l'essence de la religion chrétienne.***

[2] ***Médit. sur l'essence de la relig. chrét.,*** deuxième méditation, p. 15.

J'en demande bien pardon à M. Guizót; malgré les réserves pleines d'une apparente modestie qui se trouvent à la fin de ce passage, j'ai le droit de lui demander compte des hardiesses qui déparent le commencement. D'un trait de plume, il inflige aux théologiens, — il est vrai que, pour amortir le coup, il a soin d'accoler les protestants aux catholiques, — un blâme qui devrait au moins être motivé sur des raisons équivalentes à la gravité de l'accusation. Quoi! vous reprochez d'une manière générale aux théologiens d'avoir mêlé l'œuvre de l'homme à l'œuvre de Dieu, et vous ne prenez même pas la peine de justifier votre écrasant réquisitoire! Quoi! vous savez que l'œuvre de Dieu a été altérée, et vous ne prenez pas la peine de signaler au monde l'altération! Mais si, quand vous étiez ministre, un ambassadeur s'était permis d'ajouter à l'une de vos dépêches un mot qui en altérât le sens, est-ce que vous ne vous seriez pas empressé de réclamer? Est-ce que les intérêts du ciel ne valent pas bien ceux de la terre?

Il est vrai, vous avez soin d'ajouter que vous énoncez une opinion personnelle. *Pour moi*, dites-vous, *quiconque croit à ces dogmes est chrétien.* — *Pour moi*, vous ne sauriez croire quelle impression pénible ces expressions produisent dans l'âme de tout chrétien sincère. *Pour moi ?* vous pensez donc que la foi est une affaire d'opinion? Est-ce que croire ce n'est pas soumettre sa raison au témoigagne d'une autorité extérieure? Comment croire à sa raison? C'est cependant ce que vous affirmez : *quiconque croit à ces dogmes est chrétien.* Eh bien, nous vous le disons avec une conviction aussi profonde que douloureuse, non, quiconque croit à ces dogmes sur le témoignage de sa raison n'est pas, ne peut pas être chrétien. Celui-là seul est vraiment chrétien, en qui se réalise cette parole du Maître : Allez, enseignez toutes les nations, *leur apprenant à garder tout ce que je vous ai commandé.* Vous le voyez? Le Sauveur ne distingue pas entre ce qui est essentiel et ce qui ne l'est pas. De quel droit venez-vous donc modifier la loi chrétienne? Pourquoi ne comprenez-vous pas parmi les dogmes chrétiens la trinité des personnes, la régénération par l'eau, puisque Jésus-Christ a dit à ses apôtres : Allez, baptisez, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Si quelqu'un ne renaît de beau et de l'esprit, il ne peut entrer dans le royaume des

cieux... Et l'eucharistie? Si vous ne mangez ma chair et ne buvez mon sang, vous n'aurez pas la vie en vous.

C'en est assez, même trop, car notre but n'est pas de discuter, mais de montrer où en est arrivé le protestantisme français.

L'anglicanisme, malgré sa hiérarchie fortement constituée, malgré l'appui de l'autorité civile, n'est pas à l'abri des agitations qui naissent du principe protestant. En Angleterre aussi, il y a soulèvement contre la tyrannie des symboles et des professions de foi. Nous avons déjà eu occasion de signaler l'existence d'une Église large au sein même de l'Église établie, et d'indiquer ses doctrines et ses tendances. Relativement aux professions de foi, voici quelle est l'opinion exprimée par l'un des auteurs des *Essais et Revues*, M. Wilson :

« Les définitions de foi imposées aux ministres anglicans constituent un réseau dont les mailles sont trop étroites pour arrêter la subtilité d'esprit du théologien moderne. Pourquoi, d'ailleurs, la liberté religieuse accordée au clergé serait-elle au-dessous de la liberté laissée, en pareille matière, aux citoyens sur le sol généreux de la Grande-Bretagne? Un ministre en sait plus en matière de théologie que la grande majorité des laïques les mieux informés. C'est d'ailleurs méconnaître étrangement la nature de l'esprit humain que d'ignorer que deux ministres anglicans ne s'entendront jamais complétement. Est-il possible même qu'un esprit qui pense conserve la même manière de voir en religion pendant les périodes diverses et les transformations inévitables de la vie? En tout cas, il est clair qu'il est nécessaire aujourd'hui de faire disparaître plus d'une entrave à la pensée dans le sein de l'Église anglicane.» La principale entrave à faire disparaître, suivant M. Wilson, serait l'abrogation de toute confession de foi, en particulier des trente-neuf articles.

Ce n'est pas là, qu'on veuille bien le remarquer, une opinion isolée, mais plutôt l'expression d'un sentiment qui est devenu assez général pour que les dignitaires de l'Église officielle se croient obligés de lui faire de larges concessions. Voici en effet une nouvelle qui mérite de fixer l'attention de tous ceux qui cherchent à se rendre compte des évolutions du protestantisme : nous la prenons dans le *Moniteur* du 17 décembre 1864.

« On remarque que l'archevêque de Cantorbery, primat de toute l'Angleterre (ainsi désigné pour le distinguer de l'archevêque d'York, qui n'a que le titre de primat d'Angleterre), avait dernièrement eu une entrevue avec la reine. Diverses questions ecclésiastiques sont, en effet, soulevées en ce moment, et certaines sont destinées à être soumises au Parlement dans la session prochaine. Il y a quelques mois, une commission royale a été nommée pour faire une enquête sur les termes suivant lesquels le clergé est tenu de souscrire aux formulaires de l'Église établie. La rigueur de ces termes avait paru de nature à empêcher beaucoup de personnes d'entrer dans les ordres. La loi exige que le clergé donne son assentiment sans restriction au *Book of common prayer* [1], dans son ensemble et dans tous ses détails. La commission a proposé d'adoucir un peu la rigueur de cette formule, et ce changement sera proposé à la sanction parlementaire. »

Je ne sais si je me trompe, il me semble voir toute une révélation dans cette phrase : *La rigueur de ces termes avait paru de nature à empêcher beaucoup de personnes d'entrer dans les ordres.* Il faut que le rationalisme ait déjà jeté de bien profondes racines pour que, malgré l'appât des gros bénéfices de l'Eglise établie, un grand nombre d'aspirants soient détournés de la carrière qui doit leur fournir une existence honorable et indépendante, par la crainte d'être obligés de souscrire à un formulaire passablement élastique, vu surtout les interprétations qui lui ont été données dans ces derniers temps.

Après l'établissement anglican, l'Église qui paraissait assise sur les bases les plus solides était l'Église dont Calvin avait cimenté l'édifice avec le sang de Michel Servet et de plusieurs autres de ses coreligionnaires. Voici en quels termes un *chrétien libéral* français rend compte de cet épisode :

« Ce bûcher marque l'heure solennelle où la Réforme est mise en demeure de déclarer si elle accepte, pour l'avenir, comme par le passé, sans restriction et sans arrière-pensée, son principe fondamental : Foi en Christ et liberté pour tout le reste.

» — Non, répond Calvin, et, de toute la force de son génie,

[1] *Livre des communes prières.*

il fonde une *orthodoxie* et une seconde Rome en plein protestantisme.

» Oui, répond une poignée d'hommes obscurs alors, inconnus aujourd'hui, qui élèvent la voix, prennent la défense des *hérétiques* et protestent contre cette déviation de la Réforme.

» Un duel s'engage entre le grand homme et ses insignifiants adversaires. Deux siècles plus tard, ce sont eux qui ont vaincu, même à Genève. Malgré le réformateur, la Réforme a continué sa marche[1] .»

Nous n'avons pas ici à juger les principes, il nous suffit d'apprécier le fait. Or, il est incontestable que l'œuvre de Calvin est renversée à Genève, que la Réforme a fait un pas immense..... vers le tombeau. C'est de Zurich qu'est parti le mouvement qui a démoli la Rome protestante. De bonne heure, l'université de cette ville fut envahie par les idées rationalistes. On sait que c'est à l'université de Zurich que Strauss a composé la *Vie de Jésus*, et, quoique la publication de ce livre ait soulevé l'indignation du peuple qui le chassa, on peut dire qu'il n'avait fait que traduire les opinions du corps enseignant. De ce milieu rationaliste, partaient incessamment des émissaires chargés de communiquer les nouvelles doctrines aux Genévois attardés dans leur orthodoxie. Le vieux calvinisme fit d'abord bonne contenance. Un observateur superficiel eût même pu croire que la vie était revenue dans ce corps paralysé. Les *momiers* se faisaient remarquer par un redoublement de zèle, qui se traduisait au dehors par des œuvres de charité vraiment chrétienne, si elles n'eussent été mêlée d'intolérance. En même temps que le zèle se réveillait, le goût des études historiques semblait renaître. Pendant plusieurs années, des écrivains de mérite publièrent, sous le nom de *séances historiques* des traités destinés à raffermir les bases attaquées de l'orthodoxie. Tous ces efforts réunis n'ont pu sauver l'œuvre de Calvin. C'est surtout l'Église allemande réformée établie à Genève, où elle formait un État dans l'État, ayant son organisation propre, sa discipline, son rituel, qui a été infectée du poison rationaliste. Nous lisons dans le numéro du 10 décembre de la *Revue du monde catho-*

[1] *Le Christianisme libéral*, par Ferd. Buisson, p. 17.

lique, des détails curieux sur la révolution interne opérée dans cette Église.

« Les tendances rationalistes se firent jour en 1850 par l'élection des cinq administrateurs du temporel de la communauté; elles se consolidèrent en 1856 par la confection de nouveaux statuts, et devinrent maîtresses de la situation en 1858, aux élections « des onze directeurs de l'Église. » Les progressistes commencèrent par donner un suffragant, homme de progrès, au vieux pasteur, puis, comme ce défenseur du passé entravait le mouvement, les directeurs le destituèrent. Il en appela au conseil d'État, lequel renvoya l'affaire à l'assemblée générale de la communauté. Celle-ci ratifia l'acte des directeurs. Le progrès triomphait. Il fallait un nouveau pasteur. M. Jean-Ulrich Wagner fut élu; il obtint 360 voix contre 75. Par ce choix, l'Église réformée allemande cessait d'exister comme Église chrétienne.

» M. Ulrich Wagner avait, en effet, des antécédents significatifs. En 1850, le tribunal criminel de Glaris l'avait frappé d'une condamnation, pour avoir *honni les doctrines essentielles du christianisme* [1]. »

L'Allemagne ne posséda jamais d'Église vraiment nationale, mais le système des confessions de foi y fut en pleine vigueur. Toutefois, il ne fut pas longtemps une barrière suffisante contre l'envahissement des idées rationalistes. Dans les années qui suivirent les grandes guerres de la Révolution, le roi de Prusse, dont la puissance temporelle avait grandi avec le sort des armes, voulut mettre sa puissance spirituelle à un niveau aussi élevé. Il se constitua le chef de l'Église nationale, organisa lui-même une liturgie qu'il prétendit imposer de force aux deux grandes fractions du protestantisme officiel, les luthériens et les calvinistes. Par ordre de Sa Majesté Royale, on vit concourir au même service religieux des ministres qui croyaient à la présence réelle de Jésus-Christ dans l'eucharistie, et des ministres qui ne voyaient dans cet auguste sacrement que de vaines figures. Ces indignes momeries d'une part, et, de l'autre, le progrès des idées philosophiques ont amené au sein du protestantisme allemand une déplorable

[1] *Revue du monde catholique*, tome XI, p. [illegible]1.

anarchie de doctrines. Il faut, pour en juger, lire le mémoire plein de faits, tristement curieux, rédigé par M. Eugène Rendu, à la suite d'une mission qui lui avait été confiée par le ministre de l'instruction publique. L'auteur signale, en particulier, l'existence d'une association puissante, connue sous le nom d'*Amis protestants*, qui est répandue dans toute l'Allemagne, et qui domine, en particulier, dans l'Allemagne du Nord. Cette association a pour chefs les pasteurs Uhlich, Wislicénius et Sachse, et pour symbole la déclaration suivante du pasteur Uhlich :

« Notre croyance est de n'en avoir pas.

» L'Être qu'on appelle Dieu est un être factice.

» Le véritable objet de notre adoration c'est nous-mêmes. »

M. de Gasparin ne disait donc encore que la moitié de la vérité quand il s'écriait, avec un accent de douleur qui l'honore : *La majorité des protestants n'est pas chrétienne* ; pour être entièrement sincère, il aurait dû ajouter : *La majorité des protestants est sceptique*, et s'il avait voulu pousser jusqu'au bout, *et en cela elle est conséquente aux principes de la réforme.*

Si le protestantisme a produit en Europe les déplorables résultats que nous venons de signaler, nonobstant les entraves mises au développement de son principe par les Églises nationales et par les confessions de foi, on peut juger de ce qu'il a dû produire, libre de tout obstacle en Amérique. Sur ce sol vierge, le principe du libre examen s'est épanoui aux doux rayons de l'indépendance, et ses fruits ont été ces sectes innombrables qu'il est presque impossible d'énumérer. Un journal américain donnait dernièrement le nom de quelques-unes de ces sectes qui fleurissent dans le seul État de New-York.

« Anabaptistes, baptistes, nouveaux-baptistes, baptistes-libres, baptistes-séparés, baptistes-rigoureux, baptistes-libéraux, baptistes-paisibles, baptistes petits-enfants, baptistes-gloire, halleluiahs, baptistes-chrétiens, baptistes-au-bras-de-fer, baptistes-généraux, baptistes-particuliers, baptistes-du-septième-jour, baptistes-écossais, baptistes-de-la-nouvelle-communion-générale, baptistes-nègres, indépendants ou puri-

tains, caméroniens, crispites ou frisés, cambellites ou réformés, dunkers, libres-penseurs, haldanites, huntingdoniens, irvingiens, inghanites, sauteurs, chrétiens-bibliques, glassites ou sandomonians, anciens-presbytériens, nouveaux-presbytériens, écossais, congrégationalistes, quakers ou amis, unitariens, sociniens, moraves ou frères de l'unité, méthodistes ou wesleyens, méthodistes primitifs, wesleyens réformés, calvinistes, méthodistes français, originaux-connexistes, nouveaux-connexistes, swedenborgiens, frères de Plymouth, chrétiens rebaptisés, mormons, kellytes, muggletoniens, romaniens-perfectionnalistes, méthodistes-rogeniens, secklers, universalistes, marcheurs, rothfieldistes, disciples-amis libres ou agapémonites, luthériens, protestants français, réformés allemands, protestants allemands réformés, catholiques allemands ou disciples de Ronge, nouveaux illuminés, anglicans anglais, anglicans allemands, anglicans français, etc, etc.

Nous pouvons sans crainte conclure de tous ces faits que le protestantisme ne possède pas l'unité de foi et de doctrine. La foi étant la base de la conduite, comment l'union pourrait-elle subsister entre les adhérents si divers de la réforme, et surtout entre leurs pasteurs? Aussi, malgré la réserve excessive commandée par les circonstances, il arrive quelquefois jusqu'au public des révélations curieuses sur ce qu'un pasteur protestant d'Alsace appelle les *entre-mangeries pastorales*[1]. Le consistoire de Paris est dans ce moment le théâtre de ces scènes d'*entre-mangeries*, qui feraient rire si elles n'attristaient profondément.

Les protestants éclairés ne négligent rien pour arrêter les conséquences extrêmes dans la vie pratique du défaut d'unité de foi. On n'imaginerait pas quel est le moyen conseillé par un des esprits les plus droits et les plus consciencieux parmi les protestants français de ces derniers temps : « Dans une commune où il y a deux pasteurs prêchant tour à tour le même auditoire, dit Vinet, il est bien désirable qu'ils soient assez liés et qu'il y ait entre eux assez de confiance mutuelle *et de concert*, — le langage ordinaire a un autre mot pour désigner

[1] *Le principe de l'égalité et la conscience confessionnelle*, par J.-G. Baum, p. 1.

ce prétendu concert, — pour qu'ils mettent en rapport leur prédication, en sorte que, dans un certain sens, elle ne forme qu'une seule prédication, où le double emploi ne soit pas moins évité que les collisions.[1] » En d'autres termes, les pasteurs doivent s'entendre pour tromper les fidèles. A la bonne heure. Mais comment les pasteurs feront-ils pour oublier leurs dissentiments? Il faudra, disent les orthodoxes, user de tolérance. C'est le conseil donné par M. Guizot. Jusqu'où devra aller cette tolérance? Devra-t-on accepter comme ministre du saint Évangile celui qui ne croit pas à la divinité de Jésus-Christ? Oh! non, répond M. Guizot et avec lui la partie orthodoxe du consistoire de Paris, refusant d'admettre comme pasteur M. A. Coquerel. Très-bien : mais que répondre à ceux qui qualifieront cette mesure d'intolérance, et qui appelleront M. Coquerel à prêcher ailleurs? Comment maintenir l'union, lorsque l'on sait que sur sept cents pasteurs français il n'y en a pas trois cents qui croient en Jésus-Christ?

Comment? répond un chrétien libéral : en acceptant en droit ce qui existe déjà en fait, l'indifférence complète des *opinions* religieuses. Pour preuve que nous n'exagérons pas, nous citons :

« Quand deux partis sérieux, et qui croient leur conscience engagée à ne pas céder, se combattent dans l'enceinte d'une institution commune, il ne peut arriver que ces trois choses :

» Ou que l'un des deux étouffe l'autre,

» Ou qu'ils se separent,

» Ou qu'ils se tolèrent.

» Le premier moyen est celui que médite une partie de l'orthodoxie. — Il n'y en a pas de plus insensé.

» Le second moyen séduit les meilleurs esprits : qu on se sépare.

» Rien de plus simple, en effet, si c'est la majorité qui veut se retirer[2].

» Mais une minorité qu'on accuse ouvertement de n'être ni chrétienne, ni protestante, ni réformée; qu'on somme de sortir de l'Église parce qu'elle n'a pas le droit de s'en dire membre,

[1] Vinet, *Traité du ministère pastoral*, p. 248.

[2] Nous aurions cru, nous, que c'était le contraire

— une minorité qui se rendrait à cette sommation, reconnaîtrait par là même purement et simplement qu'elle avait tort de réclamer ce titre, qu'elle n'est pas fondée à demeurer dans cette Église. Sa retraite serait l'aveu de son illégitimité.

» Reste donc un seul parti à prendre, se tolérer.

» Mais quoi ! tolérer que dans la même chaire on prêche le pour et le contre! tolérer que les doctrines les plus contraires y parlent à tour de rôle! laisser tout dire, tout faire, plus rien de commun, ce ne serait pas la paix, ce serait l'anarchie.

» Évidemment, et un pareil état de choses n'est pas raisonnable. Aussi, s'il n'y avait dans l'Église que l'orthodoxie d'une part, le rationalisme de l'autre, alors même que les deux seraient également en droit de rester dans l'Église, — la force des choses, qui ne permet pas l'union des contraires, amènera sans doute tôt ou tard une rupture.

» Mais entre ces deux tendances dogmatiques qui s'excluent, intervient ce « libéralisme effréné, » comme on l'appelle, qui dit à l'Église :

« Vous avez bien raison, orthodoxes, de ne pas souffrir qu'on vienne vous prêcher un système déiste, panthéiste, dans la chaire destinée à l'Évangile.

» Vous n'avez pas moins raison, hétérodoxes, de ne pas vouloir qu'on vous prêche dans cette même chaire le système de saint Augustin, de Calvin, ou de tout autre.

. . . .

» Les uns et les autres, vous êtes venus écouter Jésus-Christ et non les théologiens.

. . . .

» Mais si c'est là ce que vous attendez de l'Église et de ses ministres, où donc est la difficulté de s'entendre, l'impossibilité de se tolérer? Ne peut-on pratiquer et prêcher ensemble l'obéissance à Dieu, la communion avec Jésus-Christ, sans avoir les mêmes dogmes, c'est-à-dire les mêmes opinions théologiques...

. . . .

» Supporter dans l'Église et dans les conseils qui la dirigent la diversité des opinions dogmatiques, comme on y supporte celle des autres opinions qui regardent l'esprit et non la conscience; faire pour la science théologique ce qu'on fait pour

toutes les autres, la regarder comme intéressante, utile, précieuse pour ceux qui peuvent s'y livrer, mais non comme indispensable au chrétien, voilà tout le secret de la situation ecclésiastique.[1]»

Oh ! que Bossuet avait l'œil perçant, quand il signalait l'indifférence complète comme le terme où le système du libre examen devait logiquement aboutir et s'éteindre !

[1] *Le Christ. libér.*, par F. Buisson, p. 37. (1865.)

TABLE DES MATIÈRES

DEUXIÈME PARTIE — SUITE

Mission divine de Jésus-Christ.

TROISIÈME PARTIE

L'Église considérée dans sa divine constitution.

Notes de l'Éditeur.

Imp. L. TOINON et Cie, à Saint-Germain.